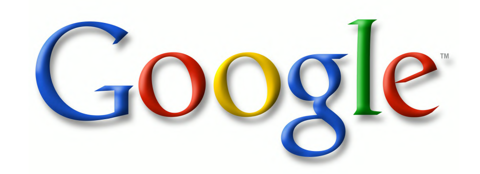
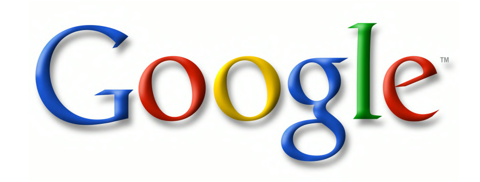
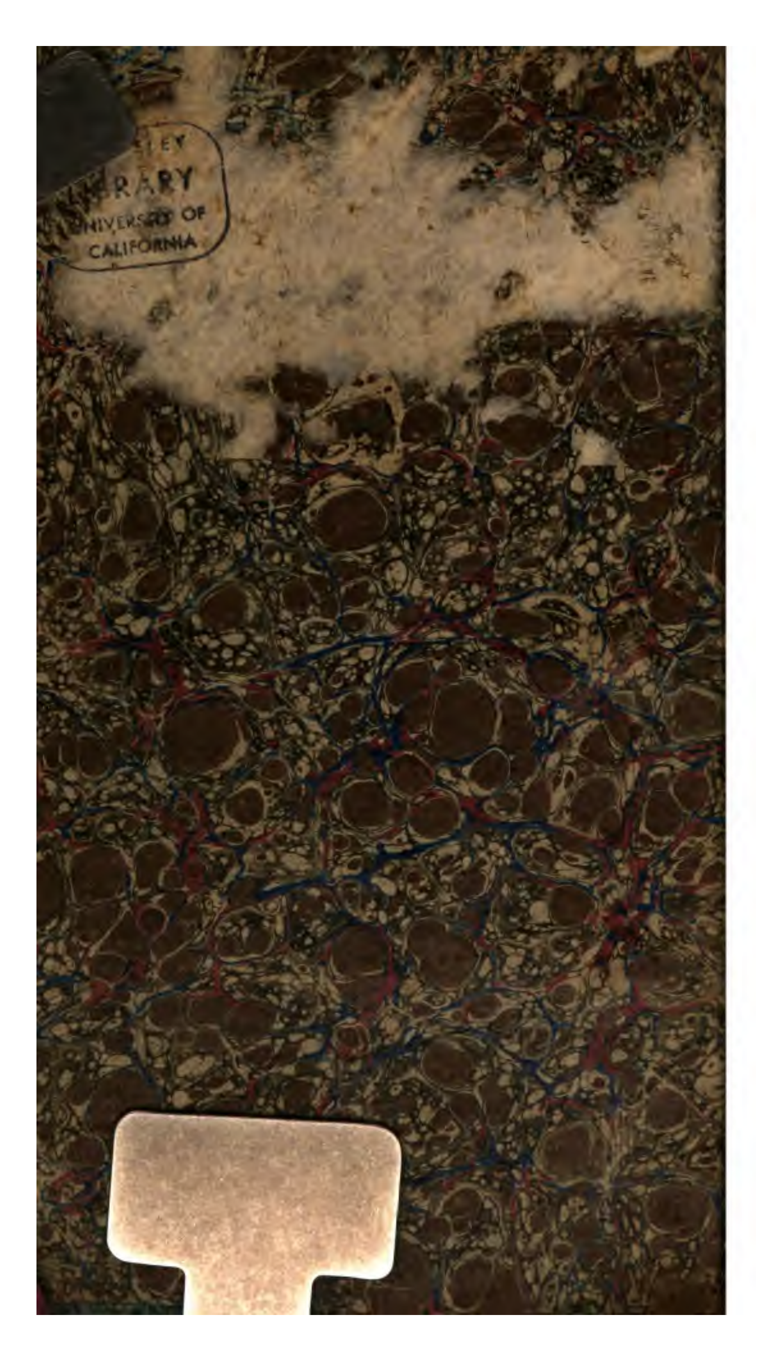
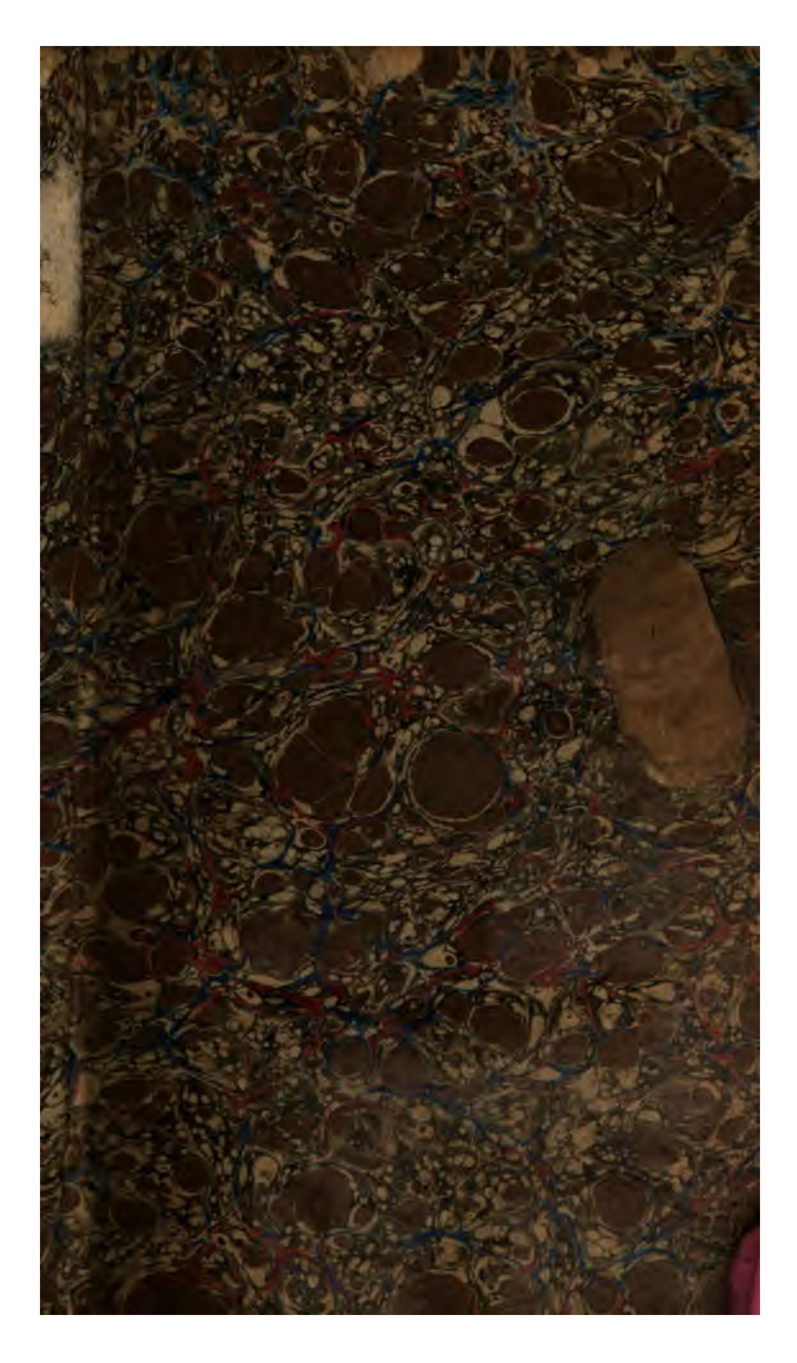







UNIVERSITY OF
CALIFORNIA



L. Hoste

[illegible]

CATÉCHISME

PHILOSOPHIQUE.

II.

CATÉCHISME
PHILOSOPHIQUE,

OU

RECUEIL D'OBSERVATIONS

PROPRES A DÉFENDRE

LA RELIGION CHRÉTIENNE

CONTRE SES ENNEMIS;

PAR M. L'ABBÉ F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée, considérablement augmentée, d'après les manuscrits autographes, par l'abbé PAUL DU MONT,

ET ORNÉE DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

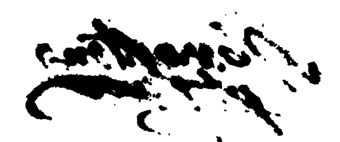
Consistit philosophia in eo quòd veritas cognoscitur, hoc est, in eo quod verè est, et id quidem est Deus.

S. CYRILL. ALEX., l. 5, *contra Julian.*



TOME SECOND.

A LYON,
CHEZ PÉRISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
rue Mercière, n° 33.
A PARIS,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
place Saint-André-des-Arts, n° 11.
1828.



CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

LIVRE TROISIÈME.

LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

NÉCESSITÉ D'UNE RELIGION EN GÉNÉRAL.

(200) D. Qu'est-ce que la Religion?

R. C'est un culte que la Divinité exige des hommes, et certains devoirs qu'elle leur impose.

(201) D. Est-il bien certain que Dieu exige une religion de nous? sur quels principes établissez-vous cette assertion?

R. Sur les principes les plus simples et les moins contestés. Dieu est un Être infiniment parfait. L'homme est un être raisonnable. Il n'y a point de déiste qui, en réfléchissant sur ces deux propositions, puisse refuser sérieusement d'admettre une religion.

(202) D. Comment cette conséquence est-elle liée avec les deux vérités dont vous la déduisez? et d'abord comment l'idée d'un Dieu infini emporte-t-elle l'idée d'une religion?

R. Un Être infini ne peut agir que pour une fin qui soit digne de lui. Il n'est rien qui soit digne de lui que lui-même. En tirant les créatures du néant, il n'a pu se proposer une autre fin. C'est donc pour lui-même qu'il a créé tout ce qu'il a créé. Toute autre vue auroit été trop petite, et n'auroit point répondu à sa sagesse infinie. Cela étant, ce n'est donc que pour lui-même qu'il nous a créés et qu'il nous a donné l'intelligence, la liberté, la faculté d'aimer. Cette intelligence, cette liberté, cette faculté d'aimer, nous devons donc, pour remplir la fin de notre création, les rapporter à lui. Nous devons donc reconnoître que l'usage le plus juste, et le plus convenable aux vues de Dieu, que nous puissions faire de ces facultés, c'est de nous appliquer à le connoître, parce qu'il est la souveraine vérité, et le principe de toute vérité; de nous appliquer à l'aimer, parce qu'il est la bonté infinie, et le plus juste, le plus nécessaire, le plus digne objet de notre amour. Enfin, si Dieu est la vérité souveraine, la beauté incompréhensible, la bonté infinie, n'est-il pas d'une nécessité indispensable que des créatures, qui lui doivent tout, lui rendent tous les hommages d'adoration, de reconnoissance et d'amour dont elles sont capables, et par conséquent qu'elles aient une religion? L'idée de Dieu est donc nécessairement liée à l'idée de la religion, et nous présente comme une vérité incontestable la nécessité d'une religion.

(203) D. Pourquoi un être raisonnable ne sauroit-il pas être sans religion?

R. Parce qu'il ne peut connoître Dieu sans qu'il sente naître dans son ame des sentimens de respect, de soumission, de crainte, de reconnoissance, d'espérance et d'amour envers le grand Auteur de la nature. Qu'un homme, dans une douce et paisible méditation, consulte sa raison, qu'il jette les yeux sur le spectacle admirable que lui présente cet univers, qu'il en contemple la magnificence et l'harmonie, qu'il fasse attention à la variété des biens dont il est enrichi, qu'il songe que cet ouvrage si magnifique ne coûte à son Auteur qu'un acte de sa volonté; quelles sublimes idées ne se formera-t-il pas alors de la grandeur, de la puissance, de la sagesse, de la libéralité de son Créateur; l'admiration et l'extase entraînant les sentimens du cœur, quelles seront les saillies et la vivacité de sa gratitude envers cet Être suprême? Avec quels empressemens et quels transports chantera-t-il ses louanges et ses bienfaits? Les hommages les plus parfaits de l'esprit et du cœur ne lui paroîtront-ils pas les premiers et les plus justes de tous les devoirs? C'est la conclusion toute naturelle que David plaçoit à la fin du Psaume 103, où il détaille admirablement les merveilles de la création (*a*). Comment s'empêcher de regarder, je ne dis pas comme une ingratitude monstrueuse, mais comme une extravagance insoutenable, les sentimens

(*a*) *Sit gloria Domini in sæculum: lætabitur Dominus in operibus suis.*

Cantabo Domino in vitâ meâ, psallam Deo meo, quamdiù sum.

Jucundum sit ei eloquium meum, ego verò delectabor in Domino.

de celui qui prétendroit ne devoir ni culte, ni hommage, ni reconnoissance, ni amour à ce Créateur si puissant, si magnifique, si libéral ?.... Quiconque nie l'existence d'un Dieu, peut n'être regardé que comme un extravagant; mais quiconque reconnoît l'existence d'un Dieu, et nie la nécessité d'une religion, doit être regardé comme un homme détestable.

(204) D. La nécessité d'une religion n'estelle pas fondée aussi sur la conservation de la société?

R. Nous l'avons démontré par toutes sortes de raisonnemens et d'autorités (*a*) ; et comme Dieu est l'Auteur de la société humaine, il n'a pu sans manquer à sa providence et à sa sagesse, négliger un moyen essentiel à la conservation de son ouvrage. Le déiste est obligé de dire que Dieu emploie l'illusion, le préjugé, les erreurs des peuples pour remplir le plan de la création, et pour tenir les peuples réunis en société. Une pareille idée de Dieu conduit droit à l'athéisme. Aussi les athées ont-ils combattu les déistes dans cette matière avec tout l'avantage possible. S'il y a

(*a*) Ci-dessus, L. 1. ch. 5. n. 124 Un philosophe, considérant la religion relativement à la société, l'appelle « le foyer de toutes les vertus, la philosophie de tous les âges, la base des mœurs publiques, le ressort le plus puissant qui soit dans la main des législateurs, plus fort que l'intérêt, plus universel que l'honneur, plus actif que l'amour de la patrie, le garant le plus sûr que les Rois puissent avoir de la fidélité de leurs peuples; et les peuples de la justice de leurs Rois; la consolation des malheureux, le pacte de Dieu avec les hommes, et pour employer une image d'Homère, *la chaîne d'or qui suspend la terre au trône de l'Éternel.* »

un Dieu, il y a une religion; les athées sont toujours convenus de cette vérité, et l'ont prouvée contre les déistes avec tout le succès que peuvent avoir les incrédules les uns contre les autres. « S'il existe un Dieu, dit *le Sys-* T. 2, p.
» *tême de la nature*, pourquoi ne lui ren- 224.
» drions-nous pas un culte » ? La belle idée que celle d'un Dieu,

Qui de cet univers inutile pagode,
En laisse le timon pour sommeiller en paix;
Tandis que le destin réglant tout à sa mode,
Devient son maire de palais. (*a*)

(205) D. La nécessité d'une religion est-elle aussi généralement connue, qu'elle est incontestable?

R. Il n'y a point de peuple sur la terre qui ne rende quelque culte au Maître de l'univers. L'homme même, en se trompant dans le choix et dans l'objet de son hommage, en sent l'obligation; ses efforts pour *atteindre la Divinité*, selon l'expression de saint Paul, expriment la voix et la pente de la nature, et marquent en même temps sa vraie destination, et le but de son existence dans les desseins de Dieu (*b*) .... Si la barbarie peut aller jusqu'à

(*a*) Fût-il vrai que Dieu, par une conduite contradictoire à tous ses attributs, ne se mêlât pas des affaires humaines, qu'est-ce qui empêcheroit l'homme affligé et malheureux d'essayer au moins de le faire sortir de cette indifférence, par de constantes et ardentes prières, s'adressant, comme de raison, au seul Être qui puisse l'assister? Et c'est ainsi que son adoration et son culte renaîtroient dans le système même du déisme.

(*b*) *Fecitque ex uno omne genus hominum inhabitare super faciem terræ, quærere Deum, si forte attrectent eum, aut inveniant.* Act. 17.

l'oubli de toute religion, elle va dès-lors jusqu'à l'extinction presqu'entière de la raison, et ne peut faire exception dans le consentement général des hommes sensés. Nous avons discuté tout cela en parlant de l'existence de Dieu.

L. 1, ch. 1, §. 1, n. 16,

CHAPITRE II.

LA RELIGION NATURELLE.

§. I.

(206) D. Puisque la nature nous apprend que l'homme doit un culte à Dieu; n'est-il pas raisonnable de suivre les lumières naturelles en ce qui regarde l'espèce et les règles de ce culte?

R. Si la raison nous apprenoit l'espèce du culte, comme elle nous en apprend la nécessité, il faudroit l'écouter sans doute, et lui obéir; mais elle nous apprend, au contraire, qu'elle n'entend rien à cet enseignement, et et qu'il faut le chercher ailleurs.

(207) D. Comment prouvez-vous l'impuissance de la raison humaine dans l'enseignement de la religion?

R. Par la nature même de cette raison, par la nature des vérités que la raison nous enseigne, par l'histoire de tous les siècles, par l'état de la religion dans le monde entier.

(208) D. Comment prouvez-vous cette insuffisance par la nature même de la raison humaine?

R. Quoique la raison nous apprenne quelques grandes vérités, telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la nécessité d'une religion, etc., cette raison, toujours inquiète et toujours curieuse, produit des erreurs sans nombre, qui affoiblissent, et qui quelquefois même combattent ce qu'elle nous avoit appris de mieux. Mais quand on défendroit de toute atteinte ces premières vérités que l'esprit de l'homme adopte sans résistance, l'espace des erreurs est encore immense; et la raison, en partant des principes les plus incontestables, est encore sujette à de grands égaremens. C'est ainsi que Bayle, en raisonnant sur la bonté de Dieu, a prétendu qu'il devoit sauver tout le monde : en considérant sa justice, Calvin a cru que les hommes étoient prédestinés aux peines éternelles : sa sainteté a persuadé à Manès, qu'il y avoit deux principes créateurs, l'un opposé à l'autre. Le déiste partant de l'idée de sa souveraine grandeur croit qu'il ne peut s'abaisser jusqu'aux affaires de ce monde. « La raison, dit un » homme que les incrédules écoutent avec une » docilité merveilleuse, est un principe de » destruction, et pas d'édification; elle n'est » propre qu'à former des doutes et à se tourner à droite et à gauche pour éterniser une » dispute, à faire connoître à l'homme ses » ténèbres et son impuissance, et la nécessité » d'une autre révélation : c'est celle de l'Ecriture. » — « Il faut considérer, dit-il ailleurs, que ce qui nous est si facile et si » manifeste, parce que Dieu nous a fait la » grâce de nous communiquer sa révélation,

Bayle, Dict. crit. art. *Manichéens*.

Infrà. L. 4. ch. 3, art. 1, paragraphe 7.

Contin. des Pens. div. T. 3.

» ne l'étoient pas à ceux qui n'avoient pour » guide que la nature. L'esprit humain, abandonné à lui-même, s'égare facilement sur » une mer aussi vaste et aussi orageuse.... » Nous ressemblons à ceux qui s'étant servis » d'un bon télescope, s'imagineroient que les » autres hommes auroient facilement vu les » satellites de Jupiter s'ils avoient voulu. »

Essais. L. 2, ch. 1. — « O Dieu, s'écrie Montaigne, après avoir » rapporté les erreurs des philosophes et des » peuples païens, quelle obligation n'avons-» nous pas à la bénignité de notre souverain » Créateur, pour avoir déniaisé notre créance » de ces vagabondes et arbitraires opinions, » l'avoir logée sur l'éternelle base de sa sainte » parole? Tout est flottant entre les mains de » l'homme, puis-je avoir le jugement si flexi-» ble? » — Un philosophe païen a raisonné à peu près comme Montaigne et Bayle. « Au » milieu de nos incertitudes, dit Platon, le » parti que nous avons à prendre, est d'at-» tendre patiemment que quelqu'un vienne » nous instruire de la manière dont nous de-» vons nous comporter envers les dieux et les » hommes. Celui qui vous apprendra ces » choses, s'intéresse véritablement à ce qui » vous regarde.... Qu'il vienne donc inces-» samment, répond Alcibiade : je suis disposé » à faire tout ce qu'il me prescrira; et j'es-» père qu'il me rendra meilleur (*a*). On trouve

(*a*) *Necessarium est igitur expectare donec quis doceat, quo animo erga deos et erga homines esse oporteat.* Alcib. *Quandò verò tempus illud erit, Socrates? Et quis illud docturus est? Lubentissimè enim viderem hunc hominem quisnam ipse sit.* Socr. *Hic ille est nimirùm qui de te curam gerit...* Alcib. *Auferat sive caliginem,*

des passages plus formels encore, dans un livre chinois, intitulé : *Tchong-Yong*, ou le *Juste milieu*, qu'on lit à la Chine, si on en croit les missionnaires, depuis près de deux mille ans. C'est donc la raison elle-même qui nous fait sentir, par ses incertitudes et ses variations, la nécessité d'une révélation. (*a*)

Voyez les Mémoires concernant les sciences les arts, etc des Chinois Paris, 1776.

§. II.

(209) Comment les vérités enseignées par la raison montrent-elles la nécessité d'une révélation ?

R. Ces vérités, pour faire une impression profonde et durable, pour étendre et fixer leurs conséquences, ont besoin d'un développement et d'une efficace que la raison ne sauroit leur donner. Plus il est prouvé par la raison qu'il existe un premier et souverain

sive quid aliud voluerit. Ità enim me comparavi, ut nihil eorum quæ in me imperaverit, subterfugiam, quicumque tandem fuerit vir ille, dummodò melior sim evasurus. Plato, Alcib. 2. Ce passage, et quelques autres, ont fait croire à quelques auteurs que Platon, éclairé d'en haut, avoit vécu dans l'attente du Messie, et du Législateur des Chrétiens.

Ci-dessous n. 405, 430.

(*a*) On peut considérer la raison humaine comme semblable, en quelque sorte, à ces palais enchantés des poètes, qui, dans l'étendue d'une enceinte immense, comprenoient des appartemens magnifiques, des jardins, des forêts, des lacs, des cavernes, et des précipices. C'est un vrai labyrinthe, où se perd quiconque ne se défie pas des galeries tortueuses de ce séjour insidieux. Le grand Architecte qui l'a fait, nous a donné un fil pour nous diriger et nous conduire dans ces contours si multipliés et si dangereux. Ce fil est la foi de la révélation, l'autorité d'une religion divine :

Hic labor ille domûs et inextricabilis error ;
Dædalus ipse dolos tecti ambagesque resolvit,
Cæca regens filo vestigia. Æn. VI.

Être, plus il est nécessaire de rechercher des notions plus particulières touchant ses attributs, son gouvernement, et sa providence; notions qui sortent tout autrement des lumières de la foi que des spéculations humaines, et qui prennent une toute autre consistance. Plus il est constant, par le suffrage de la raison, que l'ame ne finit point avec le corps, et que l'ordre souvent violé dans ce monde, doit être rétabli dans un autre; plus il est juste de recourir à une lumière supérieure, pour savoir avec certitude le sort de l'ame séparée du corps, et le traitement que Dieu réserve aux bons et aux méchans. La raison ne nous dit rien de précis là-dessus; et quand il s'agit de craintes ou d'espérances, dont les unes doivent être le frein du vice, les autres le mobile de la vertu et la consolation des malheurs, celles dont l'objet est vague et indéterminé, ne peuvent produire que de foibles effets. Les hommes ont besoin pour résister à de violentes passions, pour affronter de grands dangers, pour ne pas succomber à des maux extrêmes, pour faire des actions héroïques par des motifs purs; ils ont besoin, dis-je, pour tout cela d'une perspective de l'avenir, plus distincte et mieux sanctionnée que la raison ne peut la leur offrir.

Effet de la Foi sur les vérités naturellement connues, ci-dessous, n. 398, 538.

§. III.

(210) D. N'avez-vous pas dit encore, que l'histoire de tous les temps déposoit contre la suffisance des lumières naturelles en matière de Religion?

R. « Les nations les plus éclairées et les » plus sages, dit M. Bossuet, les Chaldéens, » les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, » les Romains, étoient les plus ignorans et les » plus aveugles sur la religion, tant il est vrai » qu'il faut y être élevé par une grâce parti- » culière et par une sagesse plus qu'humaine. » Qui oseroit raconter les cérémonies des » dieux immortels et leurs mystères impurs ? » Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalou- » sies, et tous les autres excès étoient le sujet » de leurs fêtes et de leurs sacrifices, des » hymnes qu'on leur chantoit, et des » peintures que l'on consacroit dans leurs » temples. Ainsi, le crime étoit adoré et re- » connu nécessaire au culte des dieux. Le » plus grave des philosophes défend de boire » avec excès, si ce n'est dans les fêtes de » Bacchus, et à l'honneur de ce dieu. Un » autre, après avoir sévèrement blâmé toutes » les images malhonnêtes, en excepte celles » des dieux qui vouloient être honorés par » ces infamies. On ne peut lire sans étonne- » ment les honneurs qu'il falloit rendre à » Vénus, les prostitutions qui étoient établies » pour l'adorer. La Grèce, toute polie et toute » sage qu'elle étoit, avoit reçu ces mystères » abominables. Dans les affaires pressantes, » les particuliers et les républiques vouoient » à Vénus des courtisanes; et la Grèce ne » rougissoit pas d'attribuer son salut aux » prières qu'elles faisoient à la déesse. Après » la défaite de Xercès et de ses formidables » armées, on mit dans le temple un tableau » où étoient représentés leurs vœux et leurs

Disc. sur l'Hist. univ. 2. part. ch. 16. p. 256 édit. de 1732.

Ci-dessous n. 250, 370.

» processions, avec cette inscription de Si-
» monide, poète fameux : *Celles-ci ont prié*
» *la déesse Vénus, qui pour l'amour d'elles*
» *a sauvé la Grèce.* S'il falloit adorer l'amour,
» ce devoit être du moins l'amour honnête,
» mais il n'en étoit pas ainsi. Solon, qui le
» pourroit croire, et qui attendroit d'un si
» grand nom une si grande infamie? Solon,
» dis-je, établit à Athènes le temple de Vénus
» la prostituée ou de l'amour impudique.
» Toute la Grèce étoit pleine de temples consa-
» crés à ce dieu; et l'amour conjugal n'en
» avoit pas un dans tout le pays. Cependant
» ils détestoient l'adultère dans les hommes
» et dans les femmes. La société conjugale
» étoit sacrée parmi eux. Mais quand ils s'ap-
» pliquoient à la religion, ils paroissoient
» comme possédés par un esprit étranger, et
» leur lumière naturelle les abandonnoit. La
» gravité romaine n'a pas traité la religion
» plus sérieusement, puisqu'elle consacroit à
» l'honneur des dieux les impuretés du théâ-
» tre, et les sanglans spectacles des gladiateurs;
» c'est-à-dire, tout ce qu'on pouvoit imaginer
» de plus corrompu et de plus barbare. Mais
» je ne sais si les folies ridicules que l'on mê-
» loit dans la religion, n'étoient pas encore
» plus pernicieuses, puisqu'elles lui attiroient
» tant de mépris; pouvoit-on garder le respect
» qui est dû aux choses divines, au milieu des
» impertinences que contoient les fables, dont
» la représentation ou le souvenir faisoit une
» si grande partie du culte divin? Tout le
» service public n'étoit qu'une continuelle
» profanation, ou plutôt une dérision du nom

» de Dieu ; et il falloit bien qu'il y eût quelque
» puissance ennemie de ce nom sacré, qui ayant
» entrepris de le ravilir, poussât les hommes
» à l'employer dans des choses si méprisables,
» et même à le prodiguer à des sujets si in-
» dignes.... Si quelques philosophes osoient
» enseigner que les statues n'étoient pas des
» dieux, comme l'entendoit le vulgaire, ils
» se voyoient contraints de s'en dédire : en-
» core après cela étoient-ils bannis comme
» impies, par des sentences de l'Aréopage.
» Toute la terre étoit possédée de la même
» erreur : la vérité n'y osoit paroître. Le Dieu
» Créateur du monde n'avoit de temple ni de
» culte qu'en Jérusalem. Quand les gentils y
» envoyoient leurs offrandes, ils ne faisoient
» autre honneur au Dieu d'Israël, que de le
» joindre aux autres dieux. La seule Judée
» connoissoit sa sainte et sévère jalousie, et
» savoit que partager la religion entre lui et les
» autres dieux, étoit la détruire. » Voilà l'homme
abandonné entre les bras de sa raison. Il se
précipite dans les égaremens les plus mons-
trueux, alliant ce qu'il y a de plus abominable
avec ce qu'il y a de plus sacré. Le seul Juif,
éclairé par la révélation, se sauve de la corrup-
tion générale. Que conclurons-nous de cet ex-
cellent tableau ? Il n'est pas besoin d'une longue
spéculation pour en déduire la nécessité d'une
révélation : jamais conséquence ne fut plus liée
avec son principe.

Notus in Judæâ Deus : in Israel magnum nomen ejus. Ps. 75.

§. IV.

(211) D. Quelle espèce de preuve contre la suffisance de la religion naturelle décou-

vrez-vous dans l'état général du monde et la conduite de tous les Peuples ?

R. La religion naturelle, qu'on voudroit substituer à la révélation, ne se trouve établie dans aucune société. Je parcours toutes les plages de la terre, je trouve par-tout des cultes appuyés sur des révélations vraies ou fausses ; me renvoyer donc à la religion naturelle, c'est m'envoyer hors du monde. Aucune nation grossière ou civilisée, ignorante ou instruite des arts et des sciences, ne s'en rapporte à la seule raison pour déterminer le culte dû à Dieu. Le sage Maître de l'univers exigeroit-il un culte qui n'existe nulle part ? Nos philosophes reprochent à la Religion chrétienne de n'être pas assez répandue : leur religion prétendue naturelle est encore à naître. (*a*)

(212) D. La religion naturelle n'a-t-elle point été suivie par Abraham et par Noé ?

(*a*) On peut placer ici cette observation de M. Turretin, dans son traité si généralement estimé *de la Religion chrétienne :* » Il y a des projets qui paroissent beaux en » idée, et qui sont insoutenables dans la pratique. Celui » des déistes est de ce nombre. Ils forgent à plaisir des » tableaux de religion naturelle, et des relations de certains pays imaginaires, pour faire croire que l'on vivroit heureux sous cette loi. Par malheur tout cela » n'existe que dans leur cerveau ; c'est la république de » Platon. Ils n'ont pu encore trouver sous le ciel un » peuple qui professât réellement leur naturalisme : » et véritablement il n'y en a point. Supposé qu'on réussît à amener une nation à ce point-là, elle ne s'y tiendroit pas long-temps. Vous la verriez bientôt tomber, » ou dans un entier oubli de Dieu, ou dans les dernières » superstitions ; et pour un petit nombre d'esprits qui » sauroient garder un juste milieu, le gros du monde » iroit tout droit ou à l'irréligion, ou à l'extravagance. » C'est ce qui est arrivé à tous les peuples qui n'ont pas » été favorisés de lumière céleste. » *Vérit. de la Relig. Chrét.* T. 1, Sect. 1. ch. 6.

n'est-elle pas florissante aujourd'hui chez les lettrés de la Chine ?

R. 1.° Si, pour montrer l'existence d'une révélation et la réalité de notre culte, nous étions obligés de recourir à Abraham, à Noé, et aux lettrés de la Chine, que diroient les philosophes? Une révélation concentrée depuis tant de siècles dans un si petit nombre de croyans, ne doit pas être fort propre à éclairer le genre humain; et son étendue ne fait pas grand honneur à l'efficace de ses lumières.

2.° La religion des Patriarches avoit des sacrifices et des rits approuvés de Dieu. * — Ses dogmes n'étoient pas seulement des leçons de la raison, mais de Dieu même. Les vérités enseignées par la nature, telles que l'existence du Créateur, l'immortalité de l'ame, etc., étoient encore enseignées aux Patriarches par la foi, suivant la réflexion de S. Paul (*a*); la lumière de leur raison étoit soutenue et affermie dans la profession de ces grandes vérités par la lumière de la révélation (*b*). — La naissance future du Messie avoit été annoncée à Adam ** à Abraham ***; et cette croyance faisoit le sujet des consolations et l'objet des désirs de tous les serviteurs de Dieu. La révélation leur avoit appris qu'ils

* Gen. IV, 4. VIIJ, 20, 21. XV, 9, etc. XVIJ, 10, 11, etc.

** Gen. III. 15.

*** Gen. XXI. 18.

(*a*) *Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. In hâc enim testimonium consecuti sunt senes. Fide intelligimus aptata esse sæcula verbo Dei, ut ex invisibilibus visibilia fierent.* Heb. XI. 1, 2, 3.

(*b*) Voilà pourquoi les patriarches n'ont pas varié dans leurs dogmes, tandis que les Sages du paganisme, ainsi que nous venons de le voir, n'ont jamais eu de consistance dans ce qu'ils ont dit et pensé de plus raisonnable, n. 208, 209, 398.

devoient mettre leur confiance dans une victime, qui en expiant le crime du premier homme et ses suites, devoit écraser la tête de celui qui en avoit été l'occasion (*a*); que l'hommage du cœur, uni à cette victime adorable, étoit anobli, pouvoit être présenté à Dieu, et rétablissoit dans les droits de l'innocence; que l'efficace de son oblation attireroit la bénédiction du ciel sur toutes les nations de la terre (*b*). — La tradition primitive, toute récente encore, et transmise par un petit nombre de générations, étoit une autorité suprême et infaillible, qui prononçoit sur les choses religieuses, levoit ou prévenoit les doutes, et faisoit une espèce de code vivant, plus aisé à retenir et à consulter que tous les livres. — Ces fréquentes apparitions où Dieu se manifestoit à eux par lui-même ou par ses Anges, pour les instruire, les avertir, les menacer, les encourager, leur apprendre ses desseins et la disposition de sa providence; la foi et l'espérance avec lesquelles ils écoutoient et suivoient cette grande voix, pour vivre dans une espèce d'émigration continuelle, se regardant, selon l'expression de S. Paul,
Hebr. XI. *comme des étrangers et des pélerins sur la terre, qui aspiroient après une autre patrie.* Tout cela peut-il être regardé comme appartenant à une religion purement naturelle?

3.° Ces lettrés de la Chine, que Voltaire nous

(*a*) *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius: ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus.* Gen. III. 15.

(*b*) *Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ.* Gen. XXII, 18. — Voyez sur ce sujet diverses réflexions et autorités, ci-dessous, T. 3, n. 461.

donne pour un excellent modèle de la religion naturelle, sont de purs athées, sèlon ce même philosophe. Voilà une alliance fort heureuse, et qu'on ne se fût pas avisé de soupçonner. Le fait est que ces lettrés en général ne sont ni athées, ni disciples de la raison naturelle. Les uns sont idolâtres, lès autres adorent Dieu, et lui rendent le culte qu'ils croient le meilleur; quelques-uns sont chrétiens, quelques-uns athées, plusieurs ne savent eux-mêmes ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne croient pas; il en est comme de nos philosophes, mais avec moins de subtilité. Au reste, ces lettrés chinois ne font pas grand honneur à la religion naturelle, supposé que ce soit la leur. Il n'y a point de pays au monde où les hommes en place (qui sont tous de la secte des lettrés) soient aussi avides d'argent qu'à la Chine, et où ils aient donné des exemples aussi atroces et aussi multipliés de toutes sortes de cruautés. Ce qu'en raconte des Caligula, des Néron, des Attila, n'est rien en comparaison de ce qu'ont commis dans le siècle précédent les Listching, les Chingchicang, et les Chankien-chong, qui étoient des lettrés. Ce dernier fit périr 400,000 filles dans une occasion. Voyez l'*Histoire de la conquête de la Chine*, T. 2, p. 63. Tout ce que nos beaux esprits nous rapportent de la haute sagesse, des grandes vertus de ces lettrés, est démenti par des témoins oculaires, voyez *Apol. de la Relig.* chap. XI, §. 4. Nos philosophes cherchent ordinairement leurs exemples à l'extrémité de l'Asie et de l'Afrique, ou dans l'obscurité des siècles les plus reculés.

Dîner de Boulainvilliers, p. 91. Philos. de l'Hist. ch. 1, p. 8.

L'erreur ne sauroit mettre trop d'espace entre ses prétentions et ses preuves.

§. V.

(213) D. Quoique la religion naturelle soit insuffisante par elle-même ; soutenue par les lumières et la doctrine des sages qui travaillent à l'établir parmi nous, ne peut-elle pas tenir lieu de la révélation ?

R. 1.° Si ces hommes ne croient pas à la révélation, ils n'ont d'autres lumières, d'autre doctrine que celle de la raison, qui est le principe de la religion naturelle ; ils ne peuvent donc consacrer à cette religion plus de sagesse qu'ils n'en ont reçu de la raison, et qu'elle n'en a elle-même ; or nous avons montré que cette sagesse ne suffisoit pas.

2.° Il ne suffit pas de connoître la religion naturelle et de l'expliquer dans des brochures ; il faut l'enseigner au peuple, aux idiots, aux sauvages, et pour cela se faire au climat, aux mœurs, à la nourriture, à l'habitation de ceux qu'on veut instruire (*a*). Il faut sur-tout prêcher

(*a*) *Ces précepteurs du genre humain*, qui dans le repos du cabinet, dans le sein d'une vie commode et délicieuse, fabriquent tant de brochures pour établir leurs dogmes et leur morale, se sont-ils jamais avisés de visiter un seul village pour porter leurs précieuses leçons à de pauvres cultivateurs ? Y a-t-il eu dans cette secte nombreuse, qui couvre aujourd'hui la surface de l'Europe, un seul apôtre qui ait quitté sa patrie et sa famille pour combattre l'ignorance et la superstition, ces grandes ennemies de la philosophie, et faire briller la sagesse chez les Iroquois, les Hurons, les Cafres et les Cannibales ? Comment allier ce grand zèle pour la *vérité*, pour l'*humanité*, cet enthousiasme de *bienfaisance*, cet *amour* véhément *pour ses semblables*, avec tant d'indifférence et d'indolence.

d'exemple. Il seroit à souhaiter pour l'honneur de la philosophie, que nos docteurs anti-chrétiens, devenus missionnaires, eussent déjà policé, humanisé, réuni en corps de république une nation sauvage, et nous eussent montré de quoi leur morale et leur religion naturelle sont capables. Platon ne put engager une seule bourgade de la Grèce à vivre selon ses maximes. Nos philosophes seroient-ils plus habiles, ou plus heureux? L'on ne voit ni plus de sagesse, ni plus de probité, ni plus de zèle pour le culte de l'Eternel chez ces défenseurs de la religion naturelle, que chez les partisans de l'athéisme; et ce que nous avons dit des uns, est également vérifié par les autres. Ci-dessus, L. 1, ch. 5, § 2. n. 124.

3.° Ces sages, si zélés en faveur de la religion naturelle, n'ont pu encore nous dire exactement en quoi elle consistoit. Je n'ai pas vu deux philosophes qui m'en aient donné la même idée, qui aient donné la même étendue à ses preuves, à ses dogmes, à ses lois. Tous ceux que j'ai consultés là-dessus, se sont réfutés les uns les autres. Il faut adorer Dieu, disent-ils, et être honnête homme. Mais qu'est-ce qu'être honnête homme? C'est sur quoi ils ne sauroient s'accorder. Il n'en faut pas être surpris. Dès qu'on a secoué tout joug d'autorité, pour n'écouter plus qu'une raison toujours disposée à faire accord avec de fortes passions, la morale naturelle s'obscurcit, comme la morale révélée s'est obscurcie chez les protestans par le mépris des décisions de l'Eglise. « Que » l'on se mette à raisonner, dit M. Bossuet, (Histoire des variat.) » sur la doctrine des mœurs, sur les inimitiés, » sur les usures, sur le mensonge, sur la chas-

» telé, sur le mariage, avec ce principe qu'*il*
» *faut réduire l'Ecriture à la droite raison*,
» où n'ira-t-on pas? N'a-t-on pas vu la poly-
» gamie enseignée par les protestans, et en spé-
» culation et en pratique?... Mais quand on
» en sera là, que sera-ce que ce *bon sens* dans
» les mœurs, sinon ce qu'il plaira à un chacun...
» Il faudra réduire tout à la généralité de
» l'amour de Dieu et du prochain, en quelque
» sorte qu'on l'applique et qu'on le tourne
» après cela.... Combien ont dogmatisé les
» Anabaptistes et autres enthousiastes sur les
» sermons, sur les châtimens, sur la manière
» de prier, sur les mariages, sur la magis-
» trature, sur le gouvernement? Les Sociniens,
» combien ne se sont-ils pas mis au large en
» ne soumettant aux peines de la damnation
» que les habitudes vicieuses? » La plupart
de ces articles regardent autant la religion
J. J. Rousseau. naturelle que la religion révélée. Or si, malgré
leur respect pour la révélation, les hérétiques
ont varié sur tout cela, que sera-ce d'un
homme qui n'aura plus d'autres règles que sa
raison? On a vu le plus sensé de nos incrédules
établir et renverser les mêmes systêmes avec
un zèle égal; raisonner pour et contre le duel;
faire l'apologie du suicide, et condamner cette
frénésie; affoiblir le crime de l'adultère, et
établir les raisons les plus fortes pour en faire
sentir l'horreur; déclamer contre les philo-
sophes irréligieux, et favoriser leurs sentimens;
attaquer l'existence de Dieu par des sophismes,
et confondre les athées par des argumens in-
vincibles; combattre la religion chrétienne
par des objections captieuses, et la célébrer

par les plus sublimes éloges... Il est prouvé que les adversaires de la révélation ne peuvent se fixer à rien, et que leurs principes les conduisent directement à l'athéisme; que le déiste et le théiste ne peuvent se dissimuler leur inconséquence : un athée zélé a démontré tout cela, et nous aurons occasion de l'observer plus d'une fois. Quand l'homme a fermé les yeux à la lumière de la religion, quelques talens qu'il puisse avoir, ses efforts n'aboutissent à rien; il ne sait lui-même ce qu'il veut établir : il est savant, profond, éloquent à pure perte. (*a*)

4.° Quand même ils s'accorderoient et demeureroient fermes dans leurs principes, ne seroit-on pas en droit de leur demander les titres de leur enseignement? Ou bien leur autorité seroit infaillible, ou elle ne le seroit pas : dans le premier cas, il faut un nombre de preuves et de preuves du premier ordre, pour constater cette infaillibilité; dans le second, il sera libre de les croire, ou de ne les croire pas; le plus fou sera celui qui croira sur la parole d'un homme faillible comme lui. S'ils disent qu'ils n'enseignent que la raison : je la possède comme eux, et n'ai pas besoin de leur enseignement. « Quand on auroit recueilli, dit » Locke, tous les préceptes de Solon, de Bias, » de Zénon, de Cicéron et de Sénèque, et » que, pour rendre l'ouvrage plus complet, » nous irions jusque dans la Chine consulter

Christ. raisonn. T. 1. c. 14.

(*a*) . . . . *Oculos ubi languida pressit*
Nocte quies, nequicquam avidos extendere cursus
Velle videmur, et in mediis conatibus ægri
Succidimus. Æn. L. 12.

» Confucius et le sage Anacharsis en Scythie,
» comment un tel recueil auroit-il pu devenir
» une règle fixe et une véritable copie de la
» loi sous laquelle nous vivons? Seroit-ce
» d'Aristippe ou de Confucius qu'il auroit tiré
» son autorité? Zénon avoit-il le droit de faire
» des lois au genre humain? S'il ne l'avoit pas,
» tout ce que lui ou quelqu'autre philosophe
» pouvoit dire, n'étoit compté que pour le
» sentiment d'un simple homme, que les autres
» peuvent recevoir ou rejeter, autrement il
» faudroit admettre également tout ce qu'a
» enseigné cet autre philosophe, etc. »

(214) D. Des vues pures et un grand zèle pour la vérité ne suffisent-ils pas pour autoriser l'enseignement des peuples?... Les philosophes se contredisent, mais les Théologiens sont-ils toujours d'accord?

R. Plus les erreurs ont été monstrueuses, plus ceux qui les ont prêchées ont fait usage du nom de *vérité*. C'est la remarque de S. Augustin, en parlant des Manichéens; et cette remarque s'est vérifiée dans tous les siècles.
L. 3. confess. *Dicebant : veritas, veritas; et multùm eam dicebant mihi, et nusquàm erat in eis.* J. J. Rousseau, qui connoît bien ses collègues, nous donne le même avertissement, qui peut nous
Emile, T. 3. p. 197. servir contre lui-même : « Fuyez ceux qui,
» sous prétexte d'expliquer la nature, sèment
» dans les cœurs des hommes de désolantes
» doctrines, et dont le scepticisme est cent
» fois plus affirmatif et plus dogmatique que le
» ton décidé de leurs adversaires. Sous le hau-
» tain prétexte qu'eux seuls sont éclairés,
» vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impé-

» rieusement à leurs décisions tranchantes, et » prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes » qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du » reste, renversant, détruisant, foulant aux » pieds tout ce que les hommes respectent, » ils ôtent aux affligés la dernière consolation » dans leur misère ; aux puissans et aux riches » le seul frein de leurs passions ; ils arrachent » du fond des cœurs les remords du crime, » l'espoir de la vertu, et se vantent encore » d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux » hommes ; je le crois comme eux ; et c'est, à » mon avis, une preuve que ce qu'ils enseignent, n'est pas la vérité. » Les théologiens disputent aussi ; mais il ne disputent pas sur le fondement de leur foi, sur les articles essentiels de leur religion ; en un mot, ils ne se contredisent pas dans l'enseignement public des apôtres : si Pierre avoit prêché un Dieu, et Paul le matérialisme ; si Jean avoit dit : *Jésus-Christ est ressuscité*, et que Jacques l'eût nié : quel eût été le succès de leur apostolat ?

§. VI.

5) **D.** Quand on supposeroit la religion naturelle suffisante pour honorer le Créateur d'un vrai culte, pour former les vertus et pour en mériter la récompense, pourroit-elle devenir la religion des peuples ?

L'homme ne s'en contenteroit pas ; son esprit et son cœur demandent essentiellement un culte cérémoniel et analogue aux sens,

fondé sur une révélation vraie ou fausse. C'est au moins ce que nos philosophes assurent partout. Pourquoi donc établir une thèse dont on prêche l'impossibilité?

CHAPITRE III.

LA RÉVÉLATION.

(216). D. La révélation est nécessaire; mais comment en démontrez-vous l'existence?

R. Par sa nécessité même. Un Dieu sage et bon n'a pu refuser à son plus bel ouvrage une lumière nécessaire à sa félicité et à la connoissance des devoirs envers son auteur. C'eût été abandonner sa créature, comme les Tartares abandonnent un ennemi au milieu des déserts, et les autruches leur progéniture sur les sables brûlans de l'Afrique. (a)

Crudelis quasi struthio in deserto. Jer. Thren. iv. 3.

(217) D. Cette multitude de cultes opposés qui se glorifient d'avoir Dieu pour auteur, et de posséder le dépôt précieux de la révélation, ne fait-elle pas un argument contre l'existence de la révélation?

R. De ce qu'il y a plusieurs prétendans à

(a) Il n'y a pas dans la nature humaine de besoin plus sensible que celui de la révélation; tout en marque le désir et la nécessité. De là cette prompte et générale disposition de tous les peuples, même barbares et sauvages, à courir après le surnaturel, à y croire, quelque ridicule qu'il soit, à se faire des fables une espèce de dédommagement de la privation d'une lumière pure et sûre. Et parmi les nations cultivées et philosophiques, quel est l'homme, s'il n'a pas détruit par un désolant scepticisme cette disposition naturelle, qui n'aspire pas à recueillir quelques notions d'un ordre supérieur, et cela en raison directe de l'incertitude et de la stérilité des connoissances humaines les plus vantées?

une possession, une dignité, un royaume, doit-on inférer que les objets de ces prétentions sont chimériques, et qu'il n'y a ni royaume, ni possession à prétendre? La comparaison est exacte dans toutes ses parties, et montre que cette objection est une preuve solide et naturelle en faveur de la révélation. On a toujours cru que le culte de la Divinité devoit être enseigné par elle-même. Si c'est là un préjugé, il est d'une espèce bien singulière, aussi ancien que le monde, aussi étendu que la terre habitée, plus durable que tous les ouvrages de l'industrie, que tous les établissemens de la politique. Un sentiment si général et si profondément enraciné, est la voix même de la nature, ou le résultat ineffaçable d'une tradition perpétuée depuis les auteurs du genre humain, dans toutes les branches de leur postérité. Il n'est pas étrange que ce sentiment, qu'on trouve par-tout, ait reçu de fausses applications; mais pour que le fond même en fût faux, il faudroit de deux choses l'une : ou que l'homme eût été originairement formé avec une pente invincible vers l'erreur, ou que la vérité, pour laquelle il étoit né, fût sortie du monde aussitôt qu'elle avoit pu y paroître, sans qu'on puisse espérer de l'y voir rentrer.

CHAPITRE IV.

LA TOLÉRANCE.

§. I.

(218) D. En convenant que l'idée d'une révélation doit soutenir et expliquer les dogmes

de la religion naturelle, ne peut-on pas croire que la nature de cette révélation est indifférente, et qu'il suffit qu'elle persuade?

R. Il y a un grand nombre de cultes fondés sur des révélations si évidemment absurdes, qu'il est impossible à un homme sensé de s'en persuader la vérité; et des cultes de cette nature peuvent-ils plaire au souverain Maître du monde, au principe de toute sagesse et de toute raison? Il y a des cultes insensés dans leurs dogmes, corrupteurs dans leurs rits, barbares dans leurs sacrifices; qui peut dire sérieusement que Dieu accepte ceux-là? et que voulant être honoré, il voit du même œil, et les hommages rendus à des êtres inanimés, physiques ou faits de main d'homme, à des animaux, à des génies malfaisans, à de prétendues divinités souillées des vices les plus infâmes, et les hommages qu'on lui adresse comme au Créateur de l'univers, au Maître unique et tout-puissant de la nature entière, à la justice, à la bonté, à la sagesse, à la sainteté par essence?

(219) D. La tolérance ne seroit-elle pas raisonnable, si elle se bornoit aux cultes qui reconnoissent un Dieu unique, et dont les dogmes n'ont rien de contradictoire à ses attributs?

R. Si, à la foi d'un Dieu unique, on ajoute la foi d'un grand nombre d'erreurs, ce mélange ne peut que déplaire à la Divinité, qui exige essentiellement un culte pur, saint, et conséquent dans toutes ses parties. Quoi! le Chrétien qui rejette Mahomet comme un imposteur; le Mahométan qui l'honore comme le plus grand des prophètes; le Juif qui a cru-

cifié Jésus-Christ comme un blasphémateur; le Chrétien qui le reconnoît pour le Messie prédit par les prophètes et désiré par les nations; le Déiste qui nie la révélation; le Juif, le Chrétien, le Mahométan, qui l'admettent; le Chrétien qui adore Jésus-Christ comme le Fils de Dieu, consubstantiel à son Père; le Socinien, qui le met dans la classe des créatures; tous enfin offriroient-ils à la Divinité un hommage qui lui fût également agréable? Eloignons de nous cet horrible blasphême. L'Etre suprême ne peut approuver des cultes qui se détruisent. C'est ici le cas de dire, avec l'Apôtre, que la justice et l'iniquité, la lumière et les ténèbres, la foi et l'infidélité, ne peuvent s'allier en aucune façon. (a) Une religion tolérante n'est pas un culte, c'est la destruction de tous les cultes. Un des plus grands hommes qu'ait eu le Calvinisme en France, et qui avoit été élevé dans le Tolérantisme, trouva dans l'examen de ce système les premiers motifs de son retour à l'Eglise, et de sa conversion. Il comprit et démontra ensuite dans un excellent ouvrage, que la première conséquence de cet affreux système, étoit le renversement entier et l'anéantissement de la religion.

Œuvres de M. Papin, Exam. de la Tolérance.

§. II.

(220) D. Pourquoi la tolérance détruiroit-elle tous les cultes?

(a) *Quæ enim participatio justitiæ cum iniquitate? aut quæ societas lucis ad tenebras? quæ autem conventio Christi ad Belial? aut quæ pars fideli cum infideli?* 2 Cor. 6.

R. 1.° Parce que l'indifférence pour tous les cultes contredit l'idée d'un Dieu unique, sage, saint et vrai.

2.° Parce qu'elle suppose dans l'homme un mépris formel de la vérité, et une indolence à s'instruire, incompatible avec ses devoirs envers Dieu.

3.° Parce que la chaîne des vérités est indivisible, tous les anneaux se tiennent ensemble. Doutez d'un seul dogme révélé, vous ébranlez la croyance de tous les autres.

(221). D. Sur quoi est fondé ce que vous dites là de l'indivisibilité des vérités religieuses?

R. Sur la raison et sur l'expérience. La raison me dit, que si je ne me tiens à l'autorité infaillible de la révélation, il n'y a plus de raisonnement ni d'autorité qui puisse fixer ma croyance, et que si une fois, en matière de religion, j'écoute mes caprices et mes goûts, si je m'érige en juge et en censeur des ouvrages et des attributs de Dieu, l'abyme des doutes et des erreurs est dorénavant pour moi sans barrière et sans fond. L'expérience confirme ce raisonnement par les exemples les plus multipliés. « Les ministres Protestans, dit » J. J. Rousseau, ne savent plus ce qu'ils » croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent. » On leur demande si Jésus-Christ est Dieu; ils » n'osent répondre.... On leur demande quels » mystères ils admettent; ils n'osent répondre.. » Leur intérêt temporel est la seule chose qui » décide de leur foi. On ne sait ce qu'ils croient » ni ce qu'ils ne croient pas; on ne sait pas » même ce qu'ils font semblant de croire. » Leur seule manière d'établir leur foi, c'est

XI. Lettre de la Mont.

Quidam aberrantes conversi sunt in vaniloquium, volentes esse legis doctores, non intelligentes, neque quæ loquuntur,

» d'attaquer celle des autres. » M. Bossuet avoit fait la même observation dans ses *Avertissemens aux Protestans*, et dans l'*Histoire des variations des églises Protestantes*. Nous avons vu tout récemment (*a*) les protestans Anglois se récrier contre le code de leur religion si solennellement établie par les Rois qui s'en disoient les chefs; ils ont prétendu s'affranchir du serment qui les lioit à la profession des dogmes Anglicans. Leurs raisonnemens ont paru si naturels et si solides, que, sans des raisons d'état, le serment étoit aboli. Peu de temps après, les Allemands ont pris la même route, et ont raisonné avec une justesse égale; ils sont convenus qu'après avoir résisté à la voix de l'Eglise Catholique, à la doctrine des Pères, à l'autorité de la tradition, les décisions de Luther étoient d'un poids très-insuffisant pour fixer leur croyance (*b*). Les François s'en expliquent encore plus clairement (*c*). — Le Dictionnaire encyclopédique,

neque de quibus affirmant. 1. Tim. 1.

Dict. Enc. art. *Unitaires.* Tom. 17. p. 200. édit. de Neuchâtel, 1761.

(*a*) En 1772. — En 1785 les Anglicans d'Amérique ont supprimé le Concile de Nicée et la profession du dogme de la Trinité. Voyez le *Journal hist. et litt.* 1 Mars 1786, p. 369.

(*b*) Voyez entr'autres un Ouvrage imprimé à Berlin en 1774, *Freymuthige Gedancken*, etc. L'auteur attaque les Livres les plus révérés des Protestans, il prouve que leurs symboles sont sans autorité, il en veut particulièrement à la confession d'Augsbourg; ses argumens sont invincibles. — Le Protestant Vattel, dans son prétendu *Droit des gens*, va jusqu'à s'occuper des manières à prendre à l'égard d'une nation *qui se dégoûte de sa religion et en veut une autre*, p. 126.... A quoi l'on est réduit quand on échange l'immuable lumière de la foi, contre la lueur trompeuse des spéculations humaines! — Ci-dessous, n. 484 et suiv.

(c) Voyez le Mémoire présenté au Clergé, pour la légitimation des mariages des Protestans. — De là vient que

qu'on peut citer en cette matière, a rendu à cette vérité un hommage précieux. « Je finis » cet article par une réflexion dont la vérité se » fera sentir à tout lecteur intelligent. La Re- » ligion catholique, apostolique et romaine, » est incontestablement la seule bonne, la seule » sûre, et la seule vraie. Mais cette Religion » exige en même temps de ceux qui l'em- » brassent, la soumission la plus entière de la » raison. Lorsqu'il se trouve dans cette com- » munion un homme d'un esprit inquiet, re- » muant et difficile à contenter, il commence » d'abord à s'établir juge de la vérité des » dogmes qu'on lui propose à croire; et ne » trouvant point dans cet objet de la foi un » degré d'évidence que leur nature ne com- » porte pas, il se fait Protestant. S'apercevant » bientôt de l'incohérence des principes qui » caractérisent le Protestantisme, il cherche » dans le Socinianisme une solution à ses dou- » tes et à ses difficultés, et il devient Socinien. » Du Socinianisme au Déisme il n'y a qu'une » nuance très-imperceptible, et un pas à faire; » il le fait. Mais comme le Déisme n'est lui- » même qu'une religion inconséquente, il se » précipite insensiblement dans le Pyrrho- » nisme; état violent et aussi humiliant pour

dans ce dépérissement général de la foi, les Protestans qui ne se précipitent pas dans le socinianisme, déisme ou athéisme, se rapprochent plus que jamais de l'Église catholique, où ils trouvent une règle de foi sûre et invariable. L'Allemagne en offre un grand nombre, même parmi les Ministres. Un philosophe forcené, auteur d'un extravagant pamphlet (*Faustus Leben*, *Thaten*, *und Hoellenfahrt* 1796), entre à ce sujet en vraie fureur, les accuse de *Jésuitisme* et leur prodigue les plus lourdes injures.

» l'amour-propre, qu'incompatible avec la » nature de l'esprit humain. Enfin il finit par » tomber dans l'Athéisme. (a) »

(222) D. De là ne pourroit-on pas conclure que, par une progression contraire, un Déiste de bonne foi doit arriver à la connoissance et à la profession de tous les dogmes de la vraie Religion?

R. Le savant évêque du Puy le prouve d'une manière fort intelligible. Les déistes, pour être conséquens, doivent devenir chrétiens et catholiques. L'auteur du *Système de la nature* les force à cet aveu. On ne doit pas s'étonner que ce monstrueux auteur ait mêlé quelques vérités parmi tant d'erreurs, et que vaincu lui-même dans une cause aussi mauvaise, aussi désespérée que celle de l'Athéisme, il ait le triste avantage d'envelopper dans sa défaite d'autres incrédules, qui voudroient ne pas combattre avec lui. Il les confond en leur rappelant la méthode qu'ils ont suivie pour abjurer le Christianisme. Cet argument *ad hominem* est d'une force qu'aucune subtilité

La Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité même, p. 131.

(a) Un philosophe théologue appliquoit à la matière présente, cette épigramme de Desmarets:

Déjà nous avons vu le Danube inconstant,
Qui tantôt Catholique et tantôt Protestant....
Finit sa course vagabonde,
Par n'être pas même Chrétien.

» Dès qu'une fois on se détache (dit le même, en expli-
» quant dans un sens allégorique un passage du Ps. 57.)
» du sein de l'Église Catholique, du sein de cette Mère
» commune qui nous a conçus dans la foi, nous en nour-
» rit, nous gouverne et nous conduit selon son esprit;
» on perd de vue le point unique où se tient la précieuse
» et indivisible vérité, pour se perdre dans les régions
» immenses de l'erreur: *alienati sunt peccatores à vulvâ,*
» *erraverunt ab utero; locuti sunt falsa.* »

ne peut affoiblir. Il se réduit à ceci : Vous croyez un Dieu que vous ne pouvez comprendre, vous le croyez malgré des objections auxquelles votre raison ne répond pas ; vous le croyez sur des preuves qui éclipsent à vos yeux ces objections : donc vous n'êtes pas en droit de rejeter les mystères du Christianisme, précisément parce qu'ils sont inconcevables. Donc les difficultés que vous leur opposez, ne suffisent pas pour les rendre incroyables. Donc on peut et on doit les croire, si la réalité en est bien établie par des preuves égales dans leur genre à celles qui vous ont déterminé à croire un Dieu. Donc il faut examiner ces preuves, les examiner avant tout, les examiner avec la plus scrupuleuse attention, et ne prendre son parti que d'après cet examen. Pour ce qui est des théistes, l'auteur du *Système de la nature* les repousse vers le Christianisme, par la doctrine qui les distingue des simples déistes : car en reconnoissant l'existence de Dieu, ils avouent que l'homme lui doit un culte. Si cela est, leur demande-t-il, quelle règle suivre dans ce culte que nous devons rendre à Dieu? La question est pressante, et d'autant plus, que la manière d'honorer Dieu n'est pas uniforme sur la terre. Nous avons fait voir que la religion naturelle étoit insuffisante, que l'indifférence entre les différens cultes qui réclament la révélation, étoit une absurdité. Il faut donc choisir, et se fixer. Or, les motifs capables de persuader fortement et constamment, ne se trouvent que dans la Religion véritable, marquée du sceau et de la main de Dieu.

§. III.

(223) D. La doctrine de la tolérance n'est-elle pas amie de la modération, de l'humanité et de la paix?

R. 1.° Opposer à une vérité clairement démontrée, quelques imaginations de philosophes, sous prétexte de modération, c'est une logique peu propre à donner des règles de raisonnement. Il faudra nier le jugement de Dieu, l'enfer, la résurrection des morts, parce que tout cela effraie et afflige des hommes pervers et indifférens dans la recherche de la vraie Foi.... La Religion n'est pas un système, ni une philosophie sur laquelle il soit permis de varier, mais un devoir capital. Les philosophes tolérans imitent ces faux prophètes qui pansoient les plaies du peuple, en disant, *la paix, la paix, lorsqu'il n'y avoit point de paix* (*a*). Le nom de paix, dit un Père, est imposant, l'idée de l'unité est belle; mais cette paix ne peut se trouver que dans l'unité de l'Eglise et de la doctrine; autrement ce n'est plus la paix de Jésus-Christ (*b*). Si la foi qui conserve l'Empire est en sûreté, disoit un grand Evêque à un Empereur, voilà la charité digne de nos vœux, voilà la charité qui est plus grande que l'Empire même (*c*).

(*a*) *Et curabant contritionem filiæ populi mei cum ignominiâ, dicentes, pax, pax, et non erat pax.* Jerem. 6.

(*b*) *Speciosum quidem nomen est pacis, et pulchra est opinio unitatis. Sed quis ambigat eam solam Ecclesiæ atque evangeliorum unitatem pacem esse, quæ Christi est.* Hilar. Lib. contra Auxent.

(*c*) *Hæc est charitas expetenda, hæc est charitas major imperio, si fides tuta sit, quæ servat imperium.* Ambrosius ad Valentin. *de non restituendâ arâ victoriæ.*

2.° La tolérance relâchant les liens de la Religion, et affoiblissant son influence sur le bonheur des peuples et la sécurité des états, ne peut être amie de la modération, de l'humanité et de la paix, puisqu'elle détruit les plus grands biens, et qu'elle ébranle les fondemens de toute société.

(224) D. D'où vient que presque toutes les sectes chrétiennes, professent la tolérance théologique, et que la seule Religion catholique ne connoît pas d'autre voie de salut que celle qu'elle enseigne?

R. Les hérétiques ne peuvent être intolérans sans être inconséquens dans leur manière de procéder. Quiconque renonce aux enseignemens de l'Eglise, pour se former à son gré un systême de religion, ne doit pas trouver mauvais que les autres usent de la même liberté; le particulier n'a pas droit de dominer sur la foi du particulier. L'autorité visible de l'Eglise une fois rejetée, ou, ce qui revient au même, la raison établie comme règle suprême de la foi, la liberté de penser doit être admise pour tous. C'est d'après ce principe que Tertullien concluoit, que les disciples de Valentin et de Marcion pouvoient aussi bien que leurs maîtres, innover dans la foi selon leurs caprices (*a*). Mais si les catholiques rejettent toute conciliation avec quelque secte que ce soit, on ne sauroit les accuser d'inconséquence dans leur marche; ils déclarent ouvertement qu'ils ne sont point les

(*a*) *Idem licuit Valentinianis quod Valentino, idem Marcionistis quod Marcioni, de arbitrio suo fidem innovare.* Tertull. *de Præscript.* n. 42.

auteurs de leur doctrine, mais qu'ils l'ont reçue de Jésus-Christ par le canal des Apôtres et de leurs successeurs, qu'ils reconneissent pour légitimes interprètes de cette science divine, auxquels tous les fidèles sont obligés d'obéir et de soumettre leur manière de penser dans les disputes qui s'élèvent sur la foi. C'est pourquoi s'ils ne veulent pas accorder aux novateurs la liberté de régler leur croyance suivant leur idée, c'est qu'ils ne la prennent pas pour eux-mêmes. Ils ont reçu la foi comme un dépôt sacré; ils veulent que leurs frères la conservent de même. (*a*)

(225) D. Les défenseurs mêmes de la tolérance n'ont-ils pas fourni contre elle un argument invincible?

R. Voici un raisonnement fort simple tiré de leurs principes. Ils conviennent que l'Athéisme est le plus grand fléau du genre humain. J. J. Rousseau dit qu'il faut punir les athées qui dogmatisent. Le Dictionnaire encyclopédique les juge dignes de mort, ainsi que *Art. Athéisme.*

(*a*) Avec cela la vraie tolérance, celle qui fait supporter et aimer les errans, n'est que dans l'Église catholique. » Je puis vous assurer (écrivoit à son frère le ministre » protestant Thayer, récemment converti à la foi) que » dans le grand nombre de catholiques que je connois en » plusieurs royaumes, je n'en ai pas encore vu un seul » prononcer la moindre parole d'aigreur, ni montrer la » plus petite animosité contre les Protestans; ils les » plaignent et prient pour eux, comme pour des frères » qui sont trompés et qui s'égarent: voilà tout leur » crime: voyez comme vos différentes sectes sont affec- » tées envers nous, voyez même comme elles sont affec- » tées les unes envers les autres, et jugez; est-ce à vous, » ou à nous que doit rester la qualification de persécuteurs? » Je m'en rapporte à votre conscience. » Voyez la *lettre* de M. Thayer, qui est à la suite de la *Relation* de sa conversion. — Journ. hist. et littér. 1 févr. 1789, p. 166, 181.

les Déistes qui nient une Providence. Or, nous avons montré que le mépris de la révélation, et même l'indifférence de religion, conduisoit à l'Athéisme. La tolérance est donc aussi nuisible que l'Athéisme, puisqu'elle en est la mère. (*a*)

(226) D. L'intolérance théologique ou le dogme d'une seule Religion véritable et indispensablement requise au salut, entraîne-t-elle nécessairement l'intolérance civile?

R. 1.° Quelque conduite que puissent tenir les souverains à l'égard des différentes religions qui règnent dans leurs états, ou qui voudroient s'y insinuer, l'unité d'un culte approuvé de Dieu sera toujours une vérité incontestable. L'intolérance théologique est donc une chose très-indépendante de la tolérance civile.

2.° Il est évident qu'un prince justement persuadé de sa Religion, doit en autoriser et maintenir la croyance selon tous les moyens que sa puissance lui a mis en main. Si son royaume est entièrement orthodoxe, pourquoi permettroit-il le mélange de la zizanie avec le bon grain, et donner à la vraie Religion des rivales qui tôt ou tard pourront l'étouffer (*a*)?

(*a*) Si quelqu'un demandoit qui l'emporte en méchanceté, l'enfant ou la mère? Ce genre de problême se résoudroit par ces deux vers d'un ancien :

Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.
Virg. Eclog. 8.

(*a*) L'introduction d'un tel mélange ne seroit pas seulement contraire aux principes religieux, mais elle seroit encore très-funeste en matière politique, en sapant et ébranlant les fondemens de l'état. C'est la remarque de S Grégoire de Nazianze. *Salutari doctrinâ longè latèque*

Si l'erreur y est établie avec la vérité, pourquoi ne marqueroit-il aucune prédilection? Si la vérité en est exclue, pourquoi n'affoibliroit-il pas le pouvoir de ses adversaires? La persécution est sans doute un mauvais moyen d'instruire et de convaincre, mais faut-il pour cela que le fidèle et l'infidèle soient exactement dans le même ordre civil? S. Augustin remarque que les remèdes temporels sagement employés sont très-propres à guérir l'indifférence pour les choses du Ciel, et à affoiblir l'attachement à l'erreur (*a*). Dieu lui même

fusâ, et apud nos præsertim dominante, Religionem Christianam immutare, atque in diversum movere conari, nihil aliud fuerit quàm, Romanorum imperium convellere, ac de rerum summâ periclitari. Orat. 3. in Julian. — De là, un philosophe qui ne peut être suspect, donne aux souverains ce sage conseil: » Quand on est maître » de recevoir dans un état une nouvelle religion (non » pas l'ancienne et seule véritable), il ne faut pas l'y établir » — La nouvelle religion tolérée s'étendra; plus elle sera dangereuse, plus elle fera des progrès rapides, Bientôt les esprits seront partagés; et sera-t-il temps alors de s'opposer aux effets qui naîtront, malgré la sagesse du législateur, de ce partage de sentimens? Sous le gouvernement d'un prince foible qui succédera, une autre religion nouvelle commencera à s'introduire: une fois introduite, il faudra donc par le même principe, que son successeur tolère encore celle-ci, et de gouvernement foible en gouvernement foible, de tolérance en tolérance, de secte en secte il s'ensuivra qu'au milieu de toutes ces opinions différentes, de tous ces systêmes divers, il n'y aura plus, à proprement parler, de religion, que les devoirs seront mal remplis, que presque tous les liens se relâcheront, jusqu'à ce qu'enfin ils soient entièrement rompus.

(*a*) *Qui nescio quâ vi consuetudinis nullo modo mutari in melius cogitarent, nisi hoc terrore perculsi sollicitam mentem ad considerationem veritatis intenderent.* Augustin. adv. Donat. C'est sur cette observation qui est le résultat de l'histoire de tous les siècles, qu'est fondé cet ancien axiome de jurisprudence et de politique, *vexatio dat intellectum*.

les emploie, et ramène par-là une infinité d'ames égarées. Bayle a beau déclamer contre S. Augustin, et l'appeler *prédicateur de la persécution.* Ce Père ne dit rien que la raison et l'expérience n'aient approuvé, et sa doctrine est très-éloignée d'une doctrine persécutante ?

(227) D. Outre les raisons que l'unité de Religion suggère contre la tolérance civile, générale et indéfinie, n'y en a-t-il pas d'autres fondées sur le bonheur et la sécurité des états ?

R. L'histoire de tous les temps nous apprend que les sectaires, une fois affranchis des lois de la véritable Religion, n'ont pas plus respecté l'autorité temporelle que l'autorité de Dieu : et que les guerres civiles, les révoltes, les conspirations ont toujours marché à la suite de l'hérésie et du schisme (*a*). Un panégyriste de la tolérance a beau nous dire, que deux religions troublent l'état, mais que trente y demeurent tranquilles. L'exemple de Constantinople, qu'il cite, nous apprend que cette tranquillité est due au glaive Ottoman, qui assure la conservation de l'Alcoran, et qui

(*a*) Stanislas le *bienfaisant* se plaisoit à observer que si depuis 200 ans l'Espagne n'avoit pas nagé dans le sang de ses citoyens, comme la France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse, la Hongrie, la Pologne, les Pays-Bas, etc. cet avantage n'étoit dû qu'à l'exclusion absolue des religions étrangères. — L'esprit de toutes les sectes qui se sont soulevées contre l'Église de Dieu, mais sur-tout de celles qui ont ravagé l'Europe dans ces derniers siècles, est excellemment exprimé par ces vers d'un ancien :

Tu potes unanimes armare in prælia fratres,
Atque odiis versare domos, tu verbera tectis
Funereasque inferre faces; tibi nomina mille,
Mille nocendi artes. Æneid. 7.

punit de mort une parole contre la doctrine du prophète Arabe. Cette tranquillité d'ailleurs n'est qu'apparente, et se dément à la première occasion. Le germe des dissensions et des révoltes existe, quoiqu'il ne se développe pas toujours. (a)

(a) On a vu encore dans les dernières guerres les Grecs schismatiques de Moldavie, de Valachie, de la Morée, des îles de l'Archipel, de la Palestine, etc., se révolter contre leur souverain, et cela parce qu'ils professoient la même religion que les ennemis de l'état. Voltaire cherche toujours des exemples au loin, et est toujours malheureux dans le choix. — N'est-ce pas le fanatisme puritain qui a allumé ou du moins entretenu la guerre des colonies Angloises contre la Métropole? Nul pays cependant, où les religions soient en plus grand nombre qu'en Amérique. Luthériens, Puritains, Anglicans, Hernhüter, Anabaptistes, Quakers, Juifs, etc., tout y est accueilli. — Combien de religions y avoit-il en Ecosse l'an 1779, quand les Presbytériens saccagèrent à Edimbourg l'église et les maisons des catholiques protégés un moment par le gouvernement? Et dans la tolérante Hollande combien de religions y avoit-il, quand les Zélandois se soulevèrent ouvertement et avec tout l'appareil de la sédition pour dépouiller les catholiques de quelques symptômes de liberté? Et lors des glorieux exploits de George Gordon en 1780, combien de religions y avoit-il en Angleterre? O spéculations philosophiques, serez-vous donc éternellement en opposition avec les faits les plus manifestes de l'histoire des nations, avec la trempe et la nature de l'esprit humain? — S'il pouvoit arriver que la tolérance d'une multitude de cultes éteignît toute antipathie entre les sectateurs divers, ce ne seroit que parce qu'elle engendre cette fatale indifférence qui ne diffère presque en rien de l'athéisme, et qui en est presque toujours la préparation. Or, quel est le degré du plus absurde fanatisme, qui ne soit à tous égards préférable aux conséquences atroces de l'athéisme?

CHAPITRE V.

DIVERSITÉ DES CULTES ÉTABLIS PARMI LES HOMMES.

§. I.

(208) D. Comment doit raisonner un homme persuadé des absurdités de la Tolérance, et convaincu de l'unité du culte qu'exige le Maître du monde ?

R. Il doit faire cette réflexion simple et naturelle. Si l'Être des êtres n'a adopté qu'un culte, ce culte doit avoir le caractère et les marques de la Divinité dont il est l'ouvrage : je dois donc le chercher et espérer de le distinguer entre tous les cultes qui divisent les hommes. On peut les réduire à quatre. L'Idolâtrie, le Mahométisme, le Judaïsme, et le Christianisme. Le plus raisonnable et le plus prouvé de ces cultes, est celui que Dieu a établi, et que je lui dois.

(229) D. L'homme est-il obligé de chercher la véritable Religion, d'en étudier les marques et les preuves selon l'étendue de ses lumières ?

R. C'est comme si l'on demandoit : les volontés de l'Être suprême sont-elles assez respectables, pour que l'homme soit étroitement obligé de s'en instruire ? Les vérités, les promesses, les menaces, les récompenses, les châtimens annoncés par la Religion, sont-ils un objet assez grand pour intéresser l'homme ? La négligence, l'indolence ou la prévention

sur ce point, est-elle susceptible d'excuse, ou doit-elle être regardée comme un crime?

§. II.

(230) D. Quel jugement un homme instruit portera-t-il de l'idolâtrie?

R. Celui que les sages de tous les temps en ont porté. Il n'y a pas dans cette religion absurde, de quoi arrêter un moment les regards d'un homme qui cherche la vérité. Toutes les idoles de la terre, selon la remarque de S. Augustin, condamnent d'une voix forte la stupidité de leurs adorateurs, et s'écrient : *Ipse fecit nos et non ipsi nos.*

(231) D. L'idolâtrie reléguée aujourd'hui chez quelques nations barbares n'a-t-elle pas été sage et sublime chez les Grecs et les Romains?

R. Un de nos philosophes travaille à nous le persuader; il ne se lasse pas de vanter la prétendue magnificence de ce culte monstrueux, et voudroit nous persuader que c'étoit une chose édifiante d'adorer autant de dieux que de créatures dépendantes du vrai Dieu; autant de vices érigés en dieux, qu'il y avoit de dieux amateurs ou protecteurs du vice, et d'honorer tous ces dieux par les plus abominables désordres (*a*). Nos philosophes

V. M. Bossuet, ci-dessus, ch. 2.

(*a*) Ces sacrifices et ces cérémonies sont avoués par tous les auteurs païens. On ne peut les lire sans horreur, dans les écrits pleins de zèle que les saints Pères ont publiés sur ces infâmes superstitions. Voltaire n'en est sans doute pas mieux instruit que les Origène, les Tertullien, les Lactance, les Clément d'Alexandrie, etc. On peut voir surtout ce dernier dans l'*Avertissement des païens*, L. 2. c. 3. M. le Baron de Ste. Croix a mis tout cela en évidence dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de la religion*

croient avoir trouvé le secret d'une teinture qui blanchit tout ce qui est noir, et qui noircit tout ce qui est blanc.

Candida de nigris, et de candentibus atra.

(232) D. Est-il bien vrai que les anciens païens adoroient les statues? Ne regardoient-ils pas les idoles comme des figures symboliques de la Divinité?

R. 1.° Quand cela seroit, eût-il été fort raisonnable d'adorer un Jupiter, une Junon, une Vénus, etc., sous des figures symboliques? N'étoit-ce pas ériger en dieux des êtres imaginaires, absurdes par leur nature et détestables par leurs vices? N'étoit-ce pas diviniser le crime, justifier et encourager la scélératesse des hommes, par l'exemple des dieux?

2.° Quoique quelques philosophes ne plaçassent point la Divinité dans les plantes, les bois, le métal, etc.; l'Ecriture nous apprend que le gros des idolâtres adoroient toutes ces choses, et les regardoient comme des dieux (*a*). Les Païens conviennent de la même chose. Stilpon chassé d'Athènes pour avoir dit que la statue de Minerve n'étoit point une Divinité, s'excusa en disant que c'étoit une *Déesse*, mais point un *Dieu*. Sur quoi Bayle remarque que l'idée qui divinisoit les statues même, étoit donc alors généralement

Deam, non Deum esse.

secrète des anciens peuples, ou recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme. Paris, 1784. 1. vol. in-8.° — *Journ. hist. et litt.* 15 Octob. 1784, p. 243.

(*a*) *Deus autem noster in cœlo, omnia quæcumque voluit fecit. Simulacra gentium, argentum et aurum, opera manuum hominum, Os habent et non loquentur, etc.* Psal. 113.

reçue. Voltaire, après Julien l'Apostat, nous cite en témoignage contraire quelques Epicuriens qui nioient toute Divinité, et qui, par conséquent, ne peuvent avoir parlé comme les idolâtres. Confondus par les Chrétiens, les Païens ont déguisé leurs extravagances le mieux qu'ils ont pu, et l'idolâtrie a pris toutes sortes de figures pour cacher ses traits naturels; mais les faits et les aveux subsistent malgré les artifices d'une apologie tardive. Au milieu de l'Aréopage, saint Paul reprenoit les Athéniens de ce qu'ils croyoient que la Divinité pouvoit être de l'or, de l'argent, de la pierre, ou quelque ouvrage de l'art (*a*); et personne dans cette nombreuse assemblée ne songea à le contredire. A Ephèse, on reprochoit au même Apôtre, comme un blasphême énorme, d'avoir dit que les mains des hommes ne pouvoient former des Dieux (*b*). Le livre de la sagesse (chap. 15) nous explique dans le plus grand détail l'esprit et la pratique de l'idolâtrie, et en fait sentir profondément la révoltante absurdité. S'il pouvoit rester quelque doute sur la place que les idoles tenoient dans le paganisme, il suffiroit d'observer qu'il est tombé avec elles. Peut-on exprimer plus clairement la croyance des Païens que le judicieux Horace?

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum,
Cum faber incertus scamnum faceret ne Priapum,
Maluit esse Deum: Deus inde ego. L. 1. Sat. 8.

(*a*) *Non debemus æstimare auro, aut argento, aut lapidi, sculpturæ artis, et cogitationis hominis, Divinum esse simile.* Act. 17, 29.

(*b*) *Paulus hic suadens avertit turbam, dicens: quoniam non sunt Dii, qui manibus fiunt,* Act. 19, 26.

Si les philosophes savoient mieux, ils n'agissoient pas mieux pour cela ; ils avoient soin de se conformer à la croyance du peuple, et de ne pas la contredire dans la pratique, ni même constamment et courageusement dans le langage, témoin Stilpon dont nous venons de parler. Ces prétendus sages, les plus lâches et les plus inconséquens des hommes, se prosternoient comme les idiots devant des divinités factices et ridicules.

(233) D. N'avez-vous pas dit ailleurs que les anciens avoient toujours conservé l'idée d'un seul Dieu invisible, tout-puissant, éternel ?

R. Oui, mais par-là leur culte étoit-il moins absurde ? Ce mélange d'erreurs avec un dogme si simple et si sublime, n'est-il pas en quelque sorte plus étonnant qu'une ignorance totale de la Divinité (*a*) ? Il semble qu'effrayés de la destinée que la foi d'un Dieu présage aux hommes pervers, ils aient voulu faire une espèce de diversion en faveur de leurs désordres, et affoiblir par des fantômes imbécilles et vicieux, par l'apothéose des êtres même inanimés, et des animaux immondes, l'idée d'un Etre saint, juste, tout-puissant et terrible (*b*).

§. III.

(234) D. Quelles sont les raisons qui em-

(*a*) *Cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt aut gratias egerunt. Sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum.* Rom. 1, 21.

(*b*) *Mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis, et volucrum, et quadrupedum et serpentium.* Ibid. v. 23.

pêchent un esprit raisonnable de s'attacher à la doctrine de Mahomet?

R. 1.° Le Mahométisme est moins un culte réglé, établi sur l'autorité d'une révélation quelconque, qu'un Déisme commode, accompagné de quelques pratiques peu gênantes. Je dis *Déisme*, et non *Théisme* : car dans l'usage ces mots sont différens, le dernier se prenant pour l'adoration du vrai Dieu. Or l'on ne peut pas dire, en parlant exactement, que les Mahométans, quoique ni idolâtres ni polythéistes, reconnoissent le vrai Dieu, puisqu'ils attachent à sa notion une multitude d'idées opposées à son essence et à ses attributs, telle que la béatitude épicurienne réservée aux hommes justes, le fatalisme substitué à la providence, l'absurbe et cruelle résolution de n'instruire les hommes et de n'établir son culte que par les armes.

2.° L'alcoran est la seule et unique preuve de cette religion; c'est un livre isolé, qui n'est lié à rien, appuyé sur rien, et qui n'a d'autre garant que son auteur. C'est la judicieuse réflexion du savant évêque d'Avranche, M. Huet: *Alcorano uno omne Muhammedanorum doctrinæ præsidium continetur*. Il prouve cette assertion avec une étendue et une évidence qui ne laissent rien à désirer. Plusieurs auteurs ont démontré la même chose. (*a*) Dem. Ev. p. 630.

3.° Cette législation rapsodique est un tissu

(*a*) On peut consulter entre autres, *Ludovici Vives de Mahomete et Alcorano censuram.* — *Cribrationum Alcorani Libros tres à Card. Cusa.* — *Alcoranum à Bibliandro edit. cum notis*, 1550. — *Prodromus ad refutationem Alcorani auctore Lud. Maracci.* — *Thyrsii Gonzalez manuductió ad conversionem Mahumetanorum.*

de choses recueillies dans les livres des Juifs et des Chrétiens, et sur-tout dans l'ancien Testament. L'ignorance du rédacteur y a fait des anachronismes et des bévues sans nombre, jusques-là que la Mère de Jésus y est confondue avec Marie, sœur d'Aaron. Il n'y a aucune liaison, aucune dépendance des choses. Les titres des chapitres sont non-seulement ridicules, mais souvent sans aucun rapport aux matières qui y sont traitées, ou plutôt entassées par caprice et par égarement d'imagination : il n'est pas possible d'en faire d'autre sommaire que celui qu'on voit dans Don Quichotte : *Chapitre où l'on dit des choses que l'on saura quand on les aura lues.*

4.° Une religion qui n'a commencée qu'en 622 de l'ère chrétienne, ne peut être la véritable. Le monde n'a jamais été sans révélation, ni sans connoissance du vrai culte. L'alcoran n'a été ni annoncé, ni figuré, ni préparé par le Judaïsme, ni greffé sur cette religion qu'on peut regarder comme la base du Christianisme, et, pour ainsi dire, comme le Christianisme avant Jésus-Christ.

5.° L'alcoran atteste la sainteté de Jésus-Christ, la vérité de sa doctrine, la divinité de sa mission ; or, si l'Evangile est vrai, l'alcoran est une imposture (*a*). On pourroit pousser plus loin ces réflexions, mais elles sont déjà

(*a*) Il y a sur cette matière un très-bon ouvrage imprimé à Tyrnau en Hongrie, en 1717. *Mahometanus in lege Christi Alcorano suffragante instructus.* On lit une conférence curieuse de quelques missionnaires Jésuites avec des Mahométans, dans l'*Hist. Soc. Jesu, part. quarta in fine.*

plus que suffisantes pour juger de la doctrine du prophète Arabe.

(235) D. En quels termes Mahomet reconnoît-il la mission de Jésus-Christ?

R. « La perfidie des Juifs, dit-il, a été » punie pour avoir nié la virginité de Marie, » et pour avoir dit qu'ils avoient mis à mort » Jésus le Christ, fils de Marie, envoyé de » Dieu. Ils ne l'ont ni tué, ni crucifié, ils » n'ont eu en leur pouvoir que son image; sa » personne leur a été enlevée et placée au- » près de Dieu : car Dieu est juste et sage. » Les commentateurs de l'alcoran, et sur-tout Ali, parlent sur le même ton. Les Empereurs Ottomans, dans leurs diplomes, ont toujours respecté Jésus-Christ. Soliman II écrivoit à Ferdinand I. *Propheta Jesu, supra quem et super nostrum Prophetam Mahometem sit splendor et pax Dei... Sanctæque ac castæ urbis Jerusalem Dominus.* — Les Maures disent que Mahomet est le Paraclet promis par Jésus-Christ... Ils ont une piété particulière envers les monumens qu'ils prétendent avoir en Egypte du séjour de Jésus et de Marie.

Sura 4. mulieres, v. 155. — In edit. Bibliandri sura sive azoara 5. — Theoph. Raynald. citat. Cap. 3. de stirpe Joachim.

Apud Busbec. p. 271.

Petrus Martyr. de legat. Babyl. L. 3.

(236) D. N'a-t-on pas vu des critiques modernes s'ériger en apologistes de l'alcoran, y trouver de la sagesse et des combinaisons admirables?

R. Nous avons déjà remarqué que c'étoit la marotte des philosophes à la mode, de renverser toutes les idées, et d'accréditer tous les paradoxes; mais les déclamations les plus multipliées, le plus servilement et le plus opiniâtrement répétées, ne peuvent conclure contre la simple vue des choses. M. Porter, ambas-

sadeur d'Angleterre à Constantinople, qui avoit bien étudié la Théologie musulmane, ne peut concevoir que des hommes sensés lui aient consacré des éloges. « Quelques personnes, dit-il, ont prétendu, et plusieurs » pourroient penser encore que cette religion » n'est pas extrêmement révoltante pour la » raison, puisque l'unité de Dieu en est la » base fondamentale; mais cette initiation » supportable n'est que le premier pas vers » l'abîme immense d'absurdités que le koran » vient offrir à sa croyance. Il est obligé d'en » recevoir chaque article comme une révélation de Dieu, écrite dans le ciel, et envoyée » par le tout-puissant à son peuple, choisi » dans sa miséricorde. Il faut qu'il croie fermement, que lire cette révélation un certain » nombre de fois par an; observer rigoureusement le jeûne du Ramazan; faire des » ablutions sur différentes parties de son corps, » avec l'attention scrupuleuse d'étendre et » d'espacer ces ablutions suivant certaines mesures et proportions mathématiques; faire » le pélerinage à la Mecque; boire de l'eau » dans laquelle a été plongée la vieille robe » du prophète; réciter en tout ou en partie les » quatre-vingt-dix-neuf noms des attributs de » la divinité, sur un chapelet de quatre-vingt-dix-neuf grains : il faut, dis-je, qu'il croie » fermement que ce sont là autant de devoirs » de religion si indispensables pour un vrai » croyant, que sans cela le cœur le plus pur, » la foi la plus sincère ne pourroient lui obtenir les faveurs du ciel; et que ces pratiques » sont les seuls moyens efficaces d'expier tous

Observ. sur la religion, les lois, le gouvernement et les mœurs des Turcs, Neuchâtel. 1770. T. 2, p. 22.

» ses crimes, toutes ses imperfections... Allez
» à Constantinople, voyez les alarmes conti-
» nuelles dans lesquelles vivent les Chrétiens
» et les Juifs; les moyens qu'ils sont obligés
» d'employer pour obtenir la protection des
» Turcs en place; les désagrémens énormes
» dont il leur faut payer cette faveur; les in-
» justices, les violences, les outrages de toute
» espèce qu'ils essuient tous les jours, et qu'ils
» sont contraints de dévorer en silence; alors
» vous pourrez vous former une idée du Ma-
» hométisme, et apprécier au juste son in-
» fluence sur les mœurs de ses sectateurs....
» M. Sale, dans le discours préliminaire qu'il
» a mis à la tête de sa traduction du koran,
» nous donne un précis très-juste de ce livre.
» Je suis fâché cependant d'être obligé de
» dire que souvent il montre trop d'empres-
» sement à en faire l'apologie, et qu'il cherche
» plutôt à pallier les extravagances sans nom-
» bre qu'il y rencontre, qu'à les exposer dans
» leur véritable point de vue. Il résulte du
» moins un avantage de cette partialité : c'est
» qu'on peut être assuré qu'il n'a pas ajouté
» une seule absurdité à celles qui y sont réel-
» lement, et qu'il n'a point chargé le ridicule
» qu'elles ont dans l'original. Quelques fai-
» seurs d'esprit hétérodoxes, pour se donner
» un air de singularité, si ce n'est aux dépens
» de l'honnêteté, au moins aux dépens du
» sens commun, ne se sont point fait scru-
» pule de se déclarer les admirateurs du ko-
» ran, d'en exalter les dogmes, et même
» d'oser les mettre en parallèle avec ceux qu'en-
» seignent nos livres sacrés. »

(237) D. L'alcoran n'a-t-il pas des passages sublimes et touchans ?

R. Il n'est pas possible qu'un homme qui a pris le langage des Juifs et des Chrétiens sur la divinité n'ait rien écrit de sublime et de touchant. Mais ces beautés étrangères doivent leur mérite aux sources dont elles sont dérivées. L'idée si simple et si grande d'un seul Dieu Créateur, transplantée de l'Ecriture dans l'alcoran, a dû conserver sans doute quelque chose de son intérêt et de sa majesté.

(238) D. Mahomet n'a-t-il pas la gloire d'avoir fait adorer Dieu dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique ?

R. L'Oracle des philosophes modernes nous l'assure ; mais ceux qui lisent l'histoire, savent qu'avant Mahomet, l'idolâtrie étoit anéantie dans presque toutes les provinces que l'alcoran a subjuguées. Ces messieurs réservent leur admiration pour Mahomet, corrupteur du Christianisme déjà établi, et la refusent à Jésus-Christ, destructeur de toutes les idoles et de toutes les erreurs. — D'ailleurs le Dieu de Mahomet n'étoit pas, à proprement parler, le vrai Dieu : l'épicuréisme et le fatalisme, comme nous l'avons déjà dit, le plan d'une religion absurde en elle-même et qui n'a pour sanction que le glaive, pour dernier but que des jouissances charnelles, et autres choses de cette nature, sont en opposition formelle avec la notion du Dieu d'Israël et du Dieu des Chrétiens, du Dieu dont la loi est sainte, dont les voies sont la sagesse et la justice, et qui est lui-même la seule et digne récompense de les élus.

Ci-dessus. 234.

(239) D. Comment le code plagiaire de la Législation Mahométane a-t-il pu asservir de si grandes provinces?

R. 1.° Par l'attrait des plaisirs sensuels, qui fondent pour les Musulmans la félicité de cette vie, et l'espérance de l'autre.

2.° Par la terrible alternative qui appuyoit la prédication de ses apôtres : *crois que notre prophète a parlé à l'ange Gabriël, ou je te tue.* Voilà, dit M. d'Alembert, toute la preuve du Mahométisme, et la raison de ses progrès. Mahomet disoit lui-même qu'il ne faisoit point de miracles, et qu'il étoit venu établir sa religion par les armes.

3.° Par les iniquités des Chrétiens d'Orient, des Grecs sur-tout, dès-lors étrangement dégénérés, qui ont préparé et provoqué ces hordes barbares, armées de la colère du Ciel pour subjuguer les uns, réveiller et effrayer les autres. Car qui peut douter que ces nouveaux Ismaélites, sans discipline, sans tactique, sans subordination, dont le chef même et souverain despote n'est plus un moment sûr de sa vie; dont la capitale et toutes les grandes villes sont des foyers de peste, de séditions et d'incendies; où il n'y a ni succession assurée au trône, ni ordre fixe et légal, ni mœurs, ni police; où le glaive seul et la force aveugle concentrent tous les pouvoirs; où les maximes même de religion respirent la mollesse et l'épicuréisme, où l'opinion du fatalisme étouffe le courage raisonné, la prudence et jusqu'à l'espérance; qui, dis-je, peut douter qu'un tel peuple, s'il a des succès quelconques, ne soit une verge de Dieu, comme celle qu'il a dé-

ployée dans Attila et tous les dévastateurs d'une terre coupable ?

§. IV.

(240) D. Quel jugement doit-on porter de la religion des Juifs ?

R. Autrefois pleine de majesté et de grandeur, fondée sur la révélation, illustrée par de grands événemens, elle est aujourd'hui en quelque sorte anéantie ; sans prêtre, sans temple, sans sacrifice, sans vigueur et sans exercice de ses lois. Ce qui en subsiste encore renvoie évidemment au Christianisme.

(241) D. Comment la religion des Juifs renvoie-t-elle à celle des Chrétiens ?

R. Par la liaison intime et indivisible de l'ancien Testament avec le nouveau, par les figures, les prophéties, les dogmes qui promettoient un Législateur tel que les Chrétiens le reconnoissent. Accord admirable, qui faisoit dire à saint Jean, que l'Agneau destiné à l'abolition des péchés des hommes avoit été immolé dès le commencement du monde (*a*). L'attente du Messie est encore aujourd'hui comme l'essence de la religion des Juifs, et ce grand article de leur croyance a de tout temps puissamment agité les colonies de cette nation éparse (*b*).

(*a*) *In libro vitæ Agni qui occisus est ab origine mundi.* Apoc. 13. 8.

(*b*) L'abbé Rossi a fait l'histoire de plusieurs faux Messies qui fixèrent la crédulité des Juifs, et furent autant de punitions de l'obstination avec laquelle ils avoient méconnu le Messie véritable. *Della varia aspettatione, etc.* — Voyez dans le *Dict. hist.* les articles, ANDRÉ, BARCOCHEBAS, ZABATHAÏ-SCEVI.

(242) D. L'état actuel des juifs ne concourt-il pas autant que leur religion à prouver la vérité du Christianisme ?

R. La chose est visible. Il n'y a jamais eu dans le monde d'état semblable à celui des Juifs, et cet état marque visiblement la colère de Dieu attirée par un crime énorme et inoui depuis l'existence des hommes. Or, rien n'explique mieux la nature de ce crime, ni ne justifie mieux la conduite de Dieu, que la Religion Chrétienne, comme on le verra dans le livre suivant.

LIVRE QUATRIÈME.

LE CHRISTIANISME.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉVANGILE CONSIDÉRÉ EN LUI-MÊME.

§. I.

(243) D. Il n'y a donc qu'une Religion sur la terre qui puisse fixer les regards du sage.

R. Une seule, et c'est le Christianisme.

(244) D. Cette Religion a-t-elle des marques certaines de Divinité, et porte-t-elle clairement l'empreinte de la révélation?

R. Il n'est pas possible de n'en pas demeurer convaincu par la simple lecture de l'Evangile, si on la fait avec un esprit tranquille, équitable, désintéressé. L'homme vrai y trouve la fin de ses incertitudes; l'homme vertueux y découvre les plus douces et les plus solides espérances. Il faut qu'une religion soit bien appuyée, quand ses adversaires même lui rendent des hommages aussi glorieux que nos philosophes en ont rendu au christianisme. Nous en rapporterons un qui, pour avoir été répété dans bien des livres, n'a rien perdu de sa vérité ni de sa force : « Je vous avoue que » la majesté des Écritures m'étonne; la sain- » teté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez » les livres des philosophes avec toute leur

J. J. Rousseau, Emile, T. 3, p. 179. Répon. à l'Archev. p. 103.

» pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se
» peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si
» simple soit l'ouvrage des hommes? se peut-il
» que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un
» homme lui-même? Est-ce là le ton d'un en-
» thousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle
» douceur, quelle pureté dans ses mœurs,
» quelle grâce touchante dans ses instructions,
» quelle élévation dans ses maximes? quelle
» profonde sagesse dans ses discours, quelle
» présence d'esprit, quelle finesse et quelle
» justesse dans ses réponses, quel empire sur
» les passions! Où est l'homme, où est le sage
» qui sait agir, souffrir et mourir sans foiblesse
» et sans ostentation? Quand Platon peint son
» juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre
» du crime, et digne de tous les prix de la
» vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ:
» la ressemblance est si frappante, que tous les
» Pères l'ont sentie, et il n'est pas possible de
» s'y tromper. Quels préjugés, quel aveugle-
» ment ne faut-il point avoir pour oser com-
» parer le fils de Sophronisque au fils de Marie!
» Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate
» mourant sans douleur, sans ignominie, sou-
» tient aisément jusqu'au bout son personnage;
» et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on
» douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fût
» toute autre chose qu'un sophiste. Il inventa,
» dit-on, la morale; d'autres avant lui l'avoient
» mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils
» avoient fait; il ne fit que mettre en leçon
» leurs exemples. (Nous omettons ici le dé-
tail des vertus grecques qu'on peut apprécier
par ce qui en est dit n. 210, 231, 270). Mais

» où Jésus avoit-il pris cette morale élevée
» et pure, dont lui seul a donné les leçons et
» l'exemple (*a*)?.... La mort de Socrate,
» philosophant tranquillement avec ses amis,
» est la plus douce qu'on puisse désirer. Celle
» de Jésus expirant dans les tourmens, injurié,
» raillé, maudit de tout un peuple, est la plus
» horrible qu'on puisse craindre. Socrate, pre-
» nant la coupe empoisonnée, bénit celui qui
» la lui présente et qui pleure. Jésus, au milieu
» d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux
» acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate
» sont d'un sage *; la vie et la mort de Jésus
» sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de
» l'Évangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas
» ainsi qu'on invente (*b*), et les faits de Socrate,

* Voyez, touchant cette vie et cette mort, le *Dict. hist.* art. SOCRATE.

(*a*) Lorsque J. C. répandoit sa doctrine, il s'élevoit parmi ses auditeurs un cri général, que jamais homme n'avoit enseigné de pareilles choses. *Nunquàm sic locutus est homo.* Joan. 7. — L'extrême différence de la doctrine évangélique, d'avec toutes les autres doctrines morales ou religieuses, fait effectivement un des caractères de la mission de Jésus-Christ, qui nous avertit lui-même que sa législation est nouvelle, que ses préceptes sont d'une toute autre nature que ceux des anciens, et qu'enfin la publication de sa loi réformera le monde entier : *Mandatum novum do vobis.* Joan. 3. — *Audistis quia dictum est antiquis*, etc.; *Ego autem dico vobis*, etc. Matth. 5. — *Ecce nova facio omnia.* Apoc. 21.

(*b*) Il est évident, par la simplicité du récit évangélique, que les Évangélistes n'ont pas voulu inspirer de l'admiration pour leur Maître. Voltaire crie que cela est faux, puisqu'ils en rapportent des choses admirables. Ce trait suffit pour faire connoître la logique du poëte philosophe.... Ils parlent froidement de sa doctrine, de ses miracles; ils ne font point de réflexion pour en relever l'éclat : ils racontent son supplice et son ignominie, comme les honneurs et les acclamations des peuples. « *Ibi crucifixerunt eum, et latrones, unum à dextris, et alterum à sinistris.* » Voilà la catastrophe et l'événement principal de cette histoire,

Conseils raisonn. adressés à M. B. n. 1.

Luc. 23.

» dont personne ne doute, sont bien moins at-
» testés que ceux de Jésus-Christ. Au fond,
» c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il se-
» roit plus inconcevable que plusieurs hommes
» d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne
» l'est qu'un seul en ait formé le sujet. Jamais
» les auteurs Juifs (bien moins encore les ido-
» lâtres et les pédans de la Grèce) n'eussent
» trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Évan-
» gile a des caractères de vérité si grands, si
» frappans, si parfaitement inimitables, que
» l'inventeur en seroit plus étonnant que le
» héros. » (a)

(245) D. Ces sortes de témoignages, rendus tantôt à la vérité de l'Évangile, tantôt à la sainteté de la morale, par des hommes non suspects, sont-ils en grand nombre?

R. Il n'est guère possible de les recueillir tous. Il faudroit d'abord rassembler tout ce qu'ont écrit les philosophes des trois premiers siècles, qui ont quitté l'idolâtrie et renoncé à toutes les sciences, pour professer la science de Jésus-Christ. Il faudroit ensuite rechercher tout ce que les incrédules de tous les temps ont pensé et dit de l'Évangile, dans des momens de calme et de sagesse; on entendra les Desbarreaux, les Bayle, les Voltaire, etc., parler comme les Pères de l'Église. Il faudra

(a) Voyez, sur ce sujet, un traité de Milord Jenyns, intitulé : *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme.* Ouvrage rempli de vues neuves et propres à faire sur un esprit droit la plus grande impression. L'auteur n'est pas toujours exact, ni équitable envers les catholiques; c'est pourquoi il faut s'en tenir à l'édition de Liége, où ces défauts sont corrigés par des notes qui maintiennent la vérité dans tous ses droits.

ajouter les jugemens que des politiques et des littérateurs de toutes les nations du monde ont portés de la loi chrétienne ; nous en rapporterons deux qui sont moins connus. L'Empereur de la Chine, au septième siècle, dans l'édit accordé pour la publication de l'Évangile, parle de la sorte : « La véritable loi n'a » pas de nom particulier, et les Saints ne renferment pas leur zèle dans les bornes d'un » seul lieu. Le désir d'être utiles les conduit » dans tous les pays du monde. Un homme de » Judée est venu annoncer à notre cour une » nouvelle doctrine. Après un mur examen, » nous avons admiré la grandeur et en même » temps la simplicité de cette religion, et nous » avons jugé qu'elle indiquoit le véritable chemin du salut. Elle est d'ailleurs conforme à » l'opinion de la création du monde. Ainsi, nous » pensons que nos sujets en retireront un grand » avantage, et qu'il est de notre devoir de leur » en procurer la connoissance. » L'édit de 1692 est encore bien plus favorable au christianisme. Les plus fervens d'entre les chrétiens n'ont jamais parlé de Jésus-Christ avec plus d'admiration et d'une manière plus sublime que ne l'a fait un poète Persan, qui lui adresse ces vers traduits par M. d'Herbelot.

En 636.

Bibliothèque orient. art. *Isa ebn miriam.*

» Le cœur de l'homme affligé tire toute sa
» consolation de vos paroles.
» L'ame reprend sa vie et sa vigueur en enten-
» dant seulement prononcer votre nom.
» Si jamais le cœur de l'homme peut s'élever
» à la contemplation des mystères de la
» Divinité,
» C'est de vous qu'il tire ses lumières pour

» les connoître, et c'est vous qui lui donnez
» l'attrait dont il est pénétré. »

(246) D. L'excellence de la doctrine évangélique ne se trouve-t-elle pas également chez les philosophes? Si on amassoit en un corps d'ouvrage tout ce que les Platon, les Socrate, les Confucius ont dit de beau sur la Divinité et sur la morale, n'en feroit-on pas un recueil considérable.

R. Les préceptes de l'Evangile étant très-conformes à la raison et à la justice, il n'est pas possible que les sages de tous les siècles, en dissertant sur les devoirs de l'homme, n'en aient enseigné quelques-uns. Mais c'est une chose insensée, de vouloir comparer la totalité de l'Évangile avec quelques maximes païennes. C'étoient des flambeaux épars, jetant çà et là quelques éclats d'une lumière éphémère, qui ne faisoit que sillonner les ténèbres, sans pouvoir produire une clarté universelle et permanente. M. Freret, dans l'*Examen critique des Apologistes*, raisonne à peu près de cette sorte; telle maxime de la loi chrétienne se trouve dans les philosophes, telle autre dans les législateurs : l'une est prêchée à la Chine, l'autre en Egypte, ou au Japon : celle-ci a été connue du temps de Pythagore, celle-là cinq ou six cents ans après; donc les hommes n'ont pas été mieux instruits par Jésus-Christ que par les Païens. A ce défaut de système et d'ensemble (*a*), les évêques de France, dans

(*a*) » Ils n'ont jamais su, dit Lactance, ce que c'est » qu'un corps de doctrine, quoiqu'ils en aient entrevu » chaque partie. Chacun, de son côté, a trouvé quelqu'une » des pièces qui doivent y entrer, mais ils ne sont pas *De vitâ beatâ, L. 7.*

l'avertissement donné aux fidèles du royaume en 1770, opposent l'enchaînement des dogmes évangéliques. « Ce ne sont pas des idées va» gues et confuses, des connoissances super» ficielles ou successives, des lueurs ou des » apparences qui viennent par intervalle éclai» rer ou fasciner les esprits. Toutes les parties » de la Religion se prêtent une force mutuelle, » et se tiennent par des rapports nécessaires. » Nulle vérité n'y est stérile ni isolée. » — Le P. Mourgues a démontré la grande supériorité de la morale évangélique sur celle des philosophes (*a*). Ceux-là même qui ont le mieux connu les vérités métaphysiques ou pratiques, y ont mêlé d'étranges erreurs, leur ont associé des doctrines contradictoires, et n'en ont tiré aucun secours pour le règlement de leur conduite, *les tenant*, comme s'exprime saint Paul, *captives dans l'injustice*, c'est-à-dire les rendant inutiles par l'abomination de leur vie. Maupertuis observe, que quelques maximes de l'Evangile et de la philosophie, annoncées

» venus à bout de les assembler, ni de déduire les con» séquences des principes. » — Il faut, ajoute un auteur moderne, que la morale de Jésus-Christ soit bien excellente, bien assortie au besoin et à la félicité de l'homme, puisque les sages profanes, appliqués à recueillir les lumières qu'une raison saine leur présentoit, en ont aperçu, non pas la suite et l'ensemble; mais diverses leçons éparses, toujours précieuses et salutaires. »

(*a*) *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes.* Nous en parlerons plus amplement, *Ch.* 3, *art.* 6, § 9. — On peut voir encore un ouvrage italien, *sulla vanita ed insuffienza etc.* De la vanité et de l'insuffisance de l'ancienne philosophie, comparée avec les préceptes et les maximes de la morale chrétienne. Par l'abbé Gaëtan Sertor. A Rome, 1777. Traduit en français, Paris, 1783.

presque dans les mêmes termes, ont néanmoins un sens, une étendue, un motif bien différens. « Les premiers Nazaréens, dit l'auteur » des *Lettres Juives*, qu'on peut citer ici avec » assurance, ont prêché une doctrine si conforme à l'équité, et si utile à la société, que » leurs plus grands adversaires conviennent » aujourd'hui que leurs préceptes moraux » sont infiniment au-dessus de ceux des plus » sages philosophes de l'antiquité.... La foi des » Nazaréens, telle que la prêchent leurs docteurs de la première classe, a encore plus » de brillant que la nôtre : ils ont tous nos » premiers principes; mais il semble qu'ils en » aient épuré les suites. La nôtre a quelque » chose de farouche; la leur semble dictée par » la bouche divine. La bonne foi, la candeur, » le pardon des ennemis, toutes les vertus que » l'esprit et le cœur peuvent embrasser, leur » sont étroitement commandées. Un véritable » Nazaréen est un philosophe parfait. Dans les » autres religions, l'homme, vil esclave, semble » ne servir Dieu que par intérêt. Les Nazaréens sont les seuls qui aient le cœur d'un » vrai fils pour un si bon père..... » Un enfant de 7 à 8 ans, médiocrement instruit de sa religion, en sait plus sur les perfections de Dieu, sur sa propre destinée, sur ses devoirs, que le plus vanté des philosophes de l'antiquité. C'est par cette raison que la race des philosophes païens s'éteignit avec le Paganisme, au sixième et septième siècles de l'Eglise. Il n'étoit plus question d'aller philosopher sur les traces de Platon et d'Epicure : le Christianisme répandu par-tout mettoit plus de lumière

dans l'esprit des hommes que tous les exercices du Lycée et du Portique n'avoient pu en mettre dans les têtes philosophiques des sages de la Grèce (*a*).

CHAPITRE II.

LIVRES DÉPOSITAIRES DE LA RÉVÉLATION.

ARTICLE PREMIER.

L'Écriture sainte en général.

(247) D. COMMENT faut-il raisonner au sujet des livres fondamentaux de la Religion?

R. S'il y a une religion, un culte approuvé du Créateur, il est évident que les dogmes de cette religion, de ce culte, doivent être consignés dans quelques livres, ou transmis par une tradition orale, telle qu'étoit celle des anciens Patriarches, qui ont pu conserver le dépôt de la révélation durant un petit nombre de générations, sans le secours des livres (*b*). Aujourd'hui que les générations

(*a*) Sous la pédagogie de ces hommes si vantés, le monde, suivant la remarque de saint Paul, étoit dans une espèce d'enfance et réduit aux premiers élémens de la science la plus nécessaire à son bonheur; mais le temps est venu enfin, où Dieu nous a donné des connoissances plus sûres et plus étendues par le ministère de son fils. *Cùm essemus parvuli, sub elementis mundi eramus servientes; at ubi venit plenitudo temporis, misit Deus filium suum.* Gal. IV.

(*b*) Il est apparent néanmoins qu'avant Moïse il y avoit des mémoires écrits par les Patriarches, que ce légis-

sont sans nombre, et que les erreurs ont couvert la terre, il n'est plus possible de remonter à la totalité de la révélation par la simple narration de nos pères. Il y a donc des livres qui contiennent les instructions des peuples, et les dogmes de la Religion qu'ils doivent suivre.

(248) D. Quels sont les livres dépositaires de la révélation?

R. Ce sont les livres de l'ancien et du nouveau Testament. Il n'est pas possible d'en douter raisonnablement. Je parcours toute la terre, je recherche par-tout ce livre qui doit régler ma Religion; la certitude qu'il existe, soutient mon examen et nourrit mon espérance; enfin j'en trouve un, et je n'en trouve qu'un seul qui me conduit jusqu'à l'origine du monde (*a*), qui m'apprend comment l'homme est sorti de la main de Dieu, pourquoi il est pécheur et malheureux, etc. Tout ce qui s'est jamais dit et écrit de raisonnable sur ces grandes matières, est visible-

lateur aura recueillis. On dispute beaucoup sur l'époque de l'art d'écrire, mais rien n'empêche de croire que les premiers hommes n'aient eu une écriture au moins hiéroglyphique. Voltaire, qui a entrepris d'éclaircir cette matière, y a jeté de nouvelles ténèbres par une foule de contradictions. Voyez *Lettres de quelques Juifs Portugais*, etc. pag. 99, et suiv. édit. de 1769.

(*a*) C'est cette prérogative, exclusivement attachée à l'histoire sainte, que faisoit remarquer le prophète-Roi : *Loquar propositiones ab initio* (Psal. 77); et que l'Évangéliste regardoit comme une preuve de la doctrine de Jésus-Christ : *Eructabo abscondita à constitutione mundi* (Matth. 13.) — Un païen qui a déparé les saintes Lettres par toutes les extravagances de la mythologie, y admiroit l'avantage unique de conduire le lecteur jusqu'à la création du monde?

Primâque ab origine mundi
Ad meá perpetuum deducite tempora carmen. Lib. 1. Metam.

ment tiré de ce livre. Tout y est conséquent; tout y est enchaîné de la manière la plus divisibile. Les parties les plus essentielles dépendent de celles qui paroissent presque indifférentes. Les dogmes, les prophéties, les faits y font un ensemble qui ne laisse ni vide, ni superfluité. Des hommes séparés par des siècles, très-différens par le goût, le génie, le caractère, concourent à écrire un seul et même livre; par-tout les mêmes principes, le même but, les mêmes conséquences. Je commence à la naissance du monde; et, suivant toujours ce fil, je me trouve, sans m'en appercevoir, au milieu du Christianisme. Qu'on me montre un livre où la Divinité m'ait mieux instruit, et je quitterai l'attachement que j'ai à celui-ci (*a*).

(249) D. Ces livres si propres à fixer l'esprit humain par la marche et l'intérêt des

(*a*) Voyez le *Discours sur la question:* Quels sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux livres saints la supériorité sur les livres profanes? *Par M. Ancillon. A Berlin*, 1782. « L'orateur, dit un critique éclairé, » a trouvé presque sans le vouloir, et comme entraîné » par la force de son sujet, le moyen de prouver cette » inspiration qu'il s'efforce d'oublier; et peut être seroit-» il difficile de la mieux démontrer qu'elle ne l'est dans » ce *Discours* où l'on cherche à démontrer toute autre » chose. Cette unité de perfection dans des ouvrages » composés en des temps si éloignés, à des époques si » différentes, par tant de différens écrivains, cette unité » de plan, de système et de sentimens, enfin cette unité » de principes qui lient tous les membres de ce vaste » corps, n'est-ce pas là un miracle dans l'histoire de l'esprit humain? et pourquoi n'est-ce que parmi le peuple » juif et parmi les auteurs sacrés, que nous le voyons » subsister? » L'analyse de cet ouvrage, devenu fort rare, se trouve dans le *Journ. hist. et littér.* 15 Juillet et 1 Août 1785.

matières, ont-ils de quoi le satisfaire aussi par leur authenticité?

R. Ces livres ont été écrits par des auteurs contemporains. L'histoire qui précède Moïse, auteur du Pentateuque, comprend des faits qu'une tradition rapprochée de son origine par la longue vie des hommes et le petit nombre de générations, a conservés aisément parmi les Patriarches sages et zélés pour les choses de Dieu. Ces livres ont été confiés à la garde de l'autorité publique : ils ont toujours été regardés par les Hébreux comme le plus précieux trésor de la nation; c'eût été un crime capital d'y altérer un seul mot, d'y insérer une seule lettre. Les Juifs et les Samaritains, quoique ennemis acharnés, ont toujours respecté les livres de Moïse. Les Juifs sont dépositaires des preuves qui établissent la foi des Chrétiens, et ne disconviennent pas de l'existence de ces preuves. Les Chrétiens ont eu le même soin de leurs Evangiles. De là je conclus, que ni le défaut de connoissance dans les auteurs, ni la négligence, ni l'intérêt dans les dépositaires de ces livres, ne peuvent autoriser le moindre doute contre leur authenticité. — Nous avons démontré qu'il y avoit nécessairement un livre qui instruit les hommes sur le culte de Dieu : avant que d'argumenter contre l'authenticité de celui-ci, il faut en montrer un qui soit plus authentique. Ce sera sans doute le Vedam, le Hanscrit et les autres qui composent la Bible de Voltaire.

(250) D. N'a-t-on pas formé des difficultés sans nombre pour infirmer le témoignage des livres saints?

R. 1.° Ces difficultés sont bien moindres que celles qu'on pourroit former contre tout autre ouvrage écrit par un seul et même auteur, dans des temps bien postérieurs, sur des choses purement humaines. Si on examinoit les historiens anciens et modernes avec autant de sévérité que l'Ecriture, on ne sauroit plus qu'en penser (a). « Quand il est question des
Comment. T. 3, préf. parall. p. 4. » Ecritures sacrées et des matières de la religion, dit judicieusement D. Calmet, on est » inexorable et inflexible; pour tout le reste, » on est d'une facilité inexplicable. Les » moindres objections en faveur de la liberté, » les plus minces preuves contre la Religion » frappent et convainquent certains esprits; » les raisonnemens les plus solides pour le » contraire ne font sur eux aucune impression. » On reçoit sans peine les autres livres et les » autres histoires; pour celle-ci, on craint » toujours d'être trompé. »

(a) « Sans parler de plusieurs événemens fort étranges, » arrivés de nos jours (*dit l'Évêque de Boulogne, dans une excellente Instruction sur les mystères*, 1 *Sept.* » 1767), et si surprenans, si contraires aux vraisem» blances, que jamais on ne s'y seroit attendu, et que » les âges suivans auront peine à les croire; combien les » siècles passés ne fournissent-ils pas d'exemples de faits » très-singuliers, très-étonnans, dans lesquels le faux » s'est trouvé beaucoup plus vraisemblable que le vrai? » Qu'y avoit-il de plus apparent que le mensonge du
Caus. cél. T. 2. p. 6. » faux Martin Guerre, qui fut reconnu pour être le vé» ritable mari de Bertrande de Rols par les quatre sœurs » et l'oncle du mari, par les parens de la femme et par » elle-même, avec des circonstances si plausibles, qu'elles » firent long-temps balancer les juges, même après l'ar» rivée du véritable Martin Guerre? Il ne faut donc pas » juger des choses par leurs apparences ou vraisemblan» ces; et si on doit suivre cette maxime dans l'histoire » profane, à plus forte raison dans l'histoire sacrée, » dont les récits ont la sanction et la garantie de Dieu. »

2.° Ces difficultés sont une preuve excellente en faveur de ces livres. Depuis qu'il y a des incrédules dans le monde, on a employé contre ce dépôt de la révélation, toutes les subtilités de l'esprit humain; et on ne dit rien aujourd'hui de plus concluant qu'on ne disoit il y a deux et trois mille ans (*a*). Les fidèles de tous les siècles ont défendu les titres de leur foi par des réponses qui sont restées sans réplique; ce n'est que par les écrits des Apologistes chrétiens, que le souvenir de la plupart de ces objections a subsisté. C'est là que nos prétendus savans vont prendre les armes brisées des Julien et des Celse. L'on doit regarder toutes ces querelles comme une affaire décidée par la voie de prescription, qui a lieu dans tous les Tribunaux, et qui, selon la pensée de Tertullien, doit l'avoir en matière de religion plus qu'en toute autre. Ces Messieurs agissent à l'égard du Christianisme, comme s'il ne faisoit que de paroître, et comme si cette Religion n'avoit jamais été examinée. Quand on leur fait voir l'antiquité de leurs objections contre les Livres saints, l'éclat avec lequel les Apologistes de la Religion en ont triomphé, et le suffrage de l'univers qui s'est déclaré pour la cause qu'ils défendoient; on est dispensé de s'occuper ul-

Tert. de Præscript. c. 35.

(*a*) *Eloquia Domini eloquia casta, argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum.* Ps. XI. — Réflexion solide et profonde de Tertullien sur les difficultés et obscurités de l'Ecriture-Sainte, n. 16. et 415. S. Augustin raisonne sur ces difficultés d'une manière également sage, dans plusieurs de ses ouvrages, entre autres dans son livre de *Doctrinâ christianâ*, *Cap.* 5. — Observ. de saint Athanase, n. 285.

térieurement d'une affaire tant de fois discutée et jugée, et ces querelleurs éternels doivent être renvoyés comme réfractaires à des sentences réitérativement publiées contre eux. *Sic faciliùs traducentur, dum aut jam tunc fuisse deprehendentur, aut ex illis quæ jam fuerunt, semina sumpsisse.*

3.e Il en faut toujours revenir à ce principe établi. *Il y a une révélation, il y a des livres qui la contiennent;* que les infatigables argumentateurs contre l'Ecriture-Sainte nous montrent quelque chose de mieux, de plus sûr et de moins sujet aux difficultés.

(251) D. N'y a-t-il pas eu des hommes célèbres, que la seule lecture des Livres saints a persuadés de leur divinité, sans l'examen des preuves de leur authenticité?

R. Il y en a eu, et il y en a encore un très-grand nombre qui, ainsi que nous l'avons déjà observé, ont jugé que l'erreur ne pouvoit emprunter un langage si simple, et en même temps si plein de sentimens et de choses. Ils y ont senti un ton d'autorité et de conviction, qui exclut le doute, et que le faux ne comporte pas, qui énonce les faits sans vue ni dessein ultérieur, rapportant les prodiges comme les événemens ordinaires, sans provoquer la crédulité ni prémunir contre l'incrédulité. Non-seulement ils se sont sentis frappés de cette lumière dont, suivant l'expression de Cassiodore, l'Ecriture est toute resplendissante (*a*); mais ils furent intimement touchés et changés.

(*a*) *Omnis Scriptura divinâ luce resplendet, et in eâ Spiritûs sancti virtus evidenter irradiat.* Lib. I. Instit. div. Lect.

C'est ainsi que saint Justin, martyr, Tatien, Théophile d'Antioche, Origène, saint Grégoire Thaumaturge, saint Hilaire, etc., faisant par hasard la lecture de ces divins Livres, cédèrent à cette force persuasive, qu'aucun ouvrage humain ne peut avoir. C'est ainsi que Victorin, Rhéteur païen, au rapport de saint Augustin (Confess. L. 8, c. 2.) lisant l'Ecriture-Sainte par pure curiosité, se rendit aussitôt à sa victorieuse impression. Spizelius, dans son *Scrutinium Atheismi*, rapporte plusieurs exemples des temps postérieurs, où cette même lecture, faite sans dessein, eut les mêmes effets sur des hommes de tout état et de toute religion : ce qu'il attribue sur-tout à cet esprit universel, qui prend toutes sortes de formes, se proportionne à toutes les intelligences, provoque ou seconde toutes les bonnes affections, porte dans les cœurs la lumière et l'onction ; à cette fécondité inépuisable qui s'étend sur tout, qui instruit sur tout, qui embrasse toutes les situations possibles de l'ame, et décèle la plus profonde connoissance du cœur humain avec tous ses maux et ses remèdes. Vrai caractère des livres où parle l'éternelle sagesse, et où dès-lors son esprit est nécessairement empreint (*a*). « Le divin Livre de l'Evangile » (dit un philosophe moderne, toujours en » guerre avec lui-même), le seul nécessaire » à un Chrétien et le plus utile de tous, même Pensées de J. J. Rousseau, p. 3.

(*a*) *Est enim in illâ Spiritus intelligentiæ sanctus, unicus, multiplex, subtilis, disertus, mobilis, humanus, benignus, stabilis, certus, securus, omnem habens virtutem, omnia prospiciens et qui capiat omnes spiritus.* Sap. 7.

» à quiconque ne le seroit pas, n'a besoin que » d'être médité, pour porter dans l'ame l'a» mour de son Auteur et la volonté d'accom» plir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé » un si doux langage, jamais la profonde sa» gesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie » et de simplicité. On n'en quitte point la » lecture sans se sentir meilleur qu'aupa» ravant. » — « Si quelqu'un, dit Milord Jenyns, » doute de la supériorité et de l'excellence de » cette religion, sur toutes celles qui avoient » été enseignées précédemment, qu'il lise » avec attention ces écrits incomparables, » par le moyen desquels elle est parvenue jus» qu'à nous, et qu'il les compare avec les » productions les plus célèbres du monde » païen; s'il ne sent pas que, plus qu'aucun » autre écrit, ils sont beaux, simples et ori» ginaux, je ne fais pas de difficulté de pro» noncer qu'il est aussi destitué de goût que » de foi, et aussi pauvre critique que mauvais » Chrétien. »

Examen de l'évid. intrins. du Christ. 2e. prop.

(252) D. N'a-t-on pas remarqué le même genre de simplicité et de caractère persuasif dans des livres apocryphes?

R. 1.° Si quelques livres apocryphes ont eu le ton touchant et persuasif des Livres saints, c'est une imitation dont tout l'honneur est dû au modèle.

2.° Il y a des livres apocryphes, c'est-à-dire, non insérés dans le canon de l'Ecriture, qui méritent de la considération, quoique l'Eglise ne les ait pas reconnus pour des ouvrages inspirés. Telle est l'oraison du roi Manassès, le troisième et le quatrième livre d'Esdras, etc.

3.° Dans ceux qui sont certainement et totalement apocryphes, il s'en faut bien que la narration soit aussi simple et naturelle, la relation du merveilleux aussi ingénue, sans recherche ni prétention, qu'elle ait cette empreinte de conviction passive et active qui annonce celle de l'écrivain, et qui opère celle du lecteur, qui fait dire à tout homme impartial et attentif : *ce n'est pas ainsi qu'on invente.*

4.° Quand les livres apocryphes, comme l'évangile des Nazaréens, celui de saint Thomas, etc. sont des recueils d'une histoire telle que celle de Jésus-Christ, il n'est pas possible que la vérité incontestable des faits n'y ait imprimé quelques-uns de ses caractères. Nous aurons dans la suite d'autres réflexions à faire sur les livres apocryphes. Inf. art. 3. § 5. n. 291 et suiv.

(253) D. Le langage des Livres saints, qui fait de si puissantes impressions sur certains esprits, n'a-t-il pas paru plat et dégoûtant à un homme célèbre, singulièrement versé dans la belle littérature ?

R. Ce jugement ne prouve que le mauvais goût ou la mauvaise humeur, peut-être aussi le mauvais cœur de cet homme célèbre, à l'égard des choses qui concernent la Religion. L'éloquence des Livres saints est d'un genre unique, qu'on chercheroit en vain dans quelque ouvrage que ce soit; s'il s'y trouve des passages réellement profonds et sublimes, si les cantiques, ceux de Moïse en particulier, passent toutes les beautés d'Homère et d'Hésiode, on y trouve aussi le modèle de la plus grande simplicité, souvent d'une noble négli-

gence; et cette espèce d'inégalité, qui naît du fond même des choses, donne à la totalité des Ecritures une impression qui ne peut résulter de quelque autre lecture que ce soit. Tout ce qui porte l'empreinte de la Divinité sort toujours des règles de l'art. Jetons les yeux sur les grandes productions de l'Auteur de la nature. En paroissant se jouer dans l'univers, il á répandu je ne sais quoi de sublime dans ses ouvrages, que l'art ne sauroit contrefaire. Les lacs et les fleuves sont-ils bornés par des lignes droites? Les collines et les montagnes ont-elles exactement une figure conique ou pyramidale, la mer est-elle renfermée dans un bassin d'un contour parfaitement rond? Le Globe, à sa première inspection, nous montre-t-il de l'ordre et de la régularité dans sa surface? Si, dans les œuvres de la création, Dieu a dédaigné tout ce qui sent l'art, comme petit et servile, pourquoi dans les livres destinés à contenir ces oracles, en auroit-il usé autrement? Ce seroit une élégance déplacée, que d'y rechercher les grâces de la diction, qu'on ne pardonne pas même aux monarques. Il y a plus de force, de majesté dans le style simple, inégal, négligé, hardi, métaphorique de l'Ecriture, que dans les périodes cadencées des écrivains les plus polis. *

* Voyez le Discours cité ci-dessus, n. 248.

(254) D. Pour que l'Ecriture soit un livre divin, est-il nécessaire que toutes les expressions et tous les mots aient été inspirés de Dieu?

R. Rien n'oblige à adopter cette opinion de quelques théologiens; les Livres saints sont inspirés, si le Saint-Esprit a excité leurs auteurs

à les écrire; s'il a présidé à leur travail, en écartant tout ce qui auroit offensé la vérité, la religion ou les mœurs; s'il les a soutenus par des lumières et des sentimens extraordinaires, etc., etc. C'est ce que les théologiens appellent *inspiration de direction.* Il est évident néanmoins, que dans les prophéties et les vérités auparavant inconnues, et tout ce qui s'est passé sans témoin et n'a pu être transmis par la narration, il faut admettre l'*inspiration de suggestion*, quant au fond des choses; et il paroît que, dans les endroits les plus importans, on peut l'étendre à certains égards jusqu'aux expressions, quoique toujours analogues au caractère et au génie des auteurs. Si nous lisons attentivement l'Ecriture-Sainte, nous pouvons en quelque sorte suivre le souffle de l'Esprit-Saint, et marquer, pour ainsi dire, les endroits où tantôt il fortifie la mémoire des auteurs, tantôt il éclaire leur entendement, tantôt il donne de l'élévation à leurs idées, de la dignité et de l'énergie à leur langage. — C'est sur-tout le concours de ces deux espèces d'inspirations, *de direction et de suggestion*, qui différencie l'autorité des écrivains sacrés d'avec l'infaillibilité des conciles généraux (*a*).

(255) D. N'y a-t-il pas parmi les Chrétiens des disputes sur la canonicité de plusieurs livres, que les uns rejettent, et que les autres regardent comme divins?

(*a*) On peut ajouter que les décrets des conciles sont fondés sur l'Ecriture ou la tradition, et ne sont que l'interprétation du texte sacré, ou les garans de la tradition. L'idée que nous donnons ici de l'*inspiration de direction*, renferme encore deux autres différences.

R. Les savans des différentes Communions ont pu étaler à ce sujet beaucoup d'érudition, et conclure pour ou contre l'autorité de ces livres. Mais, dès qu'on reconnoît une fois la véritable Eglise aux marques qui la distinguent, cette controverse tombe nécessairement avec toutes les autres.

(256) D. Si le nombre des livres canoniques est bien déterminé, d'où vient qu'il y a eu autrefois des écrits canoniques, tel que la Lettre de saint Paul aux Laodicéens, qui n'existent plus? — Est-il apparent que Dieu ait laissé périr des ouvrages inspirés?

R. 1.° Il n'est pas certain qu'aucun ouvrage perdu ait été inspiré réellement, et reconnu comme tel par l'Eglise; parce que rien n'empêche que les auteurs sacrés n'aient fait quelques écrits sans l'aide de l'inspiration divine, et qui par-là même n'auront pas été insérés dans le canon des Livres saints. — Quant à la lettre dont il est parlé dans l'Epître aux Colossiens; ch. 4, ✝. 16, il paroît bien constant qu'elle n'étoit pas de saint Paul, mais des fidèles de Laodicée, comme le texte, surtout le grec, l'exprime sans équivoque. D'ailleurs, l'Apôtre n'eût pas fait saluer les Laodicéens (✝. 15) s'il leur eût écrit en même temps.

2.° Des ouvrages particulièrement assortis aux circonstances du temps, qui n'étoient pas d'une utilité générale et qui n'influoient pas sur les siècles à venir, ont pu être canoniques dans le temps où ils étoient nécessaires et utiles, et se perdre ensuite, lorsque la lecture en étoit devenue indifférente (*a*).

(*a*) Il paroît que le P. Fabricy s'élève trop fortement

5.° De quelque nature qu'aient été les livres perdus, c'est assez que la Providence nous en ait conservé un nombre suffisant, pour que le dépôt de la révélation fût en sûreté, et l'Histoire-Sainte dûment éclaircie et attestée. Ceux qui n'étoient pas nécessaires à cet effet, ont pu ne pas parvenir jusqu'à nous, sans que nous ayons rien à regretter.

ARTICLE II.

L'ancien Testament.

§. I.

(257) D. Quel est le livre le plus important de l'ancien Testament?

R. C'est incontestablement la Genèse, il est le fondement de tous les autres. Le passage du néant à l'être, la naissance et le développement de toute la nature, la cause de sa fécondité et de ses progrès y sont exprimés avec une simplicité et une force que l'éloquence humaine ne peut atteindre. Les hypothèses physiques les plus accréditées ne paroissent à un esprit solide que des rêves vis-à-vis du récit de Moïse. Ce seul livre explique tout, rend raison de tout, nous apprend plus que toutes les spéculations des philosophes. — On y voit comme dans un tableau la véritable dignité et grandeur de l'homme, puisqu'il est Gen. III. v. 26.

contre cette supposition qui n'entraîne aucune conséquence fâcheuse, dans ses *Titres primitifs de la révélation*, ouvrage d'une érudition indigeste et parasite, et dont toutes les vues ne sont pas également solides et saines. Voyez le *Journ. hist. et litt.* 1 Mai 1765, p. 21.

l'image vivante de Dieu par son ame spirituelle, libre, intelligente et immortelle..... Son domaine universel sur toutes les créatures, dont le titre est la concession que Dieu lui en
Gen. v. 26. fit au jour de sa création... Son excellence et sa supériorité sur toutes les créatures visibles;
Gen. II, v. 7. parce que si pour le corps, il est, comme elles, tiré de la matière, il les surpasse infiniment par ce souffle divin qu'il reçoit, c'est-à-dire, par la divine origine de son ame..... L'homme y apprend les égards qu'il doit avoir
v. 23. pour sa femme, puisqu'elle a été formée d'une de ses côtes, et tirée d'auprès de son cœur pour être sa compagne, et non pas son esclave; et que rien n'est plus contraire aux intentions du Créateur, ni plus déshonorant pour l'humanité, que la brutalité Mahométane, qui sacrifie une moitié du genre humain à la force et à la volupté de l'autre..... On y est instruit
v. 24. de la respectable indissolubilité du mariage, puisque l'époux doit quitter tout ce qu'il a de plus cher, pour s'attacher invariablement à son épouse, et qu'ils ne doivent avoir qu'un même cœur, comme ils ne forment qu'une même chair entre eux deux..... On y lit la chute de l'homme, la cause de ses malheurs, et la promesse d'un médiateur qui répareroit
Gen. III. v. 1 et seq. tout..... On y découvre les raisons de l'union, de l'amour et de la paix qui doivent régner entre tous les hommes; puisqu'ils tirent tous leur origine d'un même père, et qu'ils ne font réellement tous sur la terre qu'une même famille..... Enfin l'on y apprend les sacrés devoirs de la Religion; le culte, l'adoration, la reconnoissance, l'amour envers le Créateur,

puisque l'homme lui doit tout, et qu'il a été distingué par tant de bienfaits, de priviléges, de grâce et d'honneur.

(258) D. Est-il bien certain que Moïse est l'auteur de la Genèse, et des quatre livres suivans qui forment le Pentateuque?

R. Quand ce ne seroit pas Moïse, mais quelque autre auteur choisi de Dieu pour écrire l'importante histoire de la création, la vie des premiers hommes, l'établissement du culte divin, etc., cette histoire seroit tout aussi respectable qu'elle l'est pour être l'ouvrage de Moïse. Au reste, l'on ne peut douter qu'elle ne soit effectivement de lui, sans contredire tous les historiens païens, juifs, chrétiens, et sans se mettre dans le cas de ne pouvoir attribuer aucun livre à quelque auteur que ce soit; puisque jamais homme ne fut plus constamment et plus universellement regardé comme auteur d'un livre, que Moïse l'a été du Pentateuque. Les preuves en sont entre les mains de tout le monde; Huet, Bonfrère, Calmet, tous les interprètes de l'Ecriture, tous les apologistes de la Religion en ont montré l'évidence, et ont répondu à toutes les objections des raisonneurs (a).

(a) *Démonst. évang.* Prop. iv: cap. 1. — Bonfrerii, Præloquia in Script. sac. cap. vij, *de Authoribus Librorum sacræ Scripturæ*, in edit. Menochii à P. Tournemine. — Calmet, Préf. sur le Pentateuque, T. 1, p. ix. — Bergier, *Apol. de la Rel. Chrét.* T. 1, c. 1, §. 2. — *Dict. phil. de la Rel.* art. Moïse, etc. — M. Bossuet (*Dissert. sur les Psaumes; Disc. prélim.*) observe, que dans les Psaumes on trouve plusieurs endroits copiés du Pentateuque, et que par conséquent ce livre existoit avant David et les autres auteurs des Psaumes; qu'il ne peut être attribué à Esdras, etc.

(259) D. A quoi sont réduits ceux qui rejettent les livres de Moïse.

R. A errer dans l'espace de l'imagination; à nous vanter le cahos indéchiffrable des histoires de la Chine et de l'Egypte; à nous parler de Sanchoniaton, de Zoroastre, d'un livre indien nommé *Hanscrit*, dont on ne sait que quelques mots, dont on n'a ni suite, ni preuve, ni garant, dont on ignore l'époque et tout ce qui peut fonder le récit d'un auteur. Il semble qu'on veuille suppléer à tout cela par des citations pleines de suffisance, répétées d'un air qui annonce une érudition profonde dans les histoires les plus reculées. Il n'y a que les disciples du maître qui enseigne de la sorte, qui y soient trompés..... Si notre Religion étoit fondée sur Sanchoniaton, ou sur Zoroastre (*a*), nos philosophes auroient beau jeu; ces Messieurs sont bien moins délicats que les Théologiens dont ils méprisent la crédulité.

§ II.

(260) D. N'y a-t-il pas dans la Genèse des

(*a*) Il ne nous reste de Sanchoniaton que quelques fragmens, que MM. Dodwel et du Pin regardent comme des pièces supposées. C'est un auteur Phénicien, qu'on dit avoir vécu à peu près deux mille ans avant Jésus-Christ. — Bochart, dans sa *Géographie sacrée*, L. IV. c. I. et Huet, *Demonst. Evang.* p. 73, prétendent que Zoroastre est un personnage fabuleux, inventé d'après l'histoire de Moïse. Assertion mise dans un nouveau jour par M. Meiners, dans un discours prononcé à l'académie de Gœttingen, le 18 septembre 1779. Le philosophe de Ferney, grand admirateur de Zoroastre, ayant vu la traduction que M. Anquetil du Perron en a donnée, est convenu de bonne foi, que c'étoit *un fatras abominable dont on ne peut lire deux pages sans avoir pitié de la nature humaine. Nostradamus*, ajoute-t-il, *et le médecin des Urines sont des gens raisonnables en comparaison de cet énergumène.*

choses très-difficiles à concevoir? Pour quelles raisons, par exemple, Dieu, qui réunit dans un moment les ressources de tous les siècles, a-t il mis six jours à produire le monde?

R. 1.° Si pour être convaincu de la vérité d'un fait opéré par la puissance de Dieu, il faut connoître toutes les raisons que Dieu a consultées dans le secret de son conseil, on ne conviendra plus de rien, on contestera tout, on doutera de tout. Pourquoi Dieu a-t-il fait le monde? Pourquoi le laisse-t-il subsister depuis plus de cinq mille ans. Pourquoi a-t-il créé des corps, et ne s'est-il pas contenté de créer des esprits, qui seuls peuvent le connoître et l'aimer? Pourquoi n'a-t-il pas créé tous les êtres à la fois? Pourquoi faut-il qu'une longue suite de siècles amène successivement la totalité des hommes, comme six jours ont achevé par degrés l'architecture du monde?

2.° Quoiqu'il soit téméraire et inutile de rechercher les raisons qui déterminent les décrets de Dieu, on en découvre souvent de fort simples et de fort naturelles. Peut-être les six jours de la création ont-ils servi à rassoir la matière agitée par les premières productions, et à la disposer à l'exécution de nouveaux ordres. La production de la lumière, par exemple, a dû faire une révolution dans toute *la masse chaotique*, et y laisser des résultats qui ont peut-être digéré et préparé la matière des opérations futures.

(261) D. Comment comprendre la tentation d'Eve et le langage du serpent? Faudra-t-il réduire tout cela en métaphore, et recourir au sens figuré!

R. Dès que l'on veut rejeter tout ce qui ne se conçoit pas aisément, il faut effacer les deux tiers de l'histoire, et nier les faits les plus incontestables. — Il n'est pas raisonnable de juger d'un livre par un fait, c'est du fait qu'il faut juger par l'autorité du livre. La chute du premier homme et ses circonstances sont liées avec toutes les preuves de la révélation divine. Il faut, avant que d'en porter un jugement, consulter l'ensemble de la doctrine chrétienne, entrer, pour ainsi dire, dans les préliminaires de la foi, méditer les grands motifs de crédibilité qui font évanouir tout genre d'objection particulière, et donnent de la certitude à des événemens, qui dans un état isolé ne mériteroient sans doute pas la même croyance (*a*).

Voyez n. 449 et suiv, ce qui regarde le péché originel.

(*a*) C'est en ce sens que saint Cyrille disoit, que pour ne point être arrêté par les difficultés particulières de quelques passages de l'Écriture-Sainte, il falloit une disposition sincère à professer l'ensemble des grandes vérités de la foi. *Opus est ut, qui volunt scripturas intelligere, parati ad fidem sint; nisi enim credideritis, non intelligetis, quidam ait propheta.* Cyrill. Alex. *Thesauri L.* 13. C. 1. — Il y a des vérités qui ne sont pas faites pour être présentées directement à l'esprit; elles le révoltent quand elles vont à lui en droiture; elles blessent sa petite logique; il n'y comprend rien, ce ne sont que des absurdités pour lui. Il faut d'abord l'occuper d'autres assertions qu'il adopte sans peine, et lui faire voir ensuite leur étroite union avec celles dont la croyance paroît devoir trouver plus de résistance. J'ai connu un homme profondément instruit, qui ne répondoit jamais directement aux difficultés spécieuses qu'on lui proposoit sur le texte sacré ou sur quelque dogme de la religion. Il amenoit successivement des vérités reconnues et incontestables, par la considération desquelles les difficultés s'évanouissoient, ou diminuoient de manière à ne laisser dans l'esprit aucune répugnance à adopter la créance de l'article contesté. — La théologie rentre à cet égard dans la condition des autres sciences; vouloir en juger par quelques notions élémentaires, c'est anéantir l'intérêt et la dignité de l'en-

Isai. 7. passage de S. Athanase, de S. Augustin, ci-dessous, n. 285; de Tertullien, n. 16.

— Y a-t-il effectivement une si grande difficulté à concevoir, qu'un esprit agite l'organe d'un animal, et forme des sons articulés (*a*)? Qu'une femme se laisse persuader par des chimères flatteuses? Que l'orgueil, la curiosité, la gourmandise, se réunissant dans une seule tentation, opèrent la chute d'une créature foible, placée dans un état d'épreuve? — Pourquoi réduire en métaphore, ce que le sens littéral explique beaucoup plus raisonnablement que le figuré? On a voulu également chercher la métaphore dans le fruit défendu, pour en faire un commentaire absurde, désavoué par le texte sacré, par l'explication des Pères, par le sentiment que l'Eglise exprime dans toutes ses prières (*b*). Toutes ces interprétations arbitraires sont peu heureuses, et

semble. Que penseroit-on de la géométrie, de la physique, de l'astronomie, si on s'arrêtoit aux premières leçons qu'elles présentent et dont on ne connoît l'importance et la vérification qu'après des combinaisons et des conséquences sans nombre?

(*a*) Il faut que l'histoire d'Evé, séduite par le démon, revêtu de la figure du serpent, soit d'une connoissance et d'une croyance bien ancienne parmi les nations païennes; puisque la fable d'Ophionée est indubitablement greffée sur cet événement et sur la chute des anges qu'il suppose. — Ceux qui, pour critiquer ce langage du serpent, l'ont rapproché de celui de différens animaux ou de substances inanimées, dont il est fait mention chez les anciens historiens et les mythologistes *, n'ont pas fait attention, qu'ils prouvoient sans le vouloir, qu'on a cru dans tous les temps que les puissances invisibles pouvoient produire des sons articulés dans la bouche d'un animal ou même d'un être sans vie.

* Voyez S. Cyrille d'Alex. Lib. 3. contrà Julian.

(*b*) Jean-Bapt. van Helmont, Corneille Agrippa et Beverland ont avancé que la chute de nos premiers parens ne provient pas de leur désobéissance à l'égard du fruit d'un arbre, mais d'un commerce charnel; opinion absurde, réfutée par le texte même de la Genèse, qui ob-

leurs auteurs, en s'écartant de l'autorité de la lettre, de la tradition, de l'unanimité des docteurs catholiques, doivent attendre le succès destiné à toutes les productions d'une imagination égarée (*a*). Ecoutons un homme qui n'est pas suspect aux philosophes du siècle.

Herder Ideen zur Philoso phie, l. 2.

« Comparez ce récit avec ce que les livres » des autres nations débitent sur cet objet, » et vous comprendrez combien celui-ci est » plus raisonnable. Le désir déréglé de connois- » sances qui ne nous conviennent pas, l'aveugle » détermination dans l'usage de notre liberté, » l'esprit inquiet et rebelle, qui élargit et dé- » passe les bornes nécessairement posées par » des préceptes moraux à un être foible qui

donne aux deux époux de couvrir la terre de leur postérité. On peut voir sur ce sujet le traité de Léonard Ryssen, *Justa detestatio libelli, Beverlandi, de peccato originali*; in-8°, 1680. C'est une bonne réfutation de ce paradoxe révoltant, contraire non-seulement, comme je viens de le dire, à l'ordre établi pour la reproduction et la perpétuité de l'espèce humaine, mais à la croyance constante de l'Eglise Catholique, qui a toujours pris dans le sens littéral, ce que la Genèse nous apprend de la prévarication du premier homme; comme elle s'en explique dans toute sa liturgie, et particulièrement, dans la Messe de la Passion : *salutem humani generis in ligno crucis constituisti; ut undè mors oriebatur, indè vita resurgeret, et qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur.*

Vues sur la défense faite à Adam, ci-dessous, 449.

(*a*) Ne nous efforçons pas de ramener à nos idées, à nos usages, l'histoire et la tradition de nos pères; de juger de tout par les opinions et les goûts d'un siècle affété et suffisant. Respectons le secret de l'Éternel : laissons à l'Écriture les ténèbres dont la plus haute et la plus vénérable antiquité, l'état gradué et respectif des notions humaines, les vües secrètes de Dieu, les moyens variés et féconds de sa providence, ses merveilles toujours multipliées à raison de la simplicité des temps, le génie ou le langage des auteurs saints, etc. ont enveloppé ces grandes annales de la religion; laissons ce voile auguste et respectable à tant d'égards reposer sur les objets qu'il cache, plutôt que de

» doit apprendre à se gouverner lui-même.
» C'est là cette roue enflammée sous laquelle
» nous nous roulons, et qui trace encore au-
» jourd'hui le cercle de notre vie. Le vieux
» philosophe, auteur de cette histoire de
» l'homme, connoissoit ce mystère comme
» nous, et nous en montre l'explication dans
» la narration simple et ingénue d'un évé-
» nement où vont aboutir tous les fils de ce
» grand nœud. »

(262) D. Comment un homme aussi éclairé qu'Adam a-t-il pu se persuader qu'en mangeant du fruit défendu, il deviendroit semblable à Dieu ?

R. 1.° Saint Paul nous apprend qu'Adam ne fut ni trompé ni persuadé, et qu'il ne pécha que par complaisance pour son épouse (*a*).

2.° Quand Dieu éprouve les hommes, et veut les rendre dignes de lui par des combats et des victoires pénibles, il semble les laisser dans une espèce d'obscurité et se retirer d'eux sans cependant les abandonner. Les temps d'épreuve ne sont pas ceux où les lumières et les grâces célestes inondent notre ame, et *dilatent le cœur*, comme dit le Prophète, *pour courir dans la voie des divins commandemens* (Ps. 118). Ce sont des temps où l'homme doit montrer de la force et de la constance ;

rendre ce dépôt précieux (déjà confié, hélas! à des mains trop foibles) sujet à l'inquiétude de l'imagination, à la fantaisie des savans factices, à l'étalage d'une érudition illusoire, à des discussions grammaticales, toujours ennuyantes et pédantesques, souvent dirigées par des vues dangereuses, et dont les sectaires de tous les siècles ont su tirer un parti si funeste à l'Église de Jésus-Christ.

(*a*) *Adam non est seductus, mulier autem seducta in prævaricatione fuit.* 1. Tim. 2.

où les lumières paroissent s'affoiblir, où l'impression de la grâce est moins sensible; des temps de ténèbres, où l'on voit encore assez pour se conduire, mais où il est plus aisé de s'égarer; où l'on peut encore faire le bien, mais où il faut de plus grands efforts pour le faire. Ce sont des espèces de crises où les vrais serviteurs de Dieu sont consolidés dans la vertu et l'observance de la loi sainte, et où les autres se perdent par leur foiblesse et leur inconstance (*a*).

3.° La chute d'Adam est-elle beaucoup plus inconcevable que celle de Salomon, ce prodige de science et de sagesse, qui fut aveuglé par des femmes, jusqu'à substituer au vrai Dieu, qui s'étoit manifesté à lui d'une manière si sensible, des masses de bois et de pierres?.... Ne voyons-nous pas au milieu du Christianisme des hommes, qui passent pour éclairés, sacrifier leur loi et leur conscience à la gourmandise d'un moment, et d'autres à quelque chose de plus brutal encore?... Qui peut, hélas! calculer les ressorts et les effets de la séduction, déterminer l'espace, souvent fort étroit, qui sépare l'homme le plus juste et le plus sage, de l'iniquité la plus grossière? *Delicta quis intelligit?* Psal. 8.

(263) D. Si le démon a abusé de l'organe du serpent pour séduire nos premiers pères, Moïse ne devoit-il pas commencer son récit par la chute des anges?

R. Un homme qui écrit l'histoire du monde

(*a*) Voyez le P. Bourdaloue, *Sermon sur l'Épiph.* première partie. Le célèbre orateur explique cette vérité d'une manière admirable.

visible, n'est point obligé à faire l'histoire des anges. Quand un fait étranger a quelque rapport aux choses qu'on écrit, s'il est connu d'ailleurs, et qu'il faille de grands détails pour en faire l'histoire, on le suppose. Les Juifs connoissoient très-bien la chute des anges rebelles, Lévit. xix, 31, puisqu'il leur est défendu de les consulter et xx, 6. Deut. d'employer leur service. Et c'est peut-être xviij, 10. pour ne pas réveiller l'inclination de ce peuple pour la superstition et la magie, que Moïse ne s'est point appesanti sur l'histoire des démons. — Il est absurde de dire, avec un au- Dict. phil. teur forcené, que la chute des anges est le art. *Ange.* fondement du Christianisme; quand il n'y auroit jamais eu d'anges, quand le démon n'eût point tenté Eve, que cette femme n'eût succombé qu'à sa curiosité et à sa convoitise, et que le langage du serpent ne fût qu'une allégorie, quel changement y auroit-il eu dans la Religion ?

(264) D. L'existence de ces esprits malveillans et envieux, réprouvés de Dieu et bannis du Ciel, est-elle certaine ?

R. L'on ne peut en douter, sans résister à tous les motifs qui peuvent fonder une croyance. Il n'y a qu'à ouvrir les œuvres de Platon, de Plutarque, de Porphyre et d'une infinité d'autres auteurs païens, pour être convaincu que toute l'antiquité païenne a reconnu l'existence des démons (*a*). Les plus savans des

(*a*) Steuchus Eugubinus, dans son savant traité *De perenni Philosophiâ*, a recueilli avec soin un grand nombre de passages des anciens qui attestent leur croyance de l'existence des démons. Par-tout on en trouve des vestiges. Homère, en décrivant au Livre xix. de son *Iliade* le châtiment d'Até, que Jupiter chassa du Ciel;

philosophes modernes, Locke, Clarck, Leibnitz, Newton, en conviennent comme les anciens. Un des fondateurs de l'incrédulité moderne (Edouard Herberd) parle lui-même des bons et des mauvais anges, comme d'une vérité consacrée par les suffrages de tous les siècles. Les Pères de l'Eglise, qui ont ou défendu le Christianisme, ou combattu l'idolâtrie pendant les premiers siècles, démontrent la même chose. Enfin les Livres divins en font un point de foi. On ne peut donc nier leur existence, sans élever ses idées sur les ruines de toutes les autorités, et sans se charger de l'explication d'une infinité d'événemens incontestables qui n'ont pu se faire sans l'intervention des esprits. (*a*)

Dans son livre *de Veritate*, p. 289.

(265) D. Comment des intelligences célestes ont-elles pu s'aveugler au point de vouloir s'égaler à Dieu?

R. 1.° Comment des hommes qui prétendent posséder toutes les richesses du génie, peuvent-ils s'aveugler au point de nier l'existence de Dieu? ce qui est tout aussi absurde que de vouloir lui être égal. C'est qu'il n'y a rien de

représente quelque chose de semblable à la chute de Lucifer, que Dieu précipita dans les enfers. Il faut faire le même jugement de Phérécide, lorsqu'il dit qu'Ophionée conduisit une troupe de démons qui s'étoient soulevés contre Jupiter; par où il fait connoître qu'il avoit appris quelque chose de la révolte de Lucifer, désigné par le nom d'Ophionée, qui signifie *serpentin*, car le démon, comme nous l'apprend la *Genèse*, a premièrement paru sous la figure d'un serpent.

(*a*) On sait quel ridicule Paracelse, Bacon, le médecin Saint-André, et l'abbé de Saint-Pierre se sont donné, en substituant aux esprits malins je ne sais quelle sympathie d'imagination qui opère des choses étonnantes, à la distance de plusieurs centaines de lieues (voyez le

si absurde que la raison ne puisse se persuader à un certain point, quand une fois elle s'écarte des lois de son Auteur, et des lumières qui doivent éclairer sa marche.

2.° L'Ecriture, qui nous apprend la chute des anges, ne nous instruit pas de la nature de leur délit. Les saints Pères ne nous ont donné que comme des conjectures, ce qu'ils ont écrit là-dessus. Quelques auteurs modernes qui ont voulu en parler avec certitude, paroissent avoir trop écouté les leçons d'une théologie inquiète, et d'une curiosité déplacée. Le passage d'Isaïe, que quelques orateurs ont appliqué à cette matière, regarde à la lettre le roi de Babylone, et ne convient au chef des anges rebelles que dans le sens figuré. Dès-lors l'on ne peut s'appuyer sur toute la force des expressions, quoiqu'elles soient de nature à faire croire que le Prophète retrace en même temps un événement plus ancien et plus important, comme un objet de comparaison avec l'orgueil du monarque Assyrien. (*a*)

traité *de Magiâ*, du célèbre M. Haen, p. 104 et 106, édit. de Venise, 1775). D'autres ont eu recours à des Gnomes, des Sylves, des Zaziris, aux hommes des quatre élémens, imaginés par Paracelse, et à d'autres agens du royaume des Fées, plutôt que de reconnoître ceux dont l'existence nous est attestée par les autorités les plus imposantes. — Si l'on a souvent attribué au démon des choses auxquelles il n'avoit aucune part; et si l'on a donné à ses opérations un champ trop étendu, l'on a fait en cela ce que font tous les jours les philosophes les plus applaudis : dès qu'ils ont fait quelque découverte qu'ils croient importante, ils en font la base d'un système général, et ne manquent pas d'y rapporter tout ce qui arrive dans la nature.

(*a*) *In cœlum conscendam; super astra Dei exaltabo solium meum. Sedebo in monte testamenti, in lateribus aquilonis.* Isai xiv. 13. — Il en est de même du xxviij. chap. d'Ezéchiel, où il s'agit du roi de Tyr.

(266) D. Si le démon a parlé par la bouche du serpent, pourquoi la malédiction de Dieu est-elle tombée sur le serpent même?

R. L'impression de la justice de Dieu ne pouvoit être sensible à Adam et à Eve, que dans le sort du serpent; le châtiment du démon déjà relégué aux supplices éternels, échappoit à leurs regards.... Il est inutile d'examiner si la nature du serpent a souffert quelque révolution par l'iniquité de son ministère, ou bien si sa situation naturelle fut choisie de Dieu pour exprimer et transmettre aux enfans des hommes l'idée de la malédiction divine. Est-il raisonnable de contester la vérité d'une histoire, parce qu'on en ignore une circonstance? (a)

§. III.

(267) D. Ne dit-on pas que le monde est beaucoup plus ancien que ne le fait Moïse? N'a-

(a) Nous passons sous silence des subtilités sans nombre que l'incredulité oppose à l'autorité de la Genèse, et nous renvoyons aux interprètes qui ont traité amplement ces matières; c'est chez eux que nos philosophes ont cherché ces objections, il est juste d'y chercher les réponses. On doit consulter sur-tout l'ouvrage de M. Duguet, *Explicat. de la Genèse*, 6 vol. in 8.º Quoique les explications de l'auteur soient quelquefois plus allégoriques que littérales, elles répandent en général beaucoup de jour sur ce livre fondamental. J'ajouterai cette réflexion d'un sage sur quelques faits extraordinaires, contenus dans les Livres saints et particulièrement dans la Genèse. « Ce fait » présente à l'imagination un objet qu'elle n'admet » qu'avec peine; mais c'est cette invraisemblance même » d'un fait rapporté dans une histoire sérieuse et respectable, » qui persuade à ceux qui réfléchissent, que le fait n'est » point controuvé. Les imposteurs sont imitateurs et pla- » giaires. S'ils se plaisent à étonner l'imagination, ils se » gardent bien de la rebuter gratuitement. »

t-on pas été obligé de préférer au texte Hébreu la version des Septante, pour concilier avec l'Ecriture l'antiquité de la Chine?

R. Si quelques savans ont préféré la version des Septante au texte Hébreu, tel qu'il est aujourd'hui, c'est qu'ils ont cru qu'elle rendoit mieux le texte de Moïse. L'antiquité vraie ou prétendue de la Chine s'accorde parfaitement avec l'Hébreu et la Vulgate, en adoptant une explication très-naturelle et très-solide du P. Tournemine (*a*). Le monde porte des preuves évidentes de sa nouveauté. L'Epicurien Lucrèce ne le croyoit guère plus ancien que la guerre de Thèbes et la ruine de Troie (*b*). Les progrès journaliers des arts nous persuadent, que si le monde existoit depuis autant de siècles que le prétendent les lettrés de la Chine, il n'y auroit pas tant à ajouter aux inventions humaines. L'affaissement continuel des montagnes, qui se prouve par mille expériences, et qui cependant n'a produit encore que des effets peu sensibles, la moitié de la terre presque encore déserte, ou peu habitée, et ne présentant aucun monument d'une population plus ancienne, démontrent que l'époque de son origine n'est pas fort éloignée. — Les hommes superficiels

(*a*) Voyez cette explication, dans la description de la Chine. T. 1, p. 266.

(*b*) *Cur suprà bellum Thebanum et funera Trojæ,*
Non alias alii quoque res cecinêre Poetæ?
Quò tot facta virum toties cecidêre? Neque usquàm
Æternis famæ monumentis insita florent?
Verùm, ut opinor, habet novitatem summa, recensque
Natura est mundi, neque pridem exordia cœpit.
Lucret. L. 5. de Nat.

qui parlent tant de l'antiquité de la Chine, ignorent sans doute que c'étoit la marotte de toutes les anciennes nations, de fixer l'époque de leur empire à trente ou quarante mille ans. Les Egyptiens ne faisoient nulle difficulté de faire une succession des trois cents rois ou roitelets, qui avoient régné ensemble sur différentes provinces. Les Babyloniens disoient leur empire fondé depuis quatre cent mille ans. Les Chinois ne sont ni plus délicats ni plus habiles en matière de chronologie (*a*). M. Bergier a tellement réfuté les idées de Freret sur les annales Chinoises, que Voltaire, dans les *Conseils raisonnables*, n'a rien trouvé à lui répliquer. Le père Parennin et les Jésuites en général, en ont eu trop bonne idée. Les journalistes de Trévoux se sont judicieusement écartés en ce point du sentiment de leurs confrères (*b*). En effet, peut-on sérieusement

Mém. de Trév. Janv. 1762.

Mém. de Trév. Avril 1748, p. 686. Janv. 1750, p. 28.

(*a*) Les empereurs de la Chine s'arrogent une espèce de pouvoir sur le temps passé. Pour anoblir quelqu'un, ils lui accordent un diplome rétroactif de deux mille ou deux mille ans; le même génie qui préside à l'héraldique, a réglé la chronologie.

(*b*) Les Missionnaires n'osent point dire dans la Chine, et encore moins écrire ce qu'ils pensent de l'antiquité de cet empire. Le P. du Halde nous apprend que ce seroit un crime capital de contredire sur ce point les préjugés de la nation. » Ni l'un ni l'autre de ces fameux écrivains » (*Tchuhi* et *Sema-ouen-Kong*) n'a pensé à retrancher » les trois premières familles, ni même à insinuer que » les empereurs nommés dans *le Chu-King* n'aient pas » réellement existé, et ne soient que des personnages » feints et allégoriques. Si quelqu'un à la Chine s'avisoit » de leur attribuer une pareille opinion, peut-être que » sa témérité lui coûteroit cher. » *Descript. de la Chine. T. 1. Préf. p. XIV.* Si la témérité d'attribuer à un Historien Chinois une opinion contraire à l'antiquité de cet empire, *coûteroit* si *cher*, que feroit-on du téméraire auteur, qui professeroit lui-même une telle opinion, qui

O la douce tolérance du gouvernement Chinois, le meilleur possible.

entreprendre de nous persuader que les Chinois calculent les éclipses depuis quatre mille ans? Il n'y a guère plus de cent ans, qu'ils étoient si ignorans en astronomie, qu'ils avoient recours aux Mahométans pour la composition de leurs calendriers; ils seroient aujourd'hui dans la même ignorance, si les Jésuites ne les eussent instruits; encore n'ont-ils que peu profité de leurs leçons. Il a encore fallu, en 1772, appeler à Pékin quatre Jésuites, pour remplir le tribunal des Mathématiques, qui par la mort de quelques Missionnaires, pourroit tout-à-coup manquer d'Assesseurs, ce qui jetteroit les Chinois dans de singuliers

oseroit ravaler les Chinois au-dessous des Égyptiens, et en faire une colonie de ce dernier peuple? Le charitable P. du Halde ne se contente pas de donner une fois un avertissement si salutaire et si important, il le répète prudemment à la p. 264. « Cette opinion est bien établie » parmi les Historiens de la Chine, que si quelqu'un s'a» visoit de rapprocher davantage de nos temps l'origine » de leur empire, il seroit regardé comme l'inventeur » d'une doctrine erronée et exposée à de grandes peines. » Qu'on fasse valoir après cela les suffrages des Jésuites qui écrivent à Pékin, ou à Canton; qu'on leur reproche avec M. Paw, d'outrer, de défigurer, d'altérer la vérité toutes les fois qu'il s'agit de l'antiquité, de la puissance, de la vertu, de la science des Chinois; on montrera par là, qu'on n'est pas au fait des circonstances où les missionnaires se trouvent. Il faut néanmoins convenir que plusieurs d'entre eux se sont laissés entraîner par les préjugés nationaux, et ont parlé de l'excellence de la Chine et des Chinois, avec un enthousiasme qui ne fait pas l'éloge de leur discernement. — Si c'est pour favoriser la prédication de l'Évangile et de la Foi chrétienne, qu'ils ont eu cette déférence ou indulgence envers les Chinois, » l'a» vantage, dit l'abbé Renaudot, n'a pas toujours été tel » qu'on l'avoit espéré, et cette complaisance a souvent » servi plutôt à augmenter l'orgueil excessif de ces » peuples qu'à les disposer à recevoir humblement la » simplicité de l'Évangile. » *Relat. des Indes et de la Chine*, p. 394.

embarras. Le P. Martini a lu dans un de leurs plus anciens livres, que sous le règne d'Yao, le soleil éclaira la Chine l'espace de dix jours et de dix nuits. Voilà donc la période des éclipses absolument changée : le moyen de vérifier les calculs Chinois, et de les concilier avec les nôtres ? Il y aura toujours une différence de dix jours et de dix nuits (a). Plusieurs éclipses rapportées dans les annales Chinoises, sont absolument déplacées : Hardouin, Cassini, Freret lui-même, en sont convenus. Cassini a même employé le calcul des éclipses pour retrancher de l'histoire Chinoise six cents ans ; et on ne peut rien ajouter à la manière tout-à-fait décisive dont il a défait l'argument que le bon P. Martini fondoit sur ces éclipses, calculées à la Chinoise, ou plutôt alléguées

(a) Autre exemple bien propre à donner une idée juste de l'astronomie Chinoise. — On lit dans une lettre manuscrite du P. Gaubil, Jésuite missionnaire de la Chine, en date du 25 Septembre 1725 et écrite au P. Souciet, que » les quatre planètes *Jupiter*, *Mars*, *Vénus* et *Mercure* » s'étant approchées dans leurs cours, au mois de Mars de » la même année, les mathématiciens de Pékin imaginèrent sur-le-champ une certaine approche de *Saturne*, » et qu'il s'étoit fait une conjonction de ces cinq planètes » avec le Soleil et la Lune. Aussitôt le tribunal des mathématiques présenta ses registres à l'empereur YONG-TCHING, et le complimenta sur ce *renouvellement des siècles*. Ce prince reçut également sur cet événement les » félicitations des grands de l'empire. L'empereur lui-même publia plusieurs fois dans ses édits cette prétendue *conjonction*, et le tribunal des mathématiques » la consigna dans ses archives en ces termes : LA TROISIÈME ANNÉE DE L'EMPEREUR YONG-TCHING, LA SECONDE » LUNE, IL ARRIVA UNE CONJONCTION DE SEPT PLANÈTES. Le » P. Kegler, mathématicien Jésuite, fit tout ce qui dépendit de lui pour convaincre l'empereur que cette conjonction étoit une chimère et une fable ; la flatterie des Chinois l'emporta. » Voyez le *Journ. hist. et litt.* 1, Décemb. 1790, p. 536.

dans les fabuleuses annales de la nation, sans calcul, comme sans jugement. L'auteur des *Recherches philosophiques sur les Chinois*, quoique très-zélé pour l'antiquité Chinoise, abandonne aussi la preuve des éclipses. Cela seul suffit pour démontrer l'imposture de ces fameuses annales, puisque sans doute elles ne sont pas plus vraies dans la narration des autres faits, que dans celle des éclipses, objet d'une connoissance publique et générale, que personne n'ignore, et sur lequel on ne peut tromper personne. Mais quand les éclipses se trouveroient bien calculées, cela ne prouveroit rien en faveur des contes Chinois. Un faussaire ne peut-il pas suivre l'ordre des éclipses? Nous savons quelles éclipses il y auroit eu, si le monde existoit depuis cent mille ans. Enfin ces annales, qu'on fait tant valoir, ont été toutes brûlées par ordre de l'empereur Xi-hoam-tir. Il n'en a pas échappé un seul exemplaire (*a*). Quel fonds faire sur l'ouvrage qu'on lui a substitué? Le sentiment de M. Goguet doit être ici d'une considération toute particulière. On connoît la profonde érudition et l'impartialité de ce laborieux écrivain. « A l'égard des observations astronomiques dont on a cherché à étayer les prétendues antiquités Chinoises, la supposition est si sensible, qu'elle a été aperçue par quelques lettrés, malgré le peu d'idée qu'en général les Chinois ont de la critique. On peut assurer hardiment, que jusqu'à l'an 206 avant Jésus-Christ, leur

Origine des Lois T. 3. dissert. 3.

(*a*) Ce tyran, qui a régné trente-sept ans, a tenu tellement la main à l'exécution de cet ordre, que plus de 460 lettrés ont été brûlés avec les annales qu'ils avoient recélées.

» histoire ne mérite aucune croyance. C'est » un tissu perpétuel de fables et de contradic» tions ; c'est un chaos monstrueux dont on ne » sauroit extraire rien de suivi et de raison» nable. » — « Les historiens Chinois (disent » les auteurs Anglois de la nouvelle *Histoire* » *universelle*, L. 4, c. 11) ont ridiculement » appliqué à l'état ancien de leur monarchie, » les notions confuses que la tradition leur » avoit transmises touchant la création du » monde, la formation de l'homme, le déluge » et l'institution des arts. De tout cela ils ont » composé un systême monstrueux d'histoire, » etc. » M. Boyer, auteur très-versé dans l'histoire Chinoise, n'a pas meilleure opinion des anciens monumens de ce peuple. M. Fouquet, évêque titulaire d'Eleuthéropolis, a publié, en 1729, une table chronologique de l'empire Chinois, rédigée par un seigneur Tartare. Ce seigneur l'avoit tirée du *Chang-eun*, ou des grandes annales de la Chine. Cette table fixe le commencement de la véritable chronologie des Chinois, au règne de *Lye-vang*, l'année 434 avant Jésus-Christ. L'on a même d'excellentes raisons de la fixer, comme a fait M. Goguet, à un temps postérieur. — Les livres que les missionnaires regardent comme les plus anciens, sont évidemment postérieurs à Jésus-Christ, puisqu'ils renferment des choses, qui avant cette époque n'étoient connues d'aucune nation de la terre (*a*). — On peut voir le

(*a*) Le *Chouc-ouen*, ce livre si vanté, le *Secki*, le *Lieou-chong*. *Tsing-hoen* expriment formellement et précisément le dogme de la Trinité (voyez la lettre du P. Amiot à la société royale de Londres, imprimée en 1765 et 1773).

sentiment de M. de Guines, sur l'antiquité de la Chine, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, 1758 et 1759, et dans le journal des savans, décembre 1757. Ce célèbre Académicien pense que l'histoire des Chinois n'est que celle des Egyptiens défigurée, et il s'en faut de beaucoup que M. Deshauterais ait renversé ses preuves. Le savant Jésuite Pray, dans son ouvrage *de Origine Hunnorum*, p. 8, avoue que M. de Guignes est l'homme du monde le plus versé dans cette matière, quoique faute de savoir la langue françoise, il ne l'ait pas toujours bien compris (*a*). M. Paw fait descendre les Chinois des Scythes; mais cela ne les rend pas plus anciens : cet écrivain, qui paroît avoir du goût pour les époques de quatre-vingt-dix millions d'années, n'a sans doute écrit que pour le Tibet et la Chine, où des chroniques de cette espèce pourront faire fortune.

Recherches phil. sur les Egypt. et les Chinois.

or, quelle apparence que les Chinois aient été plus éclairés sur cette matière que les Juifs, qui n'en ont jamais parlé d'une manière aussi expresse et distincte? Cette observation bien appréciée paroîtra victorieuse contre l'antiquité de la Chine: nous sommes sûrs de la faire approuver par tous les hommes instruits de l'économique dispensation de lumière, dont la Providence a formé l'ouvrage gradué de la révélation.

(*a*) Indépendamment du système de M. de Guignes touchant l'origine déterminée des Chinois, ce savant prouve en général que ce peuple n'est ni fort ancien, ni isolé, comme on l'a dit; mais qu'il tient différentes coutumes et opinions de ses voisins, etc. Dans un mémoire, lu à l'Académie des Inscriptions, le 28 Avril 1778, il démontre que la nation Chinoise n'a commencé à se former qu'entre l'an 1123 et 800 avant Jésus-Christ, et que plus de dix provinces actuelles de la Chine ne faisoient pas encore partie de cet empire, 300 ans avant l'Ere Chrétienne.

§. IV.

(268) D. La physique ne vient-elle pas à l'appui de l'antiquité du monde ? M. de Buffon n'enseigne-t-il pas que la mer a successivement couvert toutes les parties du globe, que les plus hautes montagnes ont été sous les eaux durant plusieurs siècles ?

R. Si la mer passoit le mont Cenis et les Cordillières, selon les lois de l'hydrostatique, tout étoit sous les eaux ; et au lieu de l'inondation successive de M. de Buffon, il y a eu une mer universelle. Où étoient alors les habitans de la terre ? Comment expliquer l'existence et la conservation de l'homme et des quadrupèdes ? M. Maillet répond que les hommes étoient encore poissons, et que leur queue fourchue ne s'est transformée en jambes que lorsque dans l'impossibilité de regagner la mer, qui quittoit les terres, il a fallu marcher à tout prix, et faire de nécessité vertu. M. de Buffon ne pense sans doute pas comme le consul du Caire ; mais son système est tributaire du Telliamed (*a*), et on le prendroit

(*a*) M. de Buffon, ayant totalement changé son système en 1779, les objections et les réponses qu'on voit ici, ne sont plus assorties aux idées actuelles du célèbre naturaliste. Cependant j'ai cru devoir les laisser subsister. Ses disciples, effrayés par les inconvéniens bien plus grands encore du nouveau système, s'en tiendront peut-être au premier. Effectivement l'histoire des prétendues *Epoques de la nature* est un roman beaucoup plus invraisemblable que celui de la *Théorie de la terre* L'examen que j'en ai fait, est trop prolixe et trop détaillé pour qu'il puisse être inséré dans cet ouvrage. Je l'ai fait imprimer séparément sous le titre d'*Examen impartial des Epoques de la nature*. A Luxembourg 1780, Embrun 1781, Maestricht 1792,

presque pour une espèce de commentaire de cet ouvrage absurde (a). — Nous avons déjà montré que la mer ne croissoit et ne décroissoit pas. L. 1. ch. 2 art. 5. § 6, n. 56.

(269) D. Ne pourroit-on pas dire, que lorsque la mer passoit les cordillières, le reste de la terre étoit élevé au-dessus de la cime de ces montagnes, à proportion qu'il l'est aujourd'hui au-dessus du fond de la mer.

R. Il faudra en ce cas nous apprendre ce qu'est devenue cette surface du globe diminuée et abaissée de quelques lieues perpendiculaires dans toute la circonférence.

(270) D. L'observation du célèbre naturaliste sur les angles saillans des montagnes, qui correspondent toujours à des angles rentrans, ne prouve-t-elle pas que la mer a fait les montagnes? et delà ne doit-on pas conclure, qu'elle a été assise durant plus de vingt mille ans sur les terres aujourd'hui habitées?

R. 1.° Cette preuve, qu'il appelle *incontestable*, sera sans doute contestée par ceux qui, ayant peut-être voyagé plus que lui, ont vu dans les montagnes des angles rentrans sans aucune opposition d'angles saillans, sur-tout lorsque les vallées ont beaucoup de largeur, T. 1, 316.

beaucoup augmenté. On peut le voir aussi dans le *Journal historique et littéraire*, où il a paru successivement dans les 8 premiers n.os, 1780.

(a) Personne n'a mieux apprécié les rêves de ce consul, que M. de Luc, dans ses *Lettres physiques et morales*. T. 2, p. 312, 317, 376, 573. Il développe, avec autant d'esprit que de vérité, les prodiges d'extravagance, nés dans le cerveau de cet empyrique spéculateur, dont la féconde imagination transformoit des schistes saillans en proues de vaisseau. — On pourra encore lire les *Lettres Helviennes*, 16, 17, 18, et les observations qui les suivent.

ou les montagnes beaucoup d'élévation (*a*); et ceux qui n'ont pas voyagé du tout, pourront approuver l'observation du Naturaliste sans accroître les conséquences qu'il en tire. — Un philosophe trop disposé à applaudir aux systêmes d'une mauvaise physique, n'a pu s'empêcher de dire à cette occasion. *Il est aussi vrai que la mer a fait les montagnes, que de dire que les montagnes ont fait la mer.* (*b*)

Voltaire, *Histoire de Louis XV*, T. 2, p. 232.

(*a*) Qu'on nous montre, par exemple, l'angle rentrant qui répond à l'angle très-saillant du mont Pilate*, du Krivan**, du Kuhorn***. Nous n'avons rien vu là, qui vérifiât l'observation de M. de B., et si elle n'a pas lieu à l'égard des grandes montagnes, on n'en peut conclure qu'elles sont l'ouvrage de la mer.

* près de Lucerne, en Suisse. ** la plus haute des montagnes Carpathiennes. *** au nord de la Transilvanie.

(*b*) Il est certain que la plupart des hautes montagnes sont antérieures au déluge; ou du moins, qu'avant cette époque il y a eu des montagnes, puisqu'elles contribuent merveilleusement à la beauté et à la richesse de la terre, qu'elles sont même nécessaires à sa conservation, et que par là elles ont dû occuper une place dans le plan de la création. Voyez *Kircher, Mund. subt. part.* 1, *p.* 67 — Une dissertation latine de Guillaume Feuerlin, intitulée: *Montes Divinitatis testes contra Lucretium.* Altdorf. 1729. — Derham. *Physico-theol.* lib. 3, cap. 4. — *Hist. nat.* de M. de B. Théorie de la terre, art. 9. — Spect. de la Nat. T. 3, p. 145. — Bertrand. *Essai sur les montagnes.* — Brisson. *Dict. Phys*, art. *Montagnes.* — Si les montagnes, comme s'exprime un naturaliste, sont les *artères de la terre*, en lui fournissant les eaux qui font la fécondité, qui lui donnent les couleurs et la vie; si elles sont de plus *ses ossemens* qui lui donnent la consistance et la force; si sans elles les vents ravageroient la terre, ou ce qui seroit un bien plus grand mal, si le principe des vents venoit à n'être plus; si dans les montagnes la nature humaine est la mieux développée, la mieux constituée; si enfin les plus grandes merveilles de la nature sont renfermées dans les montagnes, etc., le moyen de douter que les montagnes aient été créées avec la terre? — *Cercle vicieux* de ceux qui les font toutes sillonner par l'action lente et graduée des eaux, *Journ. hist. et littér.* 1 Mai 1786, p. 6. — 15 Sept. 1786, p. 93. — L'Ecriture-Sainte parle des montagnes

2.° Quand les montagnes seroient effectivement l'ouvrage de la mer, il faudroit démontrer qu'elles n'ont pu être formées par le déluge. M. de Buffon prétend le démontrer en effet; mais il n'est pas difficile de voir qu'il raisonne plutôt en systémateur, qu'en homme qui consulte les faits sans préoccupation et sans préjugé (*a*). Le déluge n'a pas fait toutes

comme préexistantes au déluge : *Opertique sunt omnes montes excelsi sub universo cœlo. Quindecim cubitis altior fuit aqua super montes.* Gen. 7. Le livre des Proverbes contient un passage encore plus décisif, en parlant de la génération du Verbe éternel : *Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequàm quidquam faceret à principio.... Necdùm montes gravi mole constiterant. Ante colles ego parturiebar.* Prov. 8.

(*a*) Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à examiner la manière dont il réfute certaines observations de Woodward, et en particulier la raison par laquelle il croit combattre victorieusement ce que celui-ci avoit dit de la pesanteur spécifique des corps ensevelis par le déluge. « Woodward, » dit M. de B., assure que toutes les matières des dif» férentes couches sont posées les unes sur les autres dans » l'ordre de leur pesanteur spécifique, en sorte que les » plus pesantes sont au-dessous, et les plus légéres au-dessus. » Ce fait général n'est point vrai, on doit arrêter ici l'au» teur, et lui montrer les rochers que nous voyons tous » les jours au-dessus des glaises, des sables, des charbons » de terre, des bitumes, et qui certainement sont plus » pesans spécifiquement que toutes ces matières » Après cela, M. de B. triomphe et traite l'hypothèse de Woodward avec le dernier mépris; mais un critique impartial est étonné d'une victoire si rapide, et observe, 1.° que quand même *ce fait général* seroit faux, il suffiroit encore, pour établir l'hypothèse de Woodward, et anéantir celle de B., il suffiroit, dis-je, que ce fait se vérifiât au moins communément, et que l'ordre de la pesanteur spécifique fut observé dans un grand nombre de cas, parce que M. W. rend raison de ce phénomène, et que M. de B., au contraire, y trouve sa réfutation. 2.° L'extrême agitation des eaux et ses incroyables ravages ont dû naturellement mettre beaucoup de confusion dans les chutes, sans qu'ils aient pour cela effacé par-tout les traces d'une pesanteur graduée. 3.° Ces rochers, qui décernent

les montagnes; mais il y en a qu'on peut regarder comme l'ouvrage de cette grande révolution (a).

3.° Quelles que soient les causes qui ont concouru à la formation des montagnes et des vallées, la conservation du globe et le bien-être de ses habitans exigeoient que les choses fussent comme elles sont, et c'est assurément ce qui n'a pu échapper aux vues de la Providence. La sinuosité des vallées suppose assez communément des angles rentrans opposés aux angles saillans: or, cette sinuosité n'est rien moins qu'indifférente. Si les vallées destinées à l'écoulement des eaux, et à la marche des fleuves, étoient dessinées sur une ligne droite, la rapidité des rivières, mesurée sur une pente énorme, ravageroit la terre; de grandes plages, où le serpentement des eaux portent l'agrément, la fécondité, les richesses du commerce, seroient dévouées à l'aridité et à l'indigence, etc.

(271) D. M. de Buffon n'a-t-il pas raison de dire, que le déluge n'a rien dérangé sur la surface du globe?

la victoire à M. de B., existoient-ils lorsque la mer, selon lui, a formé ces couches durant le long séjour qu'elle a fait sur les terres? Non, apparemment, la mer n'a jamais déposé une couche de rochers, jamais une telle couche n'a surnagé, jamais elle n'a été transportée ni placée par les eaux. Ces rochers n'étoient point rochers durant ces bruyantes opérations de la mer, c'étoient des matières bien plus légères, des sables, du limon, etc. qui se sont épaissies ensuite, durcies et pétrifiées. Cela est bien simple. Or ce que M. de B. doit avouer dans sa propre hypothèse, justifie admirablement celle de W.

(a) Voyez l'*Examen impartial des Epoques*, n.° 90. J'ai donné dans cet ouvrage une étendue particulière à ce qui concerne le déluge et ses effets.

R. Cette décision a de quoi étonner. Quoi, les eaux assemblées par des voies violentes et destructives, les mers agitées par tous les ressorts des tempêtes, élevées quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, poussées et repoussées avec force (*a*), n'ont pas effleuré la superficie de la terre! On le croiroit peut-être, si le Naturaliste ne nous avertissoit sans cesse de ne pas multiplier les miracles dans l'histoire du déluge; s'il ne nous apprenoit qu'un simple tourbillon ou tournoiement d'air peut creuser en terre des précipices épouvantables, et couvrir des villages entiers, *T.* 1, *p* 490;... Si on ne trouvoit des coquillages et des végétaux transportés en Europe du fond de l'Inde ou de l'Amérique (*b*); ce qui ne peut s'être fait que par une étrange

(*a*) *Reversæque sunt aquæ de terrâ, euntes et redeuntes.* Gen. VIII. 3. — Aujourd'hui que le fond de la mer et la surface du continent sont consolidés, et que lés marées n'ont qu'une force infiniment inférieure à celle des marées du tems du déluge, elles ne laissent pas de faire encore des attérissemens, et d'avoir d'autres effets avantageux ou destructifs; que dût-ce donc être au déluge et même quelque temps après, où tout favorisoit l'opération des marées et leur action sur les terres?

(*b*) Toutes les plantes gravées dans les pierres de Saint-Chaumont, sont des plantes étrangères; non-seulement elles ne se retrouvent ni dans le Lyonnois, ni dans le reste de la France, mais elles ne sont que dans les Indes occidentales et dans les climats chauds de l'Amérique. Leibnitz a vu quelques feuilles des plantes des Indes, imprimées dans des pierres d'Allemagne. Et qu'on ne dise pas, que ces plantes étoient autrefois indigènes : cette assertion gratuite et démentie par toute la physique, ne mérite pas de réponse sérieuse. J'ai vu des coquillages et des squelettes de poissons dont l'espéce ne se trouve pas dans les mers d'Europe. J'ai vu une orca bien conservée dans les monts de sables près de la ville de Maestricht, où l'on a trouvé aussi un crocodile, etc. etc. Voyez l'*Examen des Epoques*, n.° 90

commotion de toute la masse des eaux; commotion dont on n'aperçoit aucune raison dans le systême de M. de Buffon (*a*)... On a toujours regardé les changemens arrivés par le déluge, comme une espèce de seconde création; saint Pierre appelle la terre après le déluge une autre terre (*b*). Le Seigneur dit à Noé qu'il détruira la terre avec les hommes (*c*).

(272) D. Si le déluge a ravagé la terre, comment la colombe, sortie de l'arche, a-t-elle trouvé une branche d'olivier?

R. Cela prouve que tout les arbres n'étoient pas ensevelis sous les ruines du monde; ce qui n'étoit pas même possible, vu que plusieurs ont dû surnager long-temps, tenir le dessus des corps plus graves emportés par un

(*a*) Quelle révolution qui envoie la mer de la Chine ou celle du Pérou au sein de l'Allemagne ou de la France! et quel rapport un tel événement a-t-il avec ce domaine successif de la mer qui fait la base du systéme de M. de Buffon? la mer, lors même qu'elle gagne sur le continent et étend son empire sur les terres, agit sans une commotion bien violente; les eaux qui couvrent le rivage sont celles qui le bordoient, celles des Indes et du Japon ne s'avisent point de les remplacer au moment de leur usurpation.... Le prétendu refroidissement du globe, imaginé pour expliquer les débris des productions étrangères, est réfuté par les vérités de fait les plus sensibles (voyez l'*examen impartial*).... Non, il n'y a que l'histoire du déluge universel, et cette agitation terrible de toute la masse des eaux, dont la Genèse nous a conservé le souvenir, qui puisse rendre raison de ces étonnans effets. Mais quand un autre système donneroit des explications tout aussi satisfaisantes, il faudroit encore des autorités, des garans, des preuves de fait et d'histoire; sans quoi on ne dira que des choses vraisemblables, le vrai restera toujours à côté.

(*b*) *Ille tunc mundus.... cœli qui nunc sunt et terra.* 2, Pet. 3.

(*c*) *Disperdam eos cum terrâ.* Gen. VI, 13.

océan immense et rapide, et se déposer enfin sur la terre. L'olivier vient aisément dans l'eau, et conserve sa verdure long-temps après avoir été déraciné. Il s'en faut de beaucoup, que de là on puisse inférer, qu'il n'est arrivé aucun changement à la surface du globe. — Cette objection et plusieurs autres que M. de Buffon étale avec complaisance, se trouvent tout du long dans la critique que Camerarius a faite de l'*Essai* de Woodward sur l'*Histoire naturelle de la terre*. Le savant anglois y a répondu, et malgré les défectuosités de son système pris dans sa totalité, Camerarius a reconnu la force de plusieurs de ses réponses, et a déclaré qu'il s'y rendoit de bonne foi. Tout cela paroît avoir été ignoré du Pline françois (*a*).

(273) D. Ce n'est donc point une *superstition des Naturalistes* de regarder les coquillages trouvés dans les terres, comme des restes du déluge?

R. Les coquillages continueront à être regardés comme *des médailles du déluge*, selon l'ingénieuse expression de Fontenelle, jusqu'à ce qu'on leur dispute ce titre par des raisons capables d'ébranler une possession si longue et si bien fondée; jusqu'à ce qu'on explique comment on trouve sur les plus hautes montagnes, non-seulement des co-

(*a*) Les énormes fractures et les pentes qu'on observe dans les terres, la farouche et imposante irrégularité des grandes montagnes, l'aspect général de la surface du globe telle qu'elle se présente à un esprit attentif, ne font pas naître l'idée d'un déplacement graduel des eaux successivement épanchées sur la terre pendant une longue durée de siècles; ils attestent évidemment une révolution subite et terrible.

quilles *littorales*, mais aussi des *pélagiennes*, qui ne se trouvent que dans le fond des plus hautes mers (*a*); jusqu'à ce qu'on explique avec quelque air de vraisemblance, comment des plantes étrangères, des dépouilles d'animaux indiens ou africains, ont été transportées sur nos plus hautes montagnes, sur le penchant des collines ou dans le fond des vallées (*b*). — Si dans quelques endroits les coquillages sont accumulés d'une manière à faire croire que la mer y a séjourné long-temps, comme M. de Buffon tâche de le persuader par les coquillages de la Touraine, qui, entassés à une profondeur considérable, forment

(*a*) Voyez les observat. de M. Needham dans le 1 tome des *Mem. de l'acad. de Brux.* p. 166. — Pour regarder les *pélagiennes* trouvées dans les Alpes, comme le produit d'une mer permanente, il faut supposer, que ces montagnes ont été non-seulement sous la mer, mais qu'elles ont été un fond de la mer, et un fond de la plus grande profondeur: car les *pélagiennes* se trouvent ordinairement à deux ou trois lieues de profondeur; et c'est pourquoi on n'en trouve presque jamais sur les rivages; de manière que des physiciens ont cru que les analogues marines n'existoient plus (V. l'Exam. des Epoq. p. 131). Mais si le mont Cenis, le Crapach, le Taurus, etc. ont été trois lieues au-dessous du niveau de la mer, qu'étoit alors le reste du globe?... Si ces montagnes ont fait le fond de la mer, que sont devenues les terres moins enfoncées dans l'Océan? Que sont devenues les montagnes d'alors qui sans doute étoient, comme celles d'aujourd'hui, à-peu-près 6 lieues au-dessus du fond de la plus haute mer? Soit qu'elles fussent couvertes d'eau, soit qu'elles fussent à sec, leur élévation au-dessus de la plus grande profondeur de la mer doit avoir été la même. Or, je le demande, qu'est devenue cette ancienne surface de la terre, épaisse de plusieurs lieues? Quel gouffre peut l'avoir engloutie? Quelle puissance est présumée l'avoir anéantie?

(*b*) Voyez l'*Examen des époques de la nature*, n.° 90. — *Journ. hist. et littér.* 1 Dec. 1785, p. 488. — 1 Janv. 1786, p. 84.

une espèce de marne ; on conclura qu'il s'étoit formé anciennement un lac dans ces vallons, soit par quelque irruption subite de la mer, telle que celle qui a produit le Zuiderzée, la mer de Harlem, le Dollart, etc., soit par des eaux interceptées au découlement du déluge, et renvoyées ensuite dans l'océan par l'abolition de l'obstacle qui les en séparoit (b).

(274) D. Si les coquillages sont des restes du déluge, pourquoi ne trouve-t-on pas à une profondeur égale des débris d'homme, d'animaux terrestres, de maisons, etc., que le déluge doit avoir enseveli comme les coquilles ?

R. 1.° Examinons ce *pourquoi*, par d'autres *pourquoi*. Pourquoi le savant Naturaliste nous apprend-il que les coquilles sont d'une substance analogue à la pierre, qu'elles se conservent très-long-temps dans les matières molles, qu'elles se pétrifient aisément dans les matières dures, et que par-là elles ont le droit de durer plus long-temps que des choses plus sujettes à la dissolution, *T. 1, page* 272 ? Pourquoi les cadavres ont-ils surnagé du moins pendant quelques temps ? Pourquoi sont-ils spécifiquement plus légers que les pierres, les coquilles, le sable, etc., et ont-ils dû céder le fond à toutes les choses empressées d'y arriver avant eux ? Pourquoi cette grande révolution a-t-elle détruit la cohérence, et l'en-

(b) C'est effectivement la conclusion d'un des meilleurs observateurs de ce siècle (M. de Réaumur) qui a tout examiné sur les lieux et déterminé jusqu'au lit du courant, par lequel ce Golfe communiquoit à la mer. On trouve diverses observations sur ces coquillages en masse, dans l'*Examen impartial des époques*, dont j'ai parlé ci-dessus, n.° 102 et suiv.

semble d'une infinité de choses qu'elle a rendu méconnoissables, ou qu'elle a ensevelies dans des lieux où la curiosité et l'avarice des hommes ne se sont point encore avisées de faire des fouilles? etc., etc.

2.° Il arrive assez fréquemment qu'on découvre des squelettes d'animaux terrestres, à de grandes profondeurs; ce qui dans le système de M. de Buffon ne peut recevoir aucune explication raisonnable. C'est ainsi qu'on a trouvé de nos jours des os d'hommes et de quadrupèdes dans des rocs très-épais (*a*). Une progression lente et graduée de la mer, moins encore le refroidissement imaginaire du globe, ne peuvent rendre raison de cette découverte.

3.° C'est bien dans l'hypothèse de M. de Buffon, qu'une pareille demande est fondée, et que la réponse devient impossible. Si la mer avoit gagné pied-à-pied tous les terrains, si elle avoit couvert et proportionnellement découvert toutes les plaines et toutes les montagnes; certainement avec les dépouilles de cet élément, on trouveroit par-tout les vestiges innombrables des habitations des hommes, des cimetières entiers remplis de squelettes de toute grandeur, une infinité de vases et de matières dures; des métaux ouvragés; des bâtimens, des villes tout entières. On verroit par-tout des monumens différenciés selon les pays, et qui montreroient autant de différens caractères qu'il y auroit eu de révolutions dans l'immense durée de l'éternité. Or, on ne trouve rien de tout cela. Et pour peu

(*a*) Cette matière est discutée avec plus d'étendue dans l'*Examen impartial des époques*, n.° 90.

qu'on réfléchisse sur l'ensemble du système de M. de Buffon, on se persuade que pour juger sainement des idées de cet homme célèbre, il faut l'écouter lui-même proscrivant et condamnant les systêmes des autres, et changer ou suppléer seulement quelques mots à son discours, *T.* 1, *pages* 202 et 203 : « *Au lieu de se servir de ces observations, et d'en tirer des lumières, il s'est enveloppé dans les nuages d'une physique* arbitraire, *dont l'obscurité et la petitesse dérogent à la clarté et à la dignité de la Religion, et ne laissent apercevoir aux incrédules* que le mépris de l'Ecriture-Sainte, qui nous apprend que le monde est très en deça de l'antiquité que le nouveau systême lui suppose. Mais les coquillages et les montagnes *étant un fait certain, n'est-il pas permis de raisonner sur* les principes de ces faits? *A la bonne heure; mais il faut que vous* ne combattiez pas *ce que les livres sacrés nous apprennent; et surtout que vous ne mêliez pas une mauvaise physique à la pureté du livre saint. Ces précautions qu'exige le respect que nous devons aux décrets de Dieu, étant prises, que reste-t-il à examiner au sujet du déluge? Est-il dit dans l'Ecriture*, que la mer ait couvert l'univers durant des siècles, que le monde soit vieux de quatre cent mille ans? *Est-il dit que durant le déluge, les eaux ne furent pas dans une agitation assez grande pour enlever du fond des mers des coquilles, et les transporter dans toute la terre? Non, le récit de l'historien sacré est simple et vrai, celui du*

Naturaliste est composé et fabuleux (a). »

(275) D. Un voyageur Anglois ne vient-il pas de démontrer, par la lave du mont Æthna, que le monde est vieux au moins de quatorse mille ans? « Les plus fertiles cantons, dit-il, » sont ceux qui sont sur la lave même; elle » n'a pu être recouverte de terre qu'après une » longue suite de siècles. Deux mille ans n'ont » pas encore suffi pour rendre féconde plu- » sieurs portions de lave; dans d'autres » endroits on voit sept couches de lave, sé- » parées chacune par une couche très-épaisse » d'excellente terre; ces couches de lave n'ont » pu venir que successivement couvrir un ter- » rain fertile, le dénaturer, et en devenir » elles-mêmes un nouveau par la suite des » temps; il résulteroit de là que le sol de ce » canton si riche devroit avoir au moins qua- » torze mille ans? (b) »

R. Ce raisonnement présente une contradiction ridicule: *Si les couches de lave deviennent elles-mêmes un nouveau terrain fertile par la suite des années*, comment peut-on distinguer jusqu'à *la septième couche*? *L'excellente terre* qui est entre-deux est une lave *devenue elle-même un nouveau terrain*, et la lave plus vieille *de deux mille ans*, qui est au-dessous, est restée lave. Quand un

(a) On trouvera les idées de M. de Buffon, sur cette matière, réfutées dans un détail, où nous ne pouvons nous engager, par l'auteur des *Lettres à un Américain sur l'histoire naturelle de M. de B.* en 1756, T. 2. lettres 4 et 5. — Dans les *Lettres Helviennes*, dans l'*Examen impartial des époques*. *etc* — Hooke. Rel. nat. et revel. Princ. T. 2. p. 1. sect. 1.

(b) Voyage en Sicile et à Malte, traduit de l'Anglois de M. Brydone, 1775.

voyageur en veut imposer au public, il faut qu'il soit attentif à mettre dans ses contes de la suite et de la cohérence.

2.° Donnons un moment à ce galimatias un sens raisonnable. Supposons que la lave restant toujours lave, et ne se fertilisant jamais, est recouverte de nouvelles terres dans l'espace de *deux mille ans*, après quoi vient une nouvelle lave qui dans le même espace de temps est de rechef couverte, etc. Si c'est là ce que M. de Brydone a voulu dire, nous observons, 1. qu'il est faux qu'il faille deux mille ans pour couvrir de terre un sol aride, sur-tout au bas d'une grande montagne, et au milieu de campagnes fertiles; le vent, les hommes et les animaux y portent en peu d'années assez de terre pour y faire croître quelques plantes faciles qui y pourrissent et en augmentent la masse. C'est une expérience très-constante; de plus, lors des premières éruptions, le sommet des volcans étant couvert d'une couche de terre très-épaisse, ces terres éboulées ont recouvert les lits de lave bien plus promptement qu'ils ne le font aujourd'hui. 2.° La lave n'a ordinairement que peu de largeur. Le cultivateur dont le champ a été ravagé par ce fleuve de soufre, seroit bien bon s'il attendoit *deux mille ans* pour se défaire d'une barre qui traverse son terrain, et qui gêne ses opérations; il la recouvre au moins par un travail successif. 3.° Les volcans jettent des nuées de cendres, de soufre, de terre, de poussière, qui retombant sur la lave, la rendent souvent fertile en un instant (a). 4.°

(a) La cendre qui tomba lors de l'éruption du Vésuve

Toute espèce de lave n'est point également pierreuse et stérile ; cela dépend des matières dont le feu fait l'excavation actuelle ; et dans le sein du mont Æthna, il y des matières très-différentes. La lave du Hécla a été constamment un engrais jusqu'en 1774, qu'elle a paru détériorer le terrain. 5.° Un naturaliste qui fait souvent de bonnes observations prétend que la lave se fraie des routes sous terre (*a*) ; d'où il doit arriver, que, sans être fort anciennes, les couches soient les unes au-dessous des autres, même à une assez grande profondeur. 6.° MM. Ferber et Dietrich, dans un *Voyage minéralogique d'Italie*, ont fait sur le mont Vésuve à peu près les mêmes conjectures que M. Brydone a faites sur l'Æthna. « Quand on » considère, dit M. D., que les laves qui coulent hors du Vésuve, peuvent prendre autant » de routes qu'il y a de rayons sur sa circonférence ; que leur cours varie à chaque » éruption, qu'il faut que l'éruption soit » violente pour que la lave atteigne Portici ; » enfin que chaque couche est séparée par de » la terre végétale, on est obligé de convenir » avec M. Ferber, qu'il a fallu une suite innombrable de siècles, pour que ces différentes couches de lave, qui en certains endroits sont au nombre de six, aient pu se

en 1794, fut si féconde, que des pois y croissoient plus rapidement que dans les meilleures terres.

(*a*) V. les *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay, par M. Faujas de St-Fond. A Grenoble, chez Cuchet* 1778 — Il y a des preuves que ces volcans du Vivarais, dont on a fait un lieu commun en faveur de l'antiquité du monde, ont brûlé avec beaucoup de violence au 4.e siècle de l'Ere chrétienne.

» placer ainsi les unes sur les autres. » Cependant c'est ce même Vésuve qui anéantit les prétentions de ces Messieurs; car, selon le même M. D., « les fouilles d'Herculanum se » font à soixante-et dix, et même jusqu'à cent » douze pieds au-dessous de la superficie ac» tuelle du terrain; pour arriver à cette pro» fondeur, on ne traverse que des couches » volcaniques entrelacées de petites couches » de terre végétale. » Voilà la solution de toutes les difficultés. Il n'y a pas dix-sept cents ans qu'Herculanum étoit une très-belle ville, très-florissante et très-luxurieuse; aujourd'hui elle est cent douze pieds au dessous de la superficie actuelle du terrain, couverte de *couches volcaniques entrelacées de petites couches de terre végétale.* L'espace de dix-sept cents ans suffit donc pour opérer le phénomène pour lequel M. D. exige une suite innombrable de siècles. Le moyen de concevoir qu'on puisse triompher d'une observation, qui détruit de fond en comble toutes les conséquences qu'on prétend en tirer?

(276) D. si les laves des volcans ne prouvent rien en faveur de l'antiquité du monde, ne peut on pas au moins tirer en faveur de cette antiquité, une preuve solide du silence des Historiens sur un grand nombre de volcans éteints qu'on vient de découvrir? Ces volcans ont été embrasés dans des temps si reculés, qu'il n'en reste d'autres preuves que les monumens qu'ils se sont élevés eux-mêmes.

R. Le silence des auteurs ne preuve point une si étrange antiquité. M. D. en convient lui même. « On ignore ce qui se passa chez

» les Germains avant l'histoire de Tacite, et » ce n'est que depuis la conquête des Gaules » par Jules-César, que l'on sait un peu ce qui » s'est passé dans l'intérieur de ce pays ». Les anciens volcans d'Italie, font selon M. D., un argument plus fort; mais M. D. ignore-t-il que dans les pays même où il y a une foule d'historiens, d'écrivains en tout genre, on a négligé d'écrire les événemens les plus mémorables, ou que les écrits qui en faisoient mention ne sont pas parvenus jusqu'à nous? Lors de la formation de la mer de Harlem, du Zuiderzée, de la grande révolution arrivée dans le cours du Rhin, il y avoit des écrivains dans toute l'Europe; la Flandre et la Hollande n'en manquoit pas. Que M. D. nous détermine l'époque de ces catastrophes, il méritera le prix proposé, il y a quelques années, par la société de Harlem. Cependant on est assez généralement persuadé, que ces événemens mémorables, qui ont englouti tant de villes et de villages, ne sont pas reculés au-delà de plus de quatre à cinq siècles (*a*). Que peut donc conclure M. D. du silence des auteurs sur les volcans? En 1301 il y eut une terrible éruption d'un volcan dans l'île d'Ischia; elle dura deux mois : il y périt tant d'hommes et d'animaux, que les habitans furent obligés de se sauver en terre ferme. Voilà un événement assez récent, et assurément bien digne d'avoir un historien. Cependant, sans un certain *Francesco Lom-*

(*a*) L'inondation qui déplaça le Rhin, paroît être plus ancienne, et pourroit dater du neuvième siècle. Mais qu'est-ce qu'un tel espace de temps à l'égard de l'âge que M. D. donne aux volcans éteints? et cependant toutes les histoires du temps se taisent sur ce grand événement.

bardi et quelques écrivains encore moins connus, on l'ignoreroit absolument. Les historiens les plus célèbres de ce temps, n'en disent pas le mot. — A cela on pourroit ajouter bien d'autres considérations, qui prouveroient de plus en plus, qu'un observateur ne doit être occupé d'aucune idée exotique. 1.° Ces volcans ont brûlé dans des pays alors très-déserts, et n'ont causé ni ravage, ni catastrophe mémorable. 2.° Ils peuvent n'avoir fait qu'une seule éruption, et s'être éteints après avoir jeté des flammes l'espace de quelques heures ou de quelques jours, comme le *Monte-Nuovo* qui en 1538 fit trembler la ville de Naples, et qui depuis est resté dans l'état d'une tranquillité parfaite. 3.° Que sait-on si cette multitude de volcans (supposé qu'elle soit réelle) n'a pas été une suite de la grande révolution opérée dans notre globe par le déluge; si les eaux souterraines, sorties de leur demeure pour s'unir à celles du ciel, n'ont pas laissé au feu un essor trop puissant et trop libre (*a*); et que rentrant ensuite avec impétuosité dans leurs anciennes habitations, elles ne l'ont point obligé de céder,

(*a*) Il y a assurément dans la Physique de M. D. et de M. F. des idées plus hasardées que celle-là. Rien n'est plus conforme à ce que Pline le Naturaliste, à qui l'observation des volcans fut si funeste, et après lui tous les physiciens ont écrit de la force du feu souterrain, et des entraves que Dieu lui avoit mises. *Excedit profectò omnia miracula, ullum fuisse diem in quo non cuncta conflagrarent.* Hist natur. L. 2. « Toute la nature cependant est réellement pleine d'un feu très-actif, auquel Dieu donne un » frein jusqu'à ce qu'il soit tems de le laisser agir en toute » liberté ». Spect. de la Nat. T. 3. *Nisi ambitu oceani et omnipotentis Dei jussu cohiberetur, universam elementaris naturæ molem in inextinguibile traheret incendium.* Mundi subt. part. 1, Lib. 4. cap. 2, Cor. 3.

de se faire des issues, en même temps que, suivant la doctrine de M. de Buffon, elles l'attisoient et lui donnoient une impulsion terrible; si en pénétrant les matières pyriteuses, occasionnant des fermentations par des mélanges divers, elles n'ont pas préparé des explosions auxquelles leur retraite laissa un libre essor? En ce cas la plupart de ces volcans, suivant de près l'époque du déluge, n'ont sans doute pas trouvé d'historien pour décrire leurs effets, et l'on ne doit pas s'étonner, s'il n'en existe pas d'autres monumens que ceux qu'ils se sont élevés eux-mêmes.

(277) D. Les auteurs que vous venez de réfuter, sont-ils les seuls qui se soient déclarés en faveur d'une opinion si invraisemblable?

R. Tandis que M. de Buffon travaille à prouver l'antiquité indéfinie du monde, par l'inspection des coquillages et des montagnes; M. Brydone, par la lave du Vésuve; MM. Ferber et Dietrich, par une multitude de volcans, vrais ou imaginaires, éteints depuis plusieurs siècles; M. Paw, par les chroniques du Tibet et de l'Indoustan, etc., il a pris envie à M. Bailly d'aller au même but par l'histoire de l'Astronomie. C'est chez les Perses, les Chinois, les Tartares, dans le livre de Zoroastre, la fable du Phénix et tous les délires de la mythologie, etc., que M. B. trouve l'ensemble de ses preuves. On appréciera sans peine la lumière qui peut résulter de pareilles recherches, et le cas qu'on doit faire d'un écrivain qui travaille d'après de tels guides, qui établit, sur de telles preuves, un système contradic-

Histoire de l'astronomie anc. depuis son origine, etc. à Paris, 1776. Lettres sur l'origine des sciences, 1777. Lettres sur l'Atlantide, etc.

toire à la chronologie sacrée, et à celle de tous les historiens sensés. (a)

§. V.

(278) D. L'histoire du déluge, telle qu'elle est rapporté dans la Genèse, n'a-t-elle pas des difficultés égales à celles des suppositions qu'on emploie pour expliquer ses effets?

R. 1.° Quand cela seroit, il faudroit encore observer que la réalité du déluge est prouvée par l'autorité de l'histoire sacrée (b) et de la profane (c), et que toutes les hypothèses qu'on

(a) Voltaire, à qui l'auteur avoit envoyé son ouvrage, lui a écrit plusieurs lettres pour le ramener de ses féeries; mais l'esprit de système l'a emporté sur les bonnes leçons qui venoient d'une source non suspecte; on peut voir ces *Lettres* imprimées à Paris, chez les frères Debure 1777, à la tête de celles de Bailly sur l'*origine des sciences.* — Horace caractériseroit ces sortes d'ouvrages par ces trois mots, *velut ægri somnia.* a. p. — Rabaut de St.-Etienne dans ses *Lettres à M. Bailly* (Paris, 1787), a fait voir que les peuples antédiluviens, que nous connoissons par *l'antique et vénérable tradition de Moïse*, ont donné lieu à toutes les fables qui dérangent la chronologie de l'académicien. Il ajoute: « La tradition de Moïse, ce monument » le plus vénérable, et même le plus antique, se montre » au milieu de ces recherches, comme le modèle de comparaison. L'histoire des Babyloniens, celle des Indiens et » des Chinois viennent se dépouiller de leurs mensonges; » et la vérité historique, tant attendue, sort enfin des » ténèbres où elle est plongée. »

(b) Presque tous les Livres saints parlent de cet événement, et en attestent la vérité, comme la Genèse. Voyez l'*Ecclésiastique*, C. 44. *Matth.* 24. *Luc.* 17. *I. Pet.* 3. *II. Pet.* 2, etc.

(c) Berose le Chaldéen, qui écrivoit peu de temps après l'expédition d'Alexandre, parle expressément de l'arche qui s'arrêta vers la fin du déluge sur une montagne d'Arménie. Nicolas de Damas, auteur païen qui vivoit sous Auguste, dans le 96.me livre de ses histoires, dit qu'au temps du déluge, il y eut un homme qui, arrivant avec une

lui substitue, ne sont que des imaginations philosophiques. L'on ne détruit pas les faits par des songes.

2.° Il n'y a aucune de ces difficultés à laquelle on n'ait fait les réponses les plus satisfaisantes. On a montré qu'il y avoit dans la nature assez d'eau pour couvrir toute la terre. Que l'arche étoit suffisante pour contenir deux individus de tous les animaux, avec la provision pour les nourrir, etc., etc. Nous renvoyons pour tout cela au troisième tome du Spectacle de la nature; au Commentaire de D. Calmet, tome 1, chap. 6, 7, p. 66, 72;

arche ou un vaisseau sur une haute montagne d'Arménie, échappa à ce fléau universel, et que les restes de cette arche se sont long-temps conservés sur cette montagne. Abydène, auteur d'une histoire des Chaldéens et des Assyriens, dont Eusèbe nous a conservé quelques fragmens, donne de ce déluge quantité de détails semblables à ceux qu'en donne Moïse. Qu'on lise le traité de Lucien sur la Déesse Syrienne, on y trouvera toutes les circonstances de ce terrible événement, aussi clairement et aussi énergiquement exposées que dans le livre de la Genèse. Ce qui ne peut être que l'effet de la tradition générale, établie alors chez les Orientaux. On verra les mêmes choses dans le 1.er livre des Métamorphoses d'Ovide. Varron, le plus savant des Romains, parle du temps qui s'écoula depuis Adam jusqu'au déluge, *ab hominum principio ad cataclismum*. Les Chinois disent qu'un certain Puen-Cous échappa seul avec sa famille du déluge universel. Jean de Laët et Lescarbot rapportent la tradition constante du déluge parmi les Indiens de l'Amérique. Boulanger, par une erreur bien propre à en corriger une autre, regarde le déluge comme la source générale de toutes les idées religieuses, de tous les rites, cérémonies, fêtes, mystères, traditions, etc. (*Antiq. dév. Avant-propos, p.* 23). Enfin les divers déluges, dont les anciens historiens et les mythologistes ont fait mention, ne sont dans le fait que celui de Noé, défiguré par des traits qui n'empêchent pas qu'on ne le reconnoisse très-distinctement; comme on peut voir dans la savante dissertation que M. Walch a publiée sur ce sujet.

aux dissertations de Jean le Pelletier (*a*), et de Jean Borrel ou Buteo (*b*) sur l'arche; au *Traité hist. et dogm.* de M. Bergier, T. 5. ch. 3. art. 5. aux *Œuvres philosophiques* de M. Wilkins. L'hypothèse de Woodward, qui suppose le sein de la terre rempli d'eau jusqu'au centre, vient encore à l'appui de l'Écriture : et trouve dans ce grand abîme (*c*) de quoi couvrir amplement la superficie du globe; mais il est prouvé que cette hypothèse n'est nullement nécessaire à la vérification du texte sacré. — Plusieurs de ces philosophes qui manquent d'eau pour expliquer le déluge, nous apprennent que la mer a couvert pendant un grand nombre de siècles le globe tout entier; d'autres n'en trouvent que de reste dans les queues fumantes des comètes, pour submerger

(*a*) A Rouen, 1700. Cette Dissertation est écrite d'un style languissant et embarrassé, mais elle est recommandable par une exactitude vraiment géométrique.

(*b*) *Joannis Buteo Delphinatici, Opera geometrica. Lugduni*, 1554, *p.* 5. — Nous avons vu renfermer dans des espaces très-bornés une multitude de choses de grandeur naturelle et usuelle, qu'on n'auroit jamais cru pouvoir y trouver place sans pénétration, et qui s'y trouvoient néanmoins sans désordre et sans presse. Voyez-en un exemple curieux dans le *Journ. hist. et litt.* 15 Janv. 1784, p. 134.

(*c*) C'est l'explication qu'il donne de ces paroles, *Rupti sunt omnes fontes, abyssi magnæ.* Gen. 7. Et cette explication, quoiqu'un peu systématique, n'a rien de révoltant. Présentée avec des modifications sages, elle paroît appuyée sur l'état du globe connu, et n'est assurément pas l'idée la plus creuse que la philosophie ait produite sur la théorie de la terre, quoique dans l'étendue que lui donne Woodward, elle ne puisse être adoptée en bonne physique. M. de Buffon substitue le verre à l'eau, en conséquence d'une vitrification opérée par une conflagration, etc. Laquelle des deux suppositions est la plus invraisemblable?

à jamais les Alpes et les Andes. Tout cela est cru et répété dans cent brochures sur la foi de quelques creux spéculateurs; et l'on refuse de croire un déluge de quelques mois seulement, sur la parole de Dieu.

(279) D. Les incrédules modernes ne se sont-ils pas épuisés en satyres sur la situation du paradis terrestre, l'alliance des enfans de Dieu et des enfans des hommes qui produisit les géans, la destruction de Sodome, etc.?

R. La situation du paradis a été savamment et naturellement expliquée par le célèbre M. Huet, *Dissertation sur le paradis terrestre*; par M. Scheuchzer, dans la *Physique sacrée*, T. 1 *p.* 24; par M. Duguet, *Explication de la Genèse*, etc. (*a*). — Nous avons

(*a*) Plusieurs Pères ont cru que le paradis terrestre existoit encore. Ce sentiment aujourd'hui généralement abandonné, est présenté d'une manière très-ingénieuse dans l'*Itiner. extat.* du P. Kircher, Dial. 2, n.° 8. Il ne doit pas trouver grande opposition de la part de ceux qui savent que sous le règne de Philippe III on a découvert en Espagne une région considérable et habitée, inconnue depuis des siècles; que de nos jours on a trouvé un nouveau village en Hongrie, qu'il y a en Suisse plusieurs villages qui n'ont de communication entre eux que par des échelles; qu'il y a encore aujourd'hui en Europe des contrées inconnues, où l'on n'a jamais pénétré, et qu'il faut classer, « dit M. Robert, avec les contrées du centre » de l'Afrique, etc. Tels sont les espaces compris entre » le mont Rhético et le Tirol, à quoi il faut joindre la » contrée d'Avey, dont il n'est permis qu'à la gent ailée » de reconnoître la surface. » *Voyage en Suisse*, T. 1, p. 274. — *Dict. géogr* art. *Avey*. — A cela ajoutez ce que dit Kircher des barrières et des précipices du mont Caucase, etc. Il est certain d'ailleurs, indépendamment de toutes les dispositions ou difficultés géographiques, que Dieu peut soustraire à l'homme l'envie ou les moyens de parcourir telle ou telle plage de la terre. *Cum venissent autem in Mysiam, tentabant ire in Bythiniam, et non permisit eos spiritus Jesu. Act.* 16.

parlé des géans, et de leurs progéniteurs, *Liv.* 1, *chap.* 2, *art.* 5, §. 2. — Le sort de Sodome est démontré par ses ruines encore subsistantes, et par la mer sulfureuse qui a pris la place des cinq villes abominables. Les Païens en ont parlé comme les Juifs. Diodore de Sicile, Strabon, Tacite, Pline, Solin rapportent la tradition qui a toujours subsisté, que ce lac a été formé par un embrasement, dans lequel plusieurs villes avoient été détruites (*a*). Les preuves historiques, géographiques, physiques, sacrées et profanes, tout échoue vis-à-vis de l'opiniâtre incrédulité des philosophes. *Qu'y a-t-il de plus crédule? L'ignorance*, disoit l'abbé Terrasson; *Qu'y a-t-il de plus incrédule? L'ignorance.* (*b*)

§. VI.

(280) D. La circoncision établie parmi les Juifs, n'est-elle pas un usage pris chez les Égyptiens.

R. Cet usage est une loi de Dieu; c'est des Juifs que les autres nations ont pris cet usage. L'on n'a aucune histoire profane qui atteigne l'âge de la Genèse, et qui puisse nous instruire de ce que faisoient les Égyptiens avant le commerce qu'ils eurent avec les Hébreux (*c*). M.

(*a*) Le fait est si constant que la critique irréligieuse s'est vu réduite à l'expliquer d'une manière naturelle. *Journ. hist. et litt.* 15. Oct. 1784, p. 257. — 1 Mai 1785, p. 28.

(*b*) *Le Savant*, dit un proverbe persan, *sait et s'enquiert; mais l'ignorance ne sait pas même de quoi s'enquérir.*

(*c*) Ajoutons que ce que nous avons de plus vieux en

Marsham a employé beaucoup d'érudition dans cette affaire, sans rien prouver. Il est prouvé, au contraire, que les Égyptiens ne furent jamais généralement soumis à la circoncision, qu'elle ne fut que pour les philosophes et les prêtres, qui voyant que la circoncision étoit dans les Juifs le signe d'une alliance divine, voulurent, en prenant eux-mêmes ce signe, se distinguer du reste du peuple, et se faire regarder comme des hommes particulièrement consacrés à Dieu. — Quand il seroit vrai que la circoncision a été établie chez les Égyptiens, avant qu'elle fût pratiquée par les Juifs, il s'ensuivroit précisément que cette cérémonie peut être fondée sur des raisons qui auroient gagné le suffrage de cette nation, avant que Dieu en fît une loi pour son peuple; ou sur l'exemple des patriarches Abraham, Jacob, Joseph, qui avoient demeuré en Egypte. — C'est une chose à la mode depuis un certain nombre d'années, de ne vouloir pas convenir que les Juifs aient eu des usages et une croyance qui leur fussent propres. A entendre nos philosophes, Moïse a emprunté la création en six jours, des Phéniciens, des Chaldéens, des Indiens, des Perses. Le jardin d'Eden est pris des jardins d'Eden à Saana, dans l'Arabie heureuse (a). La circoncision

fait d'histoires profanes, n'est qu'un tissu de fables, fabriquées la plupart sur le récit des Livres saints. — Voyez la *Démonst. évang.* de Huet, l'*Histoire des temps fabuleux* de l'abbé Guérin du Rocher.

(a) Quand les livres des nations seroient aussi anciens que ceux des Juifs, leur doctrine sur les faits ou les dogmes rapportés dans l'Ecriture, ne seroit qu'un résultat informe de la tradition primitive, d'abord commune à tous les peuples, affoiblie ensuite, altérée, dégradée par

vient des Égyptiens. Les Américains auront donné l'idée du péché originel. Moïse a parcouru toute la terre pour rassembler dans son histoire les erreurs de tous les peuples. *Les Juifs*, dit un de ces Messieurs, *eurent toujours la haine la plus implacable contre les dieux des autres nations, et contre ceux qui les adoroient;* et au chapitre suivant, il dit qu'ils ont puisé leurs notions *chez les Phéniciens, chez les Egyptiens, chez les Mages et chez les Perses, chez les Grecs et chez les Romains.* Ces gens sont tellement aveuglés par la Passion, qu'ils n'aperçoivent plus l'arbitraire et le ridicule de leurs assertions. — Tous les vrais savans sont d'accord, que Moïse est plus ancien que tous les écrivains profanes; que les prophètes sont plus anciens que les philosophes Grecs; que les anciens Poètes, philosophes ou Législateurs, ont pris dans les saintes Ecritures une partie de leur doctrine (*a*). Il y a deux mille ans que les Juifs accusoient les nations d'avoir greffé leur Liturgie et leur Théologie sur celles

Exam. imp. ch. 5. 6.

le temps et les erreurs. Mais encore une fois, tous les livres des nations sont postérieurs à Moïse, et leur Théologie n'est qu'une corruption de celle des Juifs. *Voyez* Huet, *Démonst. évang. p* 51, 68. — Henri Etienne, dans son ouvrage *Juris civilis fontes ac rivi*, prouve que la plupart des lois d'Egypte sont tirées de celles de Moïse.

(*a*) Les rédacteurs de la Bible de Vence, T. 3. p. 98, prétendent que c'est plutôt par les discours et la conversation des Hébreux, que par la lecture, que les païens ont connu les dogmes et les rites Judaïques. Leurs raisonnemens ne sont rien moins que concluans, et il vaut sans doute mieux en croire Flave Joseph, saint Clément d'Alexandrie, saint Justin, Tertullien, saint Cyrille, Eusèbe, saint Ambroise, saint Augustin, etc., et surtout le premier livre des Machabées; mais enfin, de quelque manière que les païens aient été instruits du contenu des Livres saints, les conséquences sont les mêmes.

des Livres sacrés (*a*). Jamais on n'a songé à leur répondre. Au dix-huitième siècle, on donne pour toute réponse : *Les Juifs ont tout imité des nations.* Ce nouvel art de critique est commode, et garantit de l'ennui de longues et savantes discusions.

(281) D. Pourquoi Dieu a-t-il voulu que son peuple fût distingué par une cérémonie aussi singulière que la circoncision ?

R. Quand on n'en pourroit donner aucune raison, il n'en seroit ni plus ni moins. Les *pourquoi* ne peuvent conclure contre des faits avérés, ni contre la sagesse des ordonnances divines. Philon a essayé d'expliquer les raisons de la circoncission ; quoique toutes ses réflexions ne soient pas également solides, il y en a qui méritent attention. La première et la quatrième sont physiques, et conviennent particulièrement aux Juifs habitans de la Palestine, de l'Egypte et des climats voisins (*b*). La meilleure est celle que les saints Pères ont adoptée, en remarquant que ce rit étoit très-propre à avertir les Juifs de se garder de la corruption générale des mœurs qui infectoit le monde, et de se séparer des autres nations par le retranchement de tout ce qui violeroit la sainteté de la Loi divine (*c*). Enfin l'on

Ut sciat unusquisque vas suum possidere in sanctificatione et honore, non in passione desiderii, sicut et gentes quæ ignorant Deum. 1. Thess. IV.

(*a*) *Expanderunt libros Legis, de quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum.* I. Mach. 3.

(*b*) Les Naturalistes les plus modernes confirment cette observation de Philon. Voyez le *Dict. d'Hist. nat.* de Valmont, art. *Homme*, § *de la circoncision.* — L'*Hist. nat.* de M. de Buffon, T. II, p. 480.

(*c*) *Equidem præter jam dictas rationes, per circumcisionem significari arbitror duo quædam valdè necessaria. Unum excisionem voluptatum, non unius tantum*

peut ajouter, et ceci n'est ni trop mystique, ni difficile à comprendre, que Dieu a voulu, qu'un peuple qui avoit besoin d'impressions matérielles et sensibles, portât sur lui-même une marque corporelle et permanente de l'honorable servitude par laquelle il étoit devenu, entre toutes les nations de la terre, la possession de l'héritage du Seigneur (*a*). C'est la réflexion de saint Ambroise (*b*), qui ajoute que le même rit contenoit d'excellentes leçons sur la nécessité de souffrir, sur le courage et la patience, sur l'amour de la loi divine, et son observance ou sa défense jusqu'à l'effusion du sang ; leçons que le chrétien reçoit d'une manière plus éminente et moins figurative (*c*).

§. VII.

(282) D. De quelle utilité étoit cette mul-

hujus generis, sed omnium per unam. Phil. de Circumc. — Bernard. Serm. 1. de Circumc. Dom. — Cyprianus, de Circumc. etc.

(*a*) *Jacob elegit sibi Dominus, Israël in possessionem sibi.* Psal. 134. — *Hæreditas mea Israël.* Isaï. 19. — *Pars autem Domini populus ejus, Jacob funiculus hæreditatis ejus.* Deut. 32.

(*b*) *Circumcisionis signaculum quo populus Dei, velut sigillo signatus corporis discernebatur à cæteris nationibus.* Epist. ad Constantium, Lib. 9. Epist. 77. Edit. Paris 1586. Tacite dit aussi, que la circoncision avoit été instituée pour distinguer les Juifs des autres nations. *Circumcidere genitalia instituere, ut diversitate noscantur.* Lib. v. Hist. Cap. 1.

(*c*) *Ut ab ipsius vitæ incunabulis insigne religionis adolesceret, et puderet unum quemque ætatis provectioris vel labori cedere, quorum utrumque tenera infantia vicisset. Sed jam levi circumcisionis dolore opus non est christiano populo, qui mortem Domini circumferens per momenta singula fronti propriæ mortis contemptum inscribit.* Ambr. ibid.

titude de lois contenues dans le Lévitique et le Deutéronome?

R. Un peuple du caractère des Juifs, avoit grand besoin d'un culte cérémoniel très-composé, et chargé d'une multitude d'observances qui lui rappelassent l'Auteur de sa délivrance et le Dieu de ses pères. Le paganisme parlant à l'imagination par l'appareil d'une superstition bruyante, auroit aisément séduit les adorateurs d'un Être invisible. C'est la réflexion de Tertullien (a) et de saint Augustin (b). La plupart de ces lois, tant celles qui regardoient proprement le culte, que celles qui régloient des choses assez indifférentes par elles-mêmes, *frivoles en apparence*, dit J. J. Rousseau, *et dont si peu de gens sentent la force et l'effet*, avoient des significations et des raisons que les Juifs n'ignoroient pas, et dont il seroit peut-être aujourd'hui difficile de vouloir rendre un compte exact. Les interprètes ont rempli cette tâche avec tout le succès possible (c). Le philosophe Porphyre fait un grand

Porph. de rer. animat. abstin.

(a) *Ejusmodi officiis religioni suæ voluit eos astringere, quibus superstitio sæculi agebatur... Ut istis legalibus disciplinis occurrentibus ubique, ne ullo momento vacarent à Dei conspectu.* Tertull. Lib. 2. adv. Marcionem. C. 18.

(b) *Illi populo pro ejus carnalitate et corde adhuc lapideo, talia data sunt quibus teneretur, ne ad idola deflueret.* Aug. Tract. 10. in Joan.

(c) Par exemple, semer différentes espèces de grains dans une vigne, atteler à la charrue un bœuf et un âne, faire accoupler des animaux de différente espèce, porter un habit tissu de laine et de lin, se tondre en rond la chevelure, etc., sont sans doute des usages indifférens; mais les païens y attachoient des idées mystiques, et des vertus superstitieuses : Moïse les défend pour détruire les rêveries que ces usages entretenoient. Un vase sans cou-

éloge des usages cérémoniels des Juifs; Philon en démontre la sagesse; Joseph nous en peint la majesté.

§. VIII.

(283) D. Les Livres saints ne semblent-ils

vercle est déclaré impur; cela paroît d'abord ridicule: mais les païens croyoient que, si un insecte venoit à tomber dans un vase, c'étoit un heureux augure, un signe de bonheur; il falloit prévenir cette folie en ordonnant que tout vase eût un couvercle. Il en est de même des autres lois qui nous paroissent les plus singulières; elles ont un fondement dans les idées, les mœurs, les superstitions, les préjugés qui régnoient pour lors, et que Moïse vouloit étouffer parmi les Juifs. Si à ces raisons on ajoute les rapports de plusieurs de ces lois avec la santé; la propreté et d'autres objets qui tenoient au bien-être du peuple, avec les impressions morales que pouvoient faire des observances d'ailleurs indifférentes; on concevra sans peine qu'il n'y en a aucune dont le motif ne soit très-raisonnable.... On peut consulter l'ouvrage du célèbre Michaëlis, *Das Mosaisches Recht.* Francfort 1775, 1780, 3 vol. in-8.°, où il montre les moindres lois lévitiques dans la lumière de la raison et de l'expérience, en fait sentir la sagesse, la convenance et l'utilité.... A cela ajoutons un point de vue général et indépendant de la nature de chaque loi en particulier. Savoir, que cette multitude de préceptes prohibitifs et positifs étoit un moyen sûr d'isoler en quelque sorte le peuple Hébreu, de gêner sa communication avec les autres nations, et de le préserver ainsi des erreurs et des abominations qui couvroient la terre. « En effet, dit un interprète judicieux, » rien ne contribua tant à tenir la postérité d'Abraham » séparée des nations idolâtres qui l'environnoient, que » les lois que Dieu lui donna pour l'obliger à s'abstenir » d'une infinité de mets dont les divers peuples se nour- » rissoient communément. De là vint qu'on regardoit les » Juifs comme des agens avec qui on ne pouvoit pas se » fier dans le commerce familier de la vie, ni dans la » religion. » *Le Législateur*, dit J. J. Rousseau, *vouloit donner à ce peuple une institution durable, à l'épreuve du temps, de la fortune et des conquérans.* Qui peut nier qu'il y ait complettement réussi?

pas approuver dans les Juifs, le mensonge; la haine des ennemis si fortement exprimée dans les Psaumes; la cruauté envers les nations subjuguées; plusieurs actions condamnées par le droit des gens et les lois de l'humanité, le sacrifice que Jephté fit de sa fille, etc.?

R. C'est une erreur de croire que l'Ecriture approuve tout ce qu'elle rapporte sans le blâmer. Quelquefois l'intention est louée, sans que le fait le soit. — Souvent Dieu inspire le fond d'une action, et condamne la manière dont elle est exécutée. C'est ainsi, 4. Reg. 10. remarque saint Augustin, que Jehu eut raison de faire périr les prêtres de Baal; mais il eut tort de les tromper et de faire servir la fraude au zèle. — Les expressions de l'Ecriture objectées par nos philosophes, ne signifient pas que Dieu ait inspiré telle ou telle action, mais qu'elles se sont faites sous la direction ordinaire de la Providence. C'est la manière commune de parler chez tous les peuples qui croient un Dieu, et qui admettent une Providence; quel que soit un événement qui intéresse le public ou les particuliers, on dit que Dieu l'a voulu, qu'il en a ainsi ordonné, que Dieu l'a fait ou l'a permis, sans que l'on prétende qu'il soit intervenu une inspiration surnaturelle ou un miracle. Lorsqu'un auteur sacré fait agir ou parler les Juifs selon leurs principes, l'on ne doit pas conclure que c'est une approbation formelle du fait en lui-même et de toutes ses circonstances. Il est dit de plusieurs juges ou chefs Hébreux, qu'ils furent suscités de Dieu pour délivrer son peuple : cela ne signifie point qu'ils furent tous inspirés dans

leurs actions, puisqu'il est dit de même dans le troisième livre des Rois, chap. 11, ℣. 14, que Dieu suscita un ennemi, ou un rival à Salomon..... Pour exprimer la force et le courage de Samson, il est dit que l'esprit de Dieu le saisit : *Irruit in eum spiritus Domini.* Ce terme ne signifie point une inspiration surnaturelle, comme s'il étoit question d'un prophète; il exprime une émotion violente et extraordinaire, comme *montes Dei* signifie des montagnes fort hautes. On sait que dans la langue Hébraïque, le nom de Dieu ajouté à un mot, ne sert souvent qu'à marquer le superlatif.............

Des hommes pieux ont pu ignorer la répréhensibilité de quelques actions qui se présentoient sous des dehors spécieux. C'est ainsi que l'on a pu croire que le mensonge officieux étoit permis en certaines rencontres, avant que l'on fût convaincu du contraire aussi généralement qu'on l'est aujourd'hui. Rien n'oblige à chercher en ces sortes de choses des inspirations, des figures, des mystères, et à substituer des interprétations ingénieuses à la simplicité de la lettre : certaines réflexions des saints Pères sur ces matières, étoient dans leur intention destinés à nourrir la piété, plutôt qu'à faciliter l'intelligence du texte.

Les ennemis contre lesquels on s'exprime si fortement dans les Psaumes, étoient les ennemis de l'état, des nations féroces et cruelles, contre lesquelles il étoit très-permis de demander des victoires éclatantes; c'étoient les ennemis de Dieu et de son culte : et c'est sous ce point de vue que David les envisage toutes

les fois qu'il semble les dévouer à la mort; il s'en explique trop clairement dans un grand nombre d'endroits, pour ne pas être entendu par quiconque lit les Psaumes avec un esprit droit (*a*). Il va jusqu'à se soumettre lui-même à toutes les malédictions divines, supposé que jamais il ait fait du mal aux ennemis de sa personne : il proteste au contraire les aimer comme ses amis et ses frères (*b*). La délivrance de David et le malheur de ses ennemis, qui en étoit une suite nécessaire, faisoient éclater la providence de Dieu que ces mêmes ennemis blasphémoient (*c*). En général, rien ne rend plus sensible la justice et la puissance de Dieu, que la punition des méchans, et l'humiliation des orgueilleux. Aussi est-ce la raison que le saint Roi ajoutoit presque toujours aux vœux contre ses persécuteurs (*d*),

(*a*) *Tabescere me fecit zelus meus; quia obliti sunt verba tua inimici mei.* Psalm. 118. — *Facientes prævaricationes odivi.* Psalm. 100. — *Iniquos odio habui... Vidi prævaricantes et tabescebam.* Ps. 118. — *Nonnè qui oderunt te, Domine, oderam, et super inimicos tuos tabescebam? Perfectò odio oderam illos, et inimici facti sunt mihi.* Ps. 138. — *Deficiant peccatores à terrâ et iniqui, ità ut non sint.* Ps. 103. — *Simulacra gentium argentum et aurum..... Similes illis fiant qui faciunt ea, et omnes qui confidunt in eis.* Ps. 113. — *Inveniatur manus tua omnibus inimicis tuis : dextera tua inveniat omnes qui te oderunt.* Ps. 20, etc. etc.

(*b*) *Si feci istud, si est iniquitas in manibus meis, si reddidi retribuentibus mihi mala, decidam meritò ab inimicis meis inanis. Persequatur inimicus animam meam et comprehendat.* Ps. 7. — *Quasi proximum et quasi fratrem nostrum sic complacebam.* Ps. 34.

(*c*) *Ut videant qui oderunt me, et confundantur quoniàm tu, Domine adjuvisti me et consolatus es me.* Ps. 85. *Dentes peccatorum contrivisti : Domini est salus.* Ps. 3. etc.

(*d*) *Comprehendantur in superbiâ suâ.... Et scient quià Deus dominabitur Jacob et finium terræ.* Ps. 58. — *Et*

dont la prospérité enfantoit de nouveaux blasphêmes (*a*), et sembloit en quelque sorte ébranler la foi des fidèles (*b*). — La punition temporelle des pécheurs n'exclut pas leur salut; elle en est même un moyen, et c'est sous ce point de vue qu'elle est souvent envisagée dans les Livres saints (*c*). — On sait aussi que les prédictions prennent souvent dans l'Ecriture le ton du souhait; l'esprit des prophètes singulièrement uni à l'esprit de Dieu, fortement inspiré et gouverné par l'esprit de Dieu, veut et désire tout ce que Dieu veut et ordonne (*d*).

cognoscant quia nomen tibi Dominus, tu solus altissimus in omni terrâ Ps. 82. — *Imple facies eorum ignominiâ, et quærent nomen tuum, Domine.* Ps. 82.

(*a*) *Dicitur mihi quotidiè : ubi est Deus tuus?* Ps. 41. — *Non est salus illi in Deo ejus.* Ps. 3.

(*b*) *Mei autem penè moti sunt pedes, penè effusi sunt gressus mei; quia zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns* Ps. 72.

(*c*) *Congrega eos quasi gregem ad victimam, et sanctifica eos in die occisionis.* Jérem. 12.

(*d*) Il faut convenir, qu'en fait de critique, les incrédules sont exactement malheureux. Au lieu de s'attacher aux beautés sublimes, au sens profond et inépuisable de ces admirables cantiques, ils chicanent sur quelques expressions mal entendues, et perdent de vue tout le reste.... Si les livres profanes n'ont rien qui approche de la dignité, du sens profond, des grâces simples et touchantes qui caractérisent les Livres saints, on peut bien dire que les Livres saints ne renferment rien de plus grand, de plus propre à nourrir, à fortifier les ames, à inspirer des sentimens sublimes, à former des idées magnifiques, que les Psaumes. Où puiser des notions plus vraies, plus majestueuses de la Divinité; contempler des tableaux plus vifs, plus animés de la création? Les esprits justes, les cœurs droits y trouvent une ressource sûre et aisée dans tous les événemens de la vie. A côté des menaces et des châtimens marchent toujours l'espérance, les consolations et les faveurs. L'homme y apprend tout ce qu'il faut pour vivre en paix avec lui-même,

La rigueur dont les Juifs en ont usé envers les habitans de la Palestine, et envers quelques autres peuples ennemis de Dieu, étoit due aux crimes énormes dont ils s'étoient fait des lois, et qui leur avoient comme passé en nature. Dieu lui-même avoit ordonné cette rigueur : le Deutéronome et le Livre de la Sagesse nous en instruisent (a); pourquoi les Juifs n'auroient-ils pu être les exécuteurs des arrêts que sa justice avoit prononcés contre des nations dont l'existence lui étoit odieuse?... Le danger que les Juifs mêlés avec les Idolâtres ne quittassent bientôt le culte du vrai Dieu, étoit évident, et le culte du vrai Dieu étoit-il un objet assez peu important, pour lui préférer la conservation d'un peuple abominable, dont la malice étoit incorrigible?... Les Juifs punissoient la cruauté de ces barbares par la peine du talion. *Je n'ai rien souffert que je n'aie fait souffrir aux autres*, disoit Adonibezec; *Dieu me rend le mal que*

avec les hommes, avec Dieu. Toutes les situations de l'ame, tous les mouvemens du cœur y sont exprimés avec une variété et une vérité dignes de l'Esprit-Saint. Les nations infidèles sont, comme nous, si frappées de l'excellence de ces poëmes divins, qu'elles en ont fait des versions en leurs langues.

(a) *Omnia enim hæc abominatur Dominus, et propter istiusmodi scelera delebit eos in introitu tuo.* Deut. 8. — *Illos antiquos habitatores terræ sanctæ tuæ, quos exhorruisti, quoniàm odibilia opera faciebant tibi per medicamina et sacrificia injusta. Et filiorum suorum necatores sine misericordiâ, et comestores viscerum hominum, et devoratores sanguinis à medio Sacramento tuo, et auctores parentes animarum inauxiliatarum, perdere voluisti per manus parentum nostrorum.* Sap. 12. — *Polluta est terra, cujus ego scelera visitabo, ut evomat habitatores suos.* Levit. 18, 25.

j'ai fait (*a*). Il n'est cependant pas inutile d'observer, qu'en général l'on ne doit pas chercher chez les Juifs toute la sainteté et toute la douceur des mœurs chrétiennes. Par quelle raison Dieu étoit-il obligé de civiliser tout à coup le peuple Hébreu, et de former à la perfection des vertus de la nouvelle Loi, des hommes qui vivoient trois mille ans avant son établissement ?

L'Ecriture ne dit pas un mot qui semble approuver le sacrifice de Jephté. Il est d'ailleurs très-apparent par la simple lecture du texte, que cette fille fut consacrée à Dieu par l'état de virginité, qui selon la manière de penser des Juifs, étoit le plus grand de tous les sacrifices, (*b*) etc.

§. IX.

(284) D. L'Ecclésiaste ne semble-t-il pas contenir des maximes contraires à la religion

(*a*) *Dixitque Adonibezec : septuaginta Reges, amputatis manuum ac pedum summitatibus, colligebant sub mensâ meâ ciborum reliquias ; sicut feci, ita reddidit mihi Deus.* Jud. 1, 6. La peine du talion, exercée par le ministère public, a fait loi chez tous les peuples. Tous les sages de l'antiquité en ont connu la justice. *Grassatus aliquis est ferro, præbeat ipse cervicem. Miscuit noxium virus : refundatur in suum facinus authorem. Oculos rapuit, effodit : reddat de suâ cæcitate solatium.... Facinus pœnæ mensura est.* Elle a la sanction du Ciel, et l'éternel Législateur en fait la base des arrêts de sa vengeance : *Qui in captivitatem duxerit, in captivitatem vadet : qui in gladio occiderit, oportet eum in gladio occidi.* Apoc. 13. *Quia sanguinem sanctorum et prophetarum effuderunt, et sanguinem dedisti eis bibere : digni enim sunt.* Apoc. 16.

(*b*) *Dimitte me, duobus mensibus circumeam montes, et plangam virginitatem meam cum sodalibus meis.... Fecit ei sicut voverat, quæ ignorabat virum.* Jud. xj.

et à la saine morale ? Ne dit-il pas que la condition de l'homme est égale à celle des brutes ?

R. L'Ecclésiaste est une collection d'un grand nombre de pensées qui se présentent à un esprit actif et pénétrant. L'auteur rend compte de celles qui se sont présentées à lui-même, et il les réfute les unes après les autres. Rien n'est plus propre à lever des doutes, à détruire des erreurs que lorsqu'un homme sage et d'un savoir reconnu, nous dit que ces mêmes doutes et ces mêmes erreurs se sont présentés à son esprit, et qu'il en a reconnu l'illusion. L'Ecclésiaste renvoie tous les raisonnemens des hommes à l'immortalité de l'ame et au jugement de Dieu. Nous avons répondu ailleurs à la fameuse objection sur l'égalité de l'homme et de la brute, qu'on n'a répétée tant de fois que parce qu'on ne l'a pas lue dans le livre qu'on citoit. (*a*)

Ci dessus, n. 194.

§. X.

(285) D. Le Cantique des Cantiques n'est-il pas composé d'un langage trop mol, et d'expressions propres à alarmer des ames pures ?

R. Ce livre que les Hébreux ont toujours regardé comme le tableau mystique d'un amour

(*a*) Au précis de l'Ecclésiaste que nous a donné Voltaire, on doit substituer celui qu'en a fait M. Bossuet, et l'on sera d'accord avec le vrai sens de l'auteur. *Dissert. sur les Psaumes*, *et Préface sur chacun des cinq livres Sapient.* trad. par M. Le Roi, 1775. On lira aussi très-utilement l'ouvrage de D. Martianay : *Traité des vanités du siècle*, *ou traduction du Commentaire de saint Jérôme sur l'Ecclésiaste*, *avec des Réflexions*, Paris, 1715, in-12.

pur, et qu'ils appellent *Schir-Hasschirim* (le plus sublime des Cantiques), exprime selon la plupart des Pères, l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, union la plus étroite qui puisse exister, puisque l'Eglise est née de son sang (Act. 20), qu'elle s'est formée de ses os et de sa chair (Ephes. 5), qu'elle est la vraie épouse de l'Agneau, selon l'expression de saint Jean, qui dans l'admirable livre de sa révélation parle de ces noces célestes en des termes et des images inimitables (Apocal. 19). Saint Jérôme, dans son Epitre à Paulin, en rendant compte de l'esprit de chaque livre saint, dit au sujet de celui-ci : *Salomon, pacificus et amabilis Domini, Ecclesiam jungit et Christum, sanctarumque nuptiarum dulce canit epithalamium.* — D'autres ont cru voir dans ce Cantique l'union intime de l'ame juste avec son Créateur, et cette conversation ineffable qui résulte de l'élan de l'amour divin, et de la délicieuse familiarité avec laquelle, comme dit la sagesse, Dieu se communique aux enfans des hommes (*a*) : conversation jamais interrompue, toujours et par-tout alimentée par de nouveaux objets, dans les demeures agrestes comme dans les palais des rois, dans les tumultes des villes comme dans le silence des cavernes et des mines, au sein de la nuit et au milieu de la clarté du soleil méridional, au chant de la tourterelle, à la vue des fleurs, à l'odeur des aromates et des parfums, au murmure des eaux découlantes du Liban, au murmure des paisibles troupeaux

(*a*) *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Prov. 8.

des champs, et des légers coursiers des montagnes. Ces images variées et riantes sont animées par des sentimens qui, par la nature de leur objet, ne peuvent être ni trop vifs, ni trop tendres. Ceux qui en ont l'expérience, ne sont pas offensés de cette lecture; et ceux qui n'y connoissent rien, peuvent se dispenser de la faire. « Lorsque je jouis des douceurs » de la piété, disoit un homme éclairé dans » les voies de Dieu, et que j'ai cette joie du » cœur, qui passe tout sentiment, je conçois » et je goûte la sainte familiarité de l'ame » avec Dieu, qui règne dans ce Livre : je me » nourris alors de ces expressions, dont au» cune ne me gêne. Dans des temps d'obscurité » et de tiédeur, je ne veux et ne puis en » juger » (a). — De même que Dieu a permis, qu'il a voulu même, selon la remarque de Tertullien, que les Ecritures saintes, par le récit d'événemens extraordinaires, par des obscurités, par la possibilité d'en détourner le vrai sens, fussent une occasion de scandale et d'erreurs pour les esprits inquiets et présomptueux (16); il a permis qu'un cantique sacré fût un écueil pour les hommes corrompus, et qu'une passion qui tourne en poisons les ali-

Da amantem et sentit quod dico. August. Tract. 26 in Joan.

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis, accessit, Hor.

(a) Réflexion sagement applicable à la lecture et à l'intelligence de l'Ecriture-Sainte en général, dont la clarté et les ténèbres, sont, suivant la remarque de saint Athanase, en quelque sorte relatives à la disposition de nos esprits et de nos cœurs. *Ad scripturam indaginem verumque intellectum, opus est vitâ probâ, animo puro et virtute quæ secundùm Christum est.* Athan. Lib. *de Incarn.* — *Et quod latet et quod patet in divinis codicibus tenet, qui charitatem servat in manibus.* August. — *Psallam et intelligam in viâ immaculatâ.* Psal. 100. — Réflexions analogues, ci-dessus, n. 261.

mens quelconques, en fît l'épreuve dans la source la plus pure. — Il est déraisonnable de décider du génie de toutes les langues par celles qui ont cours aujourd'hui en Europe. Ce qui est indécent en françois (*a*), ne l'est pas en latin ; ce qui l'est en latin, ne l'est pas en Hébreu : dire que le Saint-Esprit n'a pas dû se conformer aux idées des Juifs, c'est dire qu'il n'a pas dû leur parler dans leur langue ordinaire. « Quand un peuple est sauvage, dit M. » le président de Brosses, il est simple, et ses » expressions le sont aussi. Comme elles ne le » choquent pas, il n'a pas besoin d'en cher- » cher de plus détournées : signe assez cer- » tain que l'imagination a corrompu les lan- » gues. Le peuple Hébreu étoit à demi sau- » vage (relativement aux nations raffinées par » les lettres, les arts et le luxe). Le livre de » ses lois traite sans détour des choses natu- » relles que nos langues ont coutume de voiler. » C'est une marque que chez eux ces façons » de parler n'ont rien de licencieux. » L'auteur de l'Emile fait à peu près la même réflexion. — « Le *Cantique des Cantiques*, dit » un critique ingénieux, n'a d'autre tort que » d'avoir été traduit dans une langue qui par » le soin même qu'on a pris de la rendre » chaste, ne l'est plus et ne peut plus l'être » — Nous ne nous arrêterons pas à déterminer le

Traité de la format. méchan. des langues. T. 2, p. 189.

T. 1 p. 222.

(*a*) S'il est vrai, comme l'a observé le philosophe de Genève, que plus l'intérieur se corrompt, plus l'extérieur se compose, que la décence gagne en apparence ce qu'elle perd en réalité, qu'elle règne dans le langage à mesure qu'elle se retire des mœurs ; il est très-aisé de connoître la raison de l'extrême délicatesse de la langue françoise, qui iroit encore en augmentant, s'il étoit possible.

sens de divers passages de ce livre, et nous renvoyons à l'excellente explication que M. Bossuet en a donnée *T.* 1, *page* 531. édit. de 1743. — Que l'on compare le langage du Cantique avec le 8.e chapitre du Livre de la Sagesse, où l'on trouve à peu près les mêmes expressions (*a*), et l'on n'aura aucune peine à saisir le sens des premières; sur-tout si l'on considère la différence essentielle qu'il faut mettre entre la prose et la poésie.

§. XI.

(286) D. Que faut-il penser du Livre de Job? Pour expliquer les propositions qui semblent accuser la Providence, faudra-t-il regarder cette histoire comme une allégorie?

R. Job, accablé de tous les genres de malheurs, se voit dans un danger manifeste de tomber dans le désespoir, et dès-lors dans la réprobation. Cette vue le jette dans la dernière désolation, et il aimeroit mieux n'avoir pas existé que d'offenser le Créateur. Il déplore le jour de sa naissance, et emploie contre de mauvais raisonneurs, qui sembloient le consoler, toute l'énergie de la langue hébraïque, la plus vive, la plus forte et la plus rapide de toutes les langues. C'est, comme s'exprime un auteur judicieux, « un drame que le saint » homme composa après sa délivrance, où, » en laissant subsister la vérité de l'histoire,

(*a*) *Hanc amavi et exquisivi à juventute meâ, et quæsivi sponsam mihi eam assumere, et amator factus sum formæ illius... Intrans in Domum meam conquiescam cum illâ.... Circuibam quærens ut illam mihi assumerem.* Sap. 8.

» il fait entrer toute la force de la poésie asia» tique. » S'il y a quelques expressions difficiles à justifier, ce sont celles que Job condamne lui-même à la fin de son livre, sans les spécifier (*a*). C'est une témérité inexcusable de faire de Job un personnage allégorique. Le Concile de Trente avoit cru prévenir cette *pétulance* (*b*) de quelques commentateurs amis du neuf et de l'arbitraire ; mais l'esprit systématique, en quelque genre que ce soit, est une maladie que rien ne guérit. On peut voir, pour l'intelligence de ce livre, l'*Explication* qu'en a publiée M. Duguet, en 4 vol. in-8.° Bacon fait un éloge distingué des connoissances physiques et astronomiques qu'il renferme. * On y trouve des tableaux politiques des plus étonnans, qu'on ne peut combiner avec les événemens de ce siècle, sans reconnoître que l'auteur étoit possédé de l'esprit de Dieu. (*c*)

* Voyez l'art. JOB, dans le *Dict. hist.*

§. XII.

(287) D. N'est-ce pas avec raison qu'on a

(*a*) *Insipienter locutus sum, et quæ ultrà modum excederent scientiam meam.* C. xlij. 3.

Qui leviter locutus sum, respondere quid possum? Manum meam ponam super os meum. Unum locutus sum, quod utinam non dixissem, et alterum, quibus ultrà non addam. C. xxxix, 34, 35.

(*b*) *Ad coërcenda petulentia ingenia decernit* (sancta Synodus) *ut nemo suæ prudentiæ innixus... sacram Scripturam ad suos sensus contorquens, contrà eum sensum, quem tenuit et tenet sancta Mater Ecclesia, cujus est judicare de vero sensu et interpretatione Scripturarum sanctarum, aut etiàm contrà unanimem consensum Patrum, ipsam sacram Scripturam interpretari audeat.* Sess. 4.

(*c*) Tel est particulièrement celui que présente le XII Chapitre, depuis le 14.e ℣. jusqu'à la fin.

critiqué le langage typique des prophètes, et ce grand nombre de figures singulières dont ils accompagnoient leurs prophéties ?

R. Pour réfuter cette critique, il suffit d'observer, 1.° que la plupart des choses dont les philosophes ont tourné en ridicule la représentation réelle et physique, ne se passèrent qu'en vision, et qu'il suffit d'en lire le récit pour en être convaincu.

2.° Si ces signes étoient surprenans par leur singularité, quelquefois même par leur durée, ils constatoient par-là même devant le peuple nombreux qui les voyoit, l'existence de la prophétie; ils ne laissoient aucun lieu de soupçonner après l'événement, qu'elle eût été controuvée. Les malheurs annoncés par les prophètes, faisoient plus d'impression sur les coupables par l'appareil de l'avertissement. Un ancien a dit :

Segniùs irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator. Hor. a. p.

« Thrasybule et Tarquin coupant des têtes de » pavots; Alexandre appliquant son sceau sur » la bouche de son favori; Diogène marchant » devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que » s'ils avoient fait de longs discours? Darius » engagé dans la Scythie avec son armée, re- » çoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, » une grenouille, une souris et cinq flèches. » Cette harangue fut entendue, et Darius » n'eut plus grande hâte que celle de regagner » son pays comme il put. » C'est un philosophe qui nous apprend à raisonner de la sorte sur les actions symboliques des prophètes.

Emile. T. 3, p. 235.

3.° Le langage typique étoit alors usité dans la plus grande partie de l'Asie; plusieurs peuples de l'Orient le conservent encore; on l'a retrouvé dans l'Amérique. *Alors*, dit Voltaire qui a si souvent calomnié les Livres saints, *dans l'Egypte et dans la plus grande partie de l'Asie, la plupart des choses s'exprimoient par des figures, des signes, des types..... Jérémie ne fait donc que se conformer à l'usage*, etc. Mais il oublie tout cela quand la haine des saintes Ecritures conduit sa plume. « Les mœurs des anciens peuples, dit un autre philosophe, sont des tableaux dont la » coutume nous paroît souvent bizarre, et » nous est toujours étrangère. Les mœurs de » l'Orient n'eurent jamais aucun rapport avec » celles de l'Europe. Voilà ce qui nous empê- » che souvent de bien saisir certains traits de » l'Histoire des temps reculés. Nous trouvons » certains usages ridicules, parce que nous en » jugeons d'après les nôtres. » (*a*)

Deux âges du génie et du goût des François, p. 298.

(*a*) Pour répondre à toutes les difficultés que l'incrédulité forme contre les Livres saints, il faudroit un ouvrage égal à ceux des Tostat, des Calmet, des à Lapide, etc. : nous avons choisi les plus spécieuses, les plus vantées par les philosophes; les plus étendues dans leur objet ou dans leurs conséquences, et qui par là suffisent pour faire juger des autres. Ceux qui désirent plus de détail, peuvent consulter avec utilité l'ouvrage de Bullet, intitulé : *Réponse aux difficultés des incrédules contre divers endroits des Livres saints*, 3 v. in-12.

ARTICLE III.

Objections contre les Livres du Nouveau-Testament.

§. I.

(288) D. N'y a-t-il pas dans les quatre Evangiles un grand nombre de contradictions qui doivent faire conclure que ces Livres ne peuvent être inspirés?

R. Il n'y a aucune de ces prétendues contradictions qui ne s'évanouisse, pour peu qu'on apporte d'attention à la lecture des Evangiles. Depuis seize cents ans que les incrédules s'exercent là-dessus, ils n'ont su montrer deux passages qu'on n'ait conciliés aussitôt par les réponses les plus satisfaisantes. Saint Augustin pensoit qu'au lieu de dire *les quatre Evangiles*, on parleroit plus exactement en disant *les quatre livres d'un même Evangile*. — Quelques différences dans les récits sont une excellente preuve de la vérité des Evangiles. Quatre auteurs qui écrivent la même histoire, et qui varient néanmoins dans l'ordre des choses, dans le rapport des faits et des circonstances plus ou moins détaillées, jusqu'à présenter l'apparence de contradiction à un esprit superficiel, de tels auteurs, dis-je, ne se sont pas concertés et n'ont pas formé le projet de tromper les peuples.

In quatuor Evangeliis, seu potius in quatuor Libris unius Evangelii. Tract. 36. in Joan.

(289) D. La généalogie de Jésus-Christ, si différente dans saint Matthieu, et dans saint Luc, n'a-t-elle pas paru à Julien l'Apostat un

argument sans réplique contre l'autorité de l'histoire évangélique?

R. Quand d'un côté on écrit la généalogie d'un homme par sa mère, et de l'autre par son père, il est clair qu'il y aura deux généalogies très-différentes. Saint Matthieu rapporte les ancêtres de Joseph, et saint Luc nous marque ceux de Marie, fille de Joachim ou d'Héli (*a*). Il est vrai qu'on peut donner une autre explication à cette difficulté; mais celle-ci est si naturelle, et aujourd'hui si généralement reçue, qu'il est inutile de s'arrêter à l'autre..... Nous remarquerons seulement que le texte de saint Luc acquiert un ton plus majestueux, plus simple, et à l'abri de toute difficulté, si l'on rapporte toujours le *qui fuit* à Jésus-Christ depuis le commencement de la généalogie jusqu'à la fin. « Jésus, qu'on » croyoit être fils de Joseph, mais qui l'étoit » réellement d'Héli, père de Marie (*b*), de » Mathat, de Lévi, de Melchi, etc. et qui » enfin, avant Adam, et avant toutes choses, » étoit le fils de Dieu (*c*) » Il n'y a personne qui ne sente à la première vue l'avantage et la dignité de cette explication.

(*a*) Ces deux noms sont le même, comme il conste par un grand nombre d'exemples.

(*b*) C'est ainsi qu'il est dit dans saint Matthieu : *Filii David; filii Abraham*. Cap. 1.

(*c*) *Jesus erat incipiens quasi annorum triginta, ut putabatur filius Joseph, qui fuit Heli, qui fuit Mathat, qui fuit Levi, qui fuit Melchi, etc. qui fuit Adam, qui fuit Dei*. Luc. 3. — Maldonat, qui d'abord ne goûtoit pas cette interprétation, lui trouvant un air de subtilité, l'adopte peu après et l'appuie d'excellentes raisons : *Lucas usque ad Adamum Deumque progreditur, ut ostendat Christum non alium habuisse patrem nisi Deum*; et à la

§. II.

(290) D. Les Livres de l'ancien Testament ne sont-ils pas cités quelquefois par les Evangélistes dans un sens qui ne s'accorde point avec la suite du texte, ce qui a été regardé par des philosophes comme une espèce d'imposture?

R. Outre le sens littéral, il y a dans l'Ecriture, et surtout dans les prophètes, un sens figuré. Toute l'ancienne loi n'étoit qu'un prélude de la nouvelle; tout figuroit, annonçoit, préparoit les grandeurs de l'Evangile. Par le choix et l'accord des expressions, les écrivains inspirés caractérisoient l'avenir au même temps qu'ils décrivoient les choses présentes ou passées. Les Juifs reconnoissoient ce double sens, et le respectoient; ils savoient que leur loi étoit figurative, et que tout se rapportoit aux choses qui faisoient l'attente et l'espérance de la nation (*a*). Cette manière de les instruire et de les convaincre étoit donc sage et proportionnée à leur intelligence. Saint Paul sur-tout en fait un grand usage dans l'Epître aux Hébreux, pour se faire au génie de la nation à laquelle il parle..... Les théologiens recon-

colonne suiv. (la 29.e dans mon édit) : *QUI FUIT DEI*; *prædestinatus enim ab omni æternitate erat filius Dei* (Rom. 1.), *et ab origine mundi agnus occidebatur* (Apoc. 13). Or il est évident que si le dernier *qui fuit*, se rapporte à Jésus-Christ, tous les précédens doivent s'y rapporter.

(*a*) Voyez la *Dém. Evang.* de Huet, p. 545. — Philo, *de Vita contempl.* 898, 901. — Flav. Joseph, *Antiquit.*, L. 3 c. 9. *de bello Jud.* L. 6, c. 6.

noissent encore un sens d'accommodation, propre à nourrir la piété et le goût des Ecritures saintes, à montrer la fécondité et les inépuisables richesses de ces Livres divins, parlant en quelque sorte pour tous les temps et tous les événemens. Mais il est au moins douteux que les Evangélistes et les Apôtres aient jamais cité l'Ecriture en ce sens. Et quant aux saints Pères, ils ne l'ont point employée par manière de preuves, mais seulement en forme d'explication et de réflexion pieuse, pour édifier et toucher les chrétiens, non pas pour convaincre les adversaires de la foi.

Ci-dessous, chap. 3. art. 5. n. 67.

§. III.

(291) D. Les quatre Evangiles ont-ils toujours été regardés comme authentiques ?

R. Dès la naissance de l'Eglise, les Pères du premier siècle les citent sans en nommer les auteurs, mais ces noms se lisent dans les ouvrages du second siècle. Un passage de saint Irénée les réunit tous. Toute l'antiquité est d'accord sur ce point, et il n'est pas possible qu'un critique éclairé entreprenne jamais sérieusement de le contester (*a*). Mais il est bon

(*a*) L'empereur Julien, intéressé plus que tout autre à décrier le Christianisme, ne parle jamais des Evangiles, ou des autres Livres saints, sans en citer les auteurs. Tantôt il cite des passages empruntés des Epîtres de saint Paul, en nommant cet Apôtre. Tantôt il rapporte, d'après saint Matthieu, des paroles de Jésus-Christ, ou quelques traits de son histoire. Il dit que, « ni Paul, ni Matthieu, » ni Luc, ni Marc, n'ont osé dire que Jésus-Christ fût » Dieu, et que Jean est le premier qui l'a enseigné. » Lorsqu'il défendit aux chrétiens d'enseigner les belles-lettres et d'expliquer les poètes, *qu'ils aillent*, disoit-il, *expliquer Luc et Matthieu dans les assemblées des Galiléens*.

d'observer que la vérité de l'histoire de Jésus-Christ ne dépend pas de l'authenticité des Evangiles : *vérité* et *authenticité* sont des choses très-différentes. Les Evangiles sont *vrais*, si ce qu'ils rapportent est conforme à la vérité historique : ils sont *authentiques*, s'ils ont été écrits par les quatre auteurs connus, choisis et inspirés, dont ils portent le nom. Ils ne sauroient être authentiques sans être vrais, mais ils pourroient être vrais sans être authentiques. L'histoire évangélique en général est prouvée par des faits subsistans, par les livres des chrétiens, des juifs et des païens, beaucoup mieux que l'histoire d'Alexandre et de César. Nous n'avons pas d'histoire authentique ni même bien véridique de Louis XIV ; comment regarderoit-on un homme qui concluroit de là qu'il n'y a pas eu de Louis XIV, que tout ce qu'on raconte de son règne, de ses victoires, n'est qu'une fable ?... Dès qu'un événement est annoncé par des effets persévérans, attesté par des monumens multipliés, transmis d'âge en âge par une tradition générale et uniforme ; il est ridicule d'en douter, l'histoire n'en eût-elle jamais été écrite.

(292) D. Outre les quatre Evangiles reçus, n'y en a-t-il pas d'autres qui sont rejetés comme apocryphes, et qui par conséquent affoiblissent l'autorité des premiers ?

R. Pourquoi la même histoire ne seroit-elle pas rédigée par différens auteurs plus ou moins recevables ? Plus un fait est important, admirable, avéré, plus on s'empresse de l'écrire. Rejeter l'histoire de Jésus-Christ, parce qu'elle est rapportée par quelques anonymes,

et que tous ceux qui en parlent n'ont pas une égale autorité, c'est comme si je traitois de fable l'histoire de Henri IV, parce que telle lettre qui porte le nom de Sully, n'est peut-être pas de ce ministre (a). — Du reste l'Eglise a toujours veillé à ce que les Evangiles et autres livres canoniques ne fussent pas confondus avec les apocryphes; non-seulement elle en a conservé la totalité, mais encore tous les détails, avec un soin extrême, et rejeté sévèrement tout ce que le texte original ne contenoit pas. Saint Jérôme rapporte d'après Tertullien, qu'un prêtre d'Asie, ayant essayé de faire une addition aux Actes des Apôtres, et cela par un zèle mal entendu pour la gloire de saint Paul, fut convaincu de ce délit par saint Jean, et aussitôt destitué de sa place. On sait quels anathêmes saint Jean prononce à la fin de son Apocalypse contre quiconque oseroit y ajouter ou en soustraire un mot, et cela parce qu'il savoit que les Corinthiens et les Ebionites avoient corrompu l'Evangile de saint Matthieu, le seul qu'ils admettoient (b).

(a) L'histoire évangélique ne fût-elle pas écrite d'une manière si lumineuse et touchante, ni par des auteurs connus et inspirés; les preuves tirées de l'excellence de la doctrine de J. C., de ses principales actions, de sa mort, et de son incontestable résurrection, subsisteroient toujours. Décrite par un mauvais physicien, la gentiane est toujours une plante salutaire; défiguré par un Spinosa, par un Epicure, le monde est toujours un chef-d'œuvre de la puissance créatrice. Mais le fait est que l'Evangile a eu des historiens dignes de son excellence et de sa divinité.

(a) Après cela des pseudocritiques allemands sociniens ou déistes (tel qu'un Eichhom dans une *Bibliothèque* de faussetés, L. 4) ont beau avancer qu'un tel chapitre a été ajouté à tel Evangéliste, que tel endroit est interpolé, que les trois premiers Evangiles sont tirés d'une source

§. IV.

(293) D. Quels sont, après les Évangiles, les livres dépositaires de l'histoire de Jésus-Christ ?

R. Ce sont les Actes des Apôtres ; les Epîtres de saint Pierre, de saint Jean, de saint Jacques, de saint Jude, et surtout celles de saint Paul, surnommé l'Apôtre des nations.

(294) D. Ces écrits font-ils une autorité bien décisive ?

R. Nous ne trouvons pas qu'on les ait combattus par des raisons qui aient mérité quelque réponse. Que ceux qui ont lu les actes des Apôtres précisément comme une histoire, nous disent, si jamais la fiction a produit quelque chose de semblable, et si c'est ainsi qu'on invente (*a*). C'est une chose remarquable sur-

plus ancienne qui n'existe plus; et tout cela sans autre preuve, ni d'autre garant que le caprice et l'audace, contre le témoignage exprès de saint Luc, dès les premières lignes de son Evangile. Tout homme versé dans l'histoire et la bibliographie sainte rira de leurs folles diatribes : incapables de produire des ouvrages propres à leur mériter l'estime des personnes sages et éclairées, ils croient se signaler par des productions, où l'impiété et la folie se disputent le pas. C'est bien dommage que Celse, Porphyre, et Julien aient parfaitement ignoré ces corruptions et additions, et sur-tout la perte de la source commune, ils n'auraient pas manqué d'en faire le meilleur usage possible. C'est 17 siècles après eux que la lumineuse critique tudesque fait de telles découvertes.

(*a*) Il est impossible de lire cette histoire de l'Église naissante, sans être ému jusqu'au fond de l'ame, sans qu'une conviction involontaire s'empare de l'esprit et sans que le cœur, s'il n'est foncièrement gâté, ne soit touché de la plus tendre impression de piété. Aussi saint Jérôme, disoit il, que cette admirable narration présente

tout, que Freret combattant par tous les genres de sophismes les Livres saints et toutes les preuves du christianisme, n'ait osé attaquer les Epîtres de saint Paul, si propres à consterner l'incrédulité. Son silence fait voir ce qu'il en pensoit. On y sent une véhémence, une force pour persuader et pour convaincre, que le faux ne sauroit donner. Il n'est pas possible à un esprit bien fait, de se soustraire à l'impression que cette lecture a faite sur tant de grands hommes. La sincérité, la candeur de cet illustre Apôtre de Jésus-Christ, la persuasion intime qui l'animoit lui-même, sa grande ame victorieuse de tant de périls; de tant de persécutions, y paroissent dans le plus beau jour. On croit l'y voir, l'y entendre encore; rien n'est plus animé, plus vivant:

Et Pauli stare ingentem miraberis umbram. *Sil. ital. de Bello. punico.*

Saint Jean Chrysostôme, un des plus beaux génies et des esprits les plus solides de l'Orient, a montré dans plusieurs excellens discours, de quelle autorité étoit le témoignage d'un homme tel que Paul; il regardoit ses écrits comme une source certaine de lumières et de conviction, il désiroit de voir la ville de Rome, précisément pour y révérer la cendre de ce grand Apôtre dont il parle toujours comme de l'ami de son cœur. « Je tressaille de joie, dit-il, au » son de cette trompette céleste qui m'excite

sous une forme historique les remèdes les plus propres à restaurer les ames languissantes. *Actus Apostolorum nudam quidem videntur sonare historiam et nascentis Ecclesiæ infantiam texere; sed animadvertimus pariter omnia verba languentis animæ esse medicinam.* Præf. in Act. Apost.

» et m'encourage, allumant dans mon cœur de
» saints désirs. Je reconnois la voix de mon
» ami; je crois le voir et l'entendre..... Si je
» possède quelque science, ce n'est point par
» la perspicacité de mon esprit, mais parce
» qu'attaché de cœur à ce grand homme, je
» ne cesse de lire ses écrits. » (a) Bossuet disoit que si toutes les preuves du christianisme disparoissoient, les Epîtres de saint Paul l'y tiendroient constamment attaché. La conversion de ce grand homme, telle que la rapporte saint Luc, et qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres et dans ses Epîtres, a ramené au christianisme un célèbre déiste Anglois (b). Le Roi Agrippa ne put en entendre le récit sans se sentir porté à professer la Religion de Jésus-Christ (c). Le gouverneur Félix conçut le désir de connoître Jésus-Christ, et trembla à la voix de Paul annonçant des vérités terribles aux hommes du siècle (d). Les premiers fidèles sentoient

Act. 9. 22, 26.

(a) *Exhort moral. Serm.* 32. — *Novem Homil. in Paulum Oper. T.* 1. *p.* 1058. *Præfat. in Epist. Pauli* et dans le Brév. Rom. *Dom.* 2 *post Epiph. et per Oct. Apost. Pet. et Pauli.* — On dit proverbialement d'un prédicateur véhément et éclairé, qui étonne et qui persuade, que *c'est un Paul.* On a dit du célèbre Osius :

Religionis Atlas, vox et manus altera Pauli.

(b) George Lyttelton, auteur de *la Religion Chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul*; ouvrage traduit en françois par l'abbé Guenée. A Paris, chez Tilliard. 1754. in-12.

(c) *In modico suades me Christianum fieri.* Act. xxvj. 28.

(d) *Vocavit Paulum et audivit ab eo fidem quæ est in Christum Jesum. Disputante autem illo de justitiâ et castitate, et judicio futuro, tremefactus Felix, respondit: Quod nunc attinet, vade.* Act. xxiv. 25.

parfaitement la force de l'argument tiré de la conversion de Paul, et bénissoient Dieu de l'avoir fait servir à la gloire de la Foi (*a*).

(295) D. Comme les philosophes ne se rendent jamais, est-il croyable qu'ils soient restés dans le silence à l'égard d'un argument si pressant?

R. Les plus sages se sont tus, les plus étourdis ont déclamé à leur ordinaire. Le prétendu Bolinbrocke méprise tout ce que Paul a fait et écrit, parce que, dit-il, *il étoit chauve et petit* (*b*) Boulanger décide l'affaire, en disant que c'est *un enthousiasme forcené* (*c*) Quand la philosophie est monté sur ce ton, la raison n'a plus de prise, le mépris doit en prendre la place.... Le singulier enthousiasme que celui qui est produit tout à coup par la certitude d'un fait, dont on étoit le plus zélé adversaire, qui subsiste durant tout le cours de la vie,

(*a*) *Auditum habebant, quoniàm qui persequebatur nos aliquandò, nunc evangelizat fidem, quam aliquandò expugnabat; et in me clarificabant Deum.* Gal. I. 23.

(*b*) Saint Chrysostôme convenant que Paul n'étoit pas d'une hautestature (tricubitalis), ajoute qu'il ne touchoit pas moins le Ciel de sa tête: *sed tamen cælum contigit.* Hom. 30, in Princ. Apost.

(*c*) Saint Paul s'est attiré, sans doute, ces politesses philosophiques, par le peu d'égard qu'il a eu pour les philosophes. On peut croire qu'ils étoient à peu près alors tels qu'ils sont aujourd'hui. Paul les regardoit comme des hommes vains, bouffis d'orgueil jusqu'au délire: *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* Rom. I. 22.; comme des hommes sans mœurs, et abominables dans toute la rigueur du terme. *Ibid.* 24. *et seq.* Il avertissoit les Chrétiens de se défier de leurs pompeuses leçons, et de leur suffisance dogmatisante: *Videte, ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam..* Coloss. cap. 2, ℣ 8. Il les réfutoit vivement, dès qu'il en avoit l'occasion: *Quidam autem Epicurei et Stoïci Philosophi disserebant cum eo.* Act. XVII. 18.

toujours sage, toujours le même dans tant d'écrits, dans tant de courses apostoliques, dans tant de souffrances, dans tant de persécutions; qui produit les vertus les plus austères, les maximes les plus pures, la doctrine la plus sublime, la charité la plus ardente, la bienfaisance la plus étendue! Que la philosophie réussisse à former des enthousiastes de ce caractère, elle pourra disputer à la Religion l'empire du cœur humain. (a)

(296) D. N'a-t-on pas dit encore que les écrits de S. Paul n'étoit qu'un *pompeux galimatias*, et que le cardinal Bembo les méprisoit?

R. Le rare *galimatias* qui depuis 1800 ans fait l'instruction des fidèles, la lumière des Théologiens, les richesses de l'éloquence chrétienne; qui a servi à former les décisions des Conciles, à maintenir la pureté de la doctrine, à combattre toutes les erreurs, à ramener les incrédules à la foi! Quel enchaînement de vérités; tandis que les philosophes n'ont pu réunir encore deux principes de doctrine, ni affermir une seule conséquence! Quel développement

(a) De tous ces vieux et dégoûtans Pédagogues qui ont froidement et commodément semoncé le genre humain par des sentences de parade et de morgue, lequel oseroit se vanter d'avoir eu l'ardeur, l'activité, la patience, la persévérance d'un Paul, et sur-tout sa parfaite indifférence pour la gloire et le mépris, pour la calomnie et la louange, pour le nom de *séducteur* et celui d'*homme vrai*, pour
II. Cor. l'obscurité et la réputation? *Per gloriam et ignobilitatem,*
6. v. 8. *per infamiam et bonam famam, ut seductores et veraces, sicut qui ignoti et cogniti.* Non, la sublime disposition d'ame qui met tout cela de niveau, ne leur étoit pas connue, ils n'en soupçonnoient pas même la possibilité; elle eût anéanti leur fastueuse sagesse, s'ils avoient pu en goûter un moment la divine impression.

des mystères de l'Homme Dieu ! quel ordre, quelle dépendance admirable une ame droite n'y remarque-t-elle pas ! Les principes posés, tout se suit, tout s'explique soi-même. Par-tout on aperçoit une justesse d'induction, un genre nécessaire de liaison, aussi visiblement divin que l'immensité de l'objet, dont le fond échappe. — Boulanger dit que la doctrine de cet Apôtre étoit *sublime et merveilleuse ;* que c'est par là que le Christianisme s'est étendu dans le monde. On sent toute la force d'un pareil aveu. — Ce que Bolinbrocke raconte du cardinal Bembo, est absolument sans preuve, au jugement même de Bayle; c'est un conte de la façon de Thomas Lanzius, écrivain Allemand, aussi obscur et ignoré qu'il mérite de l'être. Si l'imputation étoit vraie, on ne pourroit la rapporter qu'au temps où Bembo tout païen encore dans son style et ses mœurs, n'avoit jamais lu S. Paul avec l'attention et la disposition convenables. Et d'ailleurs, qu'est-ce que le sentiment d'un particulier quelconque comparé à celui de tous les grands hommes du christianisme ? Peut-il conclure contre des choses que nous avons sous les yeux, et que nous sommes en état de juger nous-mêmes ? (a)

(a) On ne peut disconvenir qu'il n'y ait de l'obscurité dans plusieurs passages des Epîtres de saint Paul, tant parce qu'on ignore différentes circonstances qui dirigeoient son zèle et ses réflexions vers des objets particuliers, que parce que son style n'est point généralement assez précis ni ses expressions toujours propres, et qu'enfin il y a des sens profonds qu'il est difficile de bien rendre en aucune langue ; ce qui le faisoit dire de lui-même : *imperitus sermone, sed non scientiâ* (2 Cor. XI) : mais on sent par-tout la force et le feu d'une éloquence divine qui

§. V.

(297) D. Pourquoi a-t-on inséré dans le catalogue des Livres saints, un Livre aussi inintelligible que l'Apocalypse ? Dieu auroit-il inspiré un livre inutile à l'instruction des fidèles ?

R. Les plus grands esprits du Christianisme ont toujours eu un attachement particulier pour ce livre mystérieux, qu'on peut définir *l'histoire des combats et des victoires de l'Eglise*. Alcasar, M. Bossuet, le P. Lallemant ont cherché dans l'histoire l'accomplissement de ces divins oracles; et on ne peut nier que plusieurs de leurs explications n'aient beaucoup de dignité et de justesse. On peut consulter encore l'*Apocalypse expliquée par l'histoire ecclésiastique;* par M. de la Chétardie, et un autre ouvrage d'un savant Anglois sur le même sujet (*a*) M. Bossuet observe qu'en rapprochant

Quatrième édit. en 1708.

terrasse l'incrédulité, qui touche, qui éclaire les fidèles. « Lorsque je lis saint Paul, dit saint Jérôme, je n'entends » que des coups de tonnerre, je ne vois que les sillons » de la foudre. » *Paulum quotiescunquè lego, videor mihi non verba audire sed tonitrua; quocunque respexeris fulmina sunt* (ad Pammach, Epist. 50.) L'Epître à Philémon est, au jugement d'Erasme, un modèle parfait dans le genre épistolaire.

(*a*) *Histoire générale de l'église chrétienne depuis sa naissance jusqu'à son dernier état triomphant dans le Ciel tirée principalement de l'Apocalypse de saint Jean. Ouvrage traduit de l'anglois de M. Pastorini, par un Bénédictin de saint Maur.* A Rouen, chez le Boucher. 1777, 3 vol in-8o. — On peut voir aussi une *Explication de l'Apocalypse*, par l'abbé Pothier, Liége 1794, ouvrage qui a essuyé des critiques et reçu des éloges: il y a des vues neuves et hardies, de grands tableaux et des rapprochemens remarquables.

les événemens des premiers siècles avec les visions de l'Apôtre, depuis le douzième chapitre jusqu'au dix-neuvième, on croit lire plutôt une histoire qu'une prophétie. M. l'Evêque de Sisteron remarque, que si ces prédictions eussent trop clairement annoncé la destruction de Rome, les persécuteurs en auroient été plus furieux. Mais, indépendamment de toute explication, la grandeur et la puissance du Souverain Maître, l'éclat de ses vengeances, la persévérance du juste couronnée, le fruit de la tribulation et des souffrances, la récompense des vertus, la punition des méchans y sont peints comme dans un tableau. C'est par-là que cette lecture est si propre à donner aux ames cette paix précieuse que S. Jean leur annonce dès le commencement du livre, comme le fruit certain d'une sérieuse méditation des vérités éternelles (*a*). La force et l'énergie du style asiatique, soutenue de toutes les richesses de la langue Grecque, augmente infiniment la vivacité des couleurs et la hardiesse des images. On découvre par-tout l'Eglise vengée ou triomphante, presque au même moment que nous la voyons gémir sous le poids des persécutions. Car c'est là le centre commun, où il n'y a point de vision ni de prophétie qui n'aboutisse. C'est de ce centre que sort réciproquement une douce lumière qui perce les ténèbres des symboles énigmatiques, qui aide à en pénétrer le mystère, qui répand au moins l'admiration l'assurance, la consolation, la joie dans les

(*a*) *Joanes septem Ecclesiis, quæ sunt in Asiâ. Gratia vobis et pax ab eo qui est, et qui erat et qui venturus est.* Apoc. 1.

ames, lors même qu'on ne démêle pas d'une manière distincte, toutes les circonstances de la prédiction ou de l'événement qui les produit. Le prologue et les sages avis aux Evêques d'Asie, qui comprennent trois chapitres, sont clairs, simples, touchans, pleins de choses, et ne méritent assurément point le reproche d'obscurité. Enfin la divinité de Jésus-Christ y est si clairement établie, elle y est exprimée dans un grand nombre d'endroits avec tant d'énergie dans les paroles et de magnificence dans les images, que par-là seul ce livre est d'une importance extrême, et un monument précieux contre les Ariens anciens et modernes. « Ceux qui ont le goût de la piété, dit » M. Bossuet, trouvent un attrait particulier
Explic. de l'Apoc. » dans cette admirable révélation de S. Jean.... » Malgré les profondeurs de ce divin livre, on » ressent en le lisant, une impression si douce, » et tout ensemble si magnifique de la majesté » de Dieu; il s'y trouve des idées si hautes » du mystère de J. C., une si vive recon- » noissance du peuple qu'il a racheté par son » sang, de si nobles images de ses victoires » et de son règne, avec des chants si mer- » veilleux pour en célébrer les grandeurs, » qu'il y a de quoi ravir le ciel et la terre.... » Toutes les beautés de l'Ecriture sont ramas- » sées dans ce livre; tout ce qu'il y a de plus » vif, de plus touchant, de plus majestueux » dans la loi et dans les prophètes, etc. »

ARTICLE IV.

Erreurs physiques reprochées à l'Écriture.

§. I.

(298) D. Peut-on croire qu'un livre inspiré, quant aux dogmes et aux règles de morale, contienne quelques erreurs dans les choses indifférentes au culte de Dieu et au salut des hommes?

R. Quelques auteurs ont cru que rien n'obligeoit à nier cette possibilité; mais la sagesse veut qu'on ne reconnoisse aucune erreur dans un ouvrage aussi respectable, à moins que cette erreur ne soit certaine.

(299) D. N'y a-t-il pas dans l'Ecriture un grand nombre d'erreurs physiques, des passages absolument contraires aux découvertes modernes et au vrai système du monde?

R. Nous n'en connoissons pas. Tous ceux qui ont mûrement considéré ces prétendues erreurs, se sont convaincus qu'elles n'existoient que dans l'imagination des philosophes, et de quelques interprètes prévenus, entre lesquels nous sommes fâchés de devoir placer Dom Calmet (*a*).

(*a*) C'est sur-tout l'Histoire de la création que ce célèbre commentateur s'est plu à embrouiller, en attribuant à Moïse des opinions fausses sur la physique du monde: mais quand on examine le texte, on est surpris de n'y pas trouver ce que le savant Bénédictin a cru y voir. La physique de Moïse est la plus simple, la plus modeste, la plus sûre qui ait jamais été écrite. Moïse est le seul écrivain qui ait mis en pratique ce sage avis que M. d'Alem-

(300) D. Pourquoi donc saint Augustin dit-il en termes exprès, que le Saint-Esprit n'a pas prétendu nous enseigner l'astronomie et les secrets de la nature ?

R. Quoique le Saint-Esprit n'ait pas voulu faire de l'Écriture une école des sciences humaines, il est apparent qu'il n'en a parlé que selon les idées vraies. La réponse de saint Augustin est excellente contre des raisonneurs qui combattroient les Livres saints par les élémens d'Euclide ou la physique de Newton, mais elle ne prouve pas qu'il y ait effectivement dans ces livres quelque erreur que ce soit. Le saint Docteur dit expressément que les auteurs sacrés ont très-bien connu l'état des choses dont ils parloient (*a*). Or, le moyen de croire qu'ils aient voulu nous dire le contraire de ce qu'ils savoient ? (*b*)

bert donne aux savans modernes. « Comment expliquer » ce qu'on ne comprend pas, si ce n'est en disant : *Dieu » l'a voulu ainsi ?* » Moïse est le seul auteur qui ait écrit sur la physique avec autorité et des titres respectables ; aussi le monde de Moïse je veux dire, son récit de la création, est en considération même chez les infidèles, depuis 5000 ans ; tandis que les systèmes les plus ingénieux se sont évanouis en se dévorant les uns les autres.

(*a*) *De figurâ cœli dicendum est, id scisse autores nostros, quod veritas habet, sed Spiritum Sanctum qui per eos loquebatur, noluisse ea docere homines nulli ad salutem profutura.* De Gen. ad litt. L. 2, n.° 20.

(*b*) Le savant Muratori en parlant de ces sortes de questions, raisonne d'une manière qui mérite de trouver place ici. *Multa in utriusque Testamenti libris habentur, quæ referri possunt ad Physicam, ad Astronomiam, ad Historiam profanam, ad Chronologiam. Turpiter erret, qui in ejus generis notionibus reverà hallucinatos prophetas arbitretur, et documentis eorum habere fidem nolit, aut falsi litem intendat ; caussatus tantummodò non eam Deo fuisse mentem, ut nos eru-*

§ II.

(301) D. N'est-il pas dit dans l'Écriture qu'il y a des eaux au-dessus du firmament, que la lumière fut produite avant le soleil, que la lune est un grand astre, que les étoiles sont innombrables, que la tour de Babel alloit jusqu'au ciel, etc.?

R. Ceux qui parlent tant du firmament et des eaux supérieures, n'entendent point ce qu'ils censurent. Le mot *firmamentum* selon saint Basile, saint Anselme, le vénérable Bède Procope, Rupert, le P. Petau, etc. se prend pour l'air qui soutient les nuées, et qui, selon l'expression de Job, les empêche de se précipiter sur la terre : *Qui ligat aquas in nubibus suis, ut non erumpant pariter deorsùm.* Job. 26. Le mot Hébreu rakiah, signifie ce qui est *étendu, déployé,* etc. — Quelquefois le firmament est pris pour tout l'espace que

ditione profanâ imbueret atque, inutilem rerum scientiam per suas scripturas revelâret. Certè non ista ad salutem necessaria sunt, et in se considerata, minimè pertinent ad fidem. Sed quia à scriptoribus falli nesciis et divino spiritu afflatis, consignata litteris fuêre, atque errorem in Prophetis sive fallaciam suspicari nefas est; idcircò hujusmodi etiàm documenta certissima credenda sunt. Neque sanè ferendi Arminius et Episcopius Remonstrantium primipili, affirmare ausi, scriptores sacros in rebus levibus, et nihil ad salutem pertinentibus, memoriâ aut ignorantiâ labi potuisse, et reverâ fuisse lapsos. Absit, ut hâc temerariâ medicinâ apparentibus quibusdam sacrorum librorum contradictionibus atque difficultatibus consulamus, quandò tot aliæ rationes æquè commodæ et innocuæ occurrunt, quibus divinarum Litterarum veritas et auctoritas à suspicione falsi et erroris liberetur. Idem dicendum de aliis physicis atque historicis opinionibus. De Moderamine ingenior. L. 1, c. XXI.

nous découvrons en élevant les yeux aux cieux, comme dans le ♈. 17 du 1 chap. de la Genèse. — En prenant la signification de *firmamentum* dans toute sa rigueur, elle se vérifie encore très-bien à l'égard des étoiles qui sont effectivement dans une position fixe et immuable, gardant toujours la même disposition respective, et ignorant les vicissitudes des planètes; et enfin à l'égard de l'état du ciel en général, invariablement affermi dans sa marche et sa disposition (p. 41, 64). — Saint Ambroise cherche les eaux supérieures beaucoup au-delà des nuées; il pense à peu près comme Newton, et donne à ces eaux la même destination, quoiqu'il ne les tire pas des comètes. Newton croit que les queues des comètes entretiennent l'atmosphère et l'humidité des planètes; que sans ces queues, la terre seroit déjà sans eau (*a*). Quoiqu'il en soit de cette idée, elle est bonne à prouver qu'on a eu tort de reprocher à l'Écriture d'avoir parlé d'eaux supérieures à notre atmosphère, puisqu'en voilà également dans la physique moderne.

Hexameron, L. 2. ch. 3.

Le corps qui répandoit la lumière avant la production du soleil, étoit une masse ignée et terrestre, dont le soleil, la lune et les planètes furent tirés; il n'y a là rien que de simple et de naturel. Peut-être aussi la matière lumineuse fut-elle répandue dans l'espace, avec un mouvement progressif, sans l'existence d'aucun corps igné, comme, selon quelques astro-

(*a*) Les corps des comètes sont destinés, selon lui, à nourrir le soleil. Voyez les *Observations phil.* p. 162. Les deux pensées sont également fausses, et appuyées sur des suppositions qu'il est aussi aisé de nier que de faire.

nemes, elle est répandue dans la voie lactée. De quelque importance que soit le soleil, ce grand dépositaire de la lumière et de la chaleur, il est certain qu'il n'en est pas la source exclusive. Le feu qui sort du caillou, la chaleur que donnent les combustibles, la lumière phosphorique, celle qui naît de nos bougies, ne lui appartiennent pas. tu-

La lune, qui nous éclaire plus que toutes les étoiles ensemble, est pour nous un *très-grand luminaire*, même le plus grand après le soleil, par son utilité et la lumière qu'il envoie à la terre. *duo luminaria magna.* Gen. 1.

Les étoiles visibles sont très-difficiles à compter, 1.° à cause de l'irrégularité de leur position, et de leur dispersion en différentes figures dont les limites se confondent, 2.° à cause de la vivacité de leur lumière qui peint leur image dans l'œil, de manière que l'ébranlement y dure quelque temps; en sorte qu'en promenant la vue dans le ciel, nous portons à droite et à gauche l'empreinte encore subsistante des étoiles précédentes, d'où elles deviennent en quelque sorte innombrables (*a*).... La dimi-

(*a*) Aussi n'y a-t-il pas deux astronomes qui s'accordent dans la détermination du nombre des étoiles. Sans parler des calculs des anciens; depuis l'usage du Télescope, Kepler a compté 1393 étoiles bien visibles et distinctes dans les deux hémisphères célestes : Riccioli en a trouvé 1437; le P. Pardies 1491; de la Hire 1576; Bayer 1716; Royer 1805; Hevelius 1888; Flamsted 3000. Rheita, fameux astronome de Cologne, assure en avoir vu plus de 2000 dans une seule constellation; Galilée prétend en avoir découvert 900 dans une petite partie d'Orion. M. de la Caille 9800 dans une partie du ciel austral. Le P. Mayer proteste en avoir vu, en 1777, plus de 200 dont personne n'a jamais entendu parler; en 1785 Herschel en

nution graduée de leur éclat en annonce une prodigieuse multitude d'invisibles. L'Ange avoit donc raison de dire à Abraham : *Comptez-les si vous le pouvez.*

Suspice cælum, et numera stellas, si vales. Gen. 15.

Être élevé jusqu'au ciel, c'est être élevé fort haut. Il faut avoir le génie de Voltaire pour inférer de là, que la tour de Babel touchoit *la lune ou la planète Vénus.* Le cheval de Troie alloit sans doute aussi jusque-là :

—Immensam Calchas attollere molem
Roboribus textis, cæloque educere jussit.
Æneid. 2.

Ainsi qu'une tour du palais de Priam :

Turrim in præcipiti stantem, summisque sub astra
Eductam tectis. 2. Æneid.

On admire depuis long-temps ces beaux vers de Racine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre, il portoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre ;
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

découvrit 1300 nouvelles, précisément dans la classe des *Nébuleuses*, etc. etc. Et ces mêmes gens ne se sont pas toujours tenus au même compte. D'où il s'ensuit que non-seulement les étoiles en général, mais les étoiles même visibles, et exposées depuis cinq mille ans aux deux yeux de cinq cents millions d'hommes, sont réellement innombrables ; que Dieu seul en connoît la multitude déterminée, comme dit David, et les appelle toutes par leurs noms : *Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat.* Psal [illegible].... 3. Nouvelle preuve, que les assertions de l'Ecriture regardées par les incrédules comme des erreurs, ont une force de vérité et de raison, supérieure à toutes les observations des savans et aux plus pénibles efforts des recherches humaines.

Mais Voltaire n'est point un admirateur stupide. Il examine les choses à fond, et se fait rendre compte des expressions : on ne sait pas trop ce que Racine *entend par le ciel. Est-ce la lune? Est-ce la planète de Vénus? Il y a loin d'ici là?*

(302) Le récit de la Genèse, et l'ordre que met Moïse dans la création, en disant que la terre fut créée d'abord, et le soleil avec les étoiles trois jours après, ne semble-t-il pas contredire l'idée que nous avons de la grandeur des astres, le système de Copernic et la pluralité des mondes? Le livre de Josué ne dit-il pas que le soleil s'est arrêté à l'ordre de ce général des Israélites?

R. Il ne répugne en rien qu'un ouvrier commence par une petite partie de son ouvrage, et qu'il finisse par la plus grande, surtout si la petite fait le but et l'intérêt de toute la machine, comme la terre, seul séjour des hommes, paroît être le morceau principal de la machine du monde. Peu importe que la terre soit en mouvement, et le soleil en repos; pourquoi un horloger ne feroit-il pas l'aiguille qui doit circuler, avant le quadrant qui reste immobile? (*a*). — Quant à la pluralité des

Ci-dessus, n. 81, et suiv.

Observ. phil. Entr. 4 et 5. — Ci-dessus, n. 81.

(*a*) Un auteur célèbre fait une réflexion pleine de solidité et de justesse. « Lidolâtrie la plus ancienne et la plus » générale a été celle qui a eu le soleil pour objet. Dieu » qui prévoyant jusqu'où la raison humaine s'obscurciroit, » voulut que, par l'histoire même de la création, les » hommes ne regardassent le soleil que comme un nou- » veau venu dans le monde, moins ancien que le jour, » moins âgé qu'une fleur, moins nécessaire qu'aucun des » effets qu'on lui attribue. » Duguet, *Explic. littér. de l'ouvr. des six jours*, p. 203. — Cette pensée profonde est

mondes, on a fait voir plus d'une fois que ce n'étoit qu'une imagination philosophique, un chimère éphémère qui ne peut soutenir un examen sérieux..... Le livre de Josué ne contredit pas plus l'immobilité du soleil (a), que Copernic lui-même, qui disoit constamment, comme tous les Astronomes le disent encore aujourd'hui : *Le soleil se lève, se couche, approche, recule.* Si Josué eût dit à la terre de s'arrêter, ce discours eût paru fort ridicule... Et pour ce qui est du fait même, c'est-à-dire, l'immobilité momentanée du soleil ou de la terre, quelle raison peut-on avoir de le rejeter? Cet événement sur lequel les philosophes se sont tant exercés, qu'est-il en comparaison des dix jours et des dix nuits que le soleil éclaira la Chine sans interruption, sous le règne d'Yao, selon les livres Chinois qui ont toute la confiance de ces mêmes philosophes, et qu'ils nous citent comme des preuves* irré-

* Ci-dessus. n. 167.

graie a des rapports sensibles avec les vers de Pelisson, que Fabricius a mis à la tête de sa *Pyrothéologie* :

Je te vois, soleil, je te vois,
Marcher avec l'éclat du Roi;
Mais quand ma vue en est blessée,
Un autre objet plus grand que toi,
Occupe toute ma pensée.
Je le sens, il est dans mon cœur,
Il ternit son éclat trompeur.

(a) Malgré toute la faveur où est actuellement ce système, nous sommes très-éloignés de le regarder comme une démonstration. Nous ne refuserons cependant point d'écouter avec docilité ceux qui auront lu les *Observations* sur cette matière, imprimées à Paris, 1778, et à Liège, 1788, et qui les auront condamnées après les avoir examinées sans partialité et sans préjugé. *Journ. hist. et litt.* 1 Juin, 1786, p. 177. *Dict. hist.* Liége, 1794, art. *Copernic.*

fragables de l'antiquité de cet empire? Mais le fait consigné dans la Bible a une caution un peu plus respectable, il est d'accord d'ailleurs avec les principes des juifs et des chrétiens, et même les physiciens les plus célèbres qui, d'après Leibnitz, Newton, d'Alembert, etc. admettent dans bien des choses, même naturelles, l'action immédiate de la Divinité, et enfin de tous les hommes qui raisonnent sans prévention : car malgré tous les systêmes d'attraction et de projection, il demeure vrai que la marche réelle ou apparente du soleil est plus étonnante que ne seroit son repos, et qu'ainsi un moment d'immobilité n'est qu'une courte interruption d'une merveille subsistante.*

* Ci dessus, n. 41.

(303) D. Comment la physique s'accorde-t-elle avec les assertions suivantes : Que le fiel d'un certain Poisson a la vertu de chasser le démon, qu'il y a une montagne d'où l'on voit tous les royaumes de la terre ; que l'arc-en-ciel n'a pas existé avant le déluge ; que l'ânesse de Balaam avoit la faculté de parler ; que Nabuchodonosor fut changé en bête ; que les étoiles du ciel tombèrent sur la terre (ce qui, vu leur grandeur est impossible), etc.

R. Le foie dont la fumée préserva Tobie des attaques du démon, n'étoit qu'un signe extérieur dont Dieu voulut se servir pour opérer ce miracle en faveur d'un homme juste. C'est ainsi que Jésus-Christ se servit de boue pour guérir l'aveugle-né ; c'est ainsi que la piscine de Siloé guérissoit les malades ; c'est ainsi que Naaman fut guéri de la lèpre en se lavant dans le Jourdain. Le Maître des créatures les emploie comme bon lui semble. — Il

se peut cependant que la fumée de ce foie ait eu effectivement quelque vertu naturelle, pour dissiper des dispositions physiques qui provoquent et facilitent l'action des mauvais esprits (a). Et c'est la raison pour laquelle les théologiens permettent d'associer aux exorcismes des remèdes naturels.

Et ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum. Matt. iv, 8.

Il n'est dit nulle part que d'une montagne on puisse découvrir tout l'univers. Il est dit simplement, que sur une montagne très-haute le démon montra à Jésus-Christ tous les royaumes de la terre, et la gloire qui les distinguoit. Pour cela, il suffit qu'il ait montré de la main : de ce côté-ci est l'empire Romain, là celui des Perses, ici la Syrie, là les Indes, et ainsi du reste. Il est évident par le texte, que le démon a montré les royaumes comme leur gloire : or, de cette montagne on ne voyoit pas la gloire ; on n'y voyoit donc non plus l'étendue des empires. — on peut supposer aussi que sous diverses images et emblêmes de splendeur et de puissance, le démon fit paroître d'une manière rapide et caractérisée les principaux royaumes de la terre. Ce que semblent indiquer les mots *in momento temporis* (Luc 4), *et gloriam eorum*. (Matth. 4).

Hist. du Ciel, T. 1, p. 13.

Il y a des Naturalistes qui pensent qu'effectivement il n'y avoit point d'arc-en-ciel avant le déluge, parce que, selon eux, il n'y avoit point de nuages : mais quoi qu'il en soit

(a) C'est la réflexion d'un interprète estimé. *Ad mutandam eam corporis dispositionem, quæ dæmonis insidias et vim proniores reddebat, ad temperandum v. g. libidinis æstum, ad mentis serenitatem servandam, etc.*

de ce sentiment, l'Ecriture ne dit rien qui le favorise. Dieu, en choisissant une chose déjà existante pour servir de signe remémoratif à sa promesse, a fait ce que nous faisons tous les jours. On prend des arbres, des maisons, des rivières pour marque de séparation d'un territoire avec un autre. On convient de faire pour telle fin, certaine chose qu'on faisoit déjà auparavant. Des pierres qui n'avoient aucune signification, sont devenues un monument de l'alliance entre Jacob et Laban, etc. — L'arc-en-ciel étoit aussi nouveau pour tous ceux qui devoient naître après le déluge, que s'il n'avoit pas été auparavant. Gen. 31.

Il est dit expressément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse de Balaam, et ces paroles suffisent pour réfuter l'imagination qui attribue à cet animal la faculté de parler. — Quel inconvénient ou impossibilité y a-t-il que celui qui donne le mouvement à toute la nature, l'imprimât pour un instant à l'organe d'un animal; comme il eût pu l'imprimer à quelque être inanimé? On ne voit pas pourquoi il seroit plus indigne de Dieu de faire parler un animal, que de faire entendre une voix en l'air ou de se servir d'un autre signe pour intimer ses volontés. Peut-être Dieu choisit-il ce moyen comme le plus propre à humilier et à faire rentrer en lui-même ce prophète aveugle et insensé. S'il n'en parut pas fort étonné, c'est que l'excès de sa colère lui ôta l'usage de la réflexion; ou que professant lui-même la magie, il crut d'abord qu'en cela il y avoit quelque secret de son art. *Aperuitque Dominus os asinæ, et locuta est.* Num. xxij, 28.

Nabuchodonosor n'eut que les appétits de

la brute, il en affectoit la demeure et les alimens. Le séjour des forêts, durant l'espace de sept ans, doit avoir différencié à un certain point sa figure d'avec celle des autres hommes, lui avoir donné un aspect sauvage et effrayant; comme on l'a observé dans la fille de Châlons, l'homme sauvage d'Hanovre, etc.

Les étoiles dans l'Ecriture sont figurément les hommes illustrés par la science et la vertu (*a*); et dont la chute par-là même est plus funeste dans des temps de séduction et entraîne la multitude par l'exemple. Dans le sens littéral on appelle aussi étoile tout ce qui brille dans le ciel; comme l'étoile des trois Mages, qui ne fut qu'un météore igné et extraordinaire (*b*). Plusieurs interprètes par ces étoiles tombantes entendent des flocons de matières enflammées, ressemblans à des étoiles qui se précipiteront sur la terre et en produiront l'embrasement. Le célèbre Scheutzer, dans les gravures de sa *Physica sacra* en présente un tableau expressif.

(*a*) *Qui docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellae.* Dan. 12.

(*b*) Chez les auteurs profanes le mot *étoile* en grec, ἀςὴρ, en latin, *stella*, signifie très-fréquemment un météore. Il est pris en ce sens dans ces vers d'Homère.

Οἷον δ'ἀςέρα ἧκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω
Η ναύτῃσι τέρας, ἠὲ ςρατῷ εὐρεῖ λαῶν.

Iliad. L. IV. v. 75.

Et dans ceux-ci de Virgile.

Sæpè etiàm stellas, vento impellente videbis
Præcipites cœlo labi, etc.

Georg. L. I. v. 365.

(304) D. Peut-on dire sans erreur, que les serpens se laissent enchanter; que les fourmis amassent du blé pour se nourrir en hiver; que le lièvre rumine; qu'il existe un oiseau nommé *gryphon*; que l'action du feu réduit l'or en poudre; que le sel s'évanouit; que le grain de blé meurt en terre?

R. C'est une chose certaine que les Américains charment les serpens; et la race des psylles se trouve encore en Afrique; on en voit en Egypte qui manient tous les jours des vipères et les serpens les plus redoutés, sans en craindre ni en ressentir aucun mal (*a*). Mais il en est aussi qui ne se laissent pas charmer: et l'Ecriture-Sainte qui nous dit l'un et l'autre (*b*), est ici comme ailleurs conforme à la physique et au témoignage des voyageurs. « Le » basilic, dit M. Bauce, est une espèce de » serpent qu'on ne peut charmer, pour l'em» pêcher de faire du mal, ni rendre sensible » au pouvoir de la musique. Mais on voit sou» vent d'autres serpens apprivoisés de cette » manière, et tous les voyageurs qui ont été » en Egypte, la savent très-bien ». *Voyage*

(*a*) « Ces gens-là (espèce de joualeurs en Egypte), » dit Thévenot, sont fort ignorans et cependant il ont » des secrets qui surprennent les plus habiles gens, et » plusieurs croient que ce sont des secrets de magie. » *Voyage du Levant*, ch. 73. Il prouve ensuite que le poison n'a point été ôté, comme quelques-uns l'ont avancé, et parle d'une opération plus étonnante encore.

(*b*) *Furor illis secundùm simulitudinem serpentis, sicut aspidis surdæ et obturantis aures suas, quæ non exaudiet vocem incantantium, et venefici incantantis sapienter.* Psal. 57. — *Quia ecce ego mittam vobis serpentes regulos quibus non est incantatio, et mordebunt* vos. Jérem. 8.

aux sources du Nil, t. 9, p. 137. Si nous en croyons des relations très-modernes et très-circonstanciées, les serpens des Indes se laissent captiver par les douceurs de l'harmonie, se montrent sensibles à l'accord des sons, et en expriment la cadence par le mouvement de la tête. (*a*)

Parat in æstate cibum sibi, et congregat in messe, quod comedat. — Præparat in messe cibum. Prov. 6 et 30.

L'Ecriture dit précisément que la fourmi pourvoit à sa nourriture, et qu'elle amasse du grain durant la moisson; ce qui est très-exactement vrai et conforme aux observations anciennes et modernes. Il est apparent que la provision sert aux fourmis, jusqu'à ce qu'elles soient engourdies par le froid de l'hiver; peut-être leur sert-elle encore au réveil. Les observations contraires ne sont pas assez constatées ni généralement reconnues (*b*). Il est faux

(*a*) J'ai en main un témoignage qui paroît absolument incontestable, où cette propriété des serpens de la Côte de Coromandel et de Malabar est décrite dans le plus grand détail. On en voit des preuves multipliées dans les *Essais historiques sur l'Inde*. Les Portugais appellent ces serpents : *cobra de capello*. V. Le *Dict. hist.* Art. ANGITIA. — Je ne prétends pas dire cependant qu'on ne charme pas aussi les serpens, comme d'autres animaux, par des pratiques superstitieuses et magiques. Bodin, tout incrédule qu'il est d'ailleurs, rapporte dans sa *Démonomanie*, bien des faits favorables à cette ancienne et autrefois générale opinion. On peut voir Léonard Vair, dans son ouvrage *De Fascino*; *Thiers*, *Traité des superstitions*; *Dict. hist.* art. ASMODÉE, BODIN, BROWN, DELRIO, HAEN, OPHIONÉE, MAFFÉE, MEAD, SPÉ.

(*b*) On pourroit croire que Réaumur a observé les fourmis d'une manière assez superficielle. Il paroît qu'elles ne s'engourdissent que dans les allées supérieures de leurs très-étendues et profondes habitations (voyez le *Journ. hist. et litt.* 15 Décemb. 1784, p. 578). Si Réaumur n'a pas trouvé leurs greniers, Aldovrandus assure les avoir vus de ses propres yeux; Derham en raconte des particularités curieuses. Ces noms en valent bien d'autres; et cent té-

qu'elles consument sur-le-champ tout ce qu'elles ont amassé. Le travail, la diligence, l'économie de cette petite république l'a toujours fait regarder avec raison comme un modèle à proposer aux paresseux. Que les fourmis travaillent pour être logées en hiver et pour vivre en été, ou pour avoir des provisions en hiver, elles n'en sont pas moins laborieuses.

On ne peut déterminer qu'en devinant, quels sont la plupart des animaux dont parle Moïse dans le Lévitique. Les Juifs ne le connoissent plus, et ceux des commentateurs qui ont le plus étudié cette matière, sont les plus persuadés qu'il n'y a rien de certain. On ne sauroit donc dire si le mot hébreu est bien rendu par celui de *Lepus*. — Les naturalistes sont si peu d'accord sur la rumination du lièvre, que dans le nouveau *Dictionnaire d'Histoire naturelle* de M. Valmont, le lièvre rumine à l'article *Ruminans*, et ne rumine pas à l'article *Lièvre*. Si la rumination parfaite suppose deux estomacs, il n'est point dit que sans cela il n'y ait point une certaine manducation répétée, et un rappel des alimens qu'on puisse nommer *rumination*. Peyerus cite plusieurs hommes qui ruminoient. L'on en a vu un à

Lévit. x. 6.

moins négatifs n'en valent pas un qui a vu le fait. Tandis qu'on refuse cet instinct de prévoyance aux fourmis, on l'accorde libéralement aux grillons-taupes *, insectes bien moins actifs, moins laborieux, et qui ne sont pas, comme les fourmis, unis en forme de république par des travaux, et des intérêts communs. Les termès ou fourmis blanches emmagasinent bien certainement; le moyen d'en douter après la description détaillée que nous a donnée un témoin oculaire de leur travail et de leurs ouvrages? (voyez le *Mémoire pour servir à l'histoire des termès*, par M. Smeathman, Paris, 1786).

* Dict. d'Hist. nat. art. Grillon Taupe.

Bristol, en 1757. Dans quelques oiseaux, le gosier et le jabot font l'office de la rumination. Aristote, *Histoire des animaux*, livre 3, chap. 21, paroît mettre le lièvre dans la classe des ruminans. Car cet ancien naturaliste observe qu'il a dans son estomac le *coagulum*, la présure ou la caillette, qui ne se trouve que dans les animaux qui ruminent. Bartholin, dans son *Anatomie*, assure aussi que la conformation extraordinaire de l'intestin nommé *cœcum*, supplée en quelque façon, dans le lièvre, au double estomac d'où résulte la rumination. Le savant Scheutzer remarque que le lièvre rumine ainsi que le lapin; que le ventricule de ces animaux est plutôt double que simple.

Le *grips* de l'Arcadie est une espèce de vautour très-réel et très-connu en Asie. C'est une ignorance grossière de prendre cet oiseau pour le gryphon de la fable; le mot grec Γριψ, veut dire *qui a le bec crochu*, et le mot hébreu signifie un épervier.

Les chimistes ne doutent pas qu'Aaron n'ait pu réduire en poudre le veau d'or par l'efficace du feu. Voltaire le nie : le célèbre Stahl lui oppose son expérience, et lui apprend que *le sel de tartre mêlé au soufre, dissout l'or au point de le réduire en poudre qu'on puisse avaler*. Les plus habiles chimistes, Senac, Baron, Macquer sont d'accord sur ce point. Le Père Emmanuel assure en avoir vu l'expérience à Milan.

Il n'est dit nulle part, que le sel s'évanouit, mais bien que s'il s'évanouissoit ou perdoit sa force, on ne pourroit pas la lui rendre, et

qu'il ne seroit plus bon à rien : ce qui est exactement vrai. Si le marbre s'amollissoit, il ne seroit pas propre à bâtir.

Il est de fait que le grain de blé se dissout en terre, et que s'il restoit entier, il ne produiroit rien. Et il en est ainsi de toutes les semences. « Les lobes (dit Valmont de Bo» mare, *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, » imprimé en 1769, art. *Plante*) après s'être » épuisés au profit de la jeune plante, se pour» rissent et se dessèchent. Il en est de même des » feuilles séminales.... Quand leur service est » fini, elles se fanent, etc. » Le grain n'existe plus lorsque la nouvelle plante est formée. Qu'est-ce que le grain proprement dit, sinon l'abrégé de la plante, c'est-à-dire, la plante déjà dessinée, et préexistante dans toutes ses parties? Le moyen de concevoir que cette plante soit encore dans le grain après en être sortie? — Il faut qu'on ait une bien mauvaise cause à défendre, pour être réduit à assembler de pareilles frivolités, et les donner pour des objections sérieuses. Lorsqu'on a la patience de les entendre, on croit assister à la plaisante conférence dont parle le *Spectateur Anglois*. Quatre incrédules de la lie du peuple, assemblés à un dîner, censurent l'Ecriture-Sainte. Le Boulanger s'élève fortement contre ces paroles : *Non ex solo pane vivit homo* : puisque le pain seul peut, absolument parlant, suffire à la nourriture de l'homme. Le matelot dit qu'il a fait le tour du mon de avec l'amiral Anson, sans voir la *Mer rouge*. Le Fripier condamne le festin de Cana. Le maçon soupçonne que le hasard pourroit bien avoir bâti le monde, etc.

Encore ces gens-là renfermoient-ils en quelque sorte leurs idées dans la sphère de leur profession (*a*).

CHAPITRE III.

PREUVES DU CHRISTIANISME.

(305) D. Outre les caractères de vérité que l'Evangile porte en lui-même, et l'authenticité des livres qui en transmettent les dogmes, sur quelles autres preuves sa croyance est-elle fondée ?

R. Sur les faits les plus incontestables ; tels que sont les miracles, l'accomplissement des prophéties, la propagation de l'Évangile, les Martyrs, etc.

ARTICLE PREMIER.

Les Miracles.

§. I.

(306) D. Qu'est-ce qu'un miracle ?

R. C'est un événement qui n'a pu arriver

(*a*) Tandis que des ignorans ou des esprits faux prétendent découvrir des erreurs physiques dans l'Écriture, les plus grands génies y trouvent, en matière physique comme en toute autre, des lumières rares, sûres et profondes, telles qu'on en chercheroit en vain chez les plus bruyans philosophes. Le célèbre Bacon ne pouvoit admirer assez celles que renferme le seul livre de Job, qu'il appelle *Plenum et gravidum naturalis philosophiæ mysteriis. De Augm. Scient.* p. 25.

par aucune cause naturelle, qui est contraire aux lois constantes et reconnues de la nature, et qu'on ne peut attribuer qu'à l'Auteur et au Maître de la nature même.

(307) D. Les miracles sont-ils possibles?

R. En douter, c'est douter de la toute-puissance de Dieu, et dès-lors de son existence. Ou il faut se dire athée, ou reconnoître la possibilité des miracles.

(308) D. Des philosophes n'ont-ils pas enseigné que Dieu ne pouvoit violer les règles éternelles de la nature; qu'il est essentiellement ami de l'ordre; que tout miracle est un désordre physique, etc.

R. Quand les philosophes raisonnent de la sorte, ils ne s'entendent plus eux-mêmes. Quoi, Dieu ne pourra empêcher un roc de m'écraser, il ne pourra me soutenir sur les eaux, ni me conserver dans les flammes, quelques raisons qu'il puisse en avoir, parce que les lois de la nature ont posé les bornes de sa puissance! D'où viennent ces lois? Qui leur a donné une marche uniforme? L'ordre physique est l'ouvrage de Dieu; quand Dieu veut y déroger, il est très en ordre que cette dérogation se fasse, et il est en ordre qu'il le veuille quand des raisons dignes de sa sagesse l'engagent à le vouloir... Les lois de la nature périssent-elles par quelques exceptions passagères? La pierre cesse-t-elle d'être pesante, le feu brûlant, les eaux liquides, parce que dans un grand nombre de siècles, il y a quelques momens où ces qualités restent sans effet?.... Que deux hommes dont l'un sait nager, et l'autre ne le sait pas, tombent dans la mer;

que l'un par son adresse et sa force se sauve à la nage, et que l'autre soit sauvé par un secours miraculeux, il n'y a pas plus de dérangement à l'ouvrage de Dieu dans le second cas que dans le premier.... Que penser d'un petit être qui ignore comment il peut remuer le bout de son doigt, et qui décide sur ce que Dieu peut ou ne peut point faire dans le gouvernement du monde ?... Ecoutons un moment un des plus grands adversaires des miracles. « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire, » peut-il déroger aux lois qu'il a établies ? Cette » question sérieusement traitée seroit impie, » si elle n'étoit absurde. Ce seroit faire trop » d'honneur à celui qui la résoudroit négati- » vement, que de le punir; il suffiroit de » l'enfermer. »

J. J. Rousseau, Lettre de la Mont. p. 94.

(309) D. Quelle raison Dieu peut-il avoir de faire des miracles ?

R. Un Être infiniment saint, juste, bienfaisant ne peut manquer de motifs d'exercer quelquefois sa puissance contre le cours ordinaire des agens physiques; et pour nous renfermer dans les matières de religion, voici comme je raisonne ? Nous avons montré la nécessité d'une révélation, d'où nous concluons que Dieu veut la faire connoître; et si les miracles peuvent servir à ce dessein, Dieu a eu des raisons très-sages de les employer.

§. II.

(310) D. Les miracles peuvent-ils servir effectivement à prouver la religion ?

R. Comme les miracles sont des œuvres de

Dieu même, il est évident qu'il ne peut s'en faire en faveur de l'erreur. Il est donc aussi certain qu'une religion confirmée par de vrais miracles est la véritable, qu'il est certain que Dieu est ennemi de l'imposture et de la séduction.

(311) D. Ne dit-on pas que les démons, amis et propagateurs du mensonge, ont le pouvoir de faire des prodiges?

R. L'activité des démons ne peut être ni aussi bornée, ni aussi dépendante, ni aussi facilement arrêtée que celle des hommes, puisque ce sont de purs esprits : elle doit donc opérer des choses incomparablement plus surprenantes que tout ce que sauroit produire l'industrie humaine.

(312) D. Puisque le démon a le pouvoir d'opérer des choses qui sortent de l'ordre naturel, comment les miracles peuvent-ils servir de preuve à la révélation?

R. 1.° Quelque pouvoir que l'on attribue au démon, il y a eu des miracles, tels que la résurrection de Lazare, la résurrection de Jésus-Christ, etc. que le démon ne peut contrefaire, et qui sont évidemment l'ouvrage du Maître de la nature, qui vivifie tous les êtres, qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, qui étend son bras sur l'espace immense du néant comme sur le séjour de la vie (*a*).

(*a*) *Resurrectionem mortuis imperare, divinæ solius est potestatis*. Amb. in cap. 4. Lucæ. — M. Huet (*Démonst. évang. p.* 550), le P. Griffet (*Preuves de l'hist.*) démontrent la fausseté de toutes les prétendues résurrections rapportées par les Païens. — Fromman, dans son traité *De Fascino*, p. 1064, observe que le démon a tou-

2.° L'écriture, en nous parlant des prodiges opérés par les démons, les appelle de faux prodiges, des illusions, des mensonges (*a*). Voici à peu près à quoi on peut les réduire. 1.° au pouvoir de mouvoir, d'ébranler, de transporter les corps. Ainsi voyons-nous que Satan, ayant eu la permission de persécuter le serviteur de Dieu, Job, assemble dans les airs, et en fait tomber des feux qui consument tous ses troupeaux; il excite des vents et des tempêtes qui ébranlent, renversent la maison où la famille de Job est assemblée; et écrasent tous ceux qui s'y trouvent (*b*). 2.° A une agilité inconcevable. Les démons peuvent passer d'un lieu à un autre avec la même rapidité que la pensée d'un homme parcourt toutes les parties de l'univers : il n'est donc pas surprenant qu'ils puissent annoncer des choses qui se passent ou viennent de se passer dans des lieux très-éloignés. 3.° A une intelligence bien supérieure à celle de l'homme,

jours tâché d'imiter les vrais miracles, sur-tout la résurrection d'un mort, mais toujours vainement et à faux. Il en cite plusieurs exemples.

(*a*) *In signis et prodigiis mendacibus.* 2. Thess. 2, 9.

(*b*) Ceux qui ôtent aux esprits le pouvoir de remuer les corps, ne songent pas que le mouvement est une chose immatérielle; c'est une *force* qui n'a rien de la matière, quoiqu'elle s'exerce sur la matière, et dans la matière. Le mouvement n'ajoute et n'ôte rien au corps, il n'en fait donc pas partie. *Vis ista*, dit le célèbre Frédéric Hoffman, *quæ corporibus in motu imprimitur, certè non est alia, quàm immaterialis : nihil enim corpus, quandò celerrimè impellitur, materialitatis recepit, nihil illi additur vel derogatur.* D'où il conclut avec autant de clarté que de justesse : *Cùm itaquè spiritus sit substantia immaterialis, summè activa, quâ de causâ non posset vim suam communicare etiàm cum corporibus non intelligo.* Opuscula phys. varia, Venetiis, 1745, in-4.°, p. 124, § 4.

parce qu'elle n'est pas sujette à l'influence du corps, n'a pas besoin de son concours, et ne se ressent ni de son dérangement, ni de ses tardives et embarrassées commotions. C'est pour cela que Platon, Plutarque et la plupart des anciens philosophes les appellent *daimones*, c'est-à-dire intelligens, connoisseurs (a). 4.° A une grande connoissance de la nature et une expérience aussi longue que variée et bien suivie. De là vient qu'en examinant la conduite, le caractère et les dispositions des hommes, ils font des conjectures plus justes, devinent assez souvent, et même peuvent prédire quelquefois assez sûrement ce qui doit arriver en certaines circonstances. Mais ils ne peuvent prédire des choses qui ne doivent arriver que dans des temps éloignés, et qu'ils ne voient pas déjà comme préparées. 5.° On peut ajouter encore leur malignité; car si nous consultons les auteurs sacrés et les auteurs profanes, nous verrons que c'est sur-tout par des fléaux

(a) Et il en est ainsi de la force, de l'adresse et de toutes les facultés des démons, auxquelles leur chute n'a point dérogé, parce que ce sont des propriétés de leur nature. C'est l'observation de saint Grégoire, Pape, conforme d'ailleurs à tout ce que l'Ecriture-Sainte nous en apprend. *Quamvis enim internæ felicitatis beatitudinem perdidit, naturæ tamen magnitudinem non amisit, cujus adhùc viribus humana omnia superat.* L. 4, Moral. — *Non est super terram potestas quæ comparatur ei.* Job. 41. — On ne peut rien dire là-dessus de plus judicieux, ni qui pose la question avec plus de précision et la limite avec plus de prudence, que ces paroles de saint Augustin : *Non est putandum istis transgressoribus angelis ad nutum servire hanc visibilium rerum materiam, sed soli Deo..., Quid autem possint per naturam, nec possint per prohibitionem; et quid per ipsam naturæ suæ conditionem facere non sinantur, homini explorare difficile est, imò verò impossibile.* Lib. 3, de Trinit. C. 8 et 9.

et des désastres que les démons signalent leur pouvoir. Eusèbe de Césarée, dans son cinquième livre de la Préparation évangélique, nous en cite une grande quantité d'exemples tirés des auteurs païens. De tout cela il faut conclure que les démons sont très-capables de faire des choses très-surprenantes, sans que ce soient de vrais miracles, et qu'il faut apporter une grande attention pour se garantir de la surprise et de l'erreur. (*a*)

Exod. 14, 4. Reg. 20. 3.° Il s'agit des miracles opérés par l'invocation du vrai Dieu. Ainsi, Moïse invoque le Seigneur pour diviser les eaux de la mer rouge; Isaïe pour donner à Ezéchias une assurance miraculeuse de sa guérison; Elie pour ressusci-
3. Reg. 17. Act. 3. ter le fils de la veuve de Sarepta; ainsi, Pierre

(*a*) En général, le démon ne peut rien contre les règles de la nature. Il ne peut pas faire que le feu ne soit brûlant, que les corps ne soient graves, que l'air ne soit élastique, etc.; mais il peut par divers moyens empêcher l'effet visible de ces propriétés. S'il excite des tempêtes, ce n'est pas comme l'Auteur de la nature en commandant *ventis et mari*, en gouvernant l'air par l'action de sa seule volonté, en disposant à son gré des élémens, etc.; mais c'est en ouvrant quelque passage aux vents, en poussant quelques nuées, en condensant, ou raréfiant l'air par des secrets qui ne sont pas même totalement inconnus aux hommes. Un très-savant médecin qui plus d'une fois eut occasion d'observer le pouvoir du démon sur les corps, l'explique de la sorte. *Novit agentia jungere patientibus, tum vires agentium ità aggravare et exacuere, ut solito celerior et gravior prodeat effectus..... Non nisi per causas et modum naturalem efficere quidquam potest. Nam quidquid operatur, aut mera animi oculorumque illusio est, aut merus causarum naturalium effectus.* Abrah. Merklen. *Sylloge casuum medicinalium.* — Un célèbre physiologue fait la même observation. *Cùm tamen talia ac tanta operatur, non ea miraculosa, sed ex occultâ nobis naturæ potentiâ operatur.* Kircher. Mund. subt. p. 274.

commande ; au nom de Jésus-Christ, au paralytique de se lever et de marcher.

4.° Il s'agit des miracles employés pour faire connoître ou pour attester des dogmes que la raison ne pourroit pas découvrir, et auxquels elle ne pourroit pas atteindre d'elle-même, ou pour autoriser quelques points d'une morale pure, sainte et conforme aux lumières et à l'équité naturelles. Ainsi, la plupart des miracles de Jésus-Christ se font pour attester sa Divinité et sa mission en qualité de rédempteur et de législateur du genre humain. Il demande à l'aveugle-né s'il croit au Fils de Dieu : *Credis in Filium Dei ?* Il remontre aux Juifs Joan. 9.
que s'ils ne veulent pas en croire à sa parole, ils doivent en croire à ses œuvres : *Si mihi non vultis credere, operibus credite.* Il déclare Ibid. 10.
que la mort de Lazare servira à le faire connoître pour le Fils de Dieu : *Ut glorificetur Filius Dei per eam.* Les miracles étant le Ibid. 11.
plus digne langage de Dieu, ils ne doivent être employés que pour des choses dignes de Dieu.

5.° Quand les opérations du démon combattent la vérité, la religion, la vertu ; il y a toujours des moyens de se désabuser et de se défendre de la séduction. C'est ainsi que tout ce que les démons pourroient faire de merveilleux en preuve contre le christianisme, est réfuté d'avance par les miracles de Jésus-Christ et des Apôtres, par toutes les preuves qui démontrent la divinité de notre foi, et par l'avertissement que l'Ecriture nous donne qu'il se fera en effet des prestiges propres à induire

en erreur (a). C'est ainsi que les magiciens de Pharaon ne purent égaler les miracles de Moïse. C'est ainsi que, malgré les prodiges que le démon a pu faire pour autoriser le paganisme, il étoit aisé de s'en détromper par l'absurdité visible de ce culte insensé. Ceux qui se laissoient séduire et gagner à l'erreur, étoient, suivant le témoignage de l'Ecriture, des hommes aveuglés par leurs passions, qui ne cherchoient qu'à se maintenir en sécurité dans la voie de perdition (b).

§. III.

(313) D. L'histoire de tous les siècles n'est-elle pas remplie de faits controuvés qu'on a publiés pour des miracles ? Que n'a-t-on pas raconté d'Apollonius de Thiane ? N'a-t-on pas prétendu opposer ses miracles à ceux de Jésus-Christ ? Le diacre Pâris n'a-t-il pas eu la réputation de guérir les malades, et de donner des convulsions à ceux qui se portoient bien. Que penser de l'histoire des Vampires, si solennellement attestée ?

R. C'est très-mal raisonner que de dire : Il y a de faux miracles, donc il n'y en a pas de

(a) *Dabunt signa magna et prodigia, ità ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi.* Matth. 24. En général toutes les attaques livrées à la Religion, par-là même qu'elles ont été prédites, deviennent des preuves de la Religion. *Reminiscamini, quia ego dixi vobis.* Joan. 16. *Dico vobis priusquàm fiat, ut cùm factum fuerit, credatis*, Joan. 13.

(b) *In omni seductione iis qui pereunt, eò quòd charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierent : ideò mittet illis Deus operationem erroris ut credant mendacio.* 2. Thess. 2.

vrais. La raison veut qu'on forme une conclusion toute contraire, et qu'on dise : Il y a de faux miracles, donc il y en a de vrais ; puisque nous remarquons en toute chose que la fausseté est imitatrice de la vérité, et que l'imposture exprime la nature des événemens véritables. Jamais on ne se fût figuré de faux miracles, ni avisé d'en inventer, s'il n'y en avoit eu de réels. Qu'on ne dise pas que les merveilles de la nature et les secrets physiques ont donné l'idée des miracles : les miracles rapportés dans l'Écriture, et une infinité d'autres, n'ont aucun rapport avec des secrets naturels. — Il n'y a que la plus ignorante incrédulité qui puisse comparer les impostures d'Apollonius de Thiane avec les miracles de Jésus-Christ. Dupin, dans l'histoire qu'il a faite de cet Apollonius, observe comme Eusebe l'avoit déjà observé, 1.° qu'elle est destituée de témoins dignes de foi ; 2.° que la narration, où Philostrate rassemble, cent ans après la mort d'Apollonius, les mémoires de Damis son compagnon, a sensiblement le ton d'un roman, et que Philostrate n'a pas prétendu faire autre chose ; 3.° que les miracles attribués à Apollonius ont des caractères visibles de fausseté, et qu'il n'y en a pas un seul qu'on ne puisse attribuer à l'adresse, au hasard, ou à la supercherie ; 4.° enfin, que la doctrine de ce philosophe est contraire à la droite raison ; et qu'ainsi Dieu n'a pu l'appuyer d'aucun miracle. A cela nous ajouterons qu'Apollonius n'a point prétendu instituer la religion ; qu'il ne s'est point donné pour envoyé de Dieu ; qu'il n'a rien fait par l'invocation du nom de

Euseb. Tract. adv. Hieroclem.

Dieu; que sa mémoire et celle de ses prétendus prodiges s'est perdue chez tous les peuples, qu'il n'en reste aucun vestige, aucun monument, aucune tradition, même populaire, aucun effet et enfin aucun événement qu'on puisse leur attribuer, etc. C'est donc insulter le bon sens que d'opposer ces contes à des faits, dont l'authenticité a passé tant de fois par le plus rigoureux examen, qui ont converti le monde et qui ont paru à tous les hommes attentifs, être l'opération de la Divinité. — Les scènes scandaleuses arrivées au tombeau du diacre Pâris, de prétendus prodiges, absurdes et ridicules de leur nature, soutenus en vain par des intrigues et des récompenses, reconnus faux dès leur naissance, mille fois convaincus d'imposture, quelquefois suspectés de démonurgie, ont autant de ressemblance avec les miracles de l'Evangile, que les farces de l'opéra bouffon (*a*). — L'histoire des Vampires

Voyez son art. dans le Dict. hist.

(*a*) « Ne vous imaginez pas (écrit un Protestant judicieux, témoin de ces scènes humiliantes pour la nature » humaine) que la vertu émanée du corps du bienheureux Pâris ait la force de ressusciter des morts, de » rendre l'ouie à un sourd, de donner la vue à un aveugle de naissance, de faire marcher un cul-de-jatte. » Jamais elle ne s'est avisée de pareils prodiges; non. » C'est un abbé Becheran qui, couché sur le tombeau, » saute à se briser les os, et dans des accès convulsifs, fait » le saut de carpe sans se faire de mal. Ce sont des foux » qui avalent des charbons allumés, qui gobent comme » pêches cailloux gros comme le poing, que l'on frappe » des demi-heures sans qu'ils paroissent le sentir, qui » souffrent dix hommes marchant sur leur ventre, etc. » Je regarde tout cela comme des tours de passe-passe, » et j'ai vu dans mes voyages vingt joueurs de gibecière, » qui feroient nargue à cette vertu miraculeuse. » (*Rec. de litt. de phil. et d'hist. Amsterd.* 1730, *p.* 123). Quelques auteurs néanmoins ont cru y voir des effets attri-

preuve précisément qu'il a régné en Hongrie et dans quelques autres provinces (*a*), une maladie singulière, causée soit par la peur, soit par quelqu'autre raison, dont plusieurs personnes ont été attaquées ; que ces malades croyoient voir des esprits ou des revenans qui leur suçoient le sang ; que l'effet de ce délire étoit de les consumer peu-à-peu, jusqu'à ce qu'ils en mourussent, et qu'effectivement plusieurs en sont morts ; qu'on a trouvé en terre des corps qui n'étoient pas encore consumés, et qu'on disoit se gonfler du sang des vivans ; que les uns ont cru trouver dans tout cela des causes sympathiques, d'autres magiques (*b*), d'autres les effets de l'imagination. Quel rapport y a-t-il entre un événement de cette nature et l'histoire Evangélique ? Ceux qui, durant ces dernières années, ont examiné sur les lieux les preuves du Vampirisme, ont bien rebattu l'idée qu'ils en avoient. A peine le souvenir de ce phénomène subsiste-t-il dans

buables au père du mensonge. Voyez l'art. MONTGERON, dans le *Dict. hist.*

(*a*) C'est une erreur de croire que le Vampirisme n'a régné qu'en Hongrie, en Pologne et en Moravie. On en voit un exemple bien singulier et bien circonstancié dans le *Voyage* du P. Labat *aux îles françoises de l'Amérique*, T. 4, p. 137, édit. de la Haye, 1724. Les Tonquinois sont également imbus de la doctrine du Vampirisme. Voyez l'*Hist. nat. civ. et polit. du Tonquin*, par l'abbé Richard, 1778, t. 1.

(*b*) Entre autres, Charles-Ferdinand de Schertz, dans sa *Magia posthuma*, publiée en 1706, temps où les Vampires faisoient le plus de bruit. Si on doit ajouter foi à quelques faits qui paroissent bien avérés et qui ont de l'analogie avec d'autres antérieurement consignés dans l'histoire, cet auteur n'a pas écrit légèrement sur cette matière.

les villes de Hongrie, où on disoit qu'il avoit fait le plus de bruit; tandis que les hommes instruits, qui examinent les choses et les jugent sans prévention, sont aussi convaincus aujourd'hui des miracles de Jésus-Christ, qu'ils l'étoient du temps de Tibère et de Néron.

(314) D. Par quel moyen peut-on distinguer les miracles réels d'avec les miracles autorisés par la crédulité du peuple, et inventés par l'imposture.

R. Quand un miracle, 1.° est rapporté par des témoins oculaires; 2.° quand il est confirmé par l'aveu des écrivains du parti contraire; 3.° quand il a causé un événement mémorable qui sert à en constater la réalité; 4.° quand le bruit s'en répand avec éclat et avec uniformité de récit dans de vastes provinces ou dans le monde entier; 5.° quand il est publié par des gens non suspects, sans intérêt à inventer ou à accréditer le faux; 6.° quand ceux qui l'attestent donnent leur vie pour en défendre la certitude; quand, dis-je, toutes ces choses se trouvent réunies en faveur d'un miracle, il est insensé de le nier ou d'en douter.

(315) D. Découvrez-vous ces signes d'un vrai miracle dans ceux de Jésus-Christ?

R. 1.° Les miracles de Jésus-Christ sont rapportés par ses Apôtres et ses disciples, qui ont été les dépositaires de sa doctrine, et les témoins de ses œuvres. 2.° Ils sont avoués par les plus zélés adversaires du christianisme; Julien, Celse, Porphyre, les Thalmudistes n'en doutent pas (a). Freret a beau répliquer

(a) Voyez l'*Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des auteurs Juifs et païens*, par Bullet. — Le

que les Chrétiens reconnoissent aussi les prodiges des Païens. Il lui reste à prouver qu'il n'y a point eu chez les Païens des opérations magiques. Nous avons montré qu'il pouvoit y en avoir, et que ces sortes de prodiges n'avoient rien de commun avec les miracles de l'Evangile. 3.° Le monde converti à Jésus-Christ est un monument visible et subsistant de ses miracles ; si cette conversion s'étoit faite sans miracle, elle seroit elle-même, suivant la remarque de saint Augustin, le comble de tous les miracles. 3.° Une grande partie de la terre a retenti de l'histoire de ces miracles dans le temps même qu'ils s'opéroient. Saint Paul disoit au Roi Agrippa, en présence d'une grande assemblée, que certainement il n'ignoroit pas des choses si publiques et si connues (*a*). 5.° La publication de ces miracles exposoit les Apôtres aux plus grands outrages, aux souffrances et à la mort. Leur intérêt demandoit qu'ils en dissimulassent la vérité, et qu'ils prissent le parti du silence. 6.° Les Apôtres ont confirmé par leur mort le témoignage rendu aux miracles de Jésus-Christ. Tout ce que nos incrédules ont opposé à ces observations, a été victorieusement réfuté par M. Bergier; nous ne nous y arrêterons pas davantage. Jusqu'ici l'on n'a point répondu à

Certit. des preuves, 1. part. c. 3, 4, 5.

Témoignage des anciens Juifs et païens en faveur de la Religion Chrétienne, par M. Lardner. — *Vérité de la Religion Chrétienne, prouvée par le témoignage des païens*, par le P. de Colonia. — *L'Histoire Evangélique confirmée par la Judaïque et la Romaine*, par le P. Pezron.

(*a*) *Scit enim de his Rex, ad quem et constanter loquor : latere enim eum nil horum arbitror. Neque enim in angulo quidquam horum gestum est.* Act. 26.

l'ouvrage de ce célèbre Apologiste de la religion. L'on ne peut regarder comme une réponse la déclamation qui a paru sous le nom de *Conseils raisonnables* (a). Ces *Conseils* ont été réfutés dès qu'ils ont paru, (b) Une lettre insérée dans le *Recueil philosophique* a

(a) Le monde littéraire et le monde Chrétien étoient également attentifs à la réponse que feroient les philosophes à la *Réfutation de l'Examen critique* de Freret; ils avoient cru ou feint de croire que Freret ne seroit jamais solidement réfuté; ils avoient prôné son ouvrage comme un chef-d'œuvre de critique. *Voilà le plus grand coup*, disoit Voltaire, *qu'on leur ait porté.* Cependant la *Certitude des preuves du Christianisme* eut un succès qui épuisa en peu de temps cinq ou six éditions; elle fut traduite en d'autres langues; accueillie dans les pays étrangers avec la même faveur qu'en France; et l'incrédulité perdit un grand nombre de ses partisans; plusieurs écrivirent à M. Bergier pour le remercier de leur avoir dessillé les yeux, et mis au jour les impostures, les sophismes, les artifices du critique anti-chrétien. On sent de quel œil nos esprits-forts virent cette révolution. Il falloit répliquer et détruire la *Certitude des preuves*, ou s'avouer vaincu. Personne ne se présentant pour combattre, le vieux chef des philosophes, à l'imitation de ces vieux capitaines qui, dans les grands périls de la patrie, quittent leur retraite pour voler à son secours, se chargea de cette expédition. Il adressa à M. Bergier des *Conseils raisonnables*. Il fait parler de jeunes Bacheliers en théologie, qui, enseignant à être raisonnable, déraisonnent eux-mêmes à chaque instant, et qui sans s'inquiéter de ce qui a été dit et réfuté dans la *Certitude des preuves*, font un abrégé du *Dictionnaire philosophique*, de l'*Examen important*, du *Dîner du C. de Boulainvilliers*, *etc.* C'est ce qu'on a appelé *Conseils raisonnables*; jamais titre ne fut moins assorti au livre. On y touche au doigt l'embarras et la foiblesse du génie, lorsqu'il est employé à la défense d'une mauvaise cause. On croit voir un homme qu'une chute imprévue entraîne dans un précipice : il s'attache tantôt à une branche d'arbre, tantôt à une pointe de rocher, jusqu'à ce que tout lui échappe, et qu'il tombe au fond de l'abyme.

(b) *Réponse aux Conseils raisonnables*, A Paris, chez Humblot, 1771.

eu le même sort (*a*), ainsi que le diatribe plagiaire de Gibbon (*b*). Quant au *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*, ouvrage vaste et profond, on peut assurer d'avance que les incrédules n'essayeront pas même de le combattre par des raisons.

(316) D. Que faut-il penser du fameux passage de Flave-Joseph sur la personne et les miracles de Jésus-Christ?

R. S. Jérôme, Eusèbe, Isidore de Péluse, Sozomène, Suidas, Grotius, Huet, Casaubon, Isaac et Gérard Vossius, Ussérius, etc. n'ont pas douté que ce passage ne fût de Josephe. On peut voir là-dessus Huet, *Dém. évang. Prop.* 3. *n.* 11. (*c*). Mais s'il n'est pas de lui,

(*a*). L'auteur est réduit à répéter quelques objections auxquelles on a le plus victorieusement répondu, sans oser se plaindre ni même faire mention des réponses. S'il est vrai qu'on juge sainement des livres comme des hommes, par la nature de la société où on les voit engagés, on ne peut avoir qu'une très-mauvaise opinion de cette lettre. Elle se trouve dans la compagnie de deux dissertations contre l'immortalité de l'ame, et d'une apologie du suicide, sous le titre de *Recueil philosophique.*

(*b*) Cet Anglois à la fin de son *Histoire de la décadence de l'Empire*, a tâché de réchauffer quelques endroits de l'*Examen critique;* malgré l'humiliante précaution de ne citer les autorités que d'une manière vague et indéterminée (le titre, par exemple, d'un ouvrage ou le nom de l'auteur); afin qu'on ne pût les vérifier. M. Davis et M. Spedalieri, l'un en anglois, l'autre en italien, ont dévoilé sans grand effort ses artifices et sa mauvaise foi (voyez le *Journ. hist. et litt.* 15 Juillet, 1786, p. 417).

(*c*) On peut encore consulter sur cette importante question une savante dissertation latine de Charles d'Aubuz, Londres, 1706, in-8.° L'auteur y a rassemblé avec beaucoup de soin, d'exactitude et de sagacité tout ce qu'on peut dire sur cette matière. Il a démontré de la manière la plus satisfaisante que ce fameux passage n'a pas été supposé et qu'il n'a pu l'être; qu'il a été impos-

il en résulte un argument dont nos incrédules ne s'accommoderont guère. Ou Josephe a parlé de Jésus-Christ, ou non; s'il en a parlé, qu'on nous montre un passage différent de celui que nous y voyons: s'il n'en a pas parlé, un silence si affecté sur des événemens qui avoient fait tant de bruit dans le monde, annonce plus que tout ce qu'il eût pu en dire. Il parle de saint Jean-Baptiste et de saint Jacques (*a*), et il auroit oublié leur chef, dont les sectateurs étoient déjà répandus par-tout et connus de tout l'univers? C'est la réflexion de M. Vernet, professeur d'histoire à Genève.

§. IV.

(317) D. N'y a-t-il pas quelques miracles opérés par Jésus-Christ, qu'on puisse expliquer par des moyens naturels? par exemple, la guérison de l'aveugle-né? N'a-t-on pas vu plusieurs aveugles-nés recouvrer la vue par les secours de l'art?

R. Tous les infirmes guéris par Jésus-Christ étoient sans espérance de guérison. Les uns étoient à la mort, les autres étoient affligés par des maux invétérés qui avoient résisté à tous les remèdes (*b*). Il y a beaucoup d'appa-

sible à un faussaire d'altérer tous les exemplaires de Josephe, d'en imiter le style et les expressions, aussi parfaitement que si c'étoit Josephe lui-même.

(*a*) L'authenticité de ce dernier passage n'est contestée par personne; Blondel se défie de celui qui regarde saint Jean-Baptiste, mais sans aucun motif raisonnable. Origène les reconnoît tous les deux, dans un temps fort antérieur à la prétendue falsification du texte de Josephe.

(*b*) Voyez les ouvrages de Guillaume Ader, fameux Médecin de Toulouse, intitulé: *Enarrationes de ægrotis*.

rence que l'organe de la vue dans l'aveugle-né étoit entièrement dépravé : mais supposons le contraire, que s'ensuit-il? La médecine guérit encore aujourd'hui les malades; pour cela une guérison subite, opérée par une parole, cesse-t-elle d'être un miracle? Il en est de même des sourds et des muets guéris par la puissance bienfaisante de Jésus-Christ.... Il n'y a point d'extravagance que les incrédules n'aient imaginée pour infirmer le merveilleux des guérisons rapportées dans l'Évangile. Le déiste Genevois nous apprend, qu'il n'y a pas plus de miracle *à guérir subitement qu'à mourir subitement;* qu'il est aussi aisé de raccommoder une montre en un moment que de la casser, etc. Ce seroit un grand miracle, si le cerveau d'un homme qui raisonne de la sorte, guérissoit subitement.

Troisième Lettre de la Mont. p. 191.

(318) D. Parmi ces miracles n'y en a-t-il pas qui semblent blesser la sainteté de Jésus-Christ? Pourquoi sécher un figuier qui ne porte point de figues, quand il est hors de saison d'en porter? Pourquoi occasionner aux Géraséniens la perte de leur troupeau?

R. Le Maître de la nature est sans doute en droit de faire périr un arbre quand il lui plaît; et quand par-là il peut instruire les hommes, ce moyen est digne de sa bienfaisance et de sa sagesse. Les disciples devoient naturellement raisonner de la sorte : si Jésus-Christ dessèche un arbre par une parole, quelle ne doit pas

et morbis Evangelicis, *Tolosæ*, 1651; où il prouve que les maladies guéries par Jésus-Christ, étoient naturellement incurables. *Voyez aussi* Bartholin, *de Morbis Biblicis*, Scheuchzer, *Phys. sac.* etc.

être l'efficace de ses malédictions sur des hommes coupables? Le figuier ne doit porter des fruits qu'en un temps, l'homme doit en porter en tout temps, et sera maudit en quelque temps qu'il soit trouvé sans fruit. Au reste, tous les raisonnemens des philosophes, au sujet de la malédiction du figuier portent à faux. Le figuier étoit couvert de feuilles; or, il faut remarquer que cet arbre ne pousse des feuilles que fort tard, et après que son fruit est déjà formé; à en juger par les feuilles, le figuier devoit avoir son fruit fort avancé, et prêt à mûrir; puisqu'il n'en paroissoit point, il falloit que ce fût un arbre stérile, et qui eût dégénéré. Il ne sert à rien de dire que ce n'étoit pas la saison des figues, cela même prouve la stérilité du figuier; puisqu'il n'eût pas dû avoir ses feuilles si avancées, et que les ayant portées trop tôt, on ne devoit plus attendre qu'il portât de fruit. — Quant au troupeau des Géraséniens, 1.° Jésus-Christ ne fit que permettre aux démons de s'en emparer. Quel droit avoient les Géraséniens d'exiger qu'il employât sa puissance à empêcher cette perte? Il en permet bien d'autres dans toute l'étendue de la terre, toujours dans des raisons sages et justes. 2.° Les habitans de Gérasa étoient presque tous païens, c'étoit la Galilée des nations; il convenoit de les détromper du culte absurde aux mauvais esprits, et de leur faire voir que ces êtres malfaisans ne manquoient pas de faire du mal, même à leurs adorateurs, dès que Dieu le leur permet. 3.° Les pourceaux étoient la victime

ordinaire dans les sacrifices des païens (*a*). Les Juifs les trafiquoient et les vendoient aux Géraséniens, et ce trafic ne pouvoit que déplaire au Dieu d'Israël. 4.° L'action des esprits invisibles sur ces animaux étoit un excellent argument contre le Saducéisme, qui avoit infecté toute la Judée; elle étoit une preuve convaincante que les possessions n'étoient pas de simples maladies ou des effets d'une imagination dérangée. Une réfutation visible et sans réplique d'une erreur capitale, vaut bien plus qu'un troupeau d'animaux immondes. On pourroit encore multiplier les réponses; mais il est inutile de s'y arrêter davantage, ainsi que sur d'autres objections de quelques esprits subtils et raffinés, contre les miracles de Jésus-Christ. Les interprètes ont satisfait à tout cela, et ce n'est que dans leurs ouvrages que les philosophes ont pris leurs objections; le grand nombre même les ont copiées dans quelques brochures éphémères, dont les auteurs les ont prises dans d'autres brochures; les plus savans et les plus profonds les ont lues dans les Commentaires de Dom Calmet, en laissant toujours de côté les réponses (*b*).

(*a*) *Bos aret; ignavam sacrificate suem.* Ovid. L. 4. fast.

(*b*) Il n'est pas étonnant que ce volumineux ouvrage soit devenu une espèce d'arsenal, où les incrédules ont pris les armes contre l'autorité des saintes Lettres, 1.° parce que c'est le seul commentaire de cette étendue qui soit écrit en françois, et que presque tous les philosophes ignorent le latin, ou le savent trop peu pour lire avec attention les livres écrits en cette langue; 2.° parce que le grand défaut de cet ouvrage, où d'ailleurs il y a des recherches et des lumières, est de mettre les difficultés dans tout leur jour, sans y proportionner toujours

Voilà le grand art par lequel on multiplie les livres; on étale de l'érudition à peu de frais, on éblouit les ignorans.

(319) D. Ne peut-on pas croire que les possessions dont il est fait mention dans l'Écriture ont été des maladies naturelles ?

R. 1.° Quand cela seroit, les maladies se guérissent-elles en un instant, par une parole ? 2.° le démon ne peut-il pas produire ou entretenir un mal naturel dans un corps dont il s'est emparé, ou même tout autre corps sur lequel il n'exerceroit qu'une influence passagère ? N'a-t-il pas pour cela plus de connoissances et plus de moyens que tous les physiciens ? (a) 3.° Quelle maladie pouvoit
Act. xvj, 16. avoir cette fille de Philippes délivrée par saint Paul, qui procuroit à ses maîtres un gain considérable en découvrant les choses cachées ? Quelle maladie a pris tout-à-coup aux animaux

les réponses, lors même qu'on pourroit en faire d'absolument victorieuses ; de rejeter sans raison des explications, qui étant bien exposées, seroient des plus satisfaisantes ; de mutiler et d'abréger les réponses, que l'auteur adopte, et qu'il devroit présenter avec toute la force dont elles sont susceptibles, etc.

(a) Si le démon peut remuer des corps entiers, il peut remuer aussi les organes et les humeurs qui les composent, et causer par-là différentes maladies. C'est la réflexion de M. Bossuet (*Elévat. sur le myst. Elev.* 5), du savant Estius (*in L.* 2. *Sent. distinct.* 7. *et* 17), et du célèbre médecin Daniel Sennert, surnommé *le Gallien de l'Allemagne* (L. 6, part 9, a. 5), que Thomas Willis, savant médecin anglois, a mise dans tout son jour (*Voyez* son art. dans le *Dict. hist.*), ainsi que Frédéric Hoffman, dans sa dissertation *De diaboli potestate in corpora*. Le moyen de concevoir que des esprits si actifs, si malins, si jaloux du bonheur de l'homme, dont l'existence est incontestable (ci-dessus, p. 299), restent dans une inaction continuelle et ne tâchent pas de nous nuire autant que Dieu le permet ? Ci-dessus, n. 264.

dont on vient de parler, et qui se précipitèrent tous dans la mer, etc. Quand on fait des systêmes, il faut tout expliquer, ou bien ces systêmes sont convaincus de faux, et le systémateur n'est qu'un esprit foible, téméraire, inconséquent. (a)

(320) D. Si les possessions de l'Evangile ont été véritables, d'où vient qu'elles ont cessé depuis ? N'a-t-on pas droit de conclure qu'il n'y en a pas eu, puisqu'il n'y en a plus ? Pourquoi n'y auroit-il des possessions que dans des temps de barbarie ?

R. 1.° Quand les possessions auroient abso-

(a) Ces courtes observations suffisent pour détruire par le fondement les assertions du médecin anglois Mead, et de son copiste Michaëlis, touchant les démoniaques guéris par Jésus-Christ. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'auteur fait profession de croire à l'Evangile ; or l'Evangile nous dit expressément que telle et telle maladie étoit l'opération de l'esprit malin. Peu importe que le même mal puisse être naturel, si la vérité divine nous assure, que dans tel cas il ne l'étoit pas. Le langage insidieux et faux que Méad attribue à Jésus-Christ et aux Apôtres, dans une matière aussi grave, est une imputation sacrilége et absurde, que tout bon chrétien trouvera suffisamment réfutée par la seule idée de la chose : « C'est » une telle injure envers le divin Rédempteur, dit un » judicieux Protestant, que je rejetterois plutôt tout » l'Evangile que de l'admettre.... » Méad, en combattant le pouvoir du démon, n'a pas même saisi l'état de la question. *L'on ne se persuadera jamais*, dit-il, *que Dieu ait accordé aux diables le pouvoir de tourmenter les hommes à leur gré*. Eh, qui a jamais pensé *que les diables tourmentoient les hommes à leur gré ?* Ils les tourmentent autant que Dieu le leur permet, et l'étendue de cette permission a d'autres règles que *leur gré*. On a démontré les erreurs de Méad sur cette matière, dans un ouvrage imprimé à Londres, chez Rivington, en 1775. *A dissertation on the demoniacs ;* et dans un recueil d'observations sur divers sujets intéressans, publié sous le titre d'*Entrevues du pape Ganganelli*. *A Anvers*, 1777. Voyez le *Journ. hist et litt.* 1 Avril, 1778, p. 483.

lument cessé, il n'en seroit pas moins vrai qu'il y en a eue. Faut-il nier un fait parce qu'il ne se répète plus, ou parce qu'il ne se perpétue pas? on dira : la peste n'a pas été à Marseille, puisqu'elle n'y est plus. La lèpre, le mal des ardens, etc. n'ont jamais existé, puisqu'ils n'existent plus. La petite vérole n'existe pas, puisqu'elle n'a pas existé autrefois.

In vitâ S. Felicis. 2.° Il est très-faux que les possessions aient disparu avec le siècle de l'Evangile. Saint Paulin atteste qu'il a vu de ses yeux un possédé marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés; et qu'il fut délivré par les reliques de saint Félix de Nole. Il rapporte la même chose en parlant des reliques de saint Martin. Saint Paulin n'étoit ni un fourbe, ni un visionnaire. « J'ai vu » (dit Sulpice Sévère) un homme qui, à l'ap» proché des reliques de saint Martin, fut » élevé en l'air, y demeura suspendu les mains » étendues, de manière que ses pieds ne tou» choient point la terre ». Ce n'est pas ici une histoire apocryphe, ni des oui-dire; c'est un homme sensé qui atteste ce qu'il a vu de ses yeux. On pourroit multiplier ces exemples, mais on n'y gagneroit pas davantage contre des gens déterminés à nier tout ce qui ne s'accorde pas avec leurs idées.

3.° Il est plus faux encore qu'on ne voit des possédés que dans les temps de barbarie. Jésus-Christ est venu dans le beau siècle d'Auguste. Les Apôtres saint Pierre et saint Paul ont vécu dans le même temps. Ils ont délivré des possédés, confondu des Magiciens; les Livres sacrés en font foi. Voltaire assure qu'il

n'y a jamais eu ni possédés, ni sorciers dans les siècles éclairés. Qui est-ce qui mérite la préférence, qui est-ce qui doit avoir le plus d'autorité, ou nos Livres divins, ou Voltaire?... Les auteurs profanes sont d'ailleurs d'accord sur ce point avec les auteurs sacrés. Apollonius n'a-t-il pas vécu sous Auguste, Apulée sous Marc-Aurèle? Julien l'apostat, le héros de Voltaire et des incrédules modernes, n'a-t-il pas passé ses dernières années dans toutes les recherches et pratiques de la magie? Enfin la recherche du merveilleux et du surnaturel fût-elle jamais plus générale parmi les gens qui se disent éclairés que dans ce siècle de philosophie (*a*)

(*a*) Voyez ce que dit sur ce sujet Archenholz, dans son *Tableau d'Angleterre*, Mirabeau, dans sa *Monarchie Prussienne*. Le dernier sur-tout parle amplement des princes et des philosophes, rampant à la voix de leurs Thaumaturges que dirige un sceptre inconnu. On sait que dès le commencement du 18.e siècle, le duc d'Orléans, régent de France, donna l'exemple de cette manie qui depuis est toujours allée en s'étendant. Ce qui a fait dire à un sage observateur : « Qui eût cru qu'un siècle où » l'existence de Dieu étoit un problême, où presque tous » les hommes doutoient de celle de leur ame, et ne ré» pondoient que par un souris moqueur à tous ceux » qui supposoient celle des anges et des démons, qu'un » tel siècle, au lieu de finir par une entière incrédulité, » finiroit par courir avec autant d'avidité au surna» turel de toute espèce, qu'il avoit couru si long-temps » après des livres qui en détruisoient jusqu'à la possibi» lité? » — Le célèbre Bonnet, interrogé en 1787, par un voyageur à Genève, *pourquoi les hommes les plus illustres de la Suisse étoient atteints de ce délire*, fit une réponse remarquable et bien propre à confirmer ce que nous avons dit ailleurs de l'absence de l'idée de Dieu (n. 116). « La philosophie moderne, dit-il, a ébranlé les » fondemens de toutes les croyances religieuses. L'esprit » humain, arraché imprudemment aux opinions sur les» quelles il reposoit depuis tant de siècles, ne sait plus

(321) D. D'où vient donc que, dans ces derniers siècles, le phénomène des possessions et de la magie est en quelque sorte anéanti?

R. Il n'est anéanti que pour ceux qui ne lisent pas, et qui se contentent de déclamer sans consulter les faits. Fernel, très-habile Médecin, rapporte l'exemple d'un possédé qui parloit grec, sans avoir jamais appris cette langue. Il ajoute que le démon révéla beaucoup de choses très-secrètes touchant les personnes présentes, particulièrement touchant les médecins (*a*). — Mélanchton fait mention

» où se prendre et où s'arrêter. L'absence de la Religion » laisse un vide immense dans la pensée et dans les affections de l'homme; et celui-ci le remplit des plus » dangereux fantômes, à la place d'un merveilleux sage » et consolant, adapté à nos premiers besoins. Ainsi » l'homme, en devenant incrédule, n'en sera que plus » aisément précipité dans la superstition. Il portera » jusque dans l'athéisme même, le besoin des idées religieuses, qui est une partie essentielle de son être, et » qui doit toujours faire son bonheur ou son tourment. » Il abusera de ses propres sciences, en y mêlant les plus » monstrueuses rêveries. Il divinisera les effets physiques » et les énergies de la nature. On le verra peut-être retomber dans un absurde polythéisme. En un mot, il » sera disposé à tout croire, au moment où il dira qu'il » ne croit plus rien. Il est temps que la véritable philosophie se rapproche, pour son propre intérêt, d'une » Religion qu'elle a trop méconnue, et qui peut seule » donner un essor infini et une règle sûre à tous les » mouvemens de notre cœur. Il faut laisser des alimens » sains à l'imagination humaine, si on ne veut pas » qu'elle se nourrisse de poisons. » *Mémorial*, par MM. de la Harpe, Vauxelles, et Fontanes, n. 42, p. 2, an 1797.

(*a*) Voyez son traité *De abditis rerum causis*. C. 16. Rien de plus naïf, ni de moins suspect que cette narration de Fernel. *Is multa assistentium maximèque medicorum secreta detegebat, ridens quòd eos circumvenisset, quòdque irritis pharmacis corpus hoc penè jugulassent.* — Le juif Zacutus (*Praxis medic. admir. L.* 3. c. 139.) rapporte un exemple semblable.

d'une femme Saxonne, qui ne sachant ni lire ni écrire, parloit le grec et le latin. — Philippe Camérarius a également entendu parler ces deux langues à un homme qui n'en savoit pas le mot. — Paré, chirurgien très-célèbre de quatre rois de France, et protestant, fait également mention d'un possédé qui parloit grec et latin, sans avoir jamais appris ces langues. Le même Paré assure avoir vu un homme opérer, en présence des principaux seigneurs de la cour de Charles IX et de son premier médecin, des choses qui surpassoient de beaucoup le pouvoir humain, et qui avouoit qu'il intervenoit un autre agent. — M. de la Cour, Missionnaire à la Cochinchine, dans une *lettre à M. Winslow*, docteur en médecine, assure avoir vu un énergumène, qui n'avoit jamais appris d'autre langue que la Cochinchinoise, et qui répondoit très-correctement aux demandes que ce Missionnaire lui faisoit dans toutes les langues qu'il avoit apprises. M. de la Cour vit le même énergumène transporté dans un clin d'œil, au plancher de l'église, les pieds les premiers. — Moritz, dans son *Magazin*, parle d'un garçon de neuf ans qui dissertoit en anglois et en latin sur les objets de la plus profonde théologie, quoiqu'il ne sût rien de tout cela (*a*). — Depuis que la mode s'est

(a) Lemnius, Cardan, Erasme et Pomponace nous disent fort sérieusement qu'on peut savoir naturellement des langues qu'on n'a jamais apprises; Lemnius ne demande pour cela qu'une bonne portion *meracissimi* vini. Que d'opinions de savans, qui ne méritent pas une réfutation, et qui servent précisément à rappeler ce mot de Cicéron : *nihil tam absurdum dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum.* Lib. de Divinat. —

introduite de nier les possessions et la magie, il est surprenant qu'aucun de nos philosophes n'ait encore entrepris de réfuter les actes du procès fait par le parlement de Paris en 1688, contre les bergers de Pacy, en Brie, et que l'on peut voir dans le *Traité des pratiques superstitieuses* du Père le Brun. Ces actes cités par M. Bergier, dans la *Certitude des preuves du Christianisme*, sont restés sans réponse dans les *Conseils raisonnables.* — Huit ans auparavant (1680), le même parlement avoit condamné la fameuse Voisin. — Nous invitons tout homme non prévenu à lire l'histoire de quelques faits rapportés par le P. Labat, et prouvés par tout ce qui peut jamais compléter la certitude d'un événement, et sur-tout l'opération d'un petit Nègre que l'auteur raconte avec sa naïveté ordinaire (*a*). — Le savant Jésuite Frédéric Spé de Langenfeld, le premier qui, au rapport de Leibnitz, a efficacement combattu la jurisprudence criminelle de quelques tribunaux d'Allemagne, relative-

Schott, dans sa *Physicá curiosá*, T. 1, p. 629; Fromman de *Fascino*, p. 560, Voet, Wier, Sennert, etc. ont montré tout le ridicule de ces imaginations. Sans doute que dans des fièvres, dans de longues maladies qui ont desséché les humeurs du corps, et dans d'autres circonstances et concurrences des causes, l'ame exaltée, ou si l'on veut, dégagée, peut amplifier et orner les notions qu'elle a, les rendre avec une éloquence et une énergie, dont elle étoit auparavant incapable : mais elle ne peut déployer des connoissances qu'elle n'a pas, et dont elle n'a jamais eu le moindre vestige.

(*a*) *Voyage aux Iles françoises.* T. 1, p. 492 et suiv., où l'on trouvera d'autres faits également constatés. A qui faut-il croire, à des hommes qui raisonnent d'après leurs yeux et qui les ont bons, ou à ceux qui nient sans voir et sans vouloir se convaincre ?

ment aux sorciers et à la magie, en réfutant les erreurs populaires sur cette matière, et montrant l'insuffisance de certaines preuves, convient que l'existence de la magie est une chose incontestable (*a*). Le célèbre de Haen établit la même chose dans un ouvrage trop chrétien et trop sage, pour ne pas lui avoir attiré un tas de sarcasmes philosophiques. (*b*)

(322) D. Ne faut-il pas avouer au moins que les possessions et d'autres opérations diaboliques sont aujourd'hui fort rares, et qu'il n'est presque plus question de sortilège et de magie?

R. 1.° Il n'est pas étonnant que la méchanceté ou la cupidité des hommes aient multiplié les impostures dans cette matière comme dans tant d'autres, et que le nombre en ait diminué à l'aide de l'expérience et de la réflexion.

2.° On ne doit pas être surpris qu'il y ait eu, dans les premiers siècles du Christianisme, un plus grand nombre de possédés qu'il ne

(*a*) *Id omninò tenendum existimo, in mundo maleficos aliquos esse, nec id sine temeritate ac præposteri judicii notâ negari posse.* Cantio criminalis de processibus contra sagas. Francofurti, 1632.

(*b*) *Antonii de Haen, S. C. R. A. Majestati à consiliis et archiatri, etc. de Magiâ liber. Venetiis*, 1775. Ce traité très-solide pour le fond, pourroit être écrit avec plus de précision, de force et de conséquence : mais il faut bien se garder de le juger d'après les *Mémoires littéraires* de M. Goulin. L'idée qu'en donne ce médecin de Rheims, tient aux préjugés dominans du siècle; il se réfute lui-même dans l'*Errata*, par une contradiction singulière, et bien propre à affoiblir l'autorité de son jugement. — Voyez dans le *Dict. hist.* les articles cités ci-dessus, n. 304, et en outre BEKKER, FAUSTUS, *Pline*, *Osiander*, et plusieurs autres.

s'en trouve aujourd'hui. Dieu le permit ainsi, parce que la puissance des Chrétiens sur les démons devoit être une des preuves les plus capables de faire impression sur les païens, de confondre l'épicuréisme et le saducéisme, d'empêcher l'effet des prestiges qui séduisoient les peuples, de détruire les recherches et les pratiques théurgiques dont le monde étoit infatué. Depuis l'extinction de l'idolâtrie, nous sommes persuadés que l'empire du démon est renversé, suivant la promesse de Jésus-Christ; et que sans une permission particulière et extraordinaire de Dieu, le démon ne peut avoir un tel pouvoir d'infestation et d'obsession sur des Chrétiens consacrés au Seigneur par le Baptême et sanctifiés par sa grâce : mais cela n'empêche pas qu'il n'agisse encore, quoique plus foiblement et avec moins d'éclat. (a)

Princeps hujus mundi jàm judicatus est. Princeps hujus mundi ejicietur forâs. Joan. 16. et 12.

3.° Nos philosophes ne refusent pas de citer quelquefois saint Evremont. Cet homme judicieux disoit, à bien des égards, que *si le démon se montroit à découvert dans ce siècle, il détruiroit l'incrédulité.* Le démon aime l'ignorance et les ténèbres : il se montre de préférence chez les simples, les idiots et les

(a) Sur-tout à l'égard des chrétiens lâches et peu attentifs à s'armer contre lui du bouclier de la foi. C'est la remarque de saint Augustin, qui ne croyoit pas que l'empire du démon étoit aboli relativement à ces hommes si peu dignes de jouir du triomphe de Jésus-Christ. *Sed dicet aliquis : Si alligatus est, quomodò adhùc tantùm prævalet? Verum est, fratres charissimi, quia multum prævalet; sed tepidis et negligentibus, et Deum in veritate non timentibus dominatur. Alligatus est enim tanquàm innexus canis catenis, et neminem potest mordere nisi eum qui se illi mortiferâ securitate conjunxerit.* Aug. Serm. 197. de tempore.

sauvages, chez les idolâtres sur-tout; du moins quant à ses opérations les plus matérielles et les plus propres à séduire cette espèce d'hommes (*a*) « Si le diable se montroit souvent, dit le C. d'Oxenstirn, il n'y auroit » pas, à coup sûr, tant d'impies. L'oiseleur qui » veut attraper des oiseaux, se cache le mieux » qu'il peut pour ne pas être aperçu » (*b*).

(*a*) On peut lire sur cette matière, le *Mundus subterran.* de Kircher, part. 2, p. 128, *Dæmones agrestem populum sine ullâ lege ac religione viventem*, etc. — Erasmus Francisci fait les mêmes observations dans son *Hollischer Proteus*, p. 669. Encore aujourd'hui le témoignage des missionnaires et des voyageurs est uniforme là-dessus. Voyez les *Lettres édifiantes et curieuses;* et différens *Voyages*, entre autres ceux de Tavernier, où ce Protestant judicieux et impartial et bon observateur rapporte différens exemples, t. 2, l. 3. ch. 10. — Les voyageurs les plus attentifs comme les plus véridiques, Barleus, Nieuhof, Bruin, Schouten, Dampierre, Pierre de la Valle, etc. attestent la même chose; on peut voir leurs témoignages recueillis dans le traité *De Magiâ*, de Haen.

(*b*) J'ai vu des opérations magiques, constatées par tout ce qui peut former la pleine certitude d'un fait, se démentir précisément lorsqu'elles alloient acquérir ce degré de publicité et d'évidence, qui auroit anéanti la philosophie du siècle. Joseph Glanvill, remarque dans son *Sadducimus triumphatus*, ouvrage profondément raisonné et rempli de faits incontestables, que lorsque les envoyés de Charles II furent à Tedworth pour y observer les scènes étonnantes qui se passoient dans la maison de M. Monpesson, tout fut absolument tranquille. *Peut-être*, dit-il, *le démon ne voulut-il pas détruire l'incrédulité de ceux qu'il avoit intérêt de laisser dans l'opinion de sa non existence.* Un seul effet surnaturel renverse de fond en comble tout l'édifice du matérialisme. Et sans nous arrêter à la politique de l'enfer, nous pouvons nous tenir à ceci. Dieu, qui pour des raisons conformes à sa justice et à sa sagesse, permet l'aveuglement des hommes vains et superbes, qui les y laisse et les y condamne; par ces mêmes raisons, permet ou arrête l'action des esprits invisibles, selon les circonstances et les temps.

— Les ignorans sont superstitieux, les savans sont incrédules : le démon gagne à se montrer aux uns et à se cacher aux autres. « Pour nous
Erreurs populaires T. 1, p. 85.
» entraîner plus sûrement dans l'erreur, dit
» Thomas Brown, célèbre auteur et médecin
» Anglois, le démon a persuadé aux hommes
» qu'il étoit un être imaginaire, et par-là il
» endort l'homme dans une fausse sécurité,
» et lui fait concevoir des doutes sur les peines
» et sur les récompenses futures.... Il ébranle
» l'opinion même de l'immortalité de l'ame ;
» car ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de
» substances purement spirituelles, croiront
» encore moins que leurs ames doivent exister,
» après qu'elles seront séparées de leurs corps. »

4.° Les opérations du démon paroissent moins fréquentes qu'elles ne le sont en effet; parce qu'on est résolu de n'en pas reconnoître.
Glanvill Sadducism. triumph. Part. 1.
Que de coups ne nous porte-t-il pas, dit un savant et judicieux Anglois, sans que nous nous en doutions? Que d'événemens et de maladies considérés comme purement naturels, où cependant cet esprit malfaisant, actif, inquiet, vigilant, ne laisse pas d'avoir part (*a*) ! La manière de penser de ce siècle n'est sans doute pas d'accord avec des réflexions de ce genre : mais cette manière de penser n'a pas été celle des saints Pères, des Apôtres, des auteurs sacrés en général, ni même des philosophes les plus éclairés et les plus à l'abri des opinions populaires.... Mais que dis-je? cette manière de penser du siècle n'est que factice et de parade. Jamais le goût de la magie

(*a*) Voyez ci-dessus une réflexion de Bossuet, n. 314. — Témoignage de Fernel, de Paré, de Zacutus, etc. n. 321.

(comme nous l'avons observé n. 320), ne fut plus commun que dans ce siècle, parmi des gens qui se disent et se croient philosophes. Vainement prétendent-ils distinguer leur théurgie de la goëtie, mettre une différence entre les bons et les mauvais esprits, comme fait l'auteur du *Télescope de Zoroastre.* Les bons anges ne s'amusent pas à satisfaire de coupables convoitises (*a*).

§. V.

(323) D. Quel est le miracle le plus décisif, le plus incontestable, opéré par Jésus-Christ?

R. C'est évidemment celui de sa résurrection; il est impossible d'en peser les preuves sans se laisser entraîner à la plus entière conviction.

(324) D. Comment raisonnez-vous sur cette résurrection, pour en mettre les preuves dans tout le jour?

R. La résurrection du Sauveur est prouvée par le témoignage de ses amis, par le témoignage de ses ennemis, par le témoignage de l'univers entier : il n'y a donc jamais eu d'événement mieux attesté.

(325) D. Le témoignage des amis de Jésus-

(*a*) Saint Augustin a depuis long-temps réfuté cette distinction. *Quam magiam vel detestabiliori nomine goëtiam, vel honorabiliori* theurgiam *vocant, qui quasi conantur ista discernere; cùm sint utrique ritibus fallacibus dæmonum adstricti sub nominibus angelorum.* De civit. Dei. Lib. 10, cap. 9. Fernel, dans son traité *De abdictis rerum causis.* Lib. 1, cap. II, réfute également cette distinction, et remarque, que Porphyre lui-même, quoique adonné à la magie, avoue que tous ces esprits que la curiosité consulte et dont elle souhaite les familiarités, sont des démons ou mauvais génies.

Christ peut-il faire preuve en faveur de sa résurrection ?

R. Le témoignage des Apôtres et des disciples de Jésus-Christ est un témoignage d'amis, mais un témoignage plus décisif que celui de ses ennemis même. C'est le caractère de tous les amis, ainsi que le remarque saint Jean Chrysostôme, quelque fidèles, quelque attachés qu'ils nous aient été durant notre vie, de nous oublier peu à peu lorsque nous avons cessé d'être, de chercher ailleurs des objets à leur attachement et à leur fidélité; mais voici une conduite bien différente et bien contradictoire à la marche ordinaire des affections humaines. Des amis qui n'osent pas s'avouer tels, tandis que Jésus vit, tandis qu'il opère des prodiges, tandis qu'il est un maître et un docteur respecté en Israël; des amis qui le fuient, qui le renient au premier aspect de quelque danger; des amis qui l'ont abandonné sans réserve, aux approches de sa mort, lui sont attachés après sa mort, jusqu'à vouloir mourir pour lui, jusqu'à ne prétendre que cela, ne désirer que cela, ne travailler et ne se fatiguer qu'en vue et en espérance de cela. Ne cherchez pas les raisons de ce phénomène, poursuit saint Chrysostôme, ils l'avoient vu ressuscité, et ils l'avoient vu à n'en pouvoir douter, voilà toute l'explication de cette conduite, en apparence si contradictoire des Apôtres.

(326) D. Comment les Apôtres avoient-ils vu Jésus-Christ ressuscité à n'en pouvoir douter? Comment l'avoient-ils vu à se persuader que l'illusion, la prévention, le prestige n'avoient aucune part à ce qu'ils voyoient, ou à ce qu'ils croyoient voir?

R. Ils ont épuisé toutes les ressources du doute. Le sépulcre ouvert, le tombeau vide, les gardes mis en fuite, des anges qui apparoissent, et qui annoncent cette admirable résurrection, ne leur ont pas suffi; avec tout cela ils traitoient encore de folie et de vision une chose dont le Sauveur leur avoit tant de fois prédit l'accomplissement, et à laquelle il les renvoyoit comme au plus important de ses oracles. *Visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista, et non crediderunt.* Ils ne se sont rendus qu'aux preuves les plus physiques et les plus palpables. Tous leurs sens ont concouru à les persuader, à confondre leur incrédulité, à les fixer dans la plus invincible conviction. Le bon Maître lui-même voulut que ce genre de démonstration leur fût facile et présent. *Palpate et videte*, voyez et touchez ce que vous pourriez croire n'être qu'un fantôme. « Nous n'annonçons, dit saint » Jean, que ce que nous avons entendu de » nos oreilles, ce que nous avons vu de nos » yeux, ce que nous avons touché de nos » mains. » *Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ.* L'incrédulité même et la résistance à croire donna, comme le remarque saint Grégoire Pape, à ce grand événement un accroissement et une succession de preuves nouvelles. Ceux qui étoient déja convaincus, n'ont pu convaincre les autres, qui attendoient leur conviction des mêmes moyens. Or, peut-on refuser de croire à des hommes qui luttent si long-temps contre la croyance d'une chose, qu'ils affirmèrent

Luc. 24.

Ibid. 24.

Joan. 1.

ensuite, avec tant de force et de persévérance, d'une manière si unanime et si uniforme; qui nous disent : Nous avons vu notre divin Maître ressuscité, nous l'avons vu, pas une fois, mais plusieurs fois, pas rapidement et par manière d'apparition, mais nous avons con-
Act. x. 41. versé, mangé, bu, et vécu avec lui? *Qui manducavimus et bibimus cum illo; postquàm resurrexit à mortuis*. Ce n'est ni un, ni même quelques disciples qui l'ont vu; outre les Apôtres, plus de cinq cents fidèles réunis en un
1. Cor. 15. lieu, l'ont vu tous ensemble : saint Paul, en écrivant aux Corinthiens, les renvoie au témoignage de ceux qui vivoient encore : *Visus est plusquàm quingentis fratribus simùl, ex quibus multi manent usque adhùc.*

(327) D. Quoique les disciples du Sauveur n'aient pas été trompés, n'ont-ils pas voulu tromper? N'ont-ils pas eu quelque intérêt, quelque raison politique de faire passer pour ressuscité, un homme qui ne l'étoit pas?

R. Que leur est-il arrivé pour avoir cru et pour avoir annoncé aux nations la résurrection de Jésus? Rien qu'ils n'aient prévu, rien dont ils n'aient fait plus d'une fois l'épreuve, rien qu'ils n'eussent pu éviter en cessant de publier cette résurrection de Jésus. Les insultes, les coups, les chaînes, les prisons ont payé la constance de leur témoignage. Sous des grêles de pierres, sous le tranchant d'un fer homicide, dans les ombres et les horreurs de la mort, ils ont persisté dans leur déposition (a).

(a) Il est certain que les Apôtres sont morts pour attester cette résurrection. Voyez ci-dessous l'article 4 §. 1.

Or, un témoignage qui coûte si cher, et qui est mis à de si cruelles épreuves, peut-il paroître intéressé? Et bien loin de croire que les disciples de Jésus aient osé publier une résurrection imaginaire, ne devons-nous pas plutôt nous étonner qu'ils n'aient pas caché une résurrection véritable?

(328) D. Qu'est-ce que les ennemis du Sauveur ont répondu à la déclaration des Apôtres?

R. Toute la fureur des Juifs contre le Fils de Dieu et toute l'incrédulité des païens n'ont pu imaginer de raison plausible pour cacher la vérité de ce mémorable événement; et par l'impuissance la plus marquée de nier la résurrection du Sauveur des hommes, ils lui ont rendu le plus grand témoignage. Qui croiroit qu'ils ont été réduits à publier que les disciples avoient enlevé son corps en présence des gardes qui dormoient. Car c'est vraiment à quoi ils ont été réduits, et ce conte, tout absurde qu'il est, est la seule réponse que les Juifs pouvoient faire. Aussi ce n'est pas une chose que l'Evangéliste leur prête. Cette réponse subsistoit encore du temps de saint Augustin, et on la trouve encore aujourd'hui chez les malheureux restes de ce peuple fugitif. L'on ne pouvoit contester la mort réelle de Jésus-Christ; le genre de son supplice, son cœur percé d'une lance, les témoins sans nombre qui l'avoient vu expirer ne laissoient là-dessus aucun doute. Les Apôtres prêchoient par-tout sa résurrection; il est aisé de les réfuter en montrant le corps qu'on avoit eu soin de faire garder par des soldats : ce corps avoit disparu; que faire donc, que dire? Combler

l'impiété par l'extravagance, insulter la raison de l'homme après avoir profané les droits de Dieu. Quoi! des disciples, qui prenoient lâchement la fuite il y a quelques heures, qui n'osoient se faire voir chez les ennemis de leur Maître, qui trembloient à la voix d'une femme, iront braver des gens armés pour enlever le corps d'un homme qui les auroit indignement joués, s'il ne ressuscitoit pas?... Si ces gardes ne dormoient pas, comment les Apôtres ont-ils enlevé le corps? S'ils dormoient, comment savent-ils ce qui s'est passé durant leur sommeil? Il faut bien, conclut naïvement saint Augustin, que l'inventeur de ce conte insensé ait été endormi lui-même, autant et plus que les témoins qu'il produit : *Verè tu ipse obdormisti qui scrutando talia defecisti.* (a)

In Psal. 63.

(329) D. Comment prouvez-vous la résurrection de Jésus-Christ par le témoignage de l'univers?

R. Dès les premières années du christianisme, les hommes les plus sages, les plus éclairés ont professé et adoré la Divinité de Jésus-Christ. Dès les premières années, l'E-

Inf. art. 3, §. 2.
Inf. art. 3, §. 4.

(a) Voyez un ouvrage de Thomas Sherlock, intitulé; *Témoins de la Résurrection de Jésus-Christ, examinés selon les règles du Barreau;* traduit de l'anglois, par Abraham Lemoine. — *Motifs de ma Foi*, par M. de Vouglans, *in-12*, 1776. — *La Religion chrétienne démontrée par la Résurrection de Jésus-Christ*, par Ditton. — *Observations et considérations sur l'histoire et les témoignages de la Résurrection de Jésus Christ*, par Gilbert West, 1747. Cet estimable ouvrage, qui valut à l'auteur des lettres de docteur de la part de l'université d'Oxfort, a été traduit et publié en allemand, par J. G. Sulger, Riga, 1780. — Jean Colerus, *Tractatus de veritate Resurrectionis Christi*, à la Haye, 1706.

vangile s'est répandu d'un bout de la terre jusqu'à l'autre. Or, un homme crucifié, livré au plus infâme supplice, chargé de malédictions, poursuivi dans sa mémoire et dans ses disciples par toute la haine et tous les mépris des Juifs et des païens, eût-il été reconnu et invoqué comme Dieu; si sa résurrection, après avoir été si solennellement prédite, n'étoit point devenue une chose évidente et incontestable aux yeux de la plus opiniâtre incrédulité? Sa morale si pure, si sévère, eût-elle prévalu contre la contagion générale des mœurs, contre l'intérêt des passions, contre la force de l'exemple, contre toutes les préventions du cœur humain? Des dogmes si sublimes, si incroyables eussent-ils été reçus dans le monde, malgré les raisonnemens des philosophes, malgré l'éloquence des orateurs, malgré la puissance des Empereurs, malgré la conjuration réunie de la terre et de l'enfer? Et n'est-ce pas ici le lieu de raisonner sur le miracle de la résurrection en particulier, comme saint Augustin raisonnoit sur les miracles en général, et de dire, que quiconque ne reconnoît pas ce premier miracle, en doit reconnoître un autre plus étonnant et plus incroyable encore; savoir, la conversion du monde entier à Jésus-Christ: *mundum sine miraculo fuisse conversum*? Car c'est là le seul moyen, je veux dire la certitude de la résurrection de Jésus-Christ, qui puisse expliquer une si étrange révolution.

(330) D. Le miracle de la résurrection de Jésus-Christ est-il une preuve invincible de la vérité de la religion qu'il a prêchée?

R. Pour en douter, il faudroit dire que le Dieu de toute vérité et de toute sainteté auroit concouru à la confirmation du mensonge, en ressuscitant un homme qui auroit infatué les peuples d'une doctrine arbitraire, et qui pour preuve de sa mission en avoit appelé sans cesse à sa résurrection future; car Jésus-Christ, en guérissant les malades, en éclairant les aveugles, en chassant les demons, en ressuscitant les morts, ne prétendoit pas donner tout cela pour une dernière preuve sans réplique et sans appel, de la vérité de son Evangile; tout cela en étoit une preuve sans doute, et une preuve bien propre à persuader et à convaincre, mais ce n'étoit point celle que le divin Législateur avoit désignée, pour mettre le comble et le sceau aux caractères de sa prédication. Cette génération perverse et incrédule, disoit-il en parlant des Juifs, désire de voir des prodiges pour s'attacher à moi; mais elle n'en verra point d'autre que celui de ma résurrection, figurée par la sortie de Jonas du sein de la baleine (*a*). Voilà donc Dieu lui-même, si je puis parler de la sorte, cité et appelé comme témoin et comme coopérateur de Jésus-Christ; voilà toutes les controverses touchant la divinité de la mission renvoyées au tribunal de la vérité éternelle, qui par la résurrection de cet homme extraordinaire, ou par son abondon dans le tombeau, devoit

(*a*) *Generatio mala et adultera signum quærit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ Prophetæ. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus et tribus noctibus, sic erit filius hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus.* Matth. 12.

prononcer sur la nature et sur l'authenticité des choses qu'il avoit prêchées, et des attributs qu'il s'étoit donnés. De-là, autant qu'il est impossible que Dieu appuie et approuve l'erreur, autant est-il impossible que Dieu ait ressuscité Jésus-Christ, si Jésus-Christ n'est point ce qu'il s'est dit être, et si sa doctrine n'est pas la doctrine de Dieu même.

§. V I.

(331) D. Depuis l'établissement du christianisme, n'y a-t-il pas eu des miracles avérés, publics, éclatans, propres à convaincre l'incrédulité la plus obstinée?

R. Il y en a eu un très-grand nombre, qui réunissent toutes les preuves, dont un fait historique est susceptible. Tel est le tremblement de terre accompagné de flammes, qui fit avorter le projet que l'empereur Julien avoit formé de rebâtir le temple, malgré la prophétie de Jésus-Christ. Cet événement est attesté par Ammien-Marcellin, auteur païen, officier dans les armées romaines, admirateur et panégyriste de Julien: il est rapporté par un rabin Juif (*a*),

(*a*) Wagenseil, dans son ouvrage intitulé: *Tela ignea Satanæ*, rapporte ce témoignage du Rabbin Gedaliah Ben Joseph Jecbaia; je le transcrirai ici. *In diebus R. Chanan et sociorum ejus, anno circiter orbis conditi* 4349, *memorant libri annalium, magnum in orbe universo fuisse terræ motum, collapsumque esse templum, quod struxerunt Judæi Hierosolymis præcepto Cæsaris Juliani, impensis maximis. Postridiè ejus diei (quo mota fuerat terra), de cœlo ignis multus cecidit, ità ut omnia ferramenta illius ædificii liquescerent et amburerentur Judæi multi atque innumerabiles.* Ce Juif se trompe en disant que le temple avoit été construit; on ne

par plusieurs Pères de l'Église, qui prennent à témoin leurs auditeurs, qui en ont vu plusieurs circonstances. Enfin il est avoué par Julien lui-même, dans une de ses lettres. (a) — Telle est l'histoire de ces Catholiques, à qui Huneric, roi des Vandales, Arien obstiné, avoit fait couper la langue, et qui parlèrent miraculeusement le reste de leur vie (b). Ce fait est attesté 1.° par l'empereur Justinien dans le Code de ses lois; il dit : *Nous les avons vus et en-*

l'avoit que commencé. L'erreur du Rabbin prouve qu'il n'a copié ni les Chrétiens ni Ammien-Marcellin.

(a) Lisez ce mémorable événement dans l'*Histoire du Bas-Empire*, par M. le Beau, L. 13, n. 325; et sur-tout une savante dissertation de Warburton *sur les tremblemens de terre et les éruptions de feu qui firent échouer les projets formés par l'empereur Julien de rebâtir le temple de Jérusalem*, Paris, 1764, 2 vol. in-12. Il paroît que la Providence a voulu rassembler les circonstances qui pouvoient donner à la vérification de ses oracles toute l'authenticité et toute l'évidence possibles.

(b) Quelques incrédules ne pouvant nier le fait, ont voulu l'expliquer. Il est aisé de juger avec quel succès. Il est vrai que le défaut de langue n'empêche pas toujours toute articulation; mais 1.° cette rare exception n'a pu se rencontrer par hasard dans toute cette nombreuse troupe de martyrs. Si un homme tombe du haut de la tour d'Anvers ou de Strasbourg sans se tuer, ce peut n'être absolument pas un miracle; mais si ce rare bonheur arrive précisément à un homme de bien, persécuté pour la cause de Dieu, mais si trente ou quarante personnes précipitées à la fois pour le même sujet, ne reçoivent aucun mal, on ne doutera plus du miracle. 2.° Des hommes sans langue ne parlent pas de la manière dont ceux-ci ont parlé; puisqu'il a fallu le témoignage des yeux, pour se persuader qu'ils étoient sans langue, et qu'on admiroit, comme dit Énée de Gase, *la parfaite articulation de leur voix*. 3.° Deux de ces martyrs s'étant abandonnés ensuite à un excès scandaleux, cessèrent de parler; preuve évidente, que ce privilége n'étoit point l'ouvrage de la nature. Voyez *la Religion chrétienne prouvée par un seul fait*, A Paris, 1766.

tendus; 2.° par Victor, évêque de Vite, en Afrique; 3.° par Enée de Gaze, philosophe de ce temps-là : *Je les ai vus moi-même de mes yeux*, dit-il, *je les ai entendu parler, et j'ai admiré que leur voix pût être si parfaitement articulée. Je cherchois l'instrument de la parole, et ne voulant pas croire à mes oreilles, j'ai voulu me convaincre par mes yeux : leur ayant fait ouvrir la bouche, j'ai vu que leur langue avoit été entièrement arrachée jusqu'à la racine.* 4.° L'Historien Procope en parle de même après les avoir vus. 5.° Le comte Marcellin en dépose également sur le témoignage de ses yeux. 6.° Victor de Tunonès réclame sur cet événement l'attestation oculaire de toute la ville impériale. — Telle est la conservation de cette femme faussement accusée d'adultère, qui se confiant en Jésus-Christ, et invoquant son saint nom, ne put jamais être décapitée. Toute la ville de Verceil fut spectatrice de cet événement, qui arriva du temps de saint Jérôme. Ce Père en a écrit l'histoire.... On trouvera des miracles également attestés dans tous les siècles de l'Eglise, depuis le premier jusqu'au dix-huitième. *Epist. L. 5. Ep. 7. ad Innocentium.*

(332) D. Ne faut-il pas au moins convenir que les miracles sont aujourd'hui plus rares que dans les premiers siècles du Christianisme?

R. 1.° Un des motifs qui ont pu engager Dieu à faire des miracles, c'est l'établissement du Christianisme, auquel il falloit donner tous les caractères de la divinité; une puissance surnaturelle qui coopéroit à la prédication des Apôtres, devoit en assurer le succès. Cette divine religion, une fois solidement établie, dit

saint Grégoire pape, les miracles devenoient moins nécessaires (*a*). 2.° La foi des fidèles est, pour ainsi dire, la règle et la mesure des miracles qui se font dans le sein du Christianisme; cette foi s'affoiblit et est en quelque sorte anéantie dans un grand nombre de provinces; l'état des Chrétiens devient celui des Capharnaïtes, chez lesquels le Sauveur du monde n'opéroit aucun prodige, parce que le règne de l'incrédulité sembloit y enchaîner sa puissance bienfaisante (*b*). 3.° Les opérations miraculeuses existent encore. « Il s'en » est fait, dit saint Augustin, pour convertir » le monde, il s'en fait depuis que le monde » est converti. Si les premiers ont converti le » monde, ils ont par cette conversion acquis » une célébrité et un éclat que les suivans » n'ont pu avoir. Les écritures canoniques en » ont transmis et conservé la mémoire; au lieu » que ceux qui arrivent aujourd'hui ne sont » souvent connus que de quelques personnes, » dans les endroits mêmes où ils s'opèrent, » sur-tout si ce sont de grandes villes; et

(*a*) *Ut ad fidem cresceret multitudo credentium, miraculis fuerat nutrienda; quia et nos, cùm arbusta plantamus tamdiù eis aquam infundimus, quoad usque ea in terrâ jam coaluisse videamus: et si semel radicem fecerint, irrigatio cessabit.* Greg m. hom. 29. in Evang.

(*b*) *Non poterat ibi virtutem ullam facere, nisi paucos infirmos impositis manibus curavit; et mirabatur propter incredulitatem eorum* Marc. 6. — *Generatio mala et adultera signum quærit, et signum non dabitur ei.* Matth. 12. — C'est dans le même sens que le Sauveur disoit à ses Apôtres, qu'il y avoit certains animaux, devant lesquels il ne falloit pas étaler des marchandises précieuses, de peur qu'ils ne les dégradent et n'insultent leurs possesseurs. *Math. VII.* 6.

» ceux qui en font le rapport, n'ont pas assez » d'autorité pour en faire recevoir la croyance. » *Lib.* 22, *de Civit. Dei. Cap.* 8. Ce Père rapporte là-même un grand nombre de miracles arrivés de son temps, la plupart dans sa ville épiscopale, sous ses yeux ou avec sa parfaite connoissance. Dans les temps suivans les miracles n'ont pas manqué davantage (*a*). Mais peu importe qu'ils aient peut-être diminué en nombre, dès qu'un seul miracle bien avéré suffit pour anéantir tous les systêmes antichrétiens.

§. VII.

(333) D. D'où vient l'acharnement des incrédules à nier tous les miracles, quelques preuves qu'on puisse leur en donner ?

R. Nous venons de le dire; si un seul miracle en faveur du Christianisme est véritable, tous les systêmes philosophiques s'écroulent. Il ne faut donc pas s'étonner de la

(*a*) Voyez l'Histoire ecclésiastique des derniers siècles; les bulles de canonisation données par les derniers Papes. On sait avec quel soin et quelle sage défiance sont examinés les miracles sur lesquels est décidée la béatification ou la canonisation des Saints, et avec quelle rigueur ils sont rejetés, dès qu'il est possible que l'illusion ou quelque cause naturelle y ait eu part. Voyez sur ce sujet le savant ouvrage de Benoît XIV, *De Canonisatione sanctorum.* Un jour, un milord Anglois lisoit chez un Cardinal le procès-verbal de quelques-uns de ces miracles, et fut étonné de la force des preuves. *Si tous vos miracles*, dit-il, *étoient constatés de la sorte, je ne serois pas éloigné d'y croire.* — *Eh bien*, reprit le Cardinal, *tous ces miracles sont rejetés comme insuffisamment prouvés.* — Jugement du ministre protestant Thayer sur les miracles opérés au tombeau de Benoît-Joseph Labre. *Journ. hist. et litt.* 1. Fév. 1789, p. 172.

résistance invincible qu'ils opposent à sa croyance; mais bien de la tranquillité qu'ils affectent dans un état que le seul doute sur la réalité d'un seul miracle doit rendre cruel.
Cons. rais. n. xj. De là viennent ces rares maximes : Que *toutes les preuves possibles ne peuvent persuader un fait surnaturel à des gens sensés; qu'un* D. Pensées phil. n. 50. et suiv. *million de témoins oculaires ne doit pas persuader la résurrection d'un mort.* Ces messieurs demandent les témoignages les plus certains, les plus incontestables; et lorsque nous les leur donnons, ils n'en veulent plus, ils Id. Ibid. sont inutiles. *Les raisonnemens sont plus sûrs que les yeux :* on peut en juger sans doute par l'uniformité et la consistance de ces jugemens, et par les belles choses qu'on nous raconte de leur infaillibilité. Le même homme, qui parle de la sorte, nous apprend que les jugemens dépendent absolument des organes et de nos dispositions actuelles. Montagne ne faisoit aucun cas des jugemens de la veille, parce qu'ils étoient réformés le lendemain. Le *Système de la nature* renchérit sur tout cela. Bayle dit que la raison n'est qu'une girouette; ce critique ergotoit même contre les démonstrations géométriques (*a*). Voltaire *doute un peu de cet axiome: deux et deux font quatre.* C'est au moins ce qu'il dit un jour à Clarke. Ainsi plus de raisonnement, plus de preuves de fait avec les incrédules. L'on est à plaindre lorsqu'on a affaire à des esprits de ce caractère; mais ils sont encore plus à plaindre eux-mêmes.

(*a*) Voyez la *Bibliothèque ancienne et moderne*, de M. Le Clerc, T. 8. p. 429.

ARTICLE II.

Les Prophéties.

§. I.

(334) D. A quoi se réduisent les prophéties les plus célèbres et les plus importantes de l'ancien Testament?

R. A trois articles. La réprobation des Juifs; l'établissement du Christianisme; la vie, les actions, les souffrances de Jésus-Christ.

(335) D. L'existence de ces prophéties est-elle aussi avérée que l'accomplissement en est incontestable?

R. Les adversaires les plus acharnés du Christianisme ne se sont pas avisés d'en douter. Porphyre, qui disoit les prophéties de Daniel supposées, sans en apporter d'autre preuve que leur clarté et l'évidence de leur rapport avec l'événement, n'a osé étendre cette assertion jusqu'aux autres. En effet, le moyen de croire que les Juifs se soient faits dépositaires des fourberies des chrétiens? C'est à eux que nous renvoyons pour l'authenticité de ces prophéties et leur préexistence au temps du Christianisme. On a beau argumenter contre nous, et nous demander l'époque de ces admirables prédictions, nous répondons en quelque sorte comme Jésus-Christ répondit à Caïphe : *Quid me interrogas? Interroga eos.* Joan. 18.
Demandez à nos plus cruels ennemis, si les choses sont comme nous vous les avons dites; qu'ils soient nos juges et les vôtres : *Ecce, hi*

sciunt. Voilà ce que les saints Pères disoient à des hommes peu instruits, qui frappés de l'évidence des prophéties, prétendoient qu'après l'événement, elles avoient été fabriquées par les Chrétiens : et à cette réponse des Pères, il n'y avoit pas de réplique, comme il n'y en a pas encore aujourd'hui. Un philosophe de ce siècle l'a senti, et s'en est expliqué de la manière suivante : « Un avantage qu'a la Religion chrétienne, et dont aucune autre ne » sauroit se vanter, c'est d'avoir été annoncée » un grand nombre de siècles avant qu'on la » vît éclore, dans une religion qui conserve » encore ces témoignages, quoiqu'elle soit » devenue sa plus cruelle ennemie. »

Maupert. Essai de philos. morale, ch. vij.

§. II.

(336) D. La réprobation des Juifs est visiblement conforme aux prophéties multipliées qui l'annoncent; mais le malheur de cette nation n'étoit-il pas un événement naturel qui pouvoit être prévu par des conjectures fondées, ou arriver à la suite d'une prédiction hasardée?

R. L'état des Juifs est trop singulier et trop unique pour avoir pu être prévu par des lumières naturelles, ou pour être le résultat de quelques circonstances amenées par le cours ordinaire des choses. Car vit-on jamais une nation célèbre, cultivée, illustrée par de grands événemens, être chassée totalement de sa patrie, et déracinée, pour ainsi dire, de son sol natal, mener une vie errante dans toutes les provinces, dans tous les royaumes de la terre? Nation méprisée, haïe, persécutée

de tous les peuples, de quelque religion, de quelque caractère qu'ils soient, du chrétien comme de l'infidèle, de l'adorateur d'un Dieu comme du sectateur insensé des idoles; de l'homme civilisé et adouci comme de l'homme sauvage et barbare; nation aveuglée au point de garder elle-même, comme un dépôt sacré et divin, le livre qui est évidemment le fondement de la religion qu'elle s'obstine à méconnoître; au point de ne pas entendre ce qu'elle entend, et de ne pas voir ce qu'elle voit. Vit-on jamais un peuple religieux si attaché aux preuves de la véritable religion, et en même temps si ennemi de la véritable religion; dépouillé depuis près de deux mille ans de son temple, de ses autels, de ses sacrifices, de ses prêtres, de tout exercice de sa religion, et néanmoins si malheureusement ferme dans sa religion? Consultez les annales du monde, lisez les histoires de toutes les nations, examinez les fastes de tous les empires, envisagez la nature et la marche des événemens humains, et jugez si jamais la terre fut le théâtre d'un pareil spectacle.

Ut videntes non videant, et audientes non intelligant. Luc. 8.

(337) D. N'y a-t-il pas eu des critiques qui ont entrepris d'expliquer la situation des Juifs par des observations faites sur le caractère et le génie de ce peuple?

R. Le travail de ces critiques est resté sans succès. Vainement ils se sont efforcés d'effacer, de cet étonnant tableau, les vestiges du doigt de Dieu. D'abord tout homme intelligent voit dans les juifs quelque chose de plus qu'une singularité de caractère; et en pesant ensuite cette singularité, il ne la trouve point du tout

naturelle, comme nous l'avons observé dans la réponse précédente. Le temps, les progrès ou la décadence des arts agissent sur tous les peuples de la terre, les réforment, les changent et les rendent absolument différens de ce qu'ils étoient à des époques plus voisines de leur origine; depuis la dispersion des Israélites, il ne s'est opéré parmi eux aucune révolution qui les rendît méconnoissables aux hommes du premier siècle de l'Église, si ces hommes revenoient pour examiner les nations modernes. Mais quand on parviendroit à expliquer, par des raisons humaines, l'état étonnant de cette nation infortunée, cet état combiné avec l'Évangile, considéré précisément comme une histoire, auroit encore les caractères de la punition de Dieu la plus manifeste, la plus évidente, et seroit dès lors un argument des plus forts en faveur de l'Évangile. « Qu'as-tu fait, » peuple ingrat, s'écrie ici Bossuet; esclave de » tous les pays et de tous les princes, tu ne sers » point les dieux étrangers; comment Dieu, » qui t'avoit élu, t'a-t-il oublié, et que sont » devenues ses anciennes miséricordes? Quel » crime, quel attentat plus grand que l'idolâtrie te fait sentir un châtiment plus grand? » Tu ne sais, tu ne peux comprendre ce qui » te rend Dieu si inexorable. Souviens-toi de » cette parole de tes pères : *Que son sang soit* » *sur nous et sur nos enfans;* et encore : *Nous* » *n'avons pas d'autre Roi que César.* Le Messie ne sera pas ton Roi; garde bien ce que » tu as choisi; demeure esclave de *César* et » des Rois, jusqu'à ce que la plénitude des

Disc. sur l'Hist. univ. 2. part. n. 10.

» Gentils soit entrée, et qu'enfin tout Israël » soit sauvé. » (a)

(338) D. Ne dit-on pas que, dans quelques Provinces d'Asie ou d'Afrique, les Juifs sont mieux traités que dans le reste du monde?

R. Supposé que dans un coin de la terre ces pauvres Israélites soient moins opprimés, ce n'est pas là une exception qui puisse infirmer l'efficace de la malédiction divine. Un tel asile est insuffisant pour les recueillir et pour faire cesser l'oppression générale.

(339) D. Comment la destinée des Juifs, et leur accablante situation, donne-t-elle une nouvelle force aux témoignages des prophéties en faveur du christianisme?

R. Par leur dispersion; par leur oppression, par leur aveuglement. Leur dispersion étend ce témoignage par toute la terre, instruit et avertit toutes les nations de la terre; et leur prodigieuse multiplication, qui, dans leur désolante destinée, peut être considérée comme une espèce de miracle, multiplie encore les témoins: Dieu, comme dit David en parlant de ses ennemis, n'a pas voulu les exterminer, il s'est contenté de les disperser, et d'instruire les autres peuples par la destinée de celui-ci (b). Leur oppression fait que leur témoignage n'est pas intéressé; leur malheur, qui

(a) *Donec plenitudo gentium intraret, et sic omnis Israël salvus fieret.* Rom. xj. — *Dies multos sedebunt filii Israël sine rege et sine principe, et sine sacrificio, et sine altari, sine Ephod, et sine Teraphim: et post hæc revertentur et quærent Dominum Deum suum, et David regem suum, et pavebunt ad Dominum et ad bonum ejus, in novissimo dierum.* Osee, C. 3.

(b) *Ne occidas eos, nequandò obliviscantur populi mei. Disperge illos in virtute tuâ.* Psal. 58.

est fondé en partie sur un attachement inconséquent aux seuls Livres de l'ancienne Loi, rend cet attachement en quelque sorte respectable, et garantit à nos yeux l'authenticité de ces Livres. Enfin leur aveuglement fait que leur témoignage n'est pas suspect : ils rejettent l'Evangile, mais ils embrassent les preuves de l'Evangile; ils détestent les chrétiens, mais ils conservent les armes aux chrétiens.

(340) D. Comment est-ce qu'un empereur païen a contribué à vérifier les prophéties, et sur-tout celle de Jésus-Christ, touchant la ruine du temple et la dévastation de la Judée?

R. Julien l'apostat, prince inconstant, bizarre, superstitieux, philosophe fastueux et extravagant (*a*), entreprit de rassembler les Juifs, de les remettre en possession de la Judée, et de rebâtir le temple; mais les élémens ont combattu pour l'arrêt de Dieu. La terre et le feu se sont alliés contre le rétablissement du temple. C'est un fait avoué des Juifs et des Païens, et démontré par toutes les preuves de l'histoire contre l'incrédulité la plus obstinée.

Voyez ci-dessus, le L. 4, ch. 8, art. 1, § 6, n. 331.

§. III.

(341) D. N'y a-t-il pas de grandes difficultés dans plusieurs prophéties, qui regardent l'é-

(*a*) On défie tous les panégyristes de ce prince, de ne pas reconnoître ces qualités dans son histoire, dès qu'ils auront renoncé au système d'exalter tous les ennemis du christianisme, et de déprimer tous les grands hommes qui l'ont défendu.... Peut-on même s'empêcher de le regarder comme un des monstres les plus affreux qui aient

·tablissement du christianisme et l'avènement du Messie? N'a-t-il pas fallu adopter différentes opinions pour expliquer la fameuse prophétie de Jacob, celle des 70 semaines de Daniel, etc? Gen. 49. Dan. 9.

R. L'événement principal annoncé par ces prophéties est indépendant de toutes ces explications. Il est visible qu'il n'y a plus de sceptre ni de couronne chez les Juifs, qu'ils ont cessé d'être assemblés en corps de nation, qu'ils n'ont ni Roi, ni juge, ni aucun gouvernement civil, et cet état date de la mort du Messie. Il est visible que l'abomination de la désolation s'est appesantie sur le temple, et que cette désolation subsiste. Il est visible que le Messie, reconnu par les Chrétiens, a les caractères annoncés par les prophètes, etc. (*a*). Les ouvrages du père Baltus (*b*), de M. de Pompignan (*c*), de l'abbé Pey (*d*), ont jeté un grand jour sur le détail et les

désolé l'humanité, quand on se rappelle ses sacrifices homicides, et les infortunées victimes qu'il immoloit à sa détestable nécromancie? Voyez son article dans le *Dict. hist.*.

(*a*) Voyez le *Discours sur l'histoire universelle de Bossuet*, 2 *part. N.° 4 et suiv.* En lisant la neuvième proposition de la *Démonstration évangél.* de M. Huet, l'on ne peut voir le parallèle que fait ce savant évêque, des prophéties avec les événemens, sans lire, pour ainsi dire, l'histoire de Jésus-Christ dans l'ancien Testament. Si quelques philosophes ne voient pas dans sa personne le *réparateur de la nation Juive*, et de toutes les nations du monde, c'est qu'ils n'ont ni lu les prophéties, ni acquis l'idée d'une véritable réparation.

(*b*) *La religion Chrétienne prouvée par l'accomplissement des prophéties.*

(*c*) *L'incrédulité convaincue par les prophéties.*

(*d*) *Vérité de la Religion Chrétienne prouvée à un déiste.*

— On peut consulter encore le *Traité hist. et dogm.* de M. Bergier, t. 7, p. 174 et suiv.

circonstances des événemens prophétiques; mais l'accomplissement général de la prophétie tire son jour de l'inconstabilité des faits. — Les philosophes ou les mauvais critiques qui ont combattu ces prophéties, sont-ils mieux d'accord entre eux que les théologiens qui les ont expliquées. Les uns disent qu'elles ont été faites après coup; les autres, qu'on n'en a pas saisi le vrai sens; les autres, qu'elles ont été démenties par l'événement; l'un les applique à celui-ci, l'autre à celui-là. Après cela ils se plaignent que nos explications ne sont pas uniformes dans toutes leurs parties.

(342) D. D'où vient que quelques théologiens ont détourné à d'autres événemens une multitude de passages tirés des Psaumes et des Prophètes, que l'on attribue communément à Jésus-Christ?

R. En cela, comme dans toute autre chose, l'esprit humain toujours inquiet, téméraire, immodéré, a donné dans les extrêmes. Les uns ont voulu tout appliquer au Messie, et ont altéré le sens littéral d'une infinité de passages. Les autres se piquant de critique, aimant à établir des idées nouvelles, zélés à l'excès contre un abus qui leur paroissoit une espèce de fanatisme, sont allés jusqu'à rejeter les explications les plus naturelles et les plus autorisées. Mais, malgré les dégâts qu'ils ont faits dans ce riche amas de prophéties, il en est resté un grand nombre qu'une critique sensée a toujours respectées, et dont l'incrédulité la plus obstinée n'a pu se dissimuler le vrai sens. Tel est incontestablement le chapitre 53 d'Isaïe: *Quis credidit auditui nostro*, qui, selon M.

Huet a opéré la conversion de presque tous les Juifs qui ont sincèrement renoncé aux égaremens de leurs pères (*a*). Tels sont plusieurs autres endroits du même Prophète, qui, selon la remarque de saint Jérôme, semble écrire l'Évangile plutôt qu'une prophétie (*b*). Tel est le Psaume 109 : *Dixit Dominus, etc.* (*c*). Telles sont, dans le nouveau Testament, toutes les prophéties de Jésus-Christ, touchant sa mort et sa résurrection, la réprobation des Juifs, l'établissement de son Eglise, les persécutions et les souffrances de ses Apôtres; prophéties si clairement exprimées,

(*a*) Jamais ils n'ont pu lui donner une explication tant soit peu vraisemblable. Le fameux Anthoine, Juif renégat, brûlé à Genève, en 1632, disoit que le Prophète parloit dans ce chapitre des Israélites vertueux qui furent punis à cause des méchans, et enveloppés dans les mêmes malheurs. Il n'y a rien dans toute la prophétie qui puisse donner l'idée d'une pareille interprétation. — C'est le même passage qui opéra la prompte et ferme conviction de l'Eunuque de la reine Candace, comme il est rapporté d'une manière si intéressante au Chap. 8 des *Actes des Apôtres*.

(*b*) *Non prophetiam videtur mihi texere, sed Evangelium.* Epist. ad Paulinum.

(*c*) L'application que Jésus-Christ lui-même en fit au Messie, parut si incontestable aux Juifs, qu'ils ne répondirent que par le silence à la question très-embarrassante pour eux qu'elle lui donnoit occasion de faire (*Matth.* 22). Bossuet, dans ses *Dissertations sur les Psaumes*, fait voir que ce Psaume, et un grand nombre d'autres, soit en entier, soit en partie, ne peuvent être considérés que comme de véritables prophéties; qu'ils parlent évidemment de Jésus-Christ, de la Religion Chrétienne, des événemens qui doivent former ou illustrer un peuple nouveau; mais en même temps les Psaumes sont en quelque sorte une histoire de la nation Juive. Ils rappellent le passé et célèbrent les fastes du temps où ils ont été écrits. Ces *Dissertations* de M. Bossuet ont été traduites en françois par M. Leroi. 1 vol. *in*-8.° 1775.

qu'on n'en peut contester le sens, et si évidemment accomplies, qu'il n'y a pas de fait historique mieux constaté. — C'est une erreur de croire qu'une chose cesse d'être une preuve, parce que l'esprit de dispute en combat la force et se refuse à son évidence. On dispute contre l'existence de Dieu, contre l'immortalité de l'ame et cent autres choses d'une certitude reconnue, faut-il être surpris qu'on conteste le sens des prophéties les plus claires? Les idées de Hardouin sur Virgile, Horace, Cicéron, etc. ont-elles inspiré des doutes sur les auteurs et le vrai sens des ouvrages attribués à ces anciens littérateurs?

§. IV.

(343) D. D'où vient que les prophètes passent rapidement d'une matière à l'autre, et mêlent les prophéties touchant le Messie avec d'autres moins importantes, qui annonçoient des événemens prochains, relatifs à l'état actuel de la nation?

R. 1.° L'éloquence prophétique est bien supérieure aux timides efforts de la nôtre. Ces hommes fortement inspirés, et placés dans la perspective des événemens les plus composés, passoient d'un objet à l'autre, sans que le passage fût adouci par aucune nuance. Ce sont autant de tableaux qui se succèdent avec la rapidité de l'éclair : le prophète les a conçus fortement, et les rend avec chaleur; mais en vain cherchons-nous les idées intermédiaires qui rapprochent ces différens tableaux. L'enthousiasme de l'inspiration les a

Sicut fulgur exit ab oriente, et patet usque in occidentem. Matth. 24.

supprimées, et nos conjectures ne peuvent que très-imparfaitement en remplir le vide (*a*). « Tous les temps, dit saint Chrysostôme, n'en » font qu'un pour les prophètes, ils les par- » courent tous à la fois, et avec une aisance » égale. » (*b*)

2.° Les prophéties particulières, accomplies dans le temps et aux yeux des Juifs, leur devenoient un gage assuré des grandes choses que les siècles devoient amener, et que les mêmes hommes leur avoient prédites : « Par- » là, dit Pascal, les prophéties particulières » n'étoient pas sans fruit, et les autres n'é- » toient pas sans preuves. »

§. V.

(344) D. Si la plupart des prophéties se

(*a*) *Lingua mea calamus scribæ, velociter scribentis*, Psal. 44.

(*b*) *Tales sunt prophetæ ; omnia tempora percurrunt, præsentia, præterita et futura.* Chrysost. in Psal. 43. — De là il ne s'ensuit pas, comme les Sociniens l'ont absurdement prétendu, que les prophéties puissent être regardées comme un assemblage de lambeaux sans ordre et sans suite, tels que les *centones* qu'on a fait de Virgile et d'autres poètes. Car, 1.° les tableaux prophétiques sont achevés et parfaits, quoiqu'ils soient joints à d'autres tableaux ; ils sont la plupart trop étendus et trop circonstanciés, pour pouvoir être appliqués à d'autres objets. 2.° Les tableaux tiennent réellement les uns aux autres, quoique les liens ne soient pas toujours sensibles, et que l'ignorance des temps et des choses si reculés aient encore renforcé la difficulté de les apercevoir. C'est en quelque sorte le cas de la poésie lyrique. Les commentateurs sont souvent embarrassés à saisir la suite et l'ensemble dans les plus belles odes de Pindare et d'Horace, quoique les liens et transitions existent, et qu'on les découvriroit sans peine, si on étoit bien pénétré de l'esprit des auteurs, et exactement instruit de tout ce qui animoit leur verve.

sont visiblement accomplies, n'y en a-t-il pas qui aient été démenties par l'événement, telle que la destruction de Ninive, l'arrivée de Jésus-Christ sur les nuées, la fin prochaine du monde?

R. La ruine de Ninive n'avoit été arrêtée dans les décrets de Dieu qu'en cas que les habitans ne se fussent point empressés à fléchir sa colère par un repentir prompt et sincère. l'Ecriture nous donne cet exemple comme une preuve de la bonté de Dieu et de l'efficace de la pénitence. Ceux qui ont si gauchement raisonné sur cet événement, n'avoient assurément pas lu les chapitres 3 et 4 de Jonas; ils auroient vu dans le quatrième la réponse que fait Dieu lui-même à cette plaisante objection.

Arriver sur les nuées, dans le style de l'écriture et de toutes les langues du monde, c'est arriver avec une grande gloire, c'est être placé fort haut, avoir le monde sous ses pieds. Jésus-Christ s'en explique lui-même, en ajoutant : *Avec beaucoup de gloire et de majesté.* C'est ce qui a été accompli, 1.° lorsque, peu d'années après son ascension glorieuse, il a vengé, par la ruine du peuple Juif, l'attentat commis sur sa personne divine, d'une manière qui portoit visiblement l'empreinte de la colère d'un Dieu. 2.° Lorsqu'il a établi sa religion dans tout le monde, malgré les raisonnemens des philosophes, malgré la puissance des empereurs, malgré la conspiration des Juifs et des païens; lorsque son nom et sa croix furent placés sur le diadème des rois, et adorés de toutes les nations de la terre. La fin du monde

Cum virtute multâ et majestate. Matth. XXIV, 30.

présentera un nouvel accomplissement de cet oracle dans l'arrivée du Juge des vivans et des morts.... De quelque manière que l'on explique ces paroles : *Non præteribit generatio hæc, donec omnia fiant*, soit qu'on entende la génération présente, soit qu'on entende toute la race des Juifs, soit qu'on entende le dernier âge du monde, qui est le règne du christianisme, la vérité de la prophétie subsiste également. La génération qui vécut avant Jésus-Christ, a vu la dispersion des Juifs et l'exaltation de la Foi chrétienne. La nation des Juifs subsiste de la manière la plus merveilleuse, et subsistera jusqu'au second avènement du Fils de Dieu. Le christianisme ne finira qu'avec le monde. Matth. xxiv, 34.

Quand les Apôtres nous ont prédit la fin du monde comme prochaine, ils ont eu soin de nous informer en quel sens elle étoit prochaine ; ils considéroient sa durée par comparaison aux années éternelles et à la durée du règne de Dieu. Et c'est ainsi que dans l'ancienne loi les prophètes parloient de l'arrivée du Messie et d'autres événemens reculés comme les ayant sous les yeux (*a*). Le plus habile commentateur ne dira là-dessus rien de plus clair ni de plus satisfaisant que saint Pierre : *Il y aura*, dit cet Apôtre, *des hommes séducteurs, esclaves de toutes les passions de leur cœur, qui demanderont où est cet avènement que Jésus-Christ nous avoit tant promis. Les hommes meurent et naissent comme autrefois, et quel change-*

(*a*) Moïse, en parlant de la ruine de Jérusalem, de la punition et de la dispersion des Juifs, disoit : *Juxtà est dies perditionis et adesse festinant tempora*. Deut. 3..

ment s'est-il fait depuis le commencement du monde?.., Mais vous, mes frères, souvenez-vous que mille ans sont devant Dieu comme un seul jour, et un seul jour comme mille ans (*a*). On voit par-là que les Apôtres connoissoient parfaitement le génie des incrédules; et que ce que nos philosophes nous donnent comme les fruits de leurs savantes recherches, est réfuté depuis dix-huit cents ans dans nos Ecritures.

(345) D. Ne paroît-il pas, par d'autres passages que les Apôtres étoient dans la persuasion que le monde finiroit bientôt? Quelques saints Pères n'ont-ils pas été dans la même opinion?

R. Les passages des Apôtres qu'on objecte, n'ont aucune apparence de prophétie, et pourroient tout au plus faire conclure une erreur de fait (*b*). Mais nous venons de montrer dé-

(*a*) *Venient in novissimis diebus in deceptione illusores, juxtà proprias concupiscentias ambulantes, dicentes : Ubi est promissio, aut adventus ejus? Ex quo enim Patres dormierunt, omnia sic perseverant ab initio creaturæ..: Unum verò hoc non lateat vos, charissimi, quia unus dies apud Dominum sicut mille anni, et mille anni sicut dies unus.* 2. Pet. 3.

(*b*) Ceux qui ont observé que saint Paul se met souvent pour exemple dans les temps où il n'existoit pas, comme lorsqu'il dit, en parlant du temps antérieur à la loi de Moïse : *Ego enim vivebam sine lege aliquandò.* Rom. VII. 9. ne sont pas surpris de l'entendre dire : *Nos qui vivimus, qui residui sumus in adventum Domini.* 1 Thess. IV. 14. David prétendoit-il vivre jusqu'à la fin du monde, lorsqu'il disoit? *Nos qui vivimus benedicimus Domino, ex hoc nùnc et usque in sæculum.* Ps. 13. — Quand saint Jean dit que c'est la dernière heure, il entend précisément le dernier âge du monde, et le règne du Christianisme, après la naissance duquel il ne falloit plus attendre de grands événemens en matière de religion, mais se précautionner contre les séducteurs et les antechrists, précurseurs de celui qui devoit paroître à la fin du monde,

finitivement que les Apôtres s'expliquent eux-mêmes, et qu'on ne peut leur attribuer une opinion dont ils démontrent le peu de fondement. Saint Paul la rejette absolument dans la seconde Epître aux Thessaloniciens, et avertit les fidèles de ne se laisser prévenir en aucune sorte par ceux qui en étoient imbus (*a*). Il faut s'opiniâtrer étrangement pour répéter encore une objection réfutée par les auteurs mêmes, auxquels on nous renvoie. — Si quelques Pères ont annoncé la fin du monde comme prochaine, faut-il en être surpris? Le Sauveur a dit que la connoissance n'en étoit donnée à personne. *De die autem illâ et horâ nemo scit.* Matt. 24. D'autres Pères, parmi lesquels saint Jean Chrysostôme, ont assuré que le monde ne finiroit pas encore sitôt. *Moram autem faciente sponso... Non parvum temporis spatium interjectum ostendit.* Chrysost. Hom. 9. in Matth. — Saint Augustin, après avoir rapporté différens calculs et opinions sur ce sujet, ajoute que tout cela n'est fondé que sur des conjectures humaines, qui n'ont aucun fondement dans l'Ecriture-Sainte, qui au contraire nous

et qu'il distingue là-même de ceux qui existoient déjà de son temps, en le nommant antichrist, par une espèce d'antonomase. *Et sicut audistis, quia antichristus venit, nunc antichristi multi facti sunt : undè scimus quia novissima hora est.* 1 Joan. 2. — Lorsque les Apôtres ont parlé de la destruction de Jérusalem, de la victoire de Jésus-Christ, du renversement de l'idolâtrie, etc., ils ont dû en parler comme d'une chose prochaine. Des lecteurs superficiels ont cru voir dans leurs expressions la fin du monde.

(*a*) *Ut non citò moveamini à vestro sensu, neque terreamini, neque per spiritum, neque per sermonem, neque per epistolam tanquàm per nos missam, quasi instet dies Domini.* 2. Thess. 2.

avertit de la vanité de toutes ces computations. (a)

§. VI.

(346) D. Les figures dont les Livres de l'ancienne Loi désignoient les événemens de la nouvelle, ne sont-elles pas une preuve digne d'être placée après les prophéties?

R. Ces figures sont sans doute un argument propre à instruire les Juifs persuadés (ainsi que nous l'avons dit*) que leur Loi n'étoit qu'un assemblage de types et de symboles des choses futures; mais cette espèce de preuve peut paroître moins propre pour convaincre des infidèles ou des philosophes. Il est certain néanmoins qu'il y en a dont les rapports sont d'une justesse admirable, qui méritent toute l'attention d'un esprit solide, et qui marquent clairement la liaison intime des deux Testamens, réunis réellement en un seul par les vues et le dessein suivi d'un même Législateur. « En traçant ces figures, dit un théologien » exact et profond, Dieu avoit dessein de » rendre sensibles les mystères futurs de son » Fils, pour ceux à qui il en donnoit alors » l'intelligence par une lumière intérieure, et » d'affermir un jour dans la foi de ces mêmes » mystères, ceux qui, après l'accomplissement,

* Ci-dessus. n. 290.

(a) *Conjecturis quippè utuntur humanis; non ab iis certum aliquid de scripturæ canonicæ authoritate profertur. Omnium verò de hâc re calculantium digitos resolvit, et quiescere jubet ille qui dicit :* NON EST VESTRUM SCIRE TEMPORA ET MOMENTA, QUÆ PATER POSUIT IN SUA POTESTATE. De Civit. Dei. L. 18. cap. 53.

» verroient le rapport frappant qui se trouve » entre les figures et ces mystères : car quoi- » que ce rapport ait été obscur et comme » voilé avant l'événement, il est certain qu'au- » jourd'hui l'on ne peut pas comparer les » faits de l'Evangile avec ceux de l'ancien » Testament, sans être vivement frappé de la » parfaite conformité qu'on y remarque, et » sans être infiniment persuadé que la sagesse » divine a eu l'intention de représenter les » uns par les autres. » C'est ce qui fait dire à Tertullien : *Ut verbis ita et rebus propheta-tum*; et à saint Augustin : *Illorum non tantùm lingua, sed et vita prophetica fuit.* (a)

ARTICLE III.

Propagation du Christianisme.

§. I.

(347) D. Le Christianisme a-t-il pu s'établir sans une assistance visible de Dieu ?

R. Dieu a fait de cet établissement son propre ouvrage ; il a voulu faire éclater sa puissance et sa gloire dans le succès du dessein le plus extraordinaire et le plus impossible selon toutes les vues et toutes les ressources

(a) Voyez Huet, *Dém. èvang. Prop.* 9. — Becanus, *Analogia veteris ac novi Testamenti, in quâ primùm status veteris, deindè consensus, proportio et conspiratio illius cum novo explicatur.* Duaci, 1627. — Il faut convenir néanmoins que quelques auteurs ont donné trop d'étendue à l'application des figures, qu'ils n'ont pas toujours bien choisi les pendans, qu'ils ont rapproché les disparates et négligé la justesse des comparaisons.

humaines. Car il s'agissoit de convaincre d'aveuglement et de folie des hommes qui se croyoient fort éclairés; de faire quitter des religions douces, commodes, et qui ne gênoient aucune passion, pour en faire embrasser une qui est l'ennemie de toutes les passions, et qui semble n'être appliquée qu'à les combattre, les réprimer et les contraindre; de faire recevoir comme des vérités incontestables les dogmes les plus inconcevables, et dont les conséquences sont les plus effrayantes; et de les faire recevoir par des hommes ennemis de toute contrainte dans la manière de penser; de détruire des cultes que leur ancienneté rendoit respectables; de renverser des temples que l'autorité publique et les princes avoient fait élever; d'abattre des idoles qu'on s'étoit accoutumé à regarder avec vénération; enfin de faire regarder comme une superstition détestable, extravagante, criminelle, ce qu'on avoit auparavant pratiqué ou respecté par religion. Telle étoit la révolution qui devoit se faire dans les esprits, dans les villes, dans les royaumes et dans les empires, par l'établissement du christianisme.

(348) D. Quels hommes Dieu a-t-il choisis pour être les exécuteurs d'une si étonnante réforme?

R. Douze hommes simples, ignorans, pauvres, dénués de tous moyens, de tout appui, de toutes ressources humaines : ce sont eux qui doivent dessiller les yeux aux superstitieux, ramener aux bonnes mœurs les débauchés, inspirer l'humilité aux philosophes et aux savans, se faire écouter et respecter par les

puissances du monde, détruire les anciennes religions, et faire recevoir celle d'un homme qui avoit été condamné depuis peu à une mort honteuse dans la ville de Jérusalem.

(349) D. Le succès de la prédication évangélique a-t-il été bien rapide et bien universel?

R. Les auteurs ecclésiastiques les plus anciens comparent la propagation de l'Evangile à la vivacité avec laquelle la lumière du soleil se communique à tout l'hémisphère, ou à celle de l'éclair qui se fait apercevoir à l'instant dans toute l'horison. Dès le premier siècle les païens se plaignirent que les temples étoient déserts, les autels abondonnés, les prêtres méprisés, et le culte des dieux presqu'anéanti, comme on peut voir dans la lettre de Pline à Trajan. Saint Augustin rapporte le témoignage de Sénèque, qui se plaint amèrement du nombre des chrétiens; les vaincus, dit il, ont donné la loi aux vainqueurs (*a*). Saint Justin écrivoit vers la quarantième année du second siècle : « Aucune nation de barbares » ou de Grecs, ni aucun peuple, quelque nom » qu'il porte, soit de ceux qui demeurent dans » leurs chariots, soit de ceux qui n'habitent » point dans des maisons, ou qui vivent sous » des tentes, et qui paissent des troupeaux, » chez lesquels on adresse des prières et des » actions de grâces au Père Créateur par le » nom de Jésus-Christ ». — Vers la fin du

Epist. L. 10, Ep. 97.

Dial. cum Tryph. n. 117.

(*a*) *Sceleratissimæ gentis judæorum* (on appeloit ainsi au commencement les Chrétiens), *consuetudo usque adeo invaluit, ut per omnes terras jam recepta sit, victi victoribus leges dederunt.* De Civit. Dei. Lib. 6. cap. 11.

même siècle, saint Irénée parle des Eglises répandues chez les Germains, les Ibères, les Celtes, dans l'Orient, dans l'Egypte, dans la Lybie, etc. (L. 1, Cap. 10). Vers le même temps Tertullien écrivoit au sénat : « Nous » ne sommes que depuis deux jours, et nous » remplissons tout l'empire; les villes et les » campagnes, les iles et le continent sont » pleins de Chrétiens; on les trouve dans les » assemblées du peuple et dans les armées, » dans le palais des empereurs, dans le sénat, » dans le barreau : nous ne vous laissons » que vos temples.... Si cette multitude » d'hommes se retiroit hors des terres de la » domination romaine, la perte de tant de » citoyens anéantiroit l'Empire, et vous puni- » roit de votre cruauté; vous seriez effrayés » de la solitude et du vide affreux qu'ils lais- » seroient parmi vous; vous chercheriez en » vain des sujets à gouverner, il vous resteroit » plus d'ennemis que de citoyens. » Dès-lors l'Evangile avoit été annoncé dans la Perse, les Indes, la Chine, et autres royaumes indépendans de l'Empire romain (a); il avoit été reçu par-tout, il s'étendoit par des accroissemens journaliers (b). Arnobe, qui écrivoit au troisième siècle, nous représente le Christianisme établi chez les Allemands, chez les Perses, chez les Scythes, dans l'Asie, la Syrie, l'Espagne et les Gaules, chez les Gétules, les Maures,

Disp. adv. gent. l. 1, p. 15. L. 2. p. 50.

(a) Voyez le *Journal des savans*, Août 1760, second vol. *Examen de la question, s'il y a eu des Chrétiens à la Chine*, etc.

(b) *In verbo veritatis Evangelii, quod pervenit ad vos, sicut et in universo mundo est, et fructificat et crescit* Coloss 1, 6.

les Nomades, les Sères, etc. Il disoit que cette merveilleuse et prompte propagation de l'Evangile, que les plus grands génies avoient embrassé, devoit suffire de motif de crédibilité pour le suivre et le professer (*a*). Selon saint Jérôme, les Indiens, les Perses et les Gètes, accoutumés à offrir des victimes humaines, lors des obsèques de leurs défunts, avoient quitté leur barbarie pour prendre les mœurs douces qu'inspire l'Evangile. Ce même Père nous dit qu'il voyoit arriver tous les jours dans

Epist. 35.

Epist. 57.

(*a*) *Vel hæc saltem fidem vobis faciant argumenta credendi, quòd jam per omnes terras in tam brevi tempore immensi nominis hujus sacramenta diffusa sunt, quòd nulla jam natio est tam barbari moris et mansuetudinem nesciens, quæ non ejus amore versa mollivèrit asperitatem suam, et in placidos sensus assumptâ tranquillitate migraverit: quòd tàm magnis ingeniis præditi oratores, grammatici, rethores, consulti juris, ac medici, philosophiæ etiam secreta rimantes magisteria hæc expetunt spretis, quibus paulò antè fidebant.* — Arnobe compte entre les peuples soumis à Jésus-Christ, les Sères. Origène et Théodoret les nomment aussi. Il paroît que les anciens désignoient les Chinois sous le nom de Sères : pour le croire, il ne faut que lire ce qu'en a écrit J. Solinus, *Polyhistor*. Cap. 63. L'auteur des *Recherches sur les Chinois* prétend que cela est faux, mais ses raisons ne sont rien moins que démonstratives. Il est vrai que quelques auteurs ont parlé des Sères, comme d'une race Scytique; mais, quand la géographie de ces auteurs seroit beaucoup plus exacte qu'elle ne l'est, elle prouveroit tout au plus que les Chinois sont une colonie de Scythes, comme les Tartares qui sont aujourd'hui maîtres de l'Empire; et que le Nord, toujours fécond en nations émigrantes, a peuplé ce vaste pays comme il en a peuplé tant d'autres. Au reste, si les Sères ne sont pas les Chinois, ce sont des peuples voisins de la Chine, que nous appelons aujourd'hui Tartares Chinois, ou les habitans de la *China extra muros*, d'où l'Evangile a dû naturellement pénétrer dans la Chine même. On y a trouvé de nos jours une synagogue, fondée vraisemblablement par des Juifs qui y sont arrivés après la destruction de Jérusalem. Voyez le 32.e Recueil des *Lettr. édif.* p. 367.

la Palestine, où il demeuroit, des troupes de moines qui venoient de l'Inde et de la Perse; que les Huns apprenoient le Psautier; que les climats glacés de la Scythie avoient été ranimés par la chaleur de la Foi, et que les Gètes avoient des églises sous leurs tentes. Saint Chrysostôme dit aussi que les Indiens et les Scythes avoient traduit en leur langue les instructions données par saint Paul; que tout barbares qu'ils étoient, ils avoient appris la philosophie chrétienne. Théodoret nous assure que les Scythes, les Sauromates, les Indiens, les Perses, les Hyrcaniens avoient reçu les lois de Jésus-Christ, etc. En un mot, l'histoire des premiers siècles du Christianisme n'est que la vérification constante de l'oracle d'un prophète, qui nous dit que la parole de Dieu se répand avec une rapidité inconcevable. (*Velociter currit sermo ejus.* Psal. 147); et de la promesse que fit Jésus-Christ d'attirer à lui toute la terre dès qu'il auroit été attaché à la croix: *Ego autem si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad meipsum.* Joan. 12.

Hom. 2. in Joan.

Therap. L. 9. p. 115.

§ II.

(350) D. Le mépris des richesses, les mœurs austères, les travaux désintéressés des premiers prédicateurs de l'Evangile, l'égalité que la Religion mettoit entre les hommes; l'union, la concorde, l'affection réciproque continuellement recommandée aux Chrétiens, n'ont-ils pas naturellement dû propager une religion si propre à gagner le suffrage des ames honnêtes? et quel besoin y a-t-il ici de recourir à la puissance de Dieu?

R. Le philosophe anti-chrétien, qui raisonne de la sorte, ne sent pas sans doute l'honneur qu'il fait à une religion qu'il a prétendu *dévoiler* comme un mystère d'iniquité. Les vertus des Chrétiens étoient sans doute un appât pour les ames honnêtes; mais, 1.° ces vertus mêmes n'étoient l'ouvrage ni du paganisme ni de la philosophie; c'étoient les premiers fruits de la sainteté de l'Evangile, et ces fruits en ont produit d'autres. 2.° Les ames propres à se laisser subjuger par l'attrait des vertus, n'étoient sans doute pas en fort grand nombre dans le siècle le plus débordé, où tous les genres de désordres étoient autorisés par les lois de la religion et de l'état: il falloit une impression bien forte et bien au-dessus de l'homme, pour opérer en elles une telle révolution. 3.° Les vertus des Chrétiens n'ont pu suffire pour persuader les dogmes sublimes de leur Foi, pour les faire recevoir contre tous les raisonnemens des philosophes, et contre la fureur des persécuteurs.

(351) D. Les secours mutuels que se prêtoient les Chrétiens, la communauté des biens, les grandes charités que les riches faisoient aux pauvres, pouvoient-ils manquer d'attirer à leur religion tous les indigens? De là vient sans doute que la primitive Eglise n'a été composée que du petit peuple?

R. Ceux qui ont tant de fois répété cette objection, devoient au moins faire attention à la contradiction qu'elle renferme. S'il n'y a eu que des pauvres parmi les premiers Chrétiens, d'où venoient les aumônes qu'on leur faisoit?.... La communauté des biens est une chose fort intéressante parmi des gens qui

n'ont que le nécessaire. — Il est très-faux que d'abord l'Eglise ne fût composée que du petit peuple. Nicodême, Joseph d'Arimathie, Zachée, Zaïr, l'officier Romain témoin des prodiges arrivés à la mort du Sauveur, saint Paul, le centurion Cornelius, Sergius Paulus, l'eunuque de la reine Candace, grand nombre de prêtres et de princes Juifs. (*Act.* 6 ℣. 7. *Joan.* 17 ℣. 42), les principaux citoyens de Bérée, plusieurs juges de l'Aréopage, les lettres d'Ephèse, Flavius Clémens, cousin de Domitien, Domitilla, sa femme, et nièce du même empereur, le consul Acilius Glabrion, et beaucoup d'autres hommes illustres et savans, sont des Chrétiens du premier siècle.

(352) D. Saint Paul ne dit-il pas qu'il y a parmi les fidèles peu d'hommes distingués par leur naissance, leur rang, leur sagesse, etc.?

R. Leur nombre étoit petit sans doute en comparaison des autres. Le simple peuple a toujours eu plus de docilité que les philosophes et les grands du monde. Il y a eu assez de gens distingués par leur noblesse et par leurs lumières, qui ont embrassé le christianisme, pour que l'on puisse conclure que cette religion étoit appuyée sur de bonnes preuves : mais il y en a eu trop peu, pour que l'on puisse soupçonner que le christianisme soit redevable de ses progrès au génie de ses premiers sectateurs. — Si c'étoient des gens d'esprit qui eussent prêché la religion, et des simples qui l'eussent cru, cela n'eût point étonné. Les simples ont prêché, les gens d'esprit ont cru, et croient encore.

§ III.

(353) D. Le Mahométisme n'a-t-il pas fait autant de progrès que l'Evangile ?

R. Ses progrès sont mesurés sur le dégât du glaive de ses sanguinaires apôtres. Il lui a fallu mille ans pour acquérir l'étendue qu'il a aujourd'hui ; et cette étendue non-seulement est bien inférieure à celle du christianisme en général, mais même à celle de l'église catholique. 1.° Il n'y a pas de Mahométans en France, en Espagne, ni dans toute l'Europe chrétienne, dans toute l'Amérique, etc. ; mais il y a des Catholiques dans toutes les plages de la terre (*a*). C'est même au bout du monde, à la Chine, au Japon, au Paraguai (*b*) etc.,

Autres vues relatives à cette matière, n. 414, 492.

(*a*) *Propter hoc in Doctrinis glorificate Dominum. In insulis maris nomen Domini Dei Israël. A finibus terræ laudes audivimus, gloriam justi.* Isai. 24. — *Plantâsti radices ejus et implevit terram. Operuit montes umbra ejus et arbusta ejus cedros Dei. Extendit palmites suos usque ad mare.* Psal. 79.

Racine applique ingénieusement aux nations converties à la foi, ces vers de Virgile :

Incedunt victi longo ordine gentes,
Quàm variæ linguis h[illegible] tam vestis.

Il pouvoit dire encore de l'Eglise catholique :

Super et Garamantas et Indos
Proferet Imperium : jacet extra sidera tellus
Extra anni solisque vias, ubi cœlifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.

(*b*) Voyez la *Relation des missions du Paraguai*, par M. Muratori. — « Les missions, dit M. de Buffon, ont » formé plus d'hommes dans les nations barbares que » les armées victorieuses des princes, qui les ont subjugées. Le Paraguai n'a été conquis que de cette façon ; » la douceur, le bon exemple, la charité et l'exercice

Hist. nat. T. 3, in-4.° p. 505.

que la foi catholique a paru avec le plus d'éclat dans ces derniers siècles. 2.° les Musulmans habitent un vaste pays, mais ce pays n'est pas peuplé comme l'Italie, les Pays-Bas, l'Allemagne et les autres états catholiques. 3.° Ce pays comprend toutes sortes de cultes. M. de Beausobre a calculé que dans la Turquie d'Europe, il y avoit deux tiers de Chrétiens contre un tiers de Turcs (*a*); il y a vingt églises à Constantinople, trente à Thessalonique, etc. Les différentes religions qu'on professe dans ce grand empire ont plus de sectateurs que l'Alcoran. Les philosophes

» de la vertu constamment pratiquée par les mission-» naires, ont touché les Sauvages, et vaincu leur défiance » et leur férocité.... Rien ne fait plus d'honneur à la » Religion, que d'avoir civilisé les nations et jeté les » fondemens d'un empire sans d'autres armes que la » vertu. — Il est heureux pour la société, dit M. de » Montesquieu, d'avoir été la première qui ait montré » dans ces contrées l'idée de la Religion, jointe à celle » de l'humanité. En réparant les dévastations des Es-» pagnols, elle a commencé à guérir une des plus grandes » plaies qu'ait encore reçues le genre humain, etc. » Voyez aussi M. Haller, *Traité sur divers sujets intéressans de politique et de morale.* Nous pourrions renvoyer encore à l'*Histoire philosophique et politique du commerce, etc.* T. 3, p. 252, 261, si cet auteur forcené, toujours en contradiction avec lui-même, ne détruisoit dans un endroit ce qu'il établit dans un autre, et que son ouvrage ne fût point un répertoire de déclamations contre la Religion et les mœurs. Au reste, l'hommage d'un ennemi n'est jamais à rejeter: paroissant contre toute attente, dans le triomphe de son rival, il fixe la vue des spectateurs plus que toute la pompe du vainqueur, et décore par ses chaînes la main qui l'a abattu.

Esprit des Lois, Liv. 4, ch. 6.

(*a*) Henri Hillaire, éditeur et commentateur de la *Chronique de l'Eglise Grecque*, de Philippe Cyprius, Leipsig, 1687, assure également que le nombre des Chrétiens surpasse de beaucoup celui des Mahométans dans ce vaste empire. Voyez la *Bibliothèque univ. et hist. de le Clerc, T. 7, p. 71.*

comptent toujours en gros, et laissent bien de l'occupation à ceux qui comptent après eux. 4.° Le Mahométisme est partagé en différentes sectes; c'est un hydre à cent têtes qui se dévorent les unes les autres. Les Perses détestent la religion des Turcs, comme ceux-ci détestent celle des Perses. Outre cette grande division, il y en a plus de soixante-dix autres : les Biadiés, les Gélimiés, les Kelbiés, les Druses, etc. (*a*). Ces sectes se haïssent mutuellement plus encore qu'elles ne détestent les Chrétiens et les Juifs (*b*) — Le Mahométisme ne peut donc être comparé dans son étendue à l'Eglise catholique, qui est par-tout la même, qui ne connoît ni schisme ni hérésie parmi ses enfans. Nous avons parlé ailleurs des moyens de son établissement et n. 353. du caractère de ses Apôtres. Les Mahométans se sont multipliés par l'effusion du sang des chrétiens; et les chrétiens, suivant l'expression de Tertullien, par l'effusion de leur propre sang.

(*a*) Un voyageur n'ayant compté que soixante-dix sectes chez les Mahométans, l'auteur de l'*État présent de l'Empire Ottoman*, François-Elic Habesci, Grec de naissance et occupant une place disti[redacted] à la Porte, réfute ce calcul, et assure que les se[redacted]fantées par l'Alcoran sont réellement innombrables.

(*b*) La croyance des adeptes de ces sectes est extrêmement différente. Les uns croient la Résurrection, les autres admettent la métempsycose; plusieurs soutiennent la prédestination absolue, etc. Tous se donnent, mutuellement, de secte à secte, le nom d'orthodoxes et d'hétérodoxes : leur haine réciproque va à un tel excès, qu'en faisant le pélerinage de la Mecque, ils font autant de bandes à part qu'ils sont de sectaires, et ils sympathisent si peu, qu'ils ne veulent pas même prier ensemble.

§. IV.

(354) D. Ce que l'Histoire ecclésiastique nous apprend des cruelles persécutions excitées contre les Chrétiens, et des torrens de sang qui ont cimenté leur foi, est-ce une chose bien incontestable?

R. Jamais l'on ne s'est avisé de la révoquer en doute, avant que l'incrédulité moderne eût entrepris de faire la guerre à la notoriété des faits comme à la certitude des dogmes. Les auteurs païens et chrétiens des trois premiers siècles ne parlent que des efforts que fit l'idolâtrie, soutenue de toute la puissance des empereurs, pour anéantir la religion de Jésus-Christ, et pour la noyer dans le sang de ses sectateurs. Si sous Trajan, prince d'un caractère assez doux, sous Antonin, sous Marc-Aurèle (a), les Chrétiens furent indistinctement mis à mort, il est aisé de juger de quelle manière ils étoient traités sous les Néron, les Domitien, les Valérien, les Dioclétien, les Maximin, etc. Les grils ardens, les roues ar-

(a) Les philosophes ne peuvent pardonner aux apologistes du Christianisme de placer Marc-Aurèle au rang des persécuteurs. Mais le fait est, qu'il persécuta au moins douze ans, et cruellement. « *L'an 17 de Marc-Aurèle*, dit Eusèbe, *une très-violente persécution fut excitée contre les Chrétiens : elle se répandit par tout l'univers, et fit une infinité de martyrs.* La persécution de Trajan fut également sanglante. On dira que ces carnages se faisoient dans les provinces éloignées, et sans que les empereurs en eussent connoissance? Apologie recevable peut-être, si nous n'avions les lettres respectives de Trajan, et de Pline le jeune; si nous ne savions pas que saint Ignace fut interrogé et condamné aux bêtes par cet empereur en personne, etc., etc.

mées de lames tranchantes, les ongles de fer, les dents des bêtes féroces, les chevalets, les bûchers, voilà ce qui étoit préparé dans la plupart des villes pour les Chrétiens. Tertullien nous apprend qu'on leur donnoit le nom de *Sarmentarii* et de *Senaxii*, c'est-à-dire de gens à sarment, de gens à pieux; parce qu'on employoit des sarmens pour les brûler à feu lent, ou qu'on les empaloit tout vivans, pour leur faire souffrir encore en cet état de nouveaux supplices. Souvent, après les avoir tourmentés sur le chevalet et leur avoir déchiré le corps, jusqu'à découvrir les entrailles avec des ongles et des peignes de fer, on y appliquoit encore le feu, on répandoit du sel sur leurs plaies, on les arrosoit d'eau ou d'huile bouillante, pour augmenter les douleurs sans avancer leur mort. On ne peut lire sans frémissement et sans horreur les actes authentiques de la plupart de nos martyrs. Les rues et les places publiques étoient quelquefois toutes remplies d'échafauds sanglans, couverts de victimes et de cadavres. Eusèbe de Césarée nous dit qu'il a vu lui-même des trente, quarante et jusqu'à cent Chrétiens tourmentés en même temps; et ces cruelles boucheries durèrent plusieurs années de suite sans interruption; il cite une ville d'Asie où tout étant Chrétien, noblesse, peuple, magistrats, on abrégea l'exécution en faisant brûler la ville avec tous ses habitans; il rapporte une lettre de Maximin aux magistrats de Tyr, par laquelle il les félicite d'avoir exterminé tous les Chrétiens de leurs murs et de leur territoire. Les édits de Dioclétien et de ses prédécesseurs

sont des pièces qu'on ne peut suspecter de supposition. Tacite, Suétone, Sénèque, Juvénal ont parlé des Chrétiens qui souffrirent sous Néron. Tacite dit que le nombre en étoit prodigieux, qu'ils souffrirent les supplices les plus cruels et les plus recherchés (*a*). Libanius, panégyriste de Julien, s'exprime de la sorte dans l'éloge de ce prince : « Ceux qui » suivoient une religion corrompue, crai- » gnoient beaucoup, et s'attendoient qu'on » leur arracheroit les yeux, qu'on leur cou- » peroit la tête, et qu'on verroit couler des » fleuves de leur sang; ils croyoient que ce » nouveau maître inventeroit de nouveaux » genres de tourmens, au prix desquels les » mutilations, le fer, le feu, être sub-

Liban. parentali in Julian. n. 18.

(*a*) *Abolendo rumori* (c'est-à-dire le bruit qu'il avoit fait incendier Rome), *Nero subdidit reos et* QUÆSITISSIMIS PŒNIS *affecit, quos per flagitia invisos, vulgus* CHRISTIANOS *appellabat.... Igitur primò correpti qui fatebantur, deindè indicio eorum* MULTITUDO INGENS, *haud perindè in crimine incendii, quàm odio humani generis convicti sunt. Et pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contecti, laniatu canum interirent, aut crucibus affixi aut flammandi, atque ubi defecisset dies in usum nocturni luminis urerentur. Hortos suos ei spectaculo Nero obtulerat, et Circense ludicrum edebat, habitu aurigæ et permixtus plebi, vel circulo insistens. Undè quanquàm adversus sontes et novissima exempla meritos, miseratio oriebatur, tanquàm non utilitate publicâ, sed in sævitiam unius absumerentur.* Annal. Lib. xv. — Sénèque, sans nommer les Chrétiens, fait aussi allusion aux affreux supplices qu'on leur faisoit souffrir. *Ingens mali quod ex alienâ potentiâ impendet, pompa est; ferrum circa se et ignes habet, et catenas et turbam ferarum, quam in viscera immittat humana. Cogita hoc loco carcerem et cruces, et eculeos, et uncum; et adactum per medium hominem, qui per os emergat, stipitem, et distracta in diversum actis curribus membra; illam tunicam, alimentis ignium et illitam et intextam; quidquid aliud, præter hæc commenta sævitia est.* Epist. 14.

» mergé dans les eaux, être enterré tout » vif, paroîtroient des peines légères; car » les empereurs précédens avoient employé » contre eux ces sortes de supplices, et ils » s'attendoient à être exposés à de plus cruels: » cependant Julien pensa tout différemment » des princes qui avoient mis en œuvre ces » tourmens, parce qu'ils n'avoient pu, par ce » moyen, venir à bout de ce qu'ils s'étoient » proposé, et qu'il avoit remarqué qu'on ne » tiroit de ces supplices aucun avantage ».... » Julien, déterminé par ces raisons, et sachant » que le Christianisme prenoit des accroisse» mens par le carnage que l'on faisoit de ceux » qui le professoient, ne voulut pas employer » contre les Chrétiens des supplices qu'il ne » pouvoit approuver »... Puisqu'on n'a pas répondu à ces observations des derniers apologistes de la religion, il est inutile de grossir la liste de ces témoignages. Il n'y a pas d'homme tant soit peu instruit dans l'histoire de l'Eglise, qui ne s'écrie avec Lactance auteur contemporain et témoin oculaire de ce déluge de sang; « Quand j'aurois cent langues et autant de » bouches, il me seroit impossible de raconter » tous les tourmens qu'on employa contre les » chrétiens. » *De mort., persec. c. 1.*

§. V.

(355) D. Puisque l'empereur du Japon est venu à bout d'éteindre la Religion chrétienne dans ses états (*a*), pourquoi les empereurs ro-

(*a*) Il y a encore au Japon des Chrétiens, quoique assez ignorans par une longue privation de toute instruction, et en petit nombre, vu la difficulté d'éviter la ce-

mains ne l'eussent-ils pu détruire, s'ils l'avoient voulu sérieusement?

R. 1.° Les historiens païens nous apprennent que les empereurs ont voulu anéantir le Christianisme, et qu'ils l'ont voulu très-sérieusement; nous venons de le voir. 2.° Nous avons montré que la Religion chrétienne avoit été établie, dès son commencement, dans la Perse, la Scythie, les Indes, etc., où les Romains n'avoient rien à dire. Le moyen de détruire ce que l'on n'a pas en son pouvoir? 3.° Il est absurde de dire que ce qui se fait par un despote et tyran dans quelques îles, peut être exécuté dans tout l'univers. 4.° Dieu permet que la religion périsse dans une province, il en menace même celles qui ne la conserveroient pas avec assez de soin: *Dieu*, dit Montesquieu, *suivant des décrets que nous ne connoissons pas, étend ou resserre les limites de sa religion;* mais il ne permettra pas qu'elle périsse par-tout. Son ouvrage doit subsister; sa promesse nous en est un gage certain. *Etablissez des coutumes*, dit le même Philosophe, *formez des usages, publiez des édits, faites des Lois, la Religion chrétienne triomphera du climat, des Lois qui en résultent, des Législateurs qui les auront faites.*

Déf. de l'Esprit des Lois, seconde part. Tolérance.

Ibid.

(356) D. La grande étendue de l'empire romain ne donnoit-elle pas aux Chrétiens la facilité de se soustraire aux persécutions?

R. M. Fréret le dit; mais il nous sera permis

rémonie impie du *Gesumi*. Ce sont autant de semences prêtes à germer, quand il plaira au Maître des temps de visiter ce champ désolé. — Vues sur la persécution et l'espèce d'extinction de l'Église du Japon, *Dict. hist.* art. XOGUNSAMA II.

de dire aussi que ce critique s'enferre pitoyablement. C'est justement le contraire de ce qu'il avance. Si l'empire romain eût été partagé entre plusieurs princes, on auroit pu éviter les poursuites de l'un, et se réfugier chez l'autre; mais comment s'évader quand le tyran est par-tout obéi?

§. VI.

(357) D. Quoiqu'on ne puisse révoquer en doute l'horreur et la multitude des persécutions, sans un entêtement ridicule, n'est-on pas fondé à douter du motif de la cruauté exercée contre les Chrétiens, et à croire que les empereurs ont eu d'autres raisons, que la haine du Christianisme pour inonder la terre de sang?

R. Pour disputer sur ce sujet, il faut préalablement contester l'authenticité de toutes les histoires, qui déposent que les Chrétiens n'ont souffert que pour leur religion. Tacite dit que Néron ne les fit brûler que parce que leur religion leur avoit attiré la haine de toute la terre. Suétone, dans la vie de Néron, dit que l'on condamna aux supplices les Chrétiens, espèce d'hommes attachés à une superstition nouvelle et à la magie (*a*). « Je ne sais, dit » Pline, sur quoi tombe l'information que l'on » fait contre les Chrétiens, ni jusqu'où l'on » doit porter leur punition? Est-ce le nom seul » qu'il faut punir en eux, ou sont-ce les crimes

Ci-dessus, n. 354.

Lib. 10. Epist. 97.

(*a*) *Afflicti suppliciis christiani genus hominum superstitionis novæ ac maleficæ.* Sueton *in Nerone.* Cap. 16. — Le dernier mot fait allusion aux miracles qu'opéroient les Chrétiens, et que les païens attribuoient à la magie.

» attachés à ce nom? Cependant, voici la règle
» que j'ai suivie dans les accusations intentées
» contre eux. Je les ai interrogés s'ils étoient
» Chrétiens; quand ils l'ont avoué, et qu'ils
Epist. 98. » ont persisté une seconde et une troisième
» fois, je les ai envoyés au supplice ». Trajan répond à Pline qu'il a bien fait; qu'il ne faut point faire perquisition des Chrétiens; mais que s'ils sont accusés et convaincus, il faut les punir : *conquirendi non sunt; si deferantur et arguantur, puniendi sunt;* que s'ils renient le Christianisme et sacrifient aux dieux, il faut leur pardonner. Maximin dit que les empereurs s'étoient appliqués à remettre dans le bon chemin ceux qui s'en étoient écartés, et à les obliger à adorer les dieux de l'empire; mais que les Chrétiens se précipitoient d'eux-mêmes, avec une témérité aveugle, dans les derniers périls, et que rien ne pouvoit vaincre leur obstination. Il s'exprime en un autre endroit en ces termes :

Ad Sab. Epist. apud Euseb.

« Nos prédécesseurs, Dioclétien et Maximien,
» voyant que presque tout le monde renonçoit
» au culte des dieux pour se faire Chrétien,
» ordonnèrent avec grande justice que ceux
» qui auroient quitté leur Religion, seroient
» contraints par les supplices à la reprendre. »

Cinquante ans auparavant, l'empereur Valérien avoit déjà ordonné que les évêques, les prêtres, les diacres fussent punis de mort; que les sénateurs, les chevaliers romains, les hommes de qualité qui se feroient Chrétiens, fussent dépouillés de leurs biens et de leur dignité; et que, si après cela ils persévéroient dans leur attachement à la Religion chrétienne, ils

fussent condamnés à mort. Malgré tout cela et cent autres témoignages que nous pourrions alléguer, de prétendus savans nous disent que les Chrétiens n'ont pas souffert pour leur Religion. — Fût-il vrai que les persécuteurs aient cherché des prétextes pour couvrir leur tyrannie, il seroit vrai aussi que les Chrétiens pouvoient s'en délivrer en apostasiant; c'est donc toujours la Religion qui leur coûtoit la vie.

§. VII.

(358) D. N'est-ce pas peut-être la persécution même qui a opiniâtré les Chrétiens dans leur religion?

R. Telle est la manière de raisonner de nos philosophes; d'abord ils nient le fait, ensuite ils disputent sur le motif; enfin débusqués partout, ils chicanent sur les conséquences. Convaincus que les persécutions formoient un excellent argument en faveur du Christianisme, ils ne voyoient d'autre ressource que de nier les persécutions : forcés dans ce retranchement, ils ont prétendu que ces persécutions avoient eu un tout autre objet que la Religion: enfin ils ont imaginé que les persécutions étoient une preuve contraire à la divinité de son établissement. Quand on se livre à l'enthousiasme de la haine, l'on voit tout ce que l'on veut. Tantôt les Chrétiens se sont multipliés, parce qu'on les a laissés en paix; tantôt ce sont les souffrances qui les ont attachés à leur Religion, et qui les ont affermis dans une croyance qui leur coûtoit si cher; en même temps ils assurent que le paganisme fut détruit

par la persécution. Absurdités, contradictions philosophiques. — On souffre pour la Religion à mesure qu'on y est attaché; mais on n'y est pas attaché à mesure qu'on souffre pour elle. — Les païens embrassoient le Christianisme à la vue des tourmens et de la mort des Chrétiens; par quelle maxime expliquer ce phénomène? Ce n'est pas la paix du Christianisme qui les y invitoit, puisqu'ils voyoient mourir les Chrétiens; ce n'est pas l'opiniâtreté inspirée par les souffrances, puisqu'ils étoient païens, et qu'ils n'avoient rien souffert. (*a*)

(359) D. N'est-il pas vrai que lorsqu'une croyance nous coûte de grands sacrifices, on y est nécessairement attaché?

R. Les anciens philosophes Arabes, tou-

(*a*) Les délires philosophiques touchant l'effet des persécutions, ont tellement pris faveur chez l'abbé Coyer, qu'il assure que la secte des Herhüters n'est restée petite et obscure, que parce qu'elle a manqué de persécution (*Voyage d'Ital. et de Holl. T.* 2, *p.* 280). Mais quelle persécution a souffert le Mahométisme, l'Arianisme, le Schisme des Grecs? Quelle persécution le Luthéranisme a-t-il souffert en Danemarck et en Suède, où il s'est établi par la révolution d'un moment? L'édit de Henri VIII, qui introduisit tout à coup une nouvelle religion dans toute l'étendue d'un grand royaume, peut-il être regardé comme une persécution contre la secte qu'il fondoit? etc. Pourquoi le Jansénisme, poursuivi par tout le zèle du premier Clergé de l'Eglise, tremblant sous le courroux d'un monarque puissant et absolu, est-il toujours resté foible et petit, et n'a-t-il porté à l'Eglise des coups funestes que lorsqu'il trouva des protecteurs puissans?.... Pourquoi la secte des anabaptistes, autrefois si étendue et si puissante, a-t-elle succombé aux efforts que firent les souverains pour la réprimer, et se trouve-t-elle réduite à quelques individus isolés?.... Avouons que les philosophes ne consultent ni les faits, ni la raison; ils en imposent aux ignorans, et cette gloire les flatte assez pour leur suffire.

jours ridiculisés par les modernes, mais souvent plus raisonnables qu'eux, auroient dévoilé ce sophisme par deux mots connus dans l'école des vieilles distinctions : *A priori*, *concedo* : *à posteriori*, *nego*. On fait à la Religion des sacrifices, parce qu'on y est attaché; mais l'on n'y est pas attaché parce qu'on lui fait des sacrifices; quoique ces sacrifices, adoucis par de grandes consolations, par une espérance ferme et éclairée, par l'abnégation et le renoncement aux choses de la terre, en nous rendant dignes de Jésus-Christ, puissent augmenter notre attachement à la vraie foi (*a*). — De plus, on est naturellement porté à s'assurer de la réalité de l'objet pour lequel on souffre; car personne n'aime à souffrir pour des choses fausses ou douteuses. Or, le Chrétien qui étudie sa Religion et en examine les preuves, s'y attache davantage à raison de la conviction que cet examen produit. Et c'est encore en ce sens que la persécution peut contribuer in-

(*a*) Un philosophe a fait une observation qui peut trouver place ici. « Dieu permit (dit Montesquieu, en » parlant des progrès du mahométisme) que sa religion » cessât en tant de lieux d'être la dominante; non pas » qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, qu'elle soit » dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle » est toujours également propre à produire son effet » naturel, qui est de sanctifier. La prospérité de la » Religion est différente de celle des empires. Un au- » teur célèbre disoit, qu'il étoit bien aise d'être malade, » parce que la maladie est le vrai état du Chrétien. » On pourroit dire de même, que les humiliations de » l'Église, sa dispersion, la destruction de ses temples, » les souffrances de ses martyrs, sont le temps de sa » gloire; et lorsqu'aux yeux du monde, elle paroît » triompher, c'est le temps ordinaire de son abaisse- » ment. » Grand. et décad. des Rom. chap. 22.

directement à augmenter la foi des fidèles : mais cet effet de la persécution ne peut avoir lieu qu'à l'égard de la vraie Religion, et en devient une nouvelle preuve. Enfin, par le ravage des persécutions et les coups portés à la Religion, on en connoît mieux le prix, on se réveille à l'aspect du danger, et on apprécie avec plus de justice la perte dont on est menacé; on voit ce que c'est que les hommes qui l'attaquent, et ce que deviennent ceux qui l'abandonnent; on sent ce qu'on deviendroit soi-même si on avoit ce malheur; et dès-lors on la range parmi les choses dont la valeur, comme dit un ancien, est mieux connue par la privation que par la jouissance. Tout cela n'est encore applicable qu'à la vraie Religion, en suppose une expérience réfléchie, les grands effets bien connus, et sur-tout le contraste avec les erreurs que les persécuteurs prétendent accréditer.

Quanti valeant meliùs carendo quàm fruendo intelligimus. Cic.

(360) D. Dodwel, si connu par un livre écrit contre la gloire des martyrs, n'a-t-il pas prouvé que le désir de la célébrité et d'un vain honneur, étoit un des motifs qui soutenoit le courage des chrétiens dans les tourmens ?

R. Dodwel a avancé, sans aucune apparence de preuve, une imputation si injurieuse aux grands hommes qui sont morts pour la foi, et si clairement démentie par la simple vue des faits. 1.° Les nouveaux convertis, aussitôt traînés au supplice, n'avoient pas le temps de se faire à ce beau système d'honneur, dont l'adoption suppose une longue préparation, et une imagination nourrie dans tous les

écarts du délire. 2.° La belle gloire que d'être exécuté comme les scélérats, et rendu infâme aux yeux de tout l'empire romain, et admiré dans une secte méprisée et persécutée! — Ces extravagantes suppositions ont fait dire à Burnet, évêque anglican de Salisburi, dans une lettre écrite à Dodwel, qu'un Vanini, un Hobbes, un Spinosa n'auroient pu avancer des choses plus absurdes et plus irréligieuses. « Cependant, ajoute-t-il, vous » n'avez point reconnu vos fautes, comme » vous l'auriez dû faire publiquement.... Je » puis vous assurer que j'aimerois mieux ne » savoir ni lire ni écrire que d'étudier ou de » faire des livres dans les vues que vous vous » êtes proposées depuis plus de trente ans. » Vous aimez les nouveautés et les paradoxes, » et vous employez votre savoir pour les » établir.... J'estime, comme je le dois, plu- » sieurs bonnes et belles qualités que vous » possédez, mais je déplore votre malheur » dans tout ce que vous avez fait de répré- » hensible ». M. Ghishull, Bachelier en Théologie, et membre de l'université d'Oxford, met Dodwel dans cette classe de Savans qui sont propres à compiler, mais qui ne sont point capables de bien juger et de raisonner sur ce qu'ils ont recueilli. « Je ne veux nul- » lement, dit-il, diminuer la réputation à la- » quelle il a droit de prétendre; mais je veux » rabaisser cette autorité, à la faveur de la- » quelle il répand ses erreurs. Je crois que le » genre humain a plus de droit à la connois- » sance de la vérité, que l'auteur n'en a à la » réputation dont il jouit par un savoir faux » et mal employé. »

Dict. de Chauffepié, art. *Dodwel.*

§. VIII.

(361) D. Ne peut-on pas attribuer la ruine de l'idolâtrie à la violence des empereurs Chrétiens ?

R. 1.° Constantin, premier empereur Chrétien, n'a régné qu'au quatrième siècle de l'Eglise. Nous avons démontré que le nombre des Chrétiens étoit prodigieux, que les temples des païens étoient presque déserts dès le premier siècle, dans le second et le troisième c'étoit bien autre chose encore. Voilà donc l'idolâtrie bien affoiblie, avant que le Christianisme fût sur le trône.

2.° Ceux qui font valoir cette réflexion démentie par les faits, oublient sans doute leur maxime favorite : *Qu'on s'attache à une religion à mesure qu'on souffre pour en défendre la vérité.*

3.° Quelques menaces, quelques édits pleins de modération contre les sacrifices publics et les solennités païennes ont suffi pour réduire au néant la religion dominante de l'Empire. Quelle différence entre cette conduite du premier empereur chrétien et les flots de sang que ses prédécesseurs avoient répandus pour exterminer le christianisme ? Trois siècles de persécutions n'ont pu l'ébranler, et un siècle de discrédit suffit pour faire tomber le paganisme. L'idolâtrie, qui avoit pour elle les préjugés de l'éducation et la force de l'habitude, qui attiroit les hommes par le brillant du spectacle, et par les attraits encore plus forts des passions; l'idolâtrie, que l'homme

s'étoit formée exprès pour satisfaire son cœur, ne peut tenir contre la force des lois; de simples menaces suffisent pour précipiter sa chute : à peine quelques poignées d'un peuple mutiné veulent exposer leur vie pour la défense d'une Religion si complaisante; et le Christianisme encore tout récent, qui avoit contre lui tous les préjugés et toutes les inclinations de l'homme, qui ne sembloit fait que pour révolter ses sens et humilier sa raison; le Christianisme, foible dans ses commencemens, et ne comptant encore que quelques sectateurs, ose tenir tête à tout l'Empire armé contre lui, se multiplie par les efforts mêmes que l'on fait pour le détruire. Quel contraste! Nos adversaires ont-ils prévu le parallèle qu'ils nous donnent occasion de faire? Les lois de Constantin peuvent avoir servi à faire de nouvelles conversions, mais elles servirent encore bien davantage à découvrir les anciennes; c'est alors que l'on vit clairement les progrès que le christianisme avoit faits sous les règnes précédens. La multitude même et la rapidité des conversions font assez voir que l'ouvrage étoit déjà bien avancé, et qu'un nombre infini de gens n'attendoient que le moment favorable pour se déclarer.

4.° Un homme très-connu par sa haine contre toute Religion, mais subjugué par la vérité et l'évidence des faits, a raisonné sur cette matière d'une manière bien glorieuse au Christianisme : « On ne voyoit plus dans le » paganisme vieilli que les fables de son en- » fance, l'ineptie ou la méchanceté de ses » dieux, l'avarice de ses prêtres, l'infamie et

Hist. philos. et polit. du commerce, etc. T. 7, p. 2

» les vices des Rois qui soutenoient ces vices » et ces prêtres. Alors le peuple, qui ne con- » noissoit que ses tyrans sur la terre, chercha » un asile dans le ciel. Le Christianisme vint » le consoler et lui apprendre à souffrir. Tandis » que les vexations et les débauches du trône » frappoient le paganisme avec l'empire, des » sujets opprimés et dépouillés, qui avoient » embrassé les nouveaux dogmes, achevoient » cette ruine par l'exemple de toutes les » vertus. »

ARTICLE IV.

Les Martyrs.

§. I.

(362) D. Les Martyrs sont-ils un argument solide de la vérité du Christianisme?

R. On pourroit dire que les Martyrs sont plutôt des témoins que des preuves de la vérité de leur foi; mais 1.° puisque la multitude et l'autorité des témoins sont une excellente preuve, lorsqu'il s'agit de faits, l'on peut dire que les martyrs sont un grand argument en faveur du Christianisme. 2.° Quiconque envisagera sans préjugé la durée, l'étendue et les horreurs du massacre qui a moissonné l'Eglise naissante, sera forcé de reconnoître dans la fermeté de ses héros une vertu surnaturelle, un courage émané de Dieu et invincible comme lui. (*a*).

(*a*) Un littérateur appliquoit avec beaucoup de justesse à la Religion des Chrétiens, ces beaux vers d'Horace:

Duris ut ilex tonsa bipennibus.

(363) D. Toutes les religions n'ont-elles pas eu leurs martyrs? N'a-t-on pas vu des philosophes faire le martyrologe de toutes les nations?

R. D'abord, ces philosophes sont priés de nous fournir le martyrologe des Païens, des Mahométans, des Chinois, des Talapouins, etc., c'est-à-dire, le catalogue des hommes qui soient morts parmi ces peuples, précisément pour attester la sainteté de leur culte, pouvant éviter la mort par l'abandon de leur croyance. En attendant le succès de leurs recherches, nous remarquons que ceux qui comparent les martyrs de l'erreur aux martyrs du Christianisme, n'ont consulté ni l'histoire, ni la bonne foi, ni les règles du raisonnement.

Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.
Merses profundo, pulchrior evenit.
Luctère, multà proruet integrum
Cum laude victorem.

Lib. IV. Ode IV.

On pourra encore avec la même justesse appliquer aux martyrs chrétiens, les vers d'un autre poète, qui paroît avoir voulu décrire et leurs cruels tourmens, et la fermeté inébranlable avec laquelle ils les souffrirent.

Non ignes, candensque chalybs, non verbera passim
Ictibus innumeris lacerum scindentia corpus
Carnificesque manus, penitùsque infusa medullis
Pestis et in medio lucentes vulnere flammæ.
Cessavêre: ferum visu, dictùque: per artem
Sævitiæ extenti, quantùm tormenta jubebant,
Creverunt artus; atque omni sanguine rupto
Ossa liquefactis fumârunt fervida membris.
Mens intacta manet, superat ridetque dolores:
Spectanti similis fessosque labore ministros
Increpitat, Dominique crucem clamore reposcit.
Silius ital. de Bello pun: L. 1.

1.° Ces martyrs dans chaque secle sont en petit nombre (*a*); ceux de l'Eglise catholique sont sans nombre. Nous l'avons démontré par la narration des Paiens mêmes (ci-dessus. n. 354). Nous renvoyons en outre aux *Véritables actes des Martyrs recueillis, revus et corrigés sur plusieurs manuscrits, sous le titre*: Acta primorum Martyrum sincera et selecta, *par D. Thierri Ruinard, traduit en français par M. Drouet de Maupertuis*, 1768. L'auteur du Dictionnaire philosophique nous apprend lui-même, que Dom Ruinard est *un homme aussi instruit qu'estimable et zélé*. Ceux qui ont entrepris de le réfuter, ont été convaincus d'ignorance ou de mauvaise foi (*b*). Dodwel n'a pas tenté de lui répondre. Mabillon, Pagi, Ansaldi, ont également dévoilé ses erreurs.

2.° Les martyrs de l'Eglise catholique ont été en grande partie des hommes illustres par leur science, leur condition, leur vertu; des sages, des philosophes, des magistrats, etc.

3.° Les sentimens qui les ont accompagnés à la mort, n'ont point eu les caractères du fanatisme. Souffrir avec patience et avec joie, faire éclater dans les plus affreux supplices la douceur, la tranquillité d'esprit, une foi vive;

(*a*) Outre l'entêtement naturel des fanatiques, rien ne doit nous empêcher de croire avec Tertullien, que le démon épaissit les ténèbres où marchent ces misérables, et renforce leur opiniâtreté, dans la vue d'avoir aussi des martyrs. *A diabolo scilicet, cujus sunt partes intervertendi veritatem.... habet et virgines, habet et continentes*. L. de Præscrip. c. 40.

(*b*) Voyez les savans écrits de Mr Davis et de M. Spedalieri contre un mauvais réchauffé, de l'*Examen critique* publié en anglois, par Gibbon, à la fin de son *Histoire de la décadence de l'empire romain*.

une charité qui embrasse ses bourreaux mêmes, ne sont point les marques d'un entêtement superstitieux. Ces qualités des martyrs doivent faire rougir les philosophes, qui leur ont comparé les sauvages de l'Amérique, insultant à la mort dans les transports de la fureur et d'un désespoir insensé. (a)

4.° Nos martyrs sont morts pour un culte démontré vrai, les autres pour des doctrines démontrées fausses.

5.° Ceux-ci mouroient pour un culte dans lequel ils avoient été élevés dès l'enfance, dont ils ne croyoient la vérité que par préjugé d'éducation. Les premiers mouroient pour une Religion contraire à tous les anciens préjugés, qu'ils avoient embrassée par choix, avec connoissance de cause. Ils savoient qu'en l'embrassant ils s'exposoient à la mort. L'entêtement et la prévention ne pouvoient les aveugler alors. « Vous vous moquez de notre Religion, » disoit Tertullien aux Païens, nous nous en » sommes moqués autrefois comme vous. Nous » avons eu les mêmes préjugés que vous ; mais » la réflexion et l'examen nous ont corrigés. » L'on n'est point Chrétien par préjugé de » naissance, mais par conviction et par choix, » *Fiunt, non nascuntur Christiani.* » Apol. c. 18.

6.° Les Apôtres et les disciples de Jésus-

(a) « Où est l'homme, demande J. J. Rousseau, où est » le sage, qui sache agir, souffrir et mourir sans foiblesse » et sans ostentation ? » *Emile. T.* 3, *p.* 179. Ces deux caractères de la mort des *martyrs* chrétiens, *sans foiblesse et sans ostentation*, sont la pierre de touche qui convainc de faux tous les martyrs du fanatisme. — Réflexions sur le faux courage des sauvages à la mort. Art. BRÉSIL, dans le *Dict. Géograph.*

Christ mouroient pour attester qu'ils avoient vu de leurs yeux Jésus-Christ ressuscité, qu'ils l'avoient entendu ; qu'ils l'avoient touché ; ce n'est point ici un dogme de spéculation, c'est un fait avéré par le témoignage des sens. Ils avoient vu de leurs yeux la multitude des miracles qui constatoient sa Divinité. « Comment » nous seroit-il possible, disoient-ils, de ne » pas publier ce que nous avons vu et en- » tendu » ? Les martyrs postérieurs avoient vu les miracles des Apôtres, opérés par Pierre, Jean, Paul et les autres dont le livre de leurs *Actes* est rempli. Cette foule de témoins oculaires fait une preuve judiciaire unique qui ne se trouve dans aucune autre cause, et Pascal a eu raison de dire : *Je crois à des témoins qui se laissent égorger*. On peut s'entêter en faveur d'une opinion, mais un homme sensé ne peut sacrifier sa vie pour attester qu'il a vu ce qu'il n'a pas vu en effet. (*a*).

Ci-dessus, n. 326.

Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui. Act 4.

(364). D. Quoique cette réponse paroisse appuyée de toute l'autorité de l'histoire, ne pourroit-on pas douter de quelques-unes des différences qu'elle suppose ? Par exemple, n'y a-t-il point eu parmi les protestans des hommes sages et vertueux qui sont morts pour leur foi ? Est-il bien sûr que les Apôtres ont souffert le martyre pour attester la vérité de leur prédication ?

(*a*) « Rien de semblable, dit un auteur moderne, » ne s'est vu dans la religion idolâtre, ni dans aucune » secte de la religiou juive ou chrétienne ; et l'on n'a » jamais entendu dire que personne soit mort pour at- » tester qu'il avoit vu les métamorphoses de Jupiter, les » conversations de Mahomet avec l'ange Gabriël, ou les » disputes de Luther avec le diable. » *Théorie du pouvoir pol. et relig.* T. 2, p. 364.

R. Quand toutes les distinctions que je viens de remarquer, n'auroient pas lieu à l'égard de tous les martyrs de l'erreur, la totalité formeroit toujours un mur de séparation que rien ne seroit capable d'ébranler. Mais, 1.° les protestans de bonne foi avouent que les plus illustres de leurs prétendus martyrs ont été condamnés pour d'autres raisons que celles de la Religion qu'ils professoient. Un Crammer, par exemple, Primat d'Angleterre, dont les fourberies, les mauvaises mœurs, les variations sur la Religion sont assez connues : un Claude Brousson, atteint et convaincu de trahison et de conspiration contre l'état. On trouvera dans ces Martyrologes, des rebelles, des martyrs forcés, dont les procédures criminelles font un contraste assez remarquable avec les actes de nos martyrs. — 2.° Pour ce qui est de la mort des Apôtres, on ne peut douter du martyre de saint Jacques, des saints Pierre et Paul, de saint Jacques le mineur. Quant aux autres, saint Polycarpe, saint Clément d'Alexandrie, affirment que tous ont été martyrs. Leur témoignage et la tradition constante des Chrétiens suppléent abondamment à l'authenticité qui manque à leurs histoires. Aucun ancien auteur n'a contesté le martyre des Apôtres, si on excepte un certain Héracléon, hérétique Valentinien, qui condamnoit la mort pour Jésus-Christ. — Il en est de même de leurs disciples immédiats, qu'on doit aussi considérer comme des témoins oculaires de l'histoire de Jésus-Christ, et dont le martyre est constaté par des pièces irrécusables. Plusieurs sont mis au nombre des martyrs dans le Ca-

non de la Messe, pièce de la plus haute antiquité. — Mais quand les Apôtres et leurs disciples n'auroient pas souffert le martyre, ils étoient du moins tous prêts à le souffrir; et ils s'y sont exposés plusieurs fois, sans varier jamais dans leur témoignage au milieu des plus grands dangers. Ils ont souffert les prisons, le fouet, la faim, les traitemens les plus durs et
Act. v. 41. les plus ignominieux; leur vie n'a été qu'une suite de persécutions et de souffrances, et pour
Quotidiè morior. I. Cor. 15. me servir de l'expression de saint Paul, une mort continuelle. Ce témoignage a donc toute la force qu'on peut désirer dans ce genre de preuve.

§. II.

(365) D. Outre le témoignage que les vrais martyrs rendent à la vraie Religion, n'y a-t-il pas quelque réflexion simple que toute espèce de martyrs fait naître contre les philosophes athées ou déistes?

R. Ces messieurs, en cherchant des martyrs dans toutes les religions, ne font pas attention que tous ces martyrs, vrais ou faux, prouvent contre eux combien la persuasion d'une autre vie est indépendante de tout culte particulier et des altérations que l'esprit de secte a produites dans les dogmes du Christianisme; combien ces principes : *Qu'il faut tout sacrifier à la vraie foi; qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; que la mort de ses serviteurs est précieuse à ses yeux; qu'il saura nous dédommager de tous les maux que les hommes nous auront fait souffrir, etc.*; combien, dis-je, ces maximes sont profondément gravées

dans les cœurs des hommes en général. La fausse application que quelques sectaires en ont faite à leur croyance, en prouve la réalité et la force. Le raisonnement que fait saint Ambroise au sujet des vrais martyrs, peut se faire au sujet de tous les martyrs : *Dùm mortis tolerantia indubitanter excipitur, spes immortalitatis evidenter asseritur. Nunquàm enim hanc vitam tam constanter expenderent, nisi esse alteram perfectâ definitione sentirent.* In nat. SS. Nazarii et Celsi.

ARTICLE V.

Les saints Pères.

(366) D. Quoiqu'un grand nombre des Pères de l'Eglise n'ait pas souffert la mort pour Jésus-Christ, leur témoignage n'est-il pas approchant de celui des Martyrs ?

R. Il est indubitable, par la vie et les écrits de ces grands hommes, qu'ils étoient effectivement dans la disposition d'attester de leur sang la vérité du Christianisme, et qu'ils l'ont professé et enseigné avec tout le zèle et toute la force des martyrs ; mais indépendamment de cette disposition, leurs grandes lumières, et le soin qu'ils eurent d'approfondir les preuves de la Religion, sont un grand préjugé contre l'incrédulité. Est-il croyable qu'un Chrysostôme, un Jérôme, un Augustin, un Tertullien, un Origène aient ignoré les preuves d'une Religion à laquelle ils étoient si attachés. On trouve, dans le Traité de ce dernier contre Celse, presque toutes les objections des

incrédules modernes, avec les réponses dont se servent encore aujourd'hui les Apologistes de la Religion. Plusieurs avoient été Païens, comme Justin, Tertullien, Cyprien, Clément d'Alexandrie, etc. Des philosophes se laissent-ils réfuter sans se sentir accablés du poids des raisons?.... Le Paganisme étoit désavoué par tous les grands hommes de l'antiquité; les Socrate, les Platon, les Aristote, les Cicéron le regardoient avec mépris : le Christianisme a toujours réuni les suffrages des hommes éclairés. Qu'on nous montre des Ambroise, des Basile, des Grégoire, de Nazianze, des Cyrille, des Athanase, etc., défenseurs de l'Alcoran et des superstitions chinoises... Mais ce qui est sur-tout remarquable dans les ouvrages des Pères, c'est ce consentement universel, cette unité de doctrine qui forme une chaîne de tradition aussi indivisible que la vérité elle-même; c'est le concert unanime parmi ce grand nombre de docteurs, dans le fond des choses, sur tous les points capitaux, et sur chaque article de notre foi donné pour tel par l'Eglise. Ni l'éloignement des lieux qu'ils ont habités dans les trois parties du monde connu, ni la différence des mœurs et des idées, comme des idiomes et des goûts; ni la distance des temps, en remontant même de cette époque jusqu'aux premiers disciples des Apôtres, rien ne met la moindre diversité dans l'enseignement public ni dans la croyance: rien qui ne concoure à former cette chaîne de traditions, oracle non moins fixe que le dépôt de révélations de l'Ecriture, dont elle fait le complément. Dans cette foule d'hommes de

génie, on remarque sans doute la riche variété des talens naturels, ainsi que des dons reçus d'en haut; on admirera particulièrement dans Athanase, la sagacité et la force du raisonnement; l'onction et la douceur du style d'Ambroise; la brillante et pathétique éloquence de Chrysostôme; la noble élégance et la précision de Basile; la sublimité jointe à l'exactitude de Grégoire, dit pour cela le Théologien; le nerf et l'érudition de Jérôme : enfin tout ce que la plupart de ces qualités ont de plus utile à l'Eglise, employé tour-à-tour par Augustin : mais en même temps on trouvera une invariable conformité de doctrine entre eux tous, et la plus parfaite uniformité dans tous les points définis par l'Eglise, malgré l'attrait de la matière et la démangeaison si naturelle à l'homme d'enchérir, de controuver, d'innover dans le dogme et dans la morale, dans des choses qui ne tombant pas sous les sens, laissent à l'imagination une carrière parfaitement libre. Peut-on n'admirer point un accord de cette nature, quand on considère les schismes de la philosophie, qui n'a jamais su réunir deux hommes dans le même systême, ni maintenir le même systême dans le même homme?

(367) D. Ne trouve-t-on pas dans les écrits de ces hommes célèbres des erreurs, des raisonnemens foibles, des allégories forcées, des réflexions trop mystiques?

R. Quelque défaut que puissent avoir les écrits des Pères, on ne peut leur refuser de grandes connoissances, une force et une étendue de génie incompatible avec leur attachement à la Religion de Jésus-Christ, si cette

Religion n'étoit point à l'épreuve de l'examen le plus rigoureux. Personne n'a jamais prétendu attribuer à aucun d'eux le privilége de l'infaillibilité : mais leurs erreurs sont de peu de conséquence, et n'affoiblissent point le témoignage qu'ils ont rendu à la foi. — Dans leurs grands et longs ouvrages il y a sans doute de l'inégalité ; mais ce qu'il est bon de ne pas perdre de vue, c'est le goût des siècles où ils ont écrit ; et ce qui est encore plus digne de considération, c'est que leurs écrits sont infiniment plus sensés et plus agréables que ceux des auteurs profanes du même temps (*a*). — Les allusions et les allégories peu naturelles qu'on reproche à quelques-uns, n'étoient pas destinées à expliquer proprement le texte sacré, ni à servir de preuve à des vérités contestées par les infidèles. Ces hommes zélés saisissoient toutes les occasions d'instruire et d'édifier, de porter à la vertu, de parler des mystères de la foi et de la morale de l'Evangile (*b*). L'Ecriture-Sainte leur étoit si fami-

Ci-dessus. p. 290.

(*a*) Quelle différence, par exemple, de la manière vaine, affectée, puérile de Libanius, au sens exquis et pressé, à la justesse, à l'énergie, au véritable atticisme de saint Basile! Quelle différence ne remarque-t-on pas à travers la rouille même de l'Occident, entre le pédantisme de Symmaque, et l'aménité naturelle, la simplicité noble et naïve de saint Ambroise.

(*b*) *Quid enim? dum omni modo, sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuntietur.* Phil. 1. *Ex his quæ animus novit, surgat ad incognita quæ non novit : quatenùs exemplo visibilium se ad invisibilia rapiat, et per ea quæ usu didicit, quasi confricatus incalescat.* Grég. M. Hom. XI. in Evang. — Voyez l'*Apologie des écrits des Pères contre Barbeyrac*, par Dom Ceillier, et un autre ouvrage latin intitulé : *Liber de Morali Patrum doctrinâ adversùs Librum Barbeyrac.* Liburni,

lière, et ils prenoient tant de goût à la réciter, qu'ils en ont souvent fait des applications ingénieuses, sans prétendre déroger à la dignité du sens littéral.... Les Chrysostôme, les Léon, les Cyprien, les Tertullien, et beaucoup d'autres n'ont pas besoin de cette justification; la force de leurs raisonnemens égale la rapidité de leur éloquence. Vincent de Lérins disoit de ce dernier, que *ses écrits renfermoient autant de sentences que de paroles, et que ces sentences étoient autant de victoires.*

ARTICLE VI.

Effets du Christianisme.

§. I.

(368) D. Quelle est la réfutation la plus sensible et la plus victorieuse de tous les égaremens de l'incrédulité?

R. C'est la conduite d'un homme qui vit

1767, in-4.° Tout ce que ce fougueux protestant, ainsi que Daillé et d'autres de la même communion, ont dit pour affoiblir l'autorité des Pères et le respect qu'on leur a toujours porté dans l'Eglise de Dieu, ne prouve autre chose que l'impossibilité reconnue par tous les sectaires, d'accommoder leur doctrine avec les nouvelles opinions. Daillé a été victorieusement réfuté par un Anglican, qui s'est joint aux catholiques, contre le traité de ce ministre, si injurieux aux Pères (M. William Réeves, auteur d'une traduction angloise des Apologies de saint Justin, de Tertullien, etc). L'opposition générale de la doctrine des Pères avec celle des nouvelles sectes, est reconnue par les plus habiles protestans. Casaubon avouoit que l'autorité des Pères l'accabloit. Du Moulin s'est vu réduit à accuser de supposition leurs ouvrages les plus authentiques; Thomas James s'imaginoit que les catholiques les avoient tous altérés.

selon les lois du Christianisme. Rien ne montre mieux la foiblesse de la philosophie profane que le tableau d'un vrai Chrétien, qui exprime dans ses mœurs l'esprit de la loi qu'il professe. C'est ici le cas de dire, qu'on connoît l'arbre par les fruits, et la cause par ses effets. Les paroles des philosophes sont magnifiques, disoit saint Cyprien, mais la vie des Chrétiens est une philosophie de fait; les raisonnemens sont d'un côté et les actions de l'autre (*a*).

J. J. Rousseau. Un philosophe inconséquent, qui refute lui-même ses erreurs, rend à cette vérité un hommage précieux. » Une dernière ressource à » employer contre l'incrédule, c'est de le toucher; c'est de lui montrer un exemple qui » l'entraîne, et de lui rendre la Religion si aimable, qu'il ne puisse lui résister..... Quel » argument contre l'incrédule que la vie d'un » Chrétien! Y a-t-il ame à l'épreuve de celui-là? Quel tableau pour son cœur, quand ses » amis, ses enfans, sa femme concourent tous » à l'instruire en l'édifiant! quand sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montrent dans les actions qu'il inspire, dans les » vertus dont il est l'auteur, dans le charme » qu'on trouve à lui plaire! quand il verra » briller l'image du ciel dans sa maison! quand » une fois le jour, il sera forcé de se dire: » Non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même,

(*a*) *Nos autem, fratres dilectissimi, qui philosophi non verbis, sed factis sumus, nec vestitu sapientiam sed veritate præferimus, qui virtutum conscientiam magis quàm jactantiam novimus: qui non loquimur magna, sed vivimus quasi servi et cultores Dei.* Cyprian. de bono patientiæ. Serm. 3.

» quelque chose de plus qu'humain règne
» ici. (a)

(369) D. Malgré la sainteté de la Loi chrétienne, n'y a-t-il pas un grand nombre de ses sectateurs qui se déshonorent par tous les vices des païens ?

R. Nous avons fait voir la frivolité de cette observation, en traitant des effets de la Religion en général. Nous ajouterons, 1.° que, pour s'en prévaloir contre le Christianisme, il faudroit montrer qu'un Chrétien vivant selon la foi, ne vaudroit pas mieux qu'un Païen, qu'un Mahométan, qu'un Chinois vivant selon la sienne. 2.° Malgré les crimes des Chrétiens, les bons effets du Christianisme sont sensibles. Pour peu qu'on connoisse les mœurs et le gouvernement des nations païennes, l'on ne peut que bénir la Providence d'avoir éclairé les hommes par une Religion qui les a si heureusement changés. A mesure qu'elle s'est étendue dans le monde, le monde s'est renouvelé, et a vu croître les fruits de l'honnêteté et de la vertu sur les ruines du vice et des plus monstreux désordres. Saint Paul, témoin oculaire de cette révolution, ne craignoit point d'être démenti, en rappelant sans cesse aux fidèles ce qu'ils avoient été avant leur conversion, et ce qu'ils étoient devenus depuis (b). Ce

L. 1, c. 5, §. 3. n. 133.

Ego quasi terebinthus extendi ramos meos, et rami mei honoris et gratiæ. Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, et flores mei fructus honoris et honestatis. Eccl. 24.

(a) Quand la philosophie est sage, son langage rend quelquefois celui des Apôtres et des Saints. Le citoyen de Genève raisonne ici à-peu près comme saint Pierre : *Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut ex bonis operibus vos considerantes glorificent Deum in die visitationis.* I. Pet. 2.

(b) *Eramus enim aliquandò et nos insipientes increduli, errantes, servientes desideriis et voluptatibus variis, in malitiâ et invidiâ agentes, odibiles, odientes*

qu'est un flambeau brillant porté dans un lieu de ténèbres ; ce qu'est l'astre du jour quand il chasse les ombres de la nuit ; c'est ce qu'a été le Christianisme pour l'univers. 3.° Une considération qu'il ne faut pas perdre de vue, est que, s'il y a des Chrétiens corrompus, qui se déshonorent par tous les vices des Païens, ils le font contre la loi de leur Religion et le cri de leur conscience, qui tôt ou tard ramène au moins une grande partie au chemin de la vertu ; tandis que les Païens, se livrant aux vices les plus révoltans, avoient pour exemple leurs divinités même, et croyoient faire un acte de Religion en imitant leurs dieux.

(370) D. Pourquoi donc nos philosophes ne cessent-ils point de faire le parallèle des Chrétiens avec les Païens et les infidèles, et de donner toujours à ceux-ci la préférence sur ceux-là ?

R. D'où vient qu'il n'y a rien de si évident sur quoi on ne puisse s'aveugler ? D'où vient que les passions égarent l'esprit, et que le goût des paradoxes renverse toutes les idées reçues ? Au reste, il paroît certain que, dans cette conduite des philosophes, il y a moins d'ignorance et d'aveuglement que de malice, et d'envie de tromper les simples. Car veulent-ils sérieusement nous cacher les désordres publics, approuvés, autorisés, sacrés chez les nations qu'ils exaltent le plus, tels que les Grecs

invicèm. Cùm autem benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei, etc. Ad. Tit. Cap. 3. — *Et hæc quidam fuistis, sed abluti estis, sed sanctificati estis*, etc. 1. Cor. 6. — *Fuistis enim aliquandò tenebræ, nunc autem lux in Domino*. Ephes. 5.

et les Romains, etc. Ne savons-nous pas que la modestie, la pudeur, la décence étoient bannies de Sparte; que le libertinage des Lacédémoniens étoit passé en proverbe dans toute la Grèce, que le vice contre nature avoit infecté toutes ces nations;.... que les Athéniens étoient un peuple frivole, inconstant, jaloux, superstitieux, voluptueux, ingrat, injuste et cruel : que leur république étoit sans cesse en combustion toujours tumultueuse, agitée perpétuellement par les brigues et les factions, et livrée à la fougue du plus vil harangueur;... que le peuple romain, tout composé de soldats, eut toujours le caractère injuste, violent, féroce?... Nous avons lu dans Tacite, dans Suétone, dans Ammien-Marcellin, les terribles effets des spectacles barbares de l'amphithéâtre; dans Ovide, dans Juvenal, dans Perse, l'influence qu'avoient sur les mœurs les obscénités des comédiens et des pantomimes; dans Térence et dans Lucien, les impressions funestes que faisoient les statues et les tableaux déshonnêtes exposés dans les places publiques (*a*); dans Ovide, les prières

(*a*) Quand on ignoreroit l'histoire de Rome et de la la Grèce, les ruines d'Herculanum serviroient de preuve parlante à cette assertion, les excès les plus abominables y étoient célébrés comme des vertus sublimes; on ne sauroit voir les images qui en restent, sans être saisi d'horreur. Le vice doit être porté bien loin quand la peinture et la sculpture l'immortalisent, et en font l'ornement d'une ville. Sans le zèle des Chrétiens, qui immolèrent tous ces vestiges de l'abomination à la pureté des mœurs, on verroit dans toutes les villes romaines, ce qu'on voit aujourd'hui dans Herculanum, que le mont Vésuve a conservé tel qu'il étoit l'an 80 de l'Ere chrétienne. — M. Fougeroux de Bondaroy (*Recherches sur les ruines*, *etc.*) travaille à affoiblir la force de ces preuves, par des ex-

criminelles que les Païens adressoient à leurs historiens du temps, nous avons vu les excès horribles d'impudicité qui étoient conseillés par les philosophes, ou consacrés par la Religion (*a*); les outrages faits à l'humanité par la manière dont on traitoit les esclaves (*b*); la barbarie des combats de gladiateurs, les ébranlemens continuels des états par les séditions et les guerres civiles, les massacres fréquens des princes et des rois; l'extravagance révoltante de l'idolâtrie. Il est inutile d'étendre ce tableau
n. 210, 261. après ce que nous avons dit ci-dessus avec Bossuet; après ce qu'on a lu dans l'*Origine des Lois*, par M. Goguet, T. 5 et 6; dans l'*Apologie de la Religion*, chap. 11; dans le *Dictionnaire philosophique de la Religion*, T. 1, p. 348, etc. etc. Un demi-siècle de pa-

plications auxquelles il est impossible d'acquiescer. Les monumens des nations sont l'image subsistante de leurs mœurs; et quand ces monumens sont consacrés au vice, ils éternisent, suivant le langage du Sage, la honte du désordre et de la folie. *Sapientiam enim prætereuntes, non tantum in hoc lapsi sunt ut ignorarent bona, sed et insipientiæ suæ reliquerunt hominibus memoriam, ut in his quæ peccaverunt, nec latere potuissent.* Sap. 9.

(*a*) On peut voir sur ce sujet un beau discours latin, de Jean Bonrade Rungius : *De Romanorum luxuriâ et corruptissimis moribus quibus rempublicam, libertatem et amplissimum imperium corruperunt et pessumdederunt.* Harderwick, 1718, in-4.º C'est un commentaire historique de ce beau vers de la sixième satyre de Juvenal.

Sævis armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

(*b*) Pour les moindres fautes, telle que d'avoir cassé un verre, on les jetoit dans les viviers, pour nourrir les poissons. Les dames à leur toilette se livroient à toutes les fureurs de Busiris contre les esclaves qui les coiffoient. Le sang couloit pour une boucle ou une épingle mal mise. Sans les tableaux qu'Ovide et Juvenal nous ont laissés de ces horreurs, elles paroîtroient incroyables.

ganisme présente infiniment plus d'excès énormes, qu'on n'en trouve dans toutes les monarchies chrétiennes depuis que le Christianisme règne sur la terre.

§ II.

(371) D. N'est-ce pas à la philosophie et à la culture des lettres qu'il faut attribuer la révolution dont vous faites honneur au Christianisme?

R. La philosophie et les lettres ont été cultivées par les Grecs et les Romains, comme par les Chrétiens, et n'ont rien changé à l'état des choses; d'où nous sommes en droit de conclure que cette réforme est l'ouvrage du Christianisme. Cette conséquence est reconnue par des hommes que les philosophes respectent. « Nos gouvernemens modernes, dit J. *Emile.* T. 3, p. 200.
» J. Rousseau, doivent incontestablement au
» Christianisme leur plus solide autorité et
» leurs révolutions moins fréquentes. Il les a
» rendus eux-mêmes moins sanguinaires: cela
» se prouve par le fait, en les comparant aux
» gouvernemens anciens. La Religion mieux
» connue, écartant le fanatisme, a donné plus
» de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce chan-
» gement n'est point l'ouvrage des lettres, car
» par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'a
» pas été plus respectée. Les cruautés des Athé-
» niens, des Egyptiens, des empereurs de
» Rome, des Chinois en font foi. « Montesquieu appuie cette observation de Rousseau: *Espr. des Lois, Liv. 24, ch. 3.*
» Pendant que les princes Mahométans
» donnent sans cesse la mort et la reçoivent,

» la Religion chez les Chrétiens rend les princes
» moins timides, et par conséquent moins
» cruels. Le prince compte sur ses sujets, et
» les sujets sur le prince. Chose admirable! la
» Religion chrétienne, qui ne semble avoir
» d'objet que la félicité de l'autre vie, fait
» encore notre bonheur dans celle-ci..... —
» C'est la Religion chrétienne qui, malgré la
» grandeur de l'empire et les vices du climat,
» a empêché le despotisme de s'établir en
» Ethiopie, et a porté au milieu de l'Afrique
» les mœurs de l'Europe et ses lois..... Que
» l'on se mette devant les yeux, d'un côté les
» massacres continuels des Rois et des chefs
» Grecs et Romains; et de l'autre, la destruc-
» tion des peuples et des villes par ces mêmes
» chefs; Thimur et Gengiskan qui ont dévasté
» l'Asie; et nous verrons que nous devons au
» Christianisme, et dans le gouvernement un
» certain droit politique, et dans la guerre un
» certain droit des gens que la nature humaine
» ne sauroit assez reconnoître »... « C'est à la
Etude de la polit. p. 401. » Religion chrétienne, dit Beausobre, qu'on
» doit un système de gouvernement plus juste,
» plus libre, plus éclairé. On lui doit encore
» la vertu d'observer les lois de l'humanité au
» milieu des guerres les plus cruelles. « Voyez
» dans les Gaules, dit Moreau (*a*), au com-
» mencement du cinquième siècle, les lois et
» la religion gouverner presque seules un pays
» abandonné par la foiblesse de ses légitimes
» souverains, survivre à l'autorité de ceux-ci;

(*a*) *Leçons de morale et de physique, rédigées par les ordres et d'après les vues de feu Monseigneur le Dauphin, pour l'instruction de ses enfans,*

» triompher d'un peuple conquérant, adoucir » ses mœurs; lui donner des principes d'une » administration réglée, et servir ainsi de sauve- » garde aux vaincus contre la fureur et l'in- » solence des vainqueurs ». La même chose arriva en Italie lors de l'incursion des Huns.... « Quelle autre religion, dit un célèbre magis- » trat (*a*), a l'avantage d'avoir fait disparoître » les horreurs du despotisme, le spectacle de » la servitude, le mépris de l'humanité, et » toute la férocité des anciens peuples »? Je- tons enfin un coup d'œil sur les pays où la Religion chrétienne a disparu avec ses fruits, qu'on se représente l'état de la France révo- lutionnée, devenue païenne et philosophique, les scènes horribles qui ensanglantèrent le royaume d'un bout à l'autre; qu'on lise l'his- toire des agens et des employés de la révolu- tion, et l'on comprendra ce qu'on doit au Christianisme, mieux encore par ce qu'il ne fait plus, que par ce qu'il a fait. « Si je n'étois » pas Chrétien, dit un homme, qui l'étoit » beaucoup, je le deviendrois en voyant ce » que deviennent ceux qui tâchent de l'être » véritablement; mais plus encore en voyant » ce que deviennent ceux qui l'ont été, au » moins par quelque apparence, contrainte ou » suite d'éducation, et qui ne le sont plus du » tout. »

§. III.

(372) D. D'où viennent donc la haute sa- gesse et les vertus sublimes des Chinois, qui

(*a*) M. Séguier, avocat-général au parlement de Paris. Réquisit. du 18 Août 1770.

n'ont pas été formés par les leçons du Christianisme ? (*a*)

R. 1.° Ceux qui se disent si pénétrés de la sagesse des usages, des mœurs et de la Religion des Chinois, devroient témoigner leur estime pour tout cela par d'autres preuves que par des déclamations philosophiques et des injures contre les Chrétiens. Aucun sage en Europe n'a encore embrassé les lois, les usages, les mœurs, la religion des Chinois : mais à la Chine, des princes, des lettrés et un peuple innombrable ont professé le Christianisme avec toute la fermeté des premiers martyrs. Quand un de nos philosophes aura sacrifié ses biens, sa liberté, sa vie, à la morale et à la religion des Chinois, nous examinerons de plus près ce qu'il en faut penser.

2.° Toutes ces merveilles qu'on nous raconte des Chinois, sont réfutées par des faits et par le témoignage des hommes les mieux instruits de l'état de ce peuple, si cher aux philosophes. L'amiral Anson nous peint les Chinois comme un peuple lâche, poltron, esclave, perfide, très-peu industrieux, excepté dans l'art de tromper et de mentir, d'une avarice et d'une friponnerie inconcevables. Les enfans mêmes

(*a*) Notre belle philosophie n'a peut-être prodigué les paradoxes dans aucune matière autant que dans l'éloge des nations infidèles. Elle avoit d'abord érigé en modèles de vertus et de sagesse les anciens païens, ensuite les Turcs, puis les Chinois ; après quoi sont venus les habitans d'Otahiti ; les Péruviens ont succédé à tout cela dans *les Incas* de Marmontel. J'espère bien recevoir au premier jour le panégyrique des Cannibales. Ces *vertueux citoyens* de l'Amérique, mangent leurs pères quand ils sont vieux, pour les soustraire aux misères de la décrépitude : manducation pleine d'*humanité* et de *bienfaisance*.

savent à la Chine que les marchands ont de fausses aunes et de fausses balances; et que si on les leur ôtoit aujourd'hui, ils en feroient demain de nouvelles: la seule preuve qu'on ait de leur bonne foi, c'est l'inscription qui est à l'entrée de leurs boutiques: *Pou hou*, ici on ne trompe personne (*a*). Les Mandarins, quoique lettrés et disciples de Confucius, se servent de l'autorité des lois, non pour empêcher le crime, mais pour s'enrichir des dépouilles de ceux qui le commettent; presque toutes les punitions se réduisent à des amendes, et c'est sur ce fonds que sont assignés les plus clairs revenus de ceux qui composent les tribunaux. Ces sages magistrats ont fait tant de progrès dans la morale, qu'ils s'entendent souvent avec les voleurs pour détrousser les étrangers; et quand les scélérats qu'ils protègent ne sont pas fidèles à payer la protection, pour lors ils les punissent en confisquant tous les vols à leur profit. Le droit des gens est si bien connu à la Chine, qu'en 1743 on n'y pouvoit pas

Voyage de George Anson, L. 3, ch. 7.

(*a*) Voici comme les *Mémoires concernant la Chine*,* justifient les Chinois contre l'accusation de vol et de mauvaise foi, dans le commerce. « L'acheteur et le vendeur ont chacun leur balance; à quoi serviroit-il donc » d'en avoir de fausses? Si les marchands Chinois sont » Tyriens, Carthaginois et Grecs sur l'article de la bonne » foi, c'est que le seul frein de la conscience et de la » religion peut contenir la cupidité dans les bornes de la » justice. » Que répliquer à une réponse si victorieuse? *tous les acheteurs sont obligés d'avoir une balance*, cela prouve que les vendeurs ne sont pas fripons.... *le seul frein de la conscience et de la religion peut contenir la cupidité*; si cela est ainsi, et que les Chinois n'aient pas ce frein, comme la réponse le suppose; pourquoi donc exalter la sagesse et la probité de ce peuple? Pourquoi prôner des lois qui ne peuvent rien *sur la conscience*, qui ne sauroient *donner un frein à la cupidité*?

* A Paris, chez Nyon, 1777. second tome.

concevoir comment l'amiral Anson, qui s'étoit rendu maître d'un gallion d'Espagne, n'avoit pas commencé par faire massacrer tout l'équipage (*a*). Dans ce même temps les matelots anglois, après avoir sauvé la ville de Canton d'un incendie général sous les yeux même du Vice-roi, furent obligés de servir de sauve-garde aux marchands chinois, pour les préserver d'être pillés par la populace. Tel est le bon ordre et la police des villes de la Chine. Le voyageur anglois observe que leur morale même spéculative, est très-bornée et très-imparfaite, leur gravité et leur politesse une pure affectation; que les magistrats y sont corrompus, le peuple voleur, les tribunaux dominés par l'intrigue et la vénalité; le gouvernement foible, exposé à être envahi par une poignée d'aventuriers. L'on sait d'ailleurs que c'est le bâton, et non point les lois

(*a*) Quelques missionnaires ont entrepris de combattre ces observations ou plutôt ces faits, par quelques maximes spéculatives d'une bienfaisance de parade, tirées des livres chinois; mais qu'ils accordent, s'il est possible, ces maximes avec la déprédation continuelle exercée par les Chinois chez tous leurs voisins, avec le sang froid qui dirige le massacre des prisonniers, avec cette multitude de rois et de princes, dont le sang a été répandu après la victoire, comme celui d'autant de scélérats dévoués au glaive de la justice. On en a vu encore un exemple affreux en 1777. Les Chinois ayant conquis le royaume de Siao, ont conduit à Pékin le roi de ce pays, sa femme, ses enfans, et les principaux de sa cour, les ont présentés à l'empereur (Prince qui passoit pour un modèle de sagesse et de bonté), et les ont massacrés par ses ordres. On n'a épargné de toute cette famille qu'une malheureuse princesse de cinq ans. Il faut convenir que la politique guerrière des Européens, quelque blâmable qu'elle soit à bien des égards, est en comparaison de celle de la Chine, un code d'humanité et de justice.

et la morale, qui gouverne la Chine. Ce jugement d'Anson est confirmé par J. J. Rousseau, *Œuvres diverses*, *T.* 1, *p.* 14; par Montesquieu, *Esprit des lois*, *L.* 8, *c.* 21, *L.* 14, *c.* 20, *L.* 12, *c.* 7. *L.* 16, *c.* 8; par des missionnaires qui ont passé leurs jours dans cet empire, *Lettres édif.* 24. *Recueil*, *p.* 65, etc. et plus récemment par l'auteur des *Recherches philosophiques sur les Chinois*, qui, malgré les paradoxes et les erreurs dont il a défiguré son ouvrage, est celui qui a le plus victorieusement réfuté toutes les imaginations européennes sur la sagesse et les vertus des Chinois. Le tableau qu'il fait de l'infanticide est des plus frappans, et suffit pour donner l'idée d'une nation abominable (*a*). « Ou les accoucheuses y étouffent » les enfans dans un bassin d'eau chaude, et » se font payer pour cette exécution, ou on » les jette dans la rivière, après leur avoir » lié au dos une courge vide, de sorte qu'ils » flottent encore long-temps avant que d'ex» pirer; les cris qu'ils poussent alors, feroient » frémir par-tout ailleurs la nature humaine; » mais là on est accoutumé à les entendre, et on » n'en frémit pas. La troisième manière de » les défaire, est de les exposer dans les rues » où il passe tous les matins, et sur-tout à

T. 1, p. 61.

Toreens. *Reise nach China Funfter Brief.*

(*a*) Il a paru dans le 6.e Volume des *Mémoires sur la Chine*, une lettre du P. Amiot, où l'on tâche d'affoiblir les horreurs de l'infanticide chinois; mais cette lettre même, bien approfondie, est une pleine confirmation de cette pratique abominable, tolérée et même autorisée par les lois nationales; comme je l'ai fait voir dans une réponse au P. Amiot, insérée dans le *Journ. hist et litt.* 1 Mai, 1780, p. 11.

» Pékin, des tombereaux, sur lesquels on
» charge ces enfans ainsi exposés pendant la
» nuit; et on va les jeter dans une fosse, où
» on ne les recouvre point de terre, dans
» l'espérance que les Mahométans en vien-
» dront tirer quelques-uns; mais, avant que
» ces tombereaux qui doivent les transporter à
» la voirie, surviennent, il arrive souvent que
» les chiens, et sur-tout les cochons, qui
» remplissent les rues dans les villes de la
» Chine, mangent ces enfans tout vivans. Je
» n'ai point trouvé d'exemples d'une telle
» atrocité, même chez les Anthropophages
» de l'Amérique. Les Jésuites assurent qu'en
» un laps de trois ans, ils ont compté neuf
» mille sept cents deux enfans ainsi destinés
» à la voirie : mais ils n'ont pas compté ceux
» qui avoient été écrasés à Pékin sous les pieds
» des chevaux, ou des mulets, ni ceux qu'on
» avoit noyés dans les canaux, ni ceux que
» les chiens avoient dévorés, ni ceux qu'on
» avoit étouffés, au sortir du ventre de la
» mère, ni ceux dont les Mahométans s'étoient
» emparés, ni ceux qu'on a défaits dans des
» endroits où il n'y avoit pas de Jésuites pour
» les compter (a). » Que penser des philo-

(a) Le tableau que Raynal trace dans son *Histoire philosophique*, des usages et des mœurs des Chinois, est également bien propre à réformer les fausses idées que quelques enthousiastes inspirent pour la prétendue sagesse et les vertus de cette nation. « L'on s'opiniâtre, » dit-il, à appeler la nation chinoise un peuple sage!... » Un peuple de sages, chez lequel on expose, on étouffe » les enfans, où la plus infâme des débauches est com- » mune; où l'on mutile l'homme; où l'on ne sait ni » prévenir, ni châtier les forfaits occasionnés par la » disette; où le commerçant trompe l'étranger et le

sophes qui exaltent les mœurs d'un peuple de cette espèce, au-dessus de tous les fruits du christianisme?

(373) D. La prodigieuse population de la Chine n'est-elle pas le fruit d'un gouvernement doux et paternel, et d'une sage administration de la chose publique?

R. 1.° Il faut juger le gouvernement chinois par les faits que nous venons de rapporter, et point par des effets douteux en eux-mêmes et dans leurs rapports avec le principe qu'on leur suppose.

2.° L'auteur des *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois* démontre

» citoyen; où la connoissance de la langue est le » dernier terme de la science; où l'on garde depuis » des siècles un idiome et une écriture à peine suffisans au commerce de la vie; où les inspecteurs des » mœurs sont sans honneur, sans vertu; où la justice » est d'une vénalité sans exemple chez les peuples les » plus dépravés; où depuis l'empereur jusqu'au dernier » de ses sujets ce n'est qu'une longue chaîne d'êtres » rapaces qui se dévorent, et où le souverain ne laisse » engraisser quelques-uns de ses intermédiaires que pour » sucer à son tour, et pour obtenir avec la dépouille » du concussionnaire le titre de vengeur du peuple. On » a quelques ouvrages de mœurs traduit du Chinois. » Qu'y voyons-nous? d'infâmes scélérats exerçant les » fonctions de la police; l'innocent condamné, battu, » fouetté, emprisonné; le coupable absous, à prix d'argent ou châtié si l'offensé est plus puissant; tous les vices » de nos maisons avec un aspect plus hideux et plus » dégoûtant.... Tout pays, où l'on foule aux pieds un » sentiment si naturel, qu'il est commun à l'homme et » à la brute, la tendresse des pères et des mères pour » leurs petits, et où l'on se résout à les tuer, à les » étouffer, à les exposer, sans que la vindicte publique » s'y oppose, a trop d'habitans, ou est habité par une » race d'hommes, comme il n'y a aucune autre sur la » surface du globe. Or, c'est ce qui se passe à la » Chine; et nier ce fait ou l'affoiblir, ce seroit jeter de » l'incertitude sur tous les autres. »

que la grande population de la Chine est un conte bleu. Il est très-apparent qu'elle ne va pas à trente millions. Tout ce que les voyageurs en racontent, n'est qu'un tissu de contradictions et d'inconséquences. Les calculs du P. Martini et du P. Berthole ont une différence de cent millions. Les PP. du Halde et le Comte diffèrent d'un million dans le dénombrement de la seule ville de Pékin; après cela les rédacteurs des *Mémoires concernant la Chine*,* osent nous amuser avec un dénombrement légal qui démontre, disent-ils, qu'il y a à la Chine 198, 214, 555 habitans. Les heureux Chinois, qui ont le moyen d'avoir des dénombremens légaux si exacts qu'il n'y a pas une unité de plus ni de moins, tandis que les François, les Allemands, les Anglois, ces peuples si industrieux, si cultivés, habitant des pays respectivement petits, n'ont pu encore déterminer leur population à quelques millions près! Ces chers Chinois qui tuent, massacrent, font manger aux chiens et aux cochons des milliers d'enfans par an, font tant de cas des individus humains, qu'ils en dressent soigneusement et qu'ils en conservent précieusement un catalogue si scrupuleusement parfait, qu'il n'y manque pas une unité — Ces grandes villes de Pékin, de Nankin, etc. auxquelles on suppose trois ou quatre millions d'habitans en ont à peine 30 ou 40 mille. (*a*). Qu'on réduise les autres

* Imprimés à Paris, chez Nyon, 1777.

(*a*) Cette assertion qui paroît si révoltante, est néanmoins dans la plus exacte vérité. Paris avec six lieues de circonférence, des rues étroites, des maisons élevées jusqu'aux nues, ne contient pas au-delà de quatre cent

calculs à proportion, et on sera au fait de la population de la Chine. (*a*) Il n'y a pas cent millions d'hommes en Europe, et dans la Chine, qui n'excède pas trois fois l'Allemagne (*b*), on veut en placer au-delà de deux cents millions, et en même temps y laisser subsister des déserts immenses où les tigres

soixante mille ames. Qu'on place après cela trois millions dans Pékin qui n'a pas cinq lieues de tour, dont les rues sont larges de cent-vingt pieds, dont toutes les maisons sont des rez-de-chaussée, qui a des jardins immenses, qui est à moitié déserte (le quartier chinois n'étant presque pas habité), dont le centre est occupé par le palais de l'empereur fermé d'une enceinte de deux lieues. Réellement, si une telle ville contient quarante mille ames; c'est un prodige. Il en est de même de Nankin, Canton, Hang-Tchou, etc.

(*a*) Dans les descriptions de la Chine, tout est tellement altéré par l'exagération, qu'il n'est guère possible d'y trouver la vérité, si on n'a point autant de goût pour affoiblir et diminuer la valeur ou l'étendue des choses, que les Chinois en ont pour les agrandir et les étendre. Leurs baleines p. ex. sont de neuf cents pieds, tandis que les plus grandes de la Groenland sont de quatre-vingt-dix pieds. J'ose dire que pour ne pas être dupe des impostures chinoises, il faut toujours s'en tenir au rapport de neuf cents à quatre-vingt-dix, comme à la vraie distance de la fiction à la vérité.

(*b*) Il s'agit de la Chine, et point de la Tartarie qui en dépend, et dont l'état géographique est si peu connu, qu'on n'en peut rien dire sinon qu'elle est en grande partie très-déserte; comme il conste par les cartes que nous en a données le P. du Halde. — Quel fonds peut-on faire sur la géographie chinoise, depuis qu'on sait que l'absurde vanité de ce peuple a altéré les règles les plus immuables de l'astronomie. Tous les géographes chinois, ainsi que les Européens qui sont à la Chine, sont obligés de placer la Chine au centre de la mappemonde, quoique l'élévation du pôle et tout l'état de la Sphère répugnent à cette position. L'empereur Kanhi, le plus sensé des monarques chinois, eût regardé comme un crime d'état, l'audace d'assigner à la Chine une place différente.

ont un empire à part, des marais, des landes, des terres incultes sans fin et sans nombre, etc. ?

(374) D. Ce que Boulainvilliers et quelques autres écrivains nous disent des Turcs, n'est sans doute pas plus fondé que ce que Voltaire raconte des Chinois?

R. Il y a aujourd'hui plus de justice, d'humanité, de respect pour le droit des gens chez les Turcs que chez les Chinois, par la raison qu'ils ont plus de communication, et depuis plus long-temps, avec les Chrétiens; que la croyance d'un Dieu, quoiqu'altérée par une teinte d'Epicuréisme et de fatalisme, est tout autrement prononcée chez eux, et que leur religion, née parmi les Chrétiens, et puisée en partie dans leurs dogmes et leurs livres défigurés, est tout autrement propre à produire une impression quelconque, que les froides moralités chinoises. Mais il y a beaucoup à rabattre de ce qu'en ont dit quelques enthousiastes admirateurs de tout ce qui n'est pas Chrétien. Les paradoxes de Boulainvilliers et de l'abbé du Bos, ont été bien réfutés par Montesquieu (*a*). Nous avons vu le jugement qu'en portoit M. Porter. Il ajoute une réflexion au sujet des actions vertueuses que les Apologistes des nations infidèles rassemblent avec affectation pour en former le tableau de leurs mœurs. *A peine*, dit-il, *en arrive-t-il une en un siècle, et les Turcs eux-mêmes la citent souvent comme une chose tout-à-fait extraordinaire et merveilleuse.* Et les mêmes hommes, qui se sont distingués par une telle action,

L. 3. ch. 5. 2. 3. *Observ. sur la religion, les Lois, etc. des Turcs.* T. 2, p. 29.

(*a*) *Esprit des lois.* L. 23, ch. 3, 4; L. 16, ch. 6; L. 30, ch. 25, etc.

en ont fait d'autres d'un genre tout opposé, et se sont dégradés par la vengeance, la luxure, la crapule, la cruauté. Quelles que soient les mœurs d'un peuple, les principes de la loi naturelle ne sont jamais entièrement effacés. Il se trouve de temps en temps des cœurs droits qui réclament contre l'erreur et le désordre public : on l'a vu chez les Carthaginois, les Scythes, les Huns; on le voit encore chez les Iroquois et les Hurons. — La brutale et destructive polygamie des Turcs, l'amour contre nature, qui, suivant la remarque de Montesquieu, en a résulté par la satiété dans les uns, par le célibat forcé dans les autres, et a répandu une contagion générale (*a*); système de

Espr. des Lois. Liv. 16, ch. 6.

(*a*) Il ne faut pas douter que la polygamie ne soit une des grandes raisons du peu de population de l'Empire Ottoman. Sans parler de la multitude des mâles, qui par-là sont exclus du mariage, ni du vice de population qu'elle engendre, il est constant qu'elle étouffe les affections qui multiplient et rendent heureuses les familles. « Prenons, dit Guys (*Voyage littér. de la » Grèce*), le Musulman dans sa naissance. Il ne peut » pas connoître la tendresse filiale; les caresses pater» nelles sont le plus souvent trop divisées pour être » bien vives; celles de la mère sont presques toujours » nulles : on n'aime pas l'enfant de la violence. Dès » qu'il a atteint l'âge de la puberté, on lui donne des » femmes. Il anticipe sur ses forces. Le sentiment » même est usé avant que la nature l'ait développé. Les » Turcs les mieux élevés ont ce goût dépravé qui » infectoit anciennement ce beau pays qu'ils habitent. » Les Turcs ainsi livrés à une luxure si précoce et si fréquente, violentent en quelque manière la nature, ils en usent et émoussent les ressorts, épuisent la puissance propagatrice, et la réduisent à un état, où privée de la force requise, elle ne peut plus agir efficacement pour multiplier l'espèce. « La nature, dit un philosophe, » agit toujours avec lenteur et pour ainsi dire avec » épargne : ses opérations ne sont jamais violentes; jusque dans ses productions elle veut de la tempérance :

ne prêcher l'Alcoran qu'à coups de sabre; l'horrible despotisme de leur gouvernement, etc., suffisent pour faire contraster ce peuple très-désavantageusement avec les états chrétiens. Condorcet, dans l'*Eloge* de la Condamine, fait de l'Empire Ottoman le tableau suivant. « Il alloit voir des pays où les monu» mens de l'antiquité et les productions de la » nature étoient également inconnus aux peu» ples qui les habitent. Le reste des antiques » habitans de cet Empire y gémit sous le joug » d'une peuplade Scythe, amollie par le plaisir » et avilie par l'esclavage, sans presqu'avoir » rien perdu de sa férocité naturelle. Là, tan» dis que le Despote fait trembler ses esclaves, » et tremble devant eux, le peuple également » foulé par le maître et ses satellites, exposé » à toutes les injustices du gouvernement, » sans art, sans agriculture, sans lumière, » sans courage, sans activité, sans vertus, » sans mœurs, n'offre aux yeux du voyageur » indigné, qu'une espèce abrutie et dégéné» rée. — Comment (dit Tott, en s'adressant » aux apologistes des Turcs) des contradic-

» elle ne va jamais qu'avec règle et mesure; si on la » précipite, elle tombe bientôt dans la langueur, elle » emploie toute la force qui lui reste à se conserver, » perdant absolument sa vertu productrice et sa puis» sance générative. » Montesquieu, *Lettres Persanes*, *Lettre* 114. — Toutes ces observations sont abondamment confirmées dans les *Mémoires du B. de Tott sur les Turcs*. Paris, 1785. 4 vol. in-12. — « On a toujours re» marqué, dit un voyageur célèbre, que les Turcs qui » entretiennent plusieurs femmes, n'engendrent pas tant » d'enfans que ceux qui vivent chastement, et qui ne » s'attachent qu'à une seule. » (Tavernier, *Voyages*, T. 3, *Relat. du sérail*, ch. 17). Ajoutons que ces enfans peu aimés, mal soignés, périssent plus tôt.

» tions absurdes peuvent-elles vous échapper? » N'existe-t-il pas des règles sûres pour dé- » mêler la vérité? Croyez-vous, quand on vous » le dira, qu'un manchot se soit servi de ses » deux mains, et qu'un borgne ait fermé l'œil » pour y mieux voir? Et si vous ne croyez » pas de semblables sottises, comment pourrez- » vous croire que le despotisme ne détruit pas » les facultés qui rendent l'homme heureux »? — Un sage politique appliquoit au gouvernement des Turcs, et aux lois ottomanes, ces expressions dont Horace peignoit la cruelle fatalité :

Te semper anteit sæva necessitas,
Clavos trabales et cuneos manu
Gestans ahenâ, nec severus
Uncus abest liquidumque plumbum.

Ce que nous disons ici des Turcs, est également vrai à l'égard des autres peuples Mahométans, les Persans, les Maroquains, les Algériens, Tunésiens, etc.

§. IV.

(375) D. L'austérité et les pénitences des Brachmanes, des Bonzes, des Ymans, ne sont-elles pas supérieures à celles des Saints du Christianisme?

R. Jamais les Chrétiens n'ont fait consister l'esprit de leur religion dans des pénitences destructives. Celles que l'Eglise a approuvées, sont sages et modérées, et ne ravissent point une vie dont l'homme n'est que le dépositaire. Ces pénitens Turcs ou Indiens savent se dédommager dans l'occasion, de leurs fastueuses

austérités. La pénitence n'est vertu qu'autant qu'elle est produite par une foi pure, une espérance éclairée, un repentir motivé par les vérités de la Religion et inspiré par l'esprit de Dieu. — La mortification extérieure, un air have, un visage triste et sévère, peuvent s'allier sans doute avec le mensonge, la duplicité, la médisance, la calomnie, la dureté, l'orgueil, l'opiniâtreté; mais ce qui ne s'allie pas si aisément avec les vices, ce qu'il est trop difficile de bien contrefaire, et ce qu'aucune secte ne sut jamais imiter, c'est l'humilité, la docilité, le renoncement à soi-même, la douceur et la bonté, qui sont les fruits de l'Evangile et les caractères de la vie chrétienne.

§. V.

(376) D. Quoique le Christianisme se présente d'abord sous l'aspect le plus avantageux, Bayle n'a-t-il pas eu raison de dire qu'un état composé de vrais Chrétiens ne pourroit subsister?

R. Ce paradoxe qui a été d'avance réfuté victorieusement par saint Augustin (*a*), et ensuite par l'auteur de l'*Esprit des Lois*, n'a
L. 24. c. 6. réellement besoin d'autre réfutation que son

(*a*) *Qui doctrinam Christi adversam dicunt esse reipublicæ, dent exercitum talem, quales doctrina Christi esse milites jussit: dent tales provinciales, tales maritos, tales conjuges, tales parentes, tales filios, tales dominos, tales servos, tales reges, tales judices, tales denique debitorum ipsius fisci redditores, et exactores, quales esse præcipit doctrina Christiana; et audeant eam dicere adversam esse Reipublicæ; imò verò non dubitent eam confiteri, magnam, si obtemperetur, salutem esse Reipublicæ.* August. Epist. 138.

simple énoncé. Quoi ! la pureté des mœurs, la charité, la justice, la bienfaisance, la fidélité à Dieu, qui font le caractère du chrétien, feront la ruine d'un état ? Il faudra que le libertinage, la haine, l'impiété s'en mêlent, et en assurent la conservation ? une pareille idée est digne de l'auteur qui l'a conçue (*a*). — Si l'Evangile étoit généralement pratiqué, le monde n'en auroit que plus d'activité. Le travail, l'industrie et les talens n'en seroient que mieux dirigés et plus efficacement provoqués, parce que tous les rapports de la société auroient la sanction de la justice, de la conscience et de la bonne foi, et les lois mêmes deviendroient en quelque manière superflues (*b*).

(377) D. Comment allier la sincérité et la droiture si recommandées par la Religion chrétienne, avec la politique qui conserve l'état, en dupant ses ennemis ou ses rivaux ?

R. La justice, la vertu en général, mais

(*a*) Bayle raisonne ici comme Corneille fait raisonner Photin dans la tragédie de *Pompée*. Il n'y a qu'un Machiavéliste insensé qui puisse adopter ces maximes destructives et abominables :

Laissez nommer sa mort un injuste attentat,
La justice n'est pas une vertu d'Etat.
Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes :
Le droit des Rois consiste à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de régner.
Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre;
Et qui veut tout pouvoir, doit oser tout enfreindre.

(*b*) C'est la réflexion de Lactance: *Quàm beatus esset, quàmque aureus humanarum rerum status, si per totum orbem mansuetudo, et pietas, et pax, et innocentia, et æquitas et temperantia, et fides moraretur! Non opus esset tam multis et tam variis legibus, cùm ad perfectam innocentiam Dei lex una sufficeret.* Liv. 5. instit. cap. 8.

particulièrement la sincérité et la droiture fondent le bonheur des états comme celui des particuliers : sans parler des fruits qu'elles produisent au-dedans, tels que sont le bon ordre, l'union, la concorde, les plaisirs innocens, la paix profonde et l'heureuse abondance ; ses récompenses au-dehors sont une bienveillance réciproque, le respect, la considération, la confiance et l'estime, qui sont les mêmes de nation à nation, que d'homme à homme. Par cette confiance, qu'inspire un peuple vertueux, il s'assure un empire plus réel et plus solide que celui qui ne porte que sur la ruse, la force ou les richesses. Bien différente des petites finesses qui parcourent le bien du moment par la perte de plus grands biens pour l'avenir, la vraie politique, fondée sur de grandes vues et de grandes vertus, fait sortir du bonheur de tous les autres, la gloire et le bonheur d'une famille, d'une société, d'un certain ordre de citoyens, d'un peuple entier; elle ne nous procure point d'avantages qui ne soient pour la suite le principe et le germe d'avantages plus réels et plus grands encore. L'art de tromper les hommes n'est point l'art de les rendre heureux (*a*). Cette

(*a*) « Bien penser, parler comme on pense, et agir » comme on parle, ce sont-là, dit un vrai politique, les » trois qualités essentielles à tout prince qui veut gou- » verner heureusement ses états. » *Lettres du C. de Tessin.* — « Le rempart le plus sûr d'un état, dit Féné- » lon, est la justice, la modération, la bonne foi, et » l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapables » d'usurper leurs terres. » — Quel homme a deployé dans le gouvernement de l'état une politique plus chrétienne, je veux dire, une conduite plus droite, plus ferme et plus conséquente, qu'un Suger, qu'un Ambroise, qu'un Xi-

fausse prudence qu'on décore d'un nom superbe, et qui se réduit à un petit manège toujours incertain d'intrigues et de fourberies, n'est point la sagesse, et n'a été inventée que par des hommes auxquels il en coûtoit moins sans doute pour être faux que pour être vertueux; se conduisant sans règle, elle ne peut réussir que par hasard, et doit bientôt échouer contre les écueils qu'elle rencontre; elle ne corrige une faute que par une autre, n'est occupée qu'à imaginer des ressources et des expédiens, et ne s'aperçoit pas qu'il ne reste point de ressources à qui s'est rendu méprisable, ou qui a armé contre lui la défiance et la haine. (*a*)

(378) D. La douceur inspirée par la loi chrétienne, ne suppose-t-elle pas une indiffé-

menès? Et quel état fut jamais plus glorieux que ceux que ces grands hommes ont gouvernés? « De là, dit » Pierre Martyr, en parlant du ministère de ce dernier, » cette tranquillité autrefois si inconnue en Espagne, » cette concorde de tous les états, cet esprit de justice » répandu dans le royaume, et cet air de supériorité qui » règne dans toutes nos entreprises. » *Epist.* 8. *lib.* 5. — « Rien n'est plus propre, disoit Stanislas le bienfaisant, « à faire échouer la finesse et l'artifice, que la candeur » et la simplicité. La finesse avilit la politique, comme » l'hypocrisie dégrade la dévotion; et toute la dissimu- » lation d'un roi ne doit aller que jusqu'au silence. » Aussi plaignoit-il, ajoute son historien, ces princes qui s'imaginent devoir apprendre à dissimuler pour savoir régner, et qui confondant les vertus avec les vices qui les avoisinent, donnent le nom de prudence à la ruse, de réserve à la fourberie, d'adresse à la fausseté, d'habileté à l'artifice.

(*a*) On ne peut rien lire de plus solide et de plus lumineux sur cette matière que la *Politique de l'Écriture-Sainte*, par M. Bossuet. — On peut voir aussi l'excellent traité de Warburton, *Union de la Religion et de la politique*, traduit par Silhouette, 1742, 2 vol. in-12. — *Le Politique vertueux*, etc.

rence pour les choses de la terre qui rompt tous les liens de la société humaine? L'humilité et la patience si recommandées par l'Evangile, ne détruisent-elles pas la valeur militaire, nécessaire à la défense des états? Les passions qui sont les agens des grandes choses, le Chrétien ne doit-il pas les étouffer?

R. La douceur chrétienne n'est point du tout opposée à une défense raisonnable de ses possessions et de ses droits; en bannissant les fureurs de la haine et les excès de la vengeance, elle maintient, au contraire, et resserre les nœuds de la société. C'est l'esprit de vérité, de douceur et de justice, disoit David, qui dirige merveilleusement les opérations des guerriers, qui rend leurs armes redoutables, et assure la victoire sur les ennemis du Roi (*a*). — L'humilité et la patience, bien loin d'être l'effet de la pusillanimité, sont le fruit de la saine raison et de la vraie force d'esprit. Le reproche que fait ici Machiavel à la loi évangélique, est contredit par l'expérience et par les observations des plus grands ennemis de la loi. Scanderberg a-t-il cessé d'être Chrétien pour avoir gagné vingt-deux batailles contre les Ottomans? Le courage des Machabées, qui sacrifièrent leur vie à la défense de leur religion et de leur patrie, n'est-il pas approuvé dans nos Ecritures, et donné pour modèle aux vrais citoyens (*b*)? L'histoire nous montre

(*a*) *Propter veritatem et mansuetudinem et justitiam, et deducet te mirabiliter dextera tua. Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent, in corda inimicorum Regis.* Psal. 44.

(*b*) *Melius est nos mori in bello, quàm videre mala gentis nostræ et Sanctorum.* 1. Mach. 9. — *Absit rem istam facere ut fugiamus ab eis : et si appropinquavit tem-*

les plus vaillans guerriers parmi les plus excellens Chrétiens (*a*). Le libertin tremble dans les dangers où le Chrétien prend sa force de l'espoir de l'immortalité (*b*). *Son extrême dévotion*, dit Voltaire, en parlant du marquis de Fénelon, tué à Rocoux, *augmentoit encore son intrépidité; il pensoit que l'action la plus agréable à Dieu, étoit de mourir pour son Roi. Il faut avouer qu'une armée composée d'hommes qui penseroient ainsi, seroit invincible.* Nous ajouterons au témoignage de l'oracle de nos philosophes, celui d'un poète Païen, qui, sans y songer, fait le tableau d'un soldat Chrétien :

Histoire de Louis XV. T. 1, p. 209.

Qui Deorum
Muneribus sapienter uti
Duramque callet pauperiem pati,
Pejusque letho flagitium timet,
Non ille pro caris amicis
Aut patriâ timidus perire.

H. L. 4. od. 9.

L'humilité, si grossièrement calomniée par Boulanger, a été recommandée par les païens même : Cicéron la regarde comme la mesure de la véritable grandeur (*c*); ce qui en achève l'éloge, c'est que l'orgueil cherche à s'en parer pour échapper au mépris (*d*). Tout ce qu'on

pus nostrum, moriamur in virtute propter fratres nostros, et non inferamus crimen gloriæ nostræ. Ibid. C. 9, ℣. 10.

(*a*) *Le meilleur Chrétien*, disoit Gustave Adolphe, *est aussi le meilleur soldat.* Geschichte Gustav. Adolphs. à Breslaw, 1777.

(*b*) Voyez ce que nous avons dit des effets de la crainte de Dieu, n. 125.

(*c*) *Ut rectè præcipere videantur qui monent, ut quantò superiores sumus, tantò nos geramus summissiùs.* Cic.

(*d*) *Gloriosa res humilitas, quâ ipsa superbia palliare se appetit, ne vilescat.* Saint Bernard.

dit de la condamnation des passions, est une misérable équivoque, à laquelle il ne vaut pas la peine de s'arrêter. Si par *passion* on entend un transport de l'ame où la raison n'est plus écoutée, la religion le condamne sans doute, et c'est être insensé que de lui en faire un crime : si l'on entend précisément une émotion forte et véhémente, excitée par de grands motifs et dirigée par la sagesse; bien loin de proscrire les passions, c'est la religion qui les fait naître, et qui les soutient. L'indignation, le zèle, l'amour de l'ordre, une charité active sont des filles de la religion. La magnificence, la grandeur d'ame, l'amour de la vraie gloire sont représentés dans l'Ecriture comme autant d'excellentes vertus (*a*). Si quelques dévots sont effectivement imbécilles, rampans, inutiles à la patrie, sans dignité et sans essor; ce n'est pas la religion qui les a rendus tels : ils l'ont ajustée à leurs sentimens et à leurs pensées, et n'ont pas su en saisir l'esprit. — Nous avons déjà remarqué avec un homme qu'on ne peut accuser de prévention, que c'est la philosophie irréligieuse qui étouffe toutes les passions sublimes, relâche tous les liens d'estime et de bienveillance, concentre tous les
L. 1, c. 5, désirs dans l'abjection du *moi* humain, etc.
§. 4. n.
136. De la doctrine accablante des incrédules, il ne peut résulter qu'une dégradation générale; des esprits rétrécis, abattus, abrutis; des cœurs

(*a*) *Non des potestatem super te in vitâ tuâ... in omnibus operibus tuis præcellens esto. Ne dederis maculam in gloriâ tuâ.* Eccli. 33. — *Non abscondas sapientiam tuam in decore suo.* Eccli. 4. — *Dedit quoque Deus Salomoni latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris.* 3. Reg. 4.

resserrés, desséchés, languissans. De petits objets, de petites vues, de petits moyens remplacent cette chaleur et cette élévation qui fait les grands hommes et les grands guerriers. Il y a plus : l'esprit raisonneur en général suppose toujours la foiblesse de l'ame. Les Athéniens et tous les peuples conquérans ne furent subjugués que lorsqu'ils s'occupèrent d'une vaine philosophie, et qu'ils préférèrent la gloire de disputer à celle de combattre.

§. VI.

(379) D. Malgré que la Religion ne prêche que la charité et la paix, n'a-t-elle pas occasionné des disputes, et ensuite de ces disputes des guerres qui ont ensanglanté les provinces?

R. 1.° « Les hommes, dit un écrivain judi- » cieux, n'ont point excité de dispute, parce » qu'ils étoient Chrétiens; mais parce qu'ils » ne l'étoient pas, ou qu'ils ne l'étoient qu'à » demi. Ils disputoient avant que de l'être; » s'ils ne l'étoient plus, ils disputeroient » encore ». On a disputé et on dispute ailleurs que chez les chrétiens. Quand les peuples sont trop ignorans, ou trop peu attachés à la religion pour disputer sur le dogme, ils disputent sur leurs lois, sur leurs prétentions, sur leurs usages (*a*). On a vu les Egyptiens

(*a*) « Si on ne dispute pas aujourd'hui sur la Religion, » dit judicieusement un auteur moderne, ce n'est pas » qu'on ait plus de raison; c'est qu'on a moins de reli- » gion, et que nulle part on ne dispute sur ce qui n'in- » téresse personne. Dans le siècle précédent on regardoit » généralement la Religion comme l'objet le plus im- » portant pour tous les hommes, et pour chacun en par-

s'entr'égorger pour le culte d'un animal; l
Grecs pour la possession d'un temple, ou d'u
tombeau; les Romains par goût pour un hi
trion. Au défaut des motifs de religion, le
hommes n'ont jamais marqué de prétexte
pour ensanglanter la terre; s'ils étoient ca
pables de guérir de cette frénésie, la Religion
en seroit le seul remède. Ce sont les philosophes qui ont toujours entretenu les disputes de Religion. La chose est avérée par l'histoire de tous les siècles; le nôtre en est une preuve que nous voudrions pouvoir dissimuler. — Quant aux guerres de Religion, nous ne dirons pas avec le philosophe Rousseau, qu'il n'en est aucune qui n'ait eu sa cause dans les cours et dans les intérêts des grands; cette assertion vraie à bien des égards, pourroit être trop générale. Mais soit que l'avidité et l'esprit de domination aient employé à leurs vues le fanatisme de secte, soit que ce fanatisme ait fait servir à ses desseins l'ambition et le mécontentement des grands; peut-on attribuer à la religion l'effet des erreurs qui la déchirent? Le moyen de garantir les états de ce genre de fléau, c'est de la conserver dans sa pureté, de veiller avec

» ticulier; il n'y avoit point d'expérience de physique
» ni d'opération de chymie qui offrît un si grand intérêt:
» il étoit très-conséquent qu'on s'en occupât essentielle-
» ment, et qu'aucune opinion sur un article aussi inté-
» ressant ne parût frivole ni indifférente. Aujourd'hui
» que nous croyons le bonheur du genre humain attaché
» aux ballons, au gaz, à l'électricité, au magnétisme,
» au galvanisme, à la vaccination, etc.; on écrit, on dis-
» pute, on s'échauffe, on se tourmente pour ces graves
» objets; et il y auroit persécution si l'un des deux par-
» tis avoit assez de pouvoir pour accabler l'autre. »

fermeté et avec constance à l'éloignement de tout ce qui peut la corrompre. Les troubles ont toujours commencé par les sectes nouvelles ; elles ont toujours tiré le fer les premières contre la société dont elles s'étoient séparées (*a*). Enfin si dans un cas quelconque et sous quelque motif que ce soit, il y a eu des séditions et des massacres, ce sont des crimes que la religion défend ; prétendre l'en rendre responsable, c'est exiger qu'elle ait sur le cœur de l'homme un pouvoir absolu et irrésistible. Quand les hommes font le bien par religion, elle en est la véritable cause, parce qu'alors ils agissent par son esprit, et conformément à ses principes : quand ils font le mal par le même motif, ce n'est pas à elle que l'on doit s'en prendre, parce que loin de porter au mal, elle le défend.

2.° S'il étoit vrai que le Christianisme eût occasionné quelques malheurs, il faudroit encore examiner si le bien ne l'emporte pas

(*a*) Si l'on en croit J. J. R., juge non suspect dans cette matière, « au lieu de chicaner les preuves de leurs » adversaires, les catholiques devoient leur dire : *Vous* » *nous faites une guerre ouverte, vous soufflez le feu de* » *toutes parts, vous voulez absolument convertir, con-* » *traindre même. Vous dogmatisez, vous prêchez, vous* » *censurez, vous anathématisez, vous excommuniez, vous* » *punissez, vous mettez à mort, vous exercez l'autorité* » *des Prophètes, et vous ne vous donnez que pour des* » *particuliers.* » (3.e Lett. de la Mont.) — Ce qu'il y a d'étonnant, et pour ainsi dire, de plaisant dans l'histoire des dernières hérésies, c'est que, suivant la remarque d'Erasme, les chefs des factieux ne remuoient les terribles ressorts de la rebellion et de la guerre, que pour satisfaire quelques passions galantes. Ce qui faisoit dire à cet homme célèbre, que *les tragédies que jouoient les réformateurs, étoient de vraies comédies, parce que le mariage en étoit le dénouement.*

L. 24, c. 2. sur le mal. *Si je voulois raconter*, dit l'auteur de l'*Esprit des lois*, *tous les maux qu'ont produit dans le monde les lois civiles*, *la monarchie*, *le gouvernement républicain*, *je dirois des choses effroyables.* Que l'on compare l'état des nations chrétiennes, malgré les disputes et les guerres religieuses, avec les scènes que présente le paganisme qu'un in-
Christ. dév. sensé déclamateur a fait semblant de regretter; que l'on considère les effets que le Christianisme produit dans tous les climats, sous les glaces du Nord et dans les sables brûlans de l'Afrique, sur les bords du Danube et sur les rives du Gange, en Europe, et en Amérique; par-tout où cette Religion s'établit, les peuples sortent de la barbarie, de la paresse, de l'ignorance, de l'esclavage; deviennent plus humains, plus sociables, plus paisibles, plus heureux. Il n'y a qu'à comparer l'Abyssinie Chrétienne avec l'Ethiopie mahométane, la Pologne avec la Tartarie, le Paraguay avec les sauvages voisins, l'Europe entière avec le reste du monde : par-tout les mêmes dogmes et la même morale opèrent la même révolution. Contre des faits incontestables les raisonnemens sont ridicules.

(380) D. Les progrès des sciences n'ont-ils pas été arrêtés par les entraves que l'autorité de la révélation et de l'Eglise ont mis à l'activité de l'esprit humain?

R. L'étude bien réglée, loin de nuire à la religion, sert à la faire mieux connoître; et la religion ne craint rien tant que d'être peu connue. Les siècles d'ignorance ont été l'époque des plus grands malheurs de l'Eglise.

Le Christianisme a toujours été plus solidement établi chez les nations éclairées que chez des peuples ignares et superstitieux (*a*) Par quelle vue donc la religion s'opposeroit-elle aux sciences (*b*)? En empêchant l'esprit humain

(*a*) C'est une observation fondée sur cent faits divers, que les peuples dégradés par la superstition et la barbarie, ont toujours abjuré la Religion avec une facilité égale aux démonstrations d'attachement qu'ils sembloient lui donner. Le Nord de l'Europe, plongé dans l'ignorance et une crédulité stupide, a reçu sans résistance la doctrine de Luther, que le midi de cette même Europe a dédaignée. Dans un temps et chez des peuples semblables, un Wiclef, un Hus, un Jean de Leyden ont opéré des révolutions effrayantes avec une facilité incroyable... Et n'est-ce pas en France, pays où les sciences étoient si ardemment cultivées, que nous avons vu la Religion se soutenir dans toute sa pureté, dans toute sa dignité, avec une force et une splendeur qu'elle n'avoit nulle part ailleurs, et cela au milieu des délires philosophiques et des vices les plus raffinés, jusqu'au moment où le brutal Epicuréisme, armé des tisons des furies, amena l'époque des ruines; jusqu'à ce que les notions et les principes eussent expiré sous un tas de brochures grossièrement impies, ou sous les vastes compilations de l'ignorance et de l'ineptie. C'est là qu'on a vu naître les plus savantes, les plus lumineuses apologies du Christianisme, là que l'erreur a trouvé des adversaires vigilans et redoutables, là que les pasteurs des peuples et les ministres des autels ont reproduit le zèle et les vertus, sur-tout la constance et la patience des premiers siècles de l'Eglise. — Et je n'hésite pas à dire que c'est là encore qu'on trouve aujourd'hui les Chrétiens les plus instruits, les plus réfléchis, les plus solides, et les plus vivement attachés à leur foi, malgré toutes les violences qu'on a exercées contre eux pendant le temps de l'anarchie et du schisme.

(*b*) Voyez sur ce sujet un beau discours de M. de La Tour du Pin, *Alliance des sciences avec la Religion*. 1.° *Utilité des sciences dans la Religion*. 2.° *Nécessité de la Religion dans les sciences*. — *La dévotion conciliée avec l'esprit*, par l'évêque du Pui, etc. — Deux excellens traités de Spizelius, *Felix litteratus*, *Infelix litteratus*; où il montre comment les sciences rendent l'homme heureux ou malheureux, selon les motifs qui l'animent, les principes qu'il embrasse, et le but qu'il se propose.

de s'amuser aux imaginations des systémateurs impies, et de s'épuiser en rêves philosophiques, la religion lui conserve un temps précieux, et le ramène aux études solides. — Sans la Religion chrétienne, les sciences eussent été ensevelies sous les ruines de l'empire romain : les débris n'en ont subsisté qu'entre les mains des ecclésiastiques et des religieux qui nous les ont transmis (*a*). Le peu de lumières qu'il y avoit alors, se trouvoient dans les asiles de la piété; si l'on faisoit quelques études, si l'on enseignoit quelques parties des sciences, si l'on transcrivoit quelques livres, c'étoit dans les cathédrales et dans les monastères. C'est de là qu'on a tiré les manuscrits qui ont servi à préparer toutes les belles éditions qui enrichissent aujourd'hui nos bibliothèques. C'est de là que le germe précieux des connoissances de tout genre s'est conservé, au milieu des ravages et des scènes affreuses qui désoloient la terre, pour se développer et devenir fécond dans des temps plus heureux. — Les arts et les sciences ne sont nulle part cultivés avec autant de succès que chez les peuples chrétiens; allez chez les Turcs, les Perses, les Tartares, et voyez s'ils y fleurissent comme chez nous. Comparez aux Chrétiens les Chinois; malgré les pompeux éloges qu'on en fait, ils ne vous paroîtront que des imbécilles. Leurs lumières se bornent à quelques points de leurs usages, de leur jurisprudence et de leurs lois; à l'étude de leur langue, qui est si embarrassée, qu'ils sont

(*a*) C'est l'aveu d'un philosophe, V. les *Vues phil.* de Prémontval, t. 1, p. 154.

obligés de s'y appliquer toute leur vie, et qu'il est bien rare de trouver un homme parmi eux qui la sache parfaitement. Le génie d'une langue tient toujours au génie de la nation. Celle des Chinois, chargée de soixante-et-dix mille caractères, est la plus pauvre et la plus obscure de toutes les langues (*a*). Les lettrés chinois sont des hommes qui savent lire et écrire. Dans le style des relations, l'on a étrangement abusé de ce terme de *Lettrés*, dont il convient de restreindre le sens. « Les plus » habiles docteurs de la Chine, dit le P. du » Halde, à un peu de morale près, ignorent » ordinairement les autres parties de la philo- » sophie. Ils ne savent ce que c'est que de » raisonner avec quelque justesse. Ils sont dans » une ignorance grossière de la nature ». Pour les arts utiles et nécessaires, et qui sont relatifs à l'habillement, le logement, l'ameublement, il faut convenir également, et que les Chinois ont eu quelque succès, et qu'ils n'ont jamais rien su perfectionner. Ce que la nature du pays leur présentoit, comme les soies, le beau grain de terre, les ingrédiens pour la teinture, ils l'ont mis à profit; et leur foible génie n'y a presque rien ajouté. Pour les arts de goût, ils sont demeurés dans l'enfance, ou même au-dessous. Nous avons vu ailleurs combien ils étoient savans en Astronomie. — Fût-il vrai que le Chrétien, tout occupé des soins de produire des vertus et de s'assurer l'immortalité heureuse, fût moins zélé pour les sciences que les autres hommes, tandis qu'il

Description de la Chine, T. 3, p. 46.

L. 4, c. 2, art. 2. §. 3. n. 267.

(*a*) Voyez le 30e Recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*. A Paris, 1773.

seroit plus maître de ses passions, plus régl dans ses mœurs, plus sûr dans son commerce pourroit-on faire à la religion un crime de l'avoir formé tel (*a*)? Le mérite de l'homme ne doit-il pas se décider par ce qu'il est, plutôt que par ce qu'il sait? Et s'il sait ce qui peut véritablement le rendre heureux, et le faire concourir à la félicité de ses semblables, n'est-ce pas là la science dont il doit se glorifier (*b*)? Mais encore un coup, le Chrétien ne néglige ni les sciences ni les arts qui peuvent contribuer au bien de l'humanité et de la société générale; il a des devoirs à remplir à cet égard, et les principes de la religion sont les garans les plus sûrs de l'observation de ces devoirs. — La pureté des mœurs, qui forme une des brillantes prérogatives des enfans de l'Evangile, donne à l'ame un nouvel essor qui assure le succès des études, tandis que la débauche et les excès abaissent et avilissent l'esprit des hommes profanes (*c*). — L'intelligence

(*a*) Un poète moraliste exprimoit cette réflexion par un des plus beaux endroits de Virgile, en y changeant quelques expressions:

L. VI. Æneid. v. 848.
Excudunt alii spirantia molliùs æra,
Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus,
Orabunt causas meliùs, cœlique meatus
Describent radio, et surgentia sidera dicent:
Tu regere imperio naturæ nititor æstus,
Christiades; mundi domitor, scelerumque, tuique,
Surrige ad æternum mortalia pectora cœlum.

(*b*) *Hæc dicit Dominus: non glorietur sapiens in sapientiâ suâ, sed in hoc glorietur qui gloriatur, scire et nosse me, quià ego sum Dominus qui facio misericordiam, et judicium et justitiam in terrâ. Hæc enim placent mihi, dicit Dominus.* Jér. 9.

(*c*) *Corpus enim quod corrumpitur, aggravat animam.* Sap. 9. — Voyez un discours de M. Bergier, qui a rem-

la plus pénétrante, la plus riche, n'est rien, si elle n'est point dirigée par l'esprit de Dieu, par les maximes et l'impression lumineuse de la véritable religion. Sans cela, elle ne sauroit être sûre, ferme, conséquente (*a*). C'est pour-

porté le prix à l'Académie de Besançon. *Combien les mœurs donnent de lustre aux talens;* et un autre par M. Cloud de Formé, couronné à Rouen, en 1773, sur ce sujet : *La Religion élève l'ame et agrandit l'esprit.* — Voici ce que nous lisons dans un Littérateur moderne, et ce que nous croyons très-vrai. « Notre siècle, si fécond » en sèches dissertations, a enfanté quantité de bro- » chures où l'on a recherché les causes de la décadence » du goût. Une de celles qui ont le plus influé sur cette » décadence, et dont on n'a point parlé, est que la sen- « sibilité pour les plaisirs, ayant en quelque sorte absorbé » son antagoniste, la sensibilité de l'esprit, on n'a plus » eu cette ardeur et ce noble enthousiasme quand il » s'est agi de la vérité et du beau littéraire. Pour sup- » pléer à ce feu divin, on a eu recours à ce qu'on ap- » pelle *de l'esprit;* mais il n'est pas plus fait pour rem- » placer la force du sentiment, que quelques étincelles » le sont pour tenir la place d'une lumière brillante. » — Un théologien ingénieux récitoit, à cette occasion, ce passage de saint Paul : *Caro enim concupiscit adversùs spiritum, spiritus autem adversùs carnem : hæc enim sibi invicem adversantur.* Gal. 5. — Un fameux Naturaliste exprime élégamment la même pensée, et la relève par l'application heureuse d'un ancien passage poétique : *Ex libatis corporum voluptatibus ipsa magis magisque brutescens anima ad sensus à ratione labitur*; et

Gravi jam dudùm saucia curâ, Æneid.
Vulnus alit venis et cæco carpitur igni. IV.
Kirch. *Magnes.*

(*a*) De là les doutes, les perplexités, les variations, le pyrrhonisme de tant d'hommes célèbres dans la carrière des sciences; de là les assertions contradictoires et destructives des principes mêmes dont elles paroissent découler, de là ces aveux humilians et malheureusement si bien fondés : que *les jugemens d'aujourd'hui ne sont d'aucune considération, parce qu'ils sont réformés par ceux de demain;* que *l'évidence n'a point d'enseigne;* que *la raison est une girouette,* et d'autres assertions de cette nature, par lesquelles Bayle, Montagne, Diderot,

quoi David demandoit si instamment à Dieu, non pas une intelligence prompte, brillante, ornée, revêtue de l'éclat d'une admiration passagère; mais une intelligence solide et bien affermie par les règles et les invariables principes de la loi de Dieu (*a*) : c'est encore pourquoi les saintes Lettres nous avertissent que Dieu est le souverain dispensateur des sciences; que ce n'est que dans le sein de sa lumière qu'on puise les belles et grandes pensées (*b*), que les hommes ne deviennent véritablement et solidement savans, que lorsqu'ils sont dirigés par la sagesse éternelle de Dieu, assise, pour ainsi dire, au milieu d'eux (*c*), et qu'enfin il n'y a pas de vraie science sans la science de Dieu. (*d*)

etc. ont désolé la philosophie. Admirable vérification de cette assertion de saint Paul. « que celui qui n'acquiesce » pas à la saine doctrine de Jésus-Christ, ne sait rien. » *Si quis non acquiescit sanis sermonibus Domini nostri Jesus-Christi, et ei quæ secundùm pietatem est, doctrinæ, superbus est nihil sciens.* 1. Tim. 6.

(*a*) *Juxta eloquium tuum da mihi intellectum.* Psal. 118.

(*b*) *Quià Deus scientiarum dominus est, et ipsi præparantur cogitationes.* 1. Reg. 2.

(*c*) *Ego sapientiâ habito in consilio, et eruditis intersum cogitationibus.* Prov. 8. — *Et si quis erit consummatus inter filios hominum, si ab illo abfuerit sapientia tua, in nihilum computabitur.* Sap. 9.

(*d*) *Vani autem sunt omnes homines, in quibus non subest scientia Dei.* Sap. 13. En effet, tout est *vanité* dans l'intelligence humaine, si elle ne s'élève jusqu'à Dieu. Otez la religion de l'étude et de l'acquisition des sciences, ôtez-en la grande et consolante idée de l'immortalité, telle que la foi chrétienne nous la montre, et nous la garantit : bornez nos connoissances à un jour ou deux de spéculation sur des êtres fugitifs : dès-lors c'est un squelette hideux et décharné; c'est un désert sans verdure et sans eau; la philosophie du cœur n'est plus; mes découvertes ne produisent en moi aucun sentiment; les causes finales perdent leur intérêt, ou plutôt il n'y en

(381) D. L'autorité ecclésiastique n'a-t-elle pas d'abord condamné quelques opinions, qui dans la suite ont été reconnues vraies, comme l'existence des antipodes et le mouvement de la terre?

R. Si ce reproche avoit acquis un degré de preuve, toutes les fois qu'il a été répété, il n'y auroit plus moyen de s'en défendre. Mais, malgré toutes ces répétitions, il reste démontré par l'histoire, que dans l'affaire de Virgile, qu'on croit communément avoir été ensuite évêque de Salzbourg, il ne s'agissoit pas des antipodes (*a*); mais bien de la pluralité des

a plus; toute la nature qui me parloit d'une manière si vive et si touchante, n'est plus pour moi qu'un sable brûlant et stérile, où règne le silence du néant. Quelques systêmes ingénieux, quelques calculs combinés, quelques phénomènes qui étonnent, quelques événemens qui affligent ou qui réjouissent pour le moment; voilà où se réduisent pour moi les charmes des sciences, et pour ceux que j'instruis, l'attrait et le goût de mes leçons et de mes écrits. Les idées sublimes, les grands sentimens, les affections délicieuses; en un mot, la beauté et l'intérêt des choses prennent leur naissance dans la Religion, dans l'excellence de ses dogmes, dans la douceur de ses espérances.

(*a*) Voyez une lumineuse Dissertation sur cette matière dans les *Mémoires de Trév. Janv.* 1708, *p* 136. — La justification de saint Augustin, *ib. Fév. p.* 299. Le savant auteur des *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, a fait la même observation que les journalistes de Trévoux : « Je ne parle point ici » de la condamnation de l'Evêque Virgile par le Pape » Zacharie, pour avoir enseigné qu'il y eût des anti- » podes, parce que l'on s'est trompé sur le fait; et que le » Pape Zacharie ne parloit dans la lettre qu'il écrivoit » à saint Boniface sur ce sujet, que de ceux qui sou- » tenoient qu'il y avoit un autre monde que le nôtre, » un autre soleil, une autre lune, » T. 1, p. 204. — Le savant Muratori, *de moder ingen.* L. 1. c. 23. observe également que Virgile ne fut pas tant censuré parce qu'il

mondes, qui est effectivement une opinion très-frivole et très-peu accueillie des Chrétiens éclairés ; il est de plus très-certain qu'il n'y eut point de condamnation prononcée contre Virgile. Quant au mouvement de la terre, c'est sans aucune raison que quelques écrivains ont compromis l'autorité du saint Siége en cette affaire, et fait intervenir la question de l'infaillibilité du Pape. Il n'y a eu ni Bulle ni Bref, c'est un simple jugement de l'Inquisition, qui n'a point été publié ni accepté hors de Rome, qu'on peut respecter, tandis que la vérité de l'opinion qu'il condamne ne sera pas démontrée. — L'audace et la témérité des systêmateurs, qui, après quelques découvertes, ont franchi les bornes de leurs connoissances pour attaquer des vérités incontestables, obligent les dépositaires de la foi d'être sur leurs gardes, et de se défier de ces opinions brillantes qui s'emparent de l'enseignement public, et asservissent les esprits à une nouvelle manière de penser (*a*). — Ne seroit-ce pas un avantage infini si l'autorité de l'Eglise pouvoit guérir tous les délires philosophiques qui ont désolé la religion, corrompu les mœurs, ébranlé la constitution des états ? Quand la vigilance des pasteurs proscriroit quelques vérités in-

Res dura ; et regni novitas me talia cogit moliri et latè fines custode tueri. I. Æneid.

enseignoit l'existence des antipodes, que parce qu'il mêloit à cette opinion des erreurs nuisibles. *Neque verò arbitror Zacchariam Pontificem in Virgilium anathema dixisse quòd is antipodes poneret. Adiophoram hanc opinionem inficiebat ille erroribus aliis. Nam et solem alium à nostro, aliamque lunam incolis iis tribuebat, et pejora fortè delirabat.*

(*a*) Voyez cette conduite des pasteurs bien justifiée par le savant Muratori, *de moder. ingen. in relig. negot.* L. 1. c. 24. *Non pravus est zelus*, etc.

différentes, confondues dans un tas d'erreurs monstrueuses, ce malheur seroit-il bien digne d'être pleuré par des hommes raisonnablement zélés pour l'avancement des sciences? (*b*)

§. VII.

(382) D. La religion Chrétienne, par la sublimité de ses dogmes, n'est-elle pas inintelligible et dès-lors inutile à la plus grande partie des hommes?... Comment les Sauvages et les enfans peuvent-ils pratiquer et goûter la pureté de sa morale?

R. Tandis que quelques philosophes trouvent que la religion Chrétienne est trop sublime, d'autres nous apprennent qu'elle n'est que pour le peuple grossier et stupide. Cette contradiction prouve au moins que la foi Chrétienne est simple et sublime; et l'union de ces deux qualités forme effectivement son caractère. — On a remarqué de tout temps que ce n'étoit pas à force de spéculation et

(*a*) On ne peut disconvenir que ce zèle ne soit aujourd'hui excessif et mal dirigé. Dès qu'un souverain favorise les sciences et les arts, on ne sait de quels termes se servir pour le louer dignement; on le représente comme un astre bienfaisant, fait pour éclairer l'univers, pour bannir à jamais le mauvais goût, les préjugés, les erreurs. Nous ne blâmons pas ces dispositions. Mais, pour être conséquent, il faut convenir que s'il y a un Dieu, une Religion, un Evangile, on doit donner la principale attention à ces grandes et premières vérités. Seroit-il plus intéressant pour une nation d'avoir la philosophie, que d'avoir la vraie foi? Seroit-il plus déshonorant pour un état, d'y voir mal expliquer les phénomènes de la nature, que d'y voir adorer les dieux ridicules du paganisme, ou, ce qui pis est, d'y voir enseigner l'irréligion et l'athéisme?

d'étude que l'on devenoit savant dans la religion. Un simple paysan m'instruira mieux de la croyance chrétienne, que le plus subtil de nos philosophes. C'est dans le peuple qu'on trouve souvent les hommes les plus attachés au christianisme, les plus pénétrés de ses dogmes, les plus fidèles à ses lois, les plus flattés de ses espérances. C'est sur-tout à ceux qui étudient les ames, qui sont dépositaires de leurs sentimens et de leurs lumières, à rendre témoignage à une vérité que l'orgueil des profanes méconnoîtra toujours. « Je suis » surpris (dit le P. Bourdaloue, en parlant » d'une ame simple qui s'ouvre à son directeur dans la confession) de la manière dont » elle s'exprime. Quel feu anime ses paroles! » quelle onction les accompagne! Elle s'énonce en des termes qui, sans être étudiés, » ni affectés, me font concevoir les plus » hautes idées de l'Etre divin, des grandeurs » de Dieu, de ses miséricordes, de ses jugemens, des voies de sa providence, de sa » conduite à l'égard des élus, de ses communications intérieures. J'admire tout cela, » et je l'admire d'autant plus que la personne » qui me tient ce langage, n'est quelquefois » qu'une simple fille, qu'une domestique, » qu'une villageoise. A quelle école s'est-elle » fait instruire? Quels maîtres a-t-elle consultés? quels livres a-t-elle lus?... *Veniunt » indocti et rapiunt regnum Dei, et nos cum » nostris scientiis demergimur in profun- » dum*, etc. etc. » — L'auteur de la religion chrétienne est le Créateur et le Maître du cœur humain; il répand ses lumières selon la

Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini. Ps. 70.

Bourdal. *Pens. sur la dév.*

Aug. L. 8. *Conf.* c. 8.

mesure de notre correspondance, et suivant les mouvemens de sa providence paternelle. — On a vu des Sauvages nourris dans toutes les horreurs de la barbarie, devenir d'excellens chrétiens, et servir de modèle aux anciens fidèles. On a vu des enfans avoir plus de sagesse et de lumière en matière de religion, que les hommes les plus instruits (a), si cet âge a de grandes oppositions à l'intelligence et à la pratique du christianisme, il y apporte aussi des dispositions très-heureuses. La simplicité, la docilité, l'ignorance du mal sont d'excellens préparatifs à l'instruction et aux impressions de la Foi. Saint Augustin connoissoit par expérience de quoi les enfans sont capables, quand il disoit, en parlant des premières années de sa jeunesse : « Je tombai dès ce temps-là, Seigneur, » entre les mains de quelques-uns de ceux » qui ont soin de vous invoquer, et je com» pris par ce qu'ils me disoient de vous, et » selon les idées que j'étois capable de m'en » former à cet âge-là, que vous étiez quelque » chose de grand, et qu'encore que vous fus» siez invisible, et hors de la portée de nos » sens, vous pouviez nous exaucer et nous » secourir. Aussi commençai-je, dès mon en» fance, à vous prier, et vous regarder

Conf. L. 1, c. 9.

(a) *Cùm adhuc junior essem, priusquàm oberrarem, quæsivi sapientiam palàm in oratione meâ. Lætatum est cor meum in eâ. Ambulavit pes meus iter rectum. A juventute meâ investigabam eam.* Eccli. 51. — *Initio cognovi de testimoniis tuis.. hæreditate acquisivi testimonia tua... super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi* Psal. 118. — *Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis.* Psal. 118.

» comme mon appui. A mesure que ma langue
» se dénouoit, j'employois ses premiers mou-
» vemens à vous invoquer. »

(383) D. Que penser de ces maximes d'un pédagogue moderne, *que tout enfant qui adore Dieu, est un idolâtre, ou bien un anthropomorphite; parce qu'il s'en fait toujours quelqu'image; qu'il ne faut instruire les enfans dans la religion que lorsqu'ils sont en état de distinguer la vraie d'avec les fausses*, etc.?

R. Dieu, qui veut être connu des hommes dès leurs premières années, n'a pas rendu cette connoissance si difficile, qu'il faille être philosophe pour l'acquérir. Un enfant est naturellement curieux; il admire tout, il fait des questions sur tout; le beau spectacle de la nature, le brillant aspect du ciel n'est-il pas pour ses parens ou ses instituteurs un moyen certain de faire entrer ou de fortifier et d'étendre dans son ame l'idée d'un Dieu (*a*)? « Nous avons sucé, dit Platon, avec le lait » de nos nourrices la connoissance des dieux, » tant par les discours qu'on nous tenoit, » que par les cantiques et les hymnes que » nous entendions chanter en leur honneur ». Un philosophe très-connu s'exprime de cette sorte. « Ne dites pas que les idées religieuses » sont trop hautes, trop sublimes, pour être

Dial. 10. de Legibus.

Cours de morale religieuse, par Necker.

(*a*) Rousseau prétend que cela ne fait aucune impression sur les enfans; nous savons heureusement le contraire par un grand nombre d'exemples, et par la vérité sensible d'un beau passage de Rousseau lui-même; nous l'avons rapporté plus haut, n. 93. Cette insensibilité ne peut se trouver que chez des enfans déjà corrompus, ou extraordinairement dissipés.

» d'aucun usage dans nos premières années.
» La chaîne qui lie le ciel à la terre, la créa-
» ture au Créateur, semble commencer pour
» nous par des anneaux dont la foible main des
» enfans peut se saisir ; et l'on doit admirer
» à chaque instant, comment tout est vaste
» et compliqué dans la science orgueilleuse,
» comment tout est simple pour le bonheur. »
Non, la connoissance de l'auteur de notre être n'est pas réservée à de longues méditations ; ni à une raison bien adulte et bien forte ; elle germe naturellement dans une ame simple et dans un cœur pur. Celui qui ne connoît pas la vérité de cette observation par l'expérience, argumentera tant qu'il lui plaira ; mais ce qu'il ne sent pas, les autres hommes le sentent ; et tout cœur qui n'est pas gâté, attestera qu'il connoît Dieu autrement que par des syllogismes (*a*) : peu importe que son

(*a*) » Si petit qu'un enfant puisse être (dit un au-
» teur qui a écrit beaucoup et quelquefois profondément
» sur l'éducation) il est nécessaire de lui faire aimer
» Dieu, et de lui donner la pratique d'une piété que
» le temps rendra plus éclairée sans la rendre plus so-
» lide. » *Théorie de l'Educ.* par Mr. Grivel. Ces dernières
» paroles, qui semblent énoncer un paradoxe, sont d'un vrai sensible et d'une expérience intime pour quiconque a eu dans ses premières années le goût et le sentiment de la piété, dont le cœur s'est ouvert de bonne heure à l'impression de Dieu, qui a été *prévenu de ses douces bénédictions*. Dans un âge plus avancé, après des lectures, des réflexions sans nombre, ayant peut-être et méritant le nom de *savant*, il ne sent qu'il est chrétien, vrai et zélé serviteur de Dieu, qu'autant qu'il se rapproche de la simple et ingénue piété qu'il a goûtée et pratiquée dans l'enfance. Et c'est peut-être encore en ce sens qu'il faut prendre ces mémorables paroles de Jésus-Christ. *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum*. Matth. 18.

Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis tuæ. Psal. 20.

imagination lui présente peut-être quelque figure symbolique, une vaste mer, une étendue sans corps, une lumière éblouissante, etc., la raison désavoue toutes ces figures, et ne s'attache qu'à la chose qu'elles désignent. — Quant à l'enseignement de la religion, lorsqu'on est persuadé qu'on professe la vraie, on ne sauroit trop tôt l'enseigner aux enfans; et l'on ne risque point de les tromper. Si l'on se croit dans l'erreur, il faut bien se garder de l'enseigner à personne, ni à dix-huit ans, ni à cinquante. Au reste, l'erreur associée aux vérités fondamentales de la religion, soit naturelle, soit révélée, est incontestablement préférable à l'ignorance de toute religion. Un enfant nourri dans l'oubli de Dieu et dans le domaine absolu de toutes les passions, résiste à toutes les leçons qu'on pourroit lui faire plus tard. Il n'y a que la religion et les grandes notions de la Divinité qui puissent réprimer les vices naissans, et faire germer dans le cœur de l'homme les vertus qui doivent faire le bonheur de sa vie (a). *J'ai-*

(a) *In quo corrigit adolescentior vias suas? In custodiendo sermones tuos.* Psal. 118. *Testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis.* Ps. 18. *Initium sapientiæ timor Domini.* Psal. 110. — Rousseau lui-même reconnoît cette vérité, car en rejetant l'éducation religieuse, il veut que l'on laisse vivre les enfans à leur gré; comprenant bien que sans la sanction que la crainte de Dieu donne aux leçons morales, elles sont parfaitement nulles. Mais l'effet de ce monstrueux système quel peut-il être? Ecoutons Bayle, ce bruyant précurseur de l'incrédulité moderne, dont le suffrage ne peut être suspect.
Pens. div. T. 3. « Qu'est-ce, je vous prie, que la voix de la nature? » Quels sont ses sermons? Qu'il faut bien manger et bien » boire, bien jouir de tous les plaisirs des sens, préférer » ses intérêts à ceux d'autrui, s'accommoder de tout ce

merois autant, dit un philosophe en parlant du paradoxe de Rousseau, *j'aimerois autant*

» qu'on trouve à sa bienséance; faire plutôt une injure » que de la souffrir; se bien venger. Il ne faut pas pré- » tendre que le commerce des méchans est ce qui inspire » ces passions, elles paroissent non-seulement dans les » bêtes, qui ne font que suivre les instincts de la nature, » mais aussi dans les enfans : elles sont antérieures à la » mauvaise éducation; et si l'art ne corrigeoit la nature, » il n'y auroit rien de plus corrompu dans l'ame humaine; » rien en quoi tous les hommes se rassemblassent davan- » tage, par un consentement unanime, qu'en ceci: » C'est qu'il faut donner au corps tout ce qu'il souhaite, » et satisfaire l'ambition, la jalousie, l'avarice et le désir » de vengeance autant qu'on le peut. » Toute l'antiquité païenne a pensé comme Bayle; les nations que nous regardons comme barbares, n'ont jamais douté de la nécessité de l'éducation morale et même de l'éducation religieuse, qui donne la garantie et la consistance à l'autre. Le vice seul, disoit Senèque, n'a pas besoin de maître, comme les ronces et les épines n'ont pas besoin de culture. Il est vrai, ajoute ce philosophe, que l'homme naît avec le germe de toutes les vertus, *omnium honestarum rerum semina animi nostri gerunt*, mais c'est l'instruction, c'est une éducation sage qui peut les faire éclore, *quæ admonitione excitantur;* sans quoi attendez-vous qu'elles n'éclorront, qu'elles ne fleuriront jamais. Ces heureuses dispositions avec lesquelles votre fils est né, sont une foible et légère étincelle qui va s'éteindre pour jamais, si celui qui en est le dépositaire, ne prend soin de l'animer par son souffle, et s'il ne l'aide à se développer et à s'étendre, *non àliter quàm scintilla flatu levi adjuta ignem suum explicat.* — J'ai connu un enfant que ses imprudens progéniteurs avoient élevé d'après le pernicieux principe du philosophe genevois. A huit ans, c'étoit un monstre de lubricité et de méchanceté; à onze ans, il avoit tué le plus fidèle serviteur de la maison. Il fallut le faire disparoître de la société des vivans et empêcher avec violence son propre père de le tuer. — Une preuve évidente que les enfans ne sont pas nés bons, c'est que l'éducation ne doit pas être secondante, mais répressive : il faut dire sans relâche : *Ne faites pas ceci; gardez-vous de cela; si vous le faites encore vous aurez;*... et leur garder parole. Si au contraire on disoit avec la même assiduité à l'égard de tout ce que l'enfant fait de lui-même :

Autres réflexions sur les enfans et l'homme en général, ci-dessous, n. 453.

avancer que pour apprendre à toucher d'un instrument, il faut attendre que les doigts soient devenus roides.

§. VIII.

(384) D. Les maximes du Christianisme n'ont-elles pas produit des actions que la raison semble désapprouver ? N'a-t-on pas vu des Saints se porter à des choses qu'il est difficile de concilier avec les règles de la prudence et d'une théologie éclairée ?

R. 1.° Il est contre la justice d'attribuer à la religion tout ce qu'ont fait les hommes qui l'ont aimée, et qui en ont professé les maximes. Tout ce que les Saints ont fait, ne doit être ni imité ni même absolument approuvé ; l'Eglise, en les reconnoissant pour les amis de Dieu, placés dans le séjour de la béatitude, ne prétend point canoniser toutes leurs actions particulières ; l'homme ne sauroit être constamment raisonnable, même dans les choses les plus raisonnables. Quelques Saints ont pu se porter, par des motifs louables, à quelques singularités que la religion bien entendue n'inspire pas, et qui ne sont excusables que par leur bonne foi et la droiture de leur intention. L'humanité, même dans sa plus grande perfection, manque quelquefois de justesse pour concilier des vertus qui semblent se combattre, ou d'étendue pour les embrasser toutes : les plus

Bon ceci; courage et continuez de la sorte; encore ceci, tout de même, excellent; quel monstre on verroit éclore d'une telle institution.

grands Saints, pour être des Héros, ne laissent pas d'être des hommes.

2.° Le mérite des œuvres pieuses n'est pas sans quelque dépendance des circonstances, des temps et des mœurs des peuples. M. Fleuri, qu'on ne soupçonne pas d'être l'apologiste des dévotions mal entendues, s'exprime là-dessus d'une manière très-propre à contenter une critique équitable. « Il est à croire » que Dieu leur inspira cette conduite pour le » besoin de leur siècle. Ils avoient à faire à » une nation si perverse et si rebelle, qu'il » étoit nécessaire de la frapper par des ob- » jets sensibles. Les raisonnemens et les ex- » hortations étoient foibles sur des hommes » ignorans et brutaux, accoutumés au sang et » pillage. Ils auroient même compté pour » rien des austérités médiocres, eux qui » étoient nourris dans la fatigue de la guerre, » et qui portoient toujours le harnois. Mais » quand ils voyoient un saint Boniface, dis- » ciple de saint Romuald, aller nu-pieds dans » les pays froids; un saint Dominique Loricat » se mettre tout en sang en se donnant la » discipline, ils comptoient que ces Saints » aimoient Dieu, et détestoient le péché. Ils » auroient compté pour rien l'Oraison men- » tale, mais ils voyoient bien que l'on prioit » quand l'on récitoit des Psaumes (a). Enfin

Mœurs des Chrétiens. n. LXIII.

(a) Il parle de ceux qui en récitoient une quantité prodigieuse dans des attitudes singulières. — Il en est de même de ces solitaires stylites qui se devouoient à une pénitence et une prière perpétuelles. Les peuples ne pouvoient concevoir qu'une bien grande idée de l'Etre, que des gens sages et vertueux adoroient d'une manière si constante et si pénible. Ils prêchoient d'ailleurs du haut

» ils ne pouvoient douter que ces Saints n'ai-
» massent leur prochain, puisqu'ils faisoient
» pénitence pour les autres. Touchés de tout
» cet extérieur, ils devenoient plus dociles,
» ils écoutoient ces prêtres et ces moines,
» dont ils admiroient la vie; et plusieurs se
» convertissoient. » Cette réflexion suffit pour
expliquer plusieurs singularités qui, dans
l'histoire des Saints, peuvent offenser des
esprits délicats et trop préoccupés des mœurs
actuelles; elle est appuyée par ce mot de
l'Apôtre : Je me suis fait tout à tous, pour
gagner tous les hommes à Jésus-Christ :
1. Cor. 19. *Omnibus omnia factus, ut omnes facerem salvos* (d).

de leurs colonnes et opéroient de grandes conversions. — « Les hommes, dit un sage et pieux écrivain, ont peu » de confiance en ceux qui vivent avec eux et comme » eux, il faut de temps en temps des hommes singuliers, » qui les étonnent, qui excitent leur attention, pour les » rendre dociles, pour leur faire goûter une morale qui » leur déplaît; Dieu en a suscité quand il lui a plu; et en » dépit de la philosophie, ils ont fait beaucoup de bien. » Pour ne parler que de saint Siméon le *Stylite*, outre les Libanistes et les Arabes, il amena encore au christianisme un grand nombre de Perses, d'Arméniens, d'Ibériens, de Layes habitans de la Colchide, qui étoient venus par curiosité pour le voir et pour l'entendre. L'impératrice Eudoxie, qui avoit embrassé les erreurs d'Eutychès, y renonça, lorsqu'elle eut prêté l'oreille à ses exhortations. Voyez le *Dict. théol.* de Bergier; *art.* STYLITE.

(d) « Nous avons, dit un ascétique, un exemple bien » ancien et bien respectable de ces singularités dans le » genre de vie de saint Jean-Baptiste, vie d'une mortifi-
Luc. 3. » cation et d'une abstinence digne de celui qui *prêchoit » le Baptême de la pénitence et de la rémission des » péchés*. Et quoique le Sauveur n'ait pas voulu qu'elle » fût un modèle général ni même commun parmi ses » disciples, et qu'il n'en ait pas donné l'exemple, nous » devons bien nous garder d'y trouver à redire, puisqu'il » en a fait l'éloge, et que l'objet en fut de provoquer *de*
Ibid. » *dignes fruits de pénitence.* »

3.° Dans les siècles peu instruits, quelques-unes de nos Vies des Saints ont moins été faites d'après les vues et la conduite des Saints eux-mêmes, que d'après les idées particulières et l'imagination trop vive de ceux qui en ont bien ou mal rapproché les traits; d'où il est quelquefois arrivé, même dans les actes des Saints qui ne passent pas pour supposés ni altérés, que, par un zèle mal entendu, les historiens ont en quelque sorte créé le modèle qu'ils nous présentoient, bien plus qu'ils ne l'ont copié, et ont donné à la morale chrétienne des couleurs qu'elle n'eut jamais.

(385) D. Pourquoi l'Eglise met-elle au nombre des Saints des hommes inutiles au monde, qui ne rendent aucun service à la patrie ni à la société générale?

R. C'est un bien grand service rendu à la société que de lui présenter des modèles de sagesse et de vertu. Il y a des hommes qui se sanctifient au milieu du monde. Il y en a d'appelés au service de Dieu d'une manière particulière, qui les retire du monde; s'ils ont les vertus de leur état, s'ils sont sobres, chastes, patiens, charitables, ils sont dignes des regards de Dieu, et dès-lors de vrais Saints. Leurs prières et la pureté de leur vie sont le bouclier de l'état. Dix justes auroient arrêté le glaive de la justice divine, étendu sur les villes abominables que le feu du ciel a consumées. La victoire contre les Amalécites fut l'effet des prières de Moïse. « Du » sein du repos et du calme, fruit des pai» sibles vertus, les hommes justes, dit David,

» punissent les peuples criminels, enchaînent » les nations, et humilient les rois; ils portent » dans leurs mains un glaive victorieux; tan» dis qu'ils ont dans la bouche les louanges de » l'Eternel » (a). Tous ceux qui croient un Dieu, que les prières peuvent fléchir et rendre propice, conviennent de cette vérité: les protestans raisonnables lui rendent le même hommage que les catholiques (b); mais, quand on est philosophe, on ne trouve que ténèbres par-tout où l'on se mêle de raisonner contre les notions reçues.

§. IX.

(386) D. L'influence du Christianisme sur la sainteté de la vie et la pureté des mœurs, ne s'étend-elle point jusqu'au bonheur temporel et à la situation heureuse de l'homme, dès cette vie?

R. Si la croyance d'un Dieu et d'une ame immortelle est essentielle au bonheur de L. 1. c. 4. l'homme, la vraie religion l'est aussi; puisque §. 5. L. 3. c. 4. nous avons vu que sa ruine précipitoit par §. 2. degrés dans l'abîme le plus profond de l'incrédulité. Nous avons observé de plus, que L. 3. c. 1. ces consolantes vérités déjà connues par la §. 3.

(a) *Lætabuntur in cubilibus suis. Exaltationes Dei in gutture eorum, et gladii ancipites in manibus eorum, ad faciendam vindictam in nationibus, increpationes in populis; ad alligandos Reges eorum in compedibus, et nobiles eorum in manicis ferreis, ut faciant in eis judicium conscriptum.* Psal. 149.

(b) *Pressi calamitate confugiunt ad Eliseum, ut urgente necessitate sunt piorum preces, aliàs nihili habitorum, urbium et populorum asila.* Scheuchzer, Phys. sacr. T. 4, p. 600.

raison, prenoient une nouvelle force par l'appui de la révélation : or, qui doute que la Religion chrétienne ne soutienne mieux l'idée d'un Dieu et d'une souveraine justice exercée après notre mort, que la doctrine grossière et sensuelle de Mahomet sur la vie future; que les contes des religions idolâtriques; que le Tartare et les Champs Elysées de l'ancienne Mythologie ?

(387) D. Indépendamment de cette observation, le Christianisme n'a-t-il pas dans ses dogmes et dans sa morale, de quoi faire le vrai bonheur de l'homme ?

R. Nous pouvons raisonner là-dessus avec un philosophe qui a fait un Traité estimable sur le bonheur. « Voyons, dit-il, si la raison » éclairée d'une nouvelle lumière peut aller plus » loin; si elle peut nous enseigner des moyens » plus sûrs pour parvenir au bonheur, ou du » moins pour rendre notre condition meil- » leure. Je n'examinerai ici la religion que » par rapport à cet objet, je ne relève pas ce » qu'elle a de divin; ni ne m'arrête aux dif- » ficultés que peuvent faire à notre esprit ses » mystères. Je ne considère que les règles de » conduite qu'elle prescrit par rapport au » bonheur de la vie présente (*a*). On prit le » Christianisme naissant pour une nouvelle

Essai de philosophie morale, par Maupertuis, c. VI.

(*a*) Il y a plus de deux mille ans que David considéroit sous le même point de vue l'observation de la loi de Dieu en général. Il regardoit le constant usage de la vertu et la pratique d'une sainte vie comme le grand secret du bonheur, et le seul moyen de couler des jours heureux : *Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos? Prohibe linguam tuam à malo, et labia tua ne loquantur dolum : diverte à malo et fac bonum : inquire pacem et persequere eam*. Psal. 33.

» secte de philosophie ; ne l'envisageons pas
» autrement ; comparons la morale de l'Evan-
» gile à celle des Stoïciens. Quelques auteurs,
» par un zèle peu judicieux, ont voulu trou-
» ver dans la morale de ces philosophes la
» morale du Christianisme. On est surpris de
» voir combien le savant Dacier s'est donné
» de peine pour cela, et qu'il n'ait pas senti
» la différence extrême qui se trouve entre
» ces deux philosophies, quoique la pratique
» en paroisse au premier coup d'œil la même.
» Aveuglé à ce point, il n'a cherché qu'à
» donner un sens chrétien à tout ce qu'il a
» traduit. Il n'est pas le premier qui soit tom-
» bé dans cette erreur. Nous avons une vieille
» Paraphrase d'Epictète, attribuée à un moine
» Grec, dans laquelle on trouve l'Evangile
» et Epictète également défigurés (*a*). Un Jé-
» suite, homme de plus d'esprit, a mieux senti
» la différence des deux philosophies. Le rap-
» port qui se trouve entre les mœurs extérieures
» du Stoïcien et du Chrétien, a pu faire
» prendre le change à ceux qui n'ont pas con-
» sidéré les choses avec assez d'attention ou
» avec la justesse nécessaire. Mais au fond

Plus haut, n. 246.

Le père Bourgues.

(*a*) Epictète a vécu quatre-vingt-quatorze ans après Jésus-Christ. Les Evangiles étoient alors répandus par toute la terre ; il faudroit que ce philosophe eût passé ses jours sur le mont Caucase pour ne pas les connoître. Tertullien remarque que c'est la lecture des prophètes et des Ecritures-saintes en général, qui a produit ce qu'il y avoit de plus sage et de plus sensé dans l'ancienne philosophie : *Antiquitas præstructa divinæ Litteraturæ ; quò facilè credam thesaurum eam fuisse posteriori cuique sapientiæ... Quis Poëtarum, quis Sophistarum qui non omninò de Prophetarum fonte potaverit ?* Apolog. cap. 45. Presque tous les saints Pères et les meilleurs auteurs de l'antiquité sont du même sentiment. V. plus haut, n. 280.

» il n'y a rien qui admette si peu de conciliation ; et la morale d'Epicure n'est pas
» plus contraire à la morale de l'Evangile que
» celle de Zénon (*a*). Cela n'a pas besoin
» d'autres preuves que l'exposition du systême
» stoïcien. La somme du premier se réduit
» à ceci : *Ne pense qu'à toi, ne sacrifie tout*
» *qu'à ton repos*. La morale du Chrétien se
» réduit à ces deux préceptes : *Aime Dieu*
» *de tout ton cœur ; aime les hommes comme*
» *toi-même.* » Pour bien comprendre le sens
» de ces dernières paroles, il faut savoir ce
» que le systême chrétien nous enseigne par
» rapport à Dieu et par rapport à l'homme.
» Dieu est l'ordre éternel, le Créateur de
» l'univers, l'Etre tout-puissant, sage et bon.

(*a*) Un philosophe chrétien fait à ce sujet une réflexion bien juste et bien importante sur l'esprit de Jésus-Christ et sur celui du monde. « C'est, dit-il, une chose très-re-
» marquable, que le mot et l'idée de *mundus*, dans le sens
» de l'Evangile. Cet être si réel et si connoissable, n'est
» devenu, pour ainsi dire, manifeste et sensible que de-
» puis Jésus-Christ. Les anciens moralistes n'en ont pas
» parlé, parce qu'ils étoient eux-mêmes du monde ; parce
» que leur vaine et fastueuse morale, leurs vertus de
» commande et de parade, n'avoient rien que de con-
» forme et de parfaitement assorti à l'esprit du monde :
» ils ne pouvoient donc en faire un être moral différent
» de celui qu'ils prétendoient établir. Mais Jésus-Christ
» nous a découvert l'espace immense que le monde, dans
» la plus haute sagesse, laissoit entre ses leçons et celles de
» l'Evangile. Aussi le Chrétien le moins instruit connoît-
» il le monde ; il sait très-bien dire : *Voilà ce que c'est que*
» *le monde ; voilà comme nous trompe le monde ; tels*
» *sont les mensonges et les illusions du monde, les faus-*
» *ses vertus et l'hypocrisie du monde*. Langage inconnu
» à tous les sages de l'antiquité, et même à tous les sages
» modernes qui ont abjuré leur foi. — C'est dans ce sens
» qu'il est dit : *Princeps hujus mundi jam judicatus est.*
» Joan. 16. ℣. 11 ; et plus clairement encore : *Nunc ju-*
» *dicium est mundi.* Joan. 12. ℣. 31. »

» L'homme est son ouvrage, composé d'un
» corps qui doit périr, et d'une ame qui du-
» rera éternellement. Ces deux idées établies
» suffisent pour faire connoître la justice et
» la nécessité de la morale chrétienne. *Aimer*
» *Dieu de tout son cœur*, c'est être entière-
» ment soumis à ses ordres, n'avoir d'autre
» volonté que celle de Dieu, et ne se regar-
» der que par rapport à ce qu'on est à son
» égard. *Aimer les autres hommes comme*
» *soi-même*, n'est que la suite du premier
» précepte. Celui qui aime Dieu parfaitement,
» doit aimer l'homme qui est son ouvrage.
» Celui qui n'aime rien que par rapport à
» Dieu, ne doit se donner aucune préférence.
» Il n'est pas difficile de voir que l'accom-
» plissement de ces préceptes est la source du
» plus grand bonheur qu'on puisse trouver
» dans cette vie. Ce dévouement universel
» procurera non-seulement la tranquillité;
» mais l'amour y répandra une douceur que
» le Stoïcien ne connoît pas. Celui-ci, tou-
» jours occupé de lui-même, ne pense qu'à
» se mettre à l'abri des maux; pour celui-là,
» il n'est plus de maux à craindre.... Tout ce
» qui peut nous arriver de fâcheux dans l'état
» naturel, vient ou des causes purement phy-
» siques, ou de la part des autres hommes;
» et quoiqu'on pût réduire ces deux genres
» d'accidens à un seul principe, le Stoïcien
» et le Chrétien les ont considérés sous des
» aspects différens dans la pratique de leur
» morale, et ont cherché différens motifs pour
» les supporter. Le Stoïcien prend les acci-
» dens physiques pour des arrêts du destin,

» auquel il doit se soumettre, parce qu'il se-
» roit ridicule d'y résister. Dans le mal que lui
» font les hommes, il n'est frappé que du dé-
» faut de leur jugement : il les regarde comme
» des brutes, et ne veut pas croire que de
» tels hommes puissent l'effacer. Un destin
» inflexible, des hommes insensés, voilà tout
» ce qu'il voit; c'est sur cela qu'il doit régler
» sa conduite. Mais son état peut-il être tran-
» quille? Les maux en sont-ils moins cruels
» parce qu'ils sont sans remède? Les coups
» en sont-ils moins sensibles, parce qu'ils par-
» tent d'une main qu'on méprise?.... (*a*) Le
» Chrétien envisage les choses bien différem-
» ment. Le destin est une chimère : un Etre
» infiniment bon règle tout, et a tout ordonné
» pour son plus grand bien. Quelque chose
» qu'il lui arrive, il ne se soumet point, parce
» qu'il seroit inutile de lui résister; il se sou-
» met, parce qu'il applaudit aux décrets de la
» Providence, parce qu'il en connoît la jus-
» tice et la bonté. Il ne méprise pas les
» hommes; pour s'empêcher de les haïr, il
» les respecte comme l'ouvrage de Dieu, et
» les aime comme ses frères; il les aime,
» quoiqu'ils l'offensent; parce que tout le

(*a*) Un auteur qui apprécie également bien la morale de Zénon et d'Epictète, a eu soin de nous prémunir contre les consolations que nous serions tentés d'y chercher. « Toutes les ressources, dit-il, qu'ils nous offrent » dans les événemens qui ne dépendent pas de nous, sont » prises ou de la nécessité des choses, si peu consolante » en elle-même, ou de cette fierté stoïque par laquelle le » sage s'enveloppe dans sa propre vertu, et se regarde » comme inaccessible aux coups du sort; vertu et fierté » de l'ame qui ne sait que concentrer les peines au-de- » dans, et ne les rend souvent que plus sensibles. »

» mal qu'ils peuvent lui faire, n'est rien au
» prix des raisons qu'il a pour les aimer. Au-
» tant que les motifs du Stoïcien répandent de
» tristesse sur sa vie, autant ceux du Chré-
» tien remplissent la sienne de douceurs : il
» aime, il adore, il bénit sans cesse... Quant
» aux biens que le Stoïcisme et le Christia-
» nisme promettent, comment pourroit-on
» les comparer? L'un borne tous les avantages
» à la vie présente; l'autre, outre ces mêmes
» avantages qu'il procure bien plus sûrement,
» en fait espérer d'autres, devant lesquels
» ceux-ci ne sont rien. Le Stoïcien et le Chré-
» tien doivent être toujours prêts à quitter la
» vie; mais le premier la quitte pour retom-
» ber dans le néant, ou pour se perdre dans
» l'abîme des êtres; le second pour commen-
» cer une nouvelle vie, éternellement heu-
» reuse. Tous les biens que promet la philo-
» sophie stoïcienne, se réduisent à un peu de
» repos pendant une vie très-courte : mais un
» tel repos vaut-il ce qu'il en coûte pour y
» parvenir? Oui, dans la supposition d'une
» destruction totale, ou d'un avenir tel qu'est
» l'avenir des Stoïciens, celui qui d'un seul
» coup s'affranchit de tous les maux de la
» vie, est plus sage que celui qui se con-
» sume en efforts pour parvenir à ne rien
» sentir. »

(388) D. Les dogmes du Christianisme ont-ils la même influence sur le bonheur de la société qu'ils ont sur le bonheur de chaque homme en particulier?

R. Le philosophe que j'ai cité, après avoir examiné les principes du Stoïcien et ceux

du Chrétien, en tant qu'ils se rapportent immédiatement au bonheur de celui qui les suit, les considère ensuite par rapport à la société en général. « Si, dit-il, l'on n'avoit » pas senti la différence qui est entre ces deux » morales; si on n'avoit pu les confondre en » les considérant dans chaque individu, c'est » ici qu'elles laissent voir la distance immense » qui est entre elles. Quand le Stoïcien seroit » parvenu à être heureux ou impassible, on » peut dire qu'il n'auroit acquis son bonheur » ou son repos qu'aux dépens des autres » hommes, ou du moins en leur refusant » tous ses secours. *Peu importe*, dit le grand » docteur de cette secte, *que ton rival soit* » *vicieux, pour que tu conserves ta tran-* » *quillité*. Quelle différence entre ces dispo- » sitions de cœur, et le sentiment d'humanité » et de tendresse que le Chrétien a pour tous » les hommes! Occupé sans cesse de leur être » utile, il ne craint ni fatigues, ni périls; il » traverse les mers, il s'expose aux plus cruels » supplices pour rendre heureux des hommes » qu'il n'a jamais vus. Qu'on se représente » deux îles, l'une remplie de parfaits Stoïciens, » l'autre de parfaits Chrétiens; dans l'une, » chaque philosophe ignorant les douceurs de » la confiance et de l'amitié, ne pense qu'à se » séquestrer des autres hommes : il a calculé » ce qu'il en pouvoit attendre, les avantages » qu'ils pouvoient lui procurer, et les torts » qu'ils pouvoient lui faire, et a rompu tout » commerce avec eux. Nouveau Diogène, il » fait consister sa perfection à occuper un » tonneau plus étroit que celui de son voisin,

» Mais quelle harmonie vous trouverez dan
» l'autre île! Les besoins, qu'une vaine phi
» losophie ne sauroit dissimuler, toujours se-
» courus par la justice et la charité, ont li
» tous les hommes les uns aux autres; chacun
» heureux du bonheur d'autrui, se trouve
» heureux encore des secours que dans ses
» malheurs il lui prête. » (*a*) Dans le chapitre VII Maupertuis fait différentes réflexions sur la religion chrétienne, et conclut qu'une des preuves de sa vérité est de conduire les hommes au bonheur. « Si je veux m'instruire sur la
» nature de Dieu, sur ma propre nature, sur

(*a*) Ces réflexions ont certainement de quoi justifier un auteur célèbre, d'avoir baillé en lisant Epictète, ce froid pédagogue de la vertu stoïcienne, et d'avoir exprimé sa lassitude avec autant d'agrément que de vérité.

En vain, d'un ton de rhéteur,
Epictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême,
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère.
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère:
Et dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le Zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme.
Pardon. Mais, en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

J. B. R. L. 2. *Ode.* 2.

» l'origine du monde, sur sa fin, ma raison » est confondue. Dans cette nuit profonde, si » je rencontre le système qui est le seul qui » puisse remplir le désir que j'ai d'être heu- » reux, ne dois-je pas à cela le reconnoître » pour le véritable? Ne dois-je pas croire que » celui qui me conduit au bonheur, est celui » qui ne sauroit me tromper? »

(389) D. Les autres philosophes ont-ils parlé dans le même goût de la Religion chrétienne, considérée relativement au bonheur de l'homme?

R. Il faudroit un gros volume pour contenir leurs témoignages. En voici quelques-uns. « La Religion chrétienne, dit Montes- » quieu, qui ne semble avoir d'objet que la » félicité de l'autre vie, fait encore notre bon- » heur dans celle-ci (*a*)... » J. J. Rousseau, partant du même principe, concluoit que la doctrine des philosophes anti-chrétiens ne pouvoit être vraie : « Ceux qui sèment dans les » cœurs ces désolantes doctrines, disent que » la vérité ne sauroit être nuisible aux hom- » mes; je le crois comme eux, et c'est à mon » avis une grande preuve que ce qu'ils ensei- » gnent n'est pas la vérité ». Nous avons vu

Esp. des Lois, l. 24, ch. 3.

Emile, T. 3, p. 197.

(*a*) Le P. Hayer a développé et vérifié ce mot du magistrat philosophe, dans un traité intitulé : *Utilité temporelle de la Religion chrétienne*, 1774. — On peut voir aussi le *Traité du faux bonheur des gens du monde, et du vrai bonheur de la vie chrétienne*, par Languet, archev. de Sens, qui est joint à celui *de la confiance en Dieu*, par le même Prélat. — Avertissement du clergé de France en 1775, *Sur les avantages de la Religion, et les effets pernicieux de l'incrédulité*. — Un excellent petit livre allemand, intitulé : *Freuden des christen aus seiner Religion*, Ausbourg, 1788.

un autre passage du même auteur, sur le bonheur d'une maison où règnent les lois de l'Évangile (n. 368), et où se réalise le tableau admirable que trace l'Apôtre saint Paul d'une famille chrétienne (*a*)... « On ne voyoit plus » dans le paganisme vieilli que l'infamie et les » vices. Le peuple, qui ne connoissoit que des » tyrans sur la terre, chercha un asile dans » le ciel; le Christianisme vint le consoler et » lui apprendre à souffrir; tandis que les vexa- » tions et les débauches sapoient le paga- » nisme avec l'empire ». Qui croiroit que c'est le plus forcené ennemi du Christianisme qui lui rend cet hommage?... » Il n'a jamais paru » de religion dans le monde, dit Bolingbrocke, » qui ait tendu plus directement au but de » procurer la paix et le bonheur de l'huma- » nité, que la Religion chrétienne telle qu'elle » est enseignée par Jésus-Christ et les Apô- » tres »... L'Encyclopédie nous apprend la même chose : « Il ne faut point opposer à cette » maxime la morale et la Religion de Jésus- » Christ, notre législateur, et en même temps » notre Dieu, lequel n'est point venu pour » anéantir la nature, mais pour la perfection- » ner; il ne nous fait pas renoncer à l'amour » du plaisir, et ne condamne pas la vertu à

Hist. philos. et polit. du commerce. T. 7, p. 2.

Œuvres post. T. 4, p. 291.

Article Bonheur.

(*a*) *Mulieres, subditæ estote viris : sicut oportet in Domino. Viri, diligite uxores vestras et nolite amari esse ad illas. Filii, obedite parentibus per omnia : hoc enim placitum est in Domino. Patres, nolite ad indignationem provocare filios vestros, ut non pusillo animo fiant. Servi, obedite per omnia dominis carnalibus, non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed in simplicitate cordis, timentes Deum. Domini, quod justum est et æquum, servis præstate, scientes quod et vos Dominum habetis in cœlis.* Coloss. 3 et 4.

» être malheureuse ici-bas. Sa loi est pleine » de charmes et d'attraits; elle est toute com- » prise dans l'amour de Dieu et du prochain. » La source des plaisirs légitimes ne coule pas » moins pour le Chrétien que pour l'homme » profane. Mais, dans l'ordre de la grâce, il » est infiniment plus heureux par ce qu'il es- » père que par ce qu'il possède. Le bonheur » qu'il goûte ici-bas, devient pour lui le germe » d'un bonheur éternel. Ses plaisirs sont ceux » de la modération, de la bienfaisance, de la » tempérance, de la conscience : plaisirs purs, » nobles, spirituels et fort supérieurs aux » plaisirs des sens ». Enfin l'auteur même de l'*Épître à Uranie*, après avoir épuisé ses forces à déclamer contre le Christianisme, revient sur ses pas; et par une espèce de rétractation subite et imprévue, déclare que si l'Evangile est une erreur, c'est une erreur qui rend les hommes heureux.

Promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ. 1. Tim. 4.

Ciel, ô ciel! quel objet vient de frapper ma vue!
Je reconnois le Christ puissant et glorieux.
Auprès de lui dans une nue
Sa croix se présente à mes yeux.
Sous ses pieds triomphans la mort est abattue;
Des portes de l'enfer il est victorieux :
Son règne est annoncé par la voix des oracles;
Son trône est cimenté par le sang des martyrs;
Tous les pas de ses Saints sont autant de miracles;
Il leur promet des biens plus grands que leurs désirs;
Ses exemples sont saints, sa morale est divine;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine :
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui;
Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine (*a*),
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.

Nouv. Mélang. philos. hist. crit. 12.e part. p. 512, éd. de 1772.

Autres témoignages, ci-dessus, n. 244 et suiv.

(*a*) Une *doctrine fondée sur l'imposture* peut-elle avoir

§. X.

(390) D. Quoique la philosophie ancienne soit beaucoup au-dessous de l'Evangile, et ne puisse fonder ni le bonheur de la société, ni celui des particuliers; la doctrine des philosophes modernes qui prêchent si constamment la vertu, ne peut-elle pas tenir lieu du Christianisme? (a)

R. 1.° Nous avons vu que ces messieurs étoient sans autorité, et leurs préceptes sans sanction; qu'ils ne s'accordoient sur rien, qu'ils n'avoient aucun principe fixe; qu'ils renversoient tous les fondemens de la vertu; qu'ils avouoient eux-mêmes la nécessité d'une religion, et nous avons prouvé que le Christianisme étoit la véritable. — *L'Esprit de Dieu*, suivant le témoignage de l'Ecriture, ne donne ni force ni onction aux pompeuses maximes *d'une vertu factice*; il dédaigne l'ouvrage de ses ennemis,

les caractères et les preuves que Voltaire détaille ici? — Une erreur quelconque peut-elle produire un véritable *bonheur*? peut-elle donner la *lumière* aux esprits, le repos et de *tendres consolations* aux cœurs? « L'erreur est » la vraie source des malheurs de notre espèce, dit un » philosophe, nulle erreur ne peut être avantageuse au » genre humain. » *Syst. de la nat.* p. 2. c. 13.

(a) Rien n'exprime mieux la morgue dogmatisante de ces Moralistes, que ce passage de saint Augustin : *Fuerunt ergò quidam philosophi de virtutibus et vitiis subtilia multa tractantes, dividentes, definientes, ratiocinationes acutissimas concludentes, libros implentes, suam sapientiam buccis crepantibus ventilantes, qui etiam dicere auderent hominibus : nos sequimini, sectam nostram tenete, si vultis beatè vivere. Sed non intrabant per ostium : perdere volebant, mactare et occidere.* Tract. 45. in Joann.

et se tient aussi éloigné de leurs leçons de morale que de leurs inintelligibles systêmes. (a)

2.° Nous connoissons, par expérience, les effets de la Religion chrétienne; nous savons qu'elle a fait tomber tous les faux dieux l'un après l'autre, qu'elle a dissipé les craintes que l'on avoit par-tout de ces êtres imaginaires, aboli l'exécrable coutume de les apaiser par des sacrifices humains, par des combats de gladiateurs, par le sang des enfans les plus tendrement aimés; qu'elle a décrédité par-tout les oracles, les sortiléges et tous les genres de divination, au grand dépit et au grand étonnement de la philosophie, qui les mettoit sous sa protection; qu'elle a supprimé ou adouci l'esclavage, humanisé les nations, resserré les liens de la société, rendu les gouvernemens moins sanguinaires, retranché les dévotions licencieuses plus chères aux idolâtres que leurs dieux, ces fêtes uniquement propres à ruiner impunément les obligations du mariage, et à dégrader l'humanité; qu'elle a éclairé également tous les hommes, mis la vérité à portée des peuples les plus grossiers, et cela dès l'âge le plus tendre, etc. Mais depuis que nos philosophes ont entrepris d'établir le règne de l'irreligion, quel heureux changement est-il arrivé dans le monde? A en juger par leurs promesses, il doit y avoir plus de probité dans le commerce, plus de sûreté dans l'amitié, plus de désintéressement dans les affaires: l'équité, la gravité, la décence, l'é-

(a) *Spiritus enim Sanctus disciplinæ effugiet fictum, et auferet se à cogitationibus quæ sunt sine intellectu.* Sap. I.

tude des lois, doivent s'être perfectionnés dans le sanctuaire de la justice ; l'application, la capacité, la fuite du luxe et de la mollesse dans l'état militaire ; la pudeur, la modestie, la bienséance dans le sein des familles ; l'amour du peuple dans ceux qui président à la fortune publique, l'amour du bien public dans les particuliers : la génération présente doit être un modèle accompli pour les races futures. Les philosophes entreprendront-ils sérieusement de nous persuader que ce prodige est opéré, et ne seront-ils pas contraints de gémir sur la triste révolution que leurs maximes ont opérée dans toutes les conditions et dans tous les âges ? Ne voyons-nous pas la religion hautement vengée de nos outrages par l'opprobre de nos mœurs ? L'innocence s'est altérée dans tous les états, le souffle brûlant de l'impiété a desséché les ames et consumé les vertus. Le peuple étoit pauvre, mais consolé ; il est maintenant accablé de ses travaux et de ses doutes. Il anticipoit par espérance sur une vie meilleure ; il est surchargé de peines de son état, et nos nouveaux apôtres ne lui montrent pour termes de sa misère que la mort et l'anéantissement. Fasse le ciel que l'excès du mal ouvre enfin les yeux à ceux qui en sont les auteurs !

(391) D. D'où vient donc dans un certain nombre de philosophes cet attachement extérieur à la vertu, ces égards pour l'honnêteté, ces attraits pour la bienfaisance, ce langage qui imite et répète celui de la religion ?

Ci-dessus, n. 152.

R. Tout cela vient de la religion même

qu'ils ont abjurée. Malgré leurs égaremens, les premières impressions du Christianisme subsistent encore, les effets survivent à la cause, quelques débris échappent au naufrage général; si, dès leurs tendres années, on leur avoit enseigné les maximes de l'Athéisme, du Déisme, de l'Indifférentisme, on auroit formé des libertins déclarés, des ennemis forcenés de l'apparence, comme des fruits de la vertu. Il en est de même des lumières qu'ils ont conservées au milieu de la nuit où ils se sont égarés. C'est à la religion qu'ils les doivent; c'est elle (suivant la réflexion de Bayle que nous avons déjà rapportée) qui leur a appris des vérités précieuses et sublimes, que la froide et inconsistante raison leur eût laissé ignorer, ou qu'elle eût montré d'une manière bien imparfaite. — Sans le Christianisme, eux, leurs pères et la longue suite de leurs ancêtres demeuroient aussi incultes et aussi barbares que les Gaulois, les Vandales, les Ostrogoths, les Huns, les Scythes, etc. dont ils descendent. Toutes ces nations n'ont perdu leur férocité que dans le Christianisme : sans lui, que seroit devenue l'Europe après la destruction de l'Empire romain ? ce que sont aujourd'hui la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, l'Egypte, tous les Royaumes de l'Orient. — Nous avons observé que sans la religion chrétienne la philosophie et toutes les sciences eussent été ensevelies sous les ruines de l'Empire romain, et immolées à la fureur dévastatrice des barbares. On a donc bien raison de considérer les incrédules comme des enfans ingrats qui

Ci-dessus, n. 380.

Filios enutrivi et exaltavi.

Ipsi autem spreverunt me. Isaï. 1. 2. déchirent le sein de la mère dont ils ont reçu tout ce qu'ils ont d'estimable.

(392) D. Cette *bienfaisance* dont on a entrepris de faire le caractère distinctif des philosophes (*a*), l'est-elle effectivement?

R. Pourquoi la bienfaisance seroit-elle mieux établie chez eux que les autres vertus, dont nous avons jugé ailleurs d'après des témoignages non suspects? Quel amour peuvent inspirer à l'homme pour son semblable des systêmes qui égalent sa nature à celle de la brute, qui détruisent le sentiment qu'il a de la noblesse de son origine et de la grandeur de sa destination, qui ébranlent les principes de la morale, en ébranlant ceux de la religion qui en est le fondement, et le garant le plus sûr de leur observation. La charité chrétienne fait aimer les individus : la philosophie n'aime que *le genre humain*, *l'espèce humaine* : elle *aime les Tartares*,

L. 1, c. 5, §. 2. n. 128 et suiv.

(*a*) Nous copions ici un passage que nous avons lu avec plaisir dans un ouvrage moderne. « Ce qui me conduira, » je crois, à cesser pour jamais de lire, c'est cette manie » commune actuellement aux écrivains de tous les genres, » de toutes les nations; c'est cette fureur, cette rage de » vertu qui excite en eux des transports approchans de la » folie. Quoi! ne pouvoir écrire dix lignes sans s'écrier: » *O bonté! O bienfaisance! O humanité! O vertu!* Ces » noms si répétés, si profanés, si éloignés de pouvoir ins» pirer le désir d'être honnête, jettent du ridicule sur les » meilleurs principes; on seroit tenté de les abandonner » d'impatience et d'ennui, comme on fait de l'auteur » qui les déplace, les affoiblit, les dégrade. Oui, j'avoue » qu'en lisant nos drames et nos romans, et ce qui plus » est, nos ouvrages philosophiques, il me prend un si » grand dégoût des *êtres sensibles*, des *êtres bienfaisans*, » des *vertueux citoyens*, que si, dans ce moment, on » s'avisoit de vanter ma bonté, de louer mes vertus, j'exi» gerois une réparation d'honneur pour cette insulte. » *Lettres de Mylord Rivers, etc.* A Paris, chez Humblot, 1777.

comme dit J. J. Rousseau, mais elle *n'aime pas ses voisins.* Le motif de la charité chrétienne est le précepte de Dieu; la fraternité que la création, la rédemption, la destination à une même fin, à un même héritage ont établie entre tous les hommes : le motif de la philosophie, c'est que les hommes sont des *semblables* ou bien qu'ils sont tous des êtres (*a*) : la *similitude* ou la *ressemblance* (*b*), ou enfin l'existence, idées vraiment métaphysiques, substituées aux grands motifs de la religion, voilà ce qui, dans la morale de ces messieurs, doit produire la *bienfaisance*, l'*humanité*, l'amour général de tous les hommes. *Tes lois morales sont fort belles*, dit J. J. Rousseau à un prédicateur de la vertu philosophique, *mais montre-m'en, de grâce, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, et dis-moi réellement ce que tu mets à la place de l'enfer.* — La bienfaisance des philosophes est une vertu d'ostentation et de parade, qui ne paroît que dans des occasions bruyantes, ignore les malheureux obscurs, place sa récompense Emile. T. 3, p. 202.

(*a*) Ah, je vous aime, mais c'est en qualité d'*être*.
Coméd. des nouv. Philos.

(*b*) Sur quoi est fondée cette *ressemblance* dans le système des athées, des matérialistes, des déistes mêmes s'ils sont conséquens? L'ame de l'homme n'étant que matière, ne peut établir une *ressemblance* spécifique entre un homme et un homme, plutôt qu'entre un homme et un cheval. Reste le corps; mais que deviendront les aveugles, les boiteux, les bossus, etc? Toute la bienfaisance des hommes bien constitués sera pour les individus, qui ont les mêmes avantages corporels; les autres périront, si quelque riche aveugle, boiteux ou bossu ne vient à leur secours.

dans l'admiration et dans les vains éloges; étale ses grâces sur un individu propre à lui donner de l'éclat, et regarde le genre humain comme un tas de fourmis : la bienfaisance du Chrétien est modeste, mais puissante, active, universelle, et n'a d'autre prétention que l'immortalité. Dès le temps de saint Paul, les philosophes avoient tous les dehors de l'humanité et de la bonté; mais, comme remarque cet Apôtre, ils n'en connoissoient ni les vrais motifs ni les effets; ils ajoutoient que toutes leurs passions se concentroient dans l'amour d'eux-mêmes, dans le désir des louanges et les appas d'un vain orgueil; qu'ils n'étoient ni pères tendres, ni enfans soumis, ni amis fidèles; que les trahisons, les calomnies, les traitemens cruels ne leur coûtoient rien, parce que la compassion, la douceur, la miséricorde, la gratitude étoient bannis de leur ame, et que la jouissance des plus infâmes voluptés étoit devenue leur législateur et leur Dieu (*a*). Aujourd'hui, si nous en croyons J. J. Rousseau, les choses vont à peu près de même. « La philosophie, selon » lui, relâche tous les liens d'estime et de » bienveillance qui attachent les hommes à » la société; et c'est peut-être le plus dan» gereux des maux qu'elle engendre... Un tel » homme n'est ni parent, ni citoyen, ni » homme; il est philosophe. » C'est sans doute

Habentes speciem quidem pietatis, virtutem ejus negantes. 2. Tim. 3.

Pensées de J. J. Rousseau, p. 125.

(*a*) *Homines se ipsos amantes, cupidi, elati, superbi, blasphemi, parentibus non obedientes, ingrati, scelesti; sine affectione, sine pace; criminatores, incontinentes, immites, sine benignitate, proditores, protervi, tumidi et voluptatum magis amatores quàm Dei.* Tim. 3, ℣. 2. Le même tableau se voit dans l'Epitre aux romains, ch. 1.

sous ce point de vue que Vespasien envisagea les philosophes, lorsqu'il se crut obligé de les chasser de Rome; ils furent les seuls qui contraignirent ce bon prince d'user à leur égard d'une sevérité opposée à son inclination (*a*). La douceur de leur langage couvre un plan de destruction et d'horreur (*b*). Suivant l'avis d'un ancien, ils ne montrent pas aux peuples toutes les conséquences de leurs systêmes (*c*). Ils les cachent par les apparences les plus imposantes. Un pareil aveu seroit trop propre à les dépouiller de leurs disciples et à détromper les ames qui ont encore quelque sentiment de vertu (*d*).

(*a*) Les empereurs, en chassant les philosophes, ne faisoient, dit Suétone, que se conformer à d'anciennes lois portées contre eux. Il a raison, car dès l'an 160, avant l'ère vulgaire, ils avoient été bannis de Rome par un décret du Sénat, et le préteur, M. Pomponius, fut chargé de veiller à ce qu'il n'en restât aucun dans la ville. Pourquoi ? Parce qu'on les regardoit, disent les historiens, comme des discoureurs dangereux, qui en raisonnant sur la vertu, en renversoient les fondemens, et comme capables, par leurs vains sophismes, d'altérer la simplicité des mœurs anciennes, et de répandre parmi la jeunesse des opinions funestes à la patrie. Ce fut sur les mêmes principes et par les mêmes raisons, que le vieux Caton fit congédier promptement trois ambassadeurs philosophes. *Ci-dessus*, N° 129.

(*b*) *Molliti sunt sermones ejus super oleum, et ipsi sunt jacula.*

(*c*) *Neç pueros coràm populo Medea trucidet, aut humana palàm coquat exta nefarius Atreus; Quodcumque ostendit mihi sic, incredulus odi.*

H. a. p.

(*d*) Lord Jenyns, dans son *Examen de l'évidence intrinsèque du Christianisme*, remarque : « que la fraude » et la fiction ont cru avec la vraie doctrine de Jésus-» Christ. » La raison en est toute simple. L'excellence de cette doctrine, la lumière qu'elle répand dans les esprits, ses puissans effets sur les cœurs, son influence sur les

CHAPITRE IV.

LA FOI.

ARTICLE PREMIER.

Nature et effets de la Foi.

(393) D. Puisque la foi est un don de Dieu, n'est-il pas inutile d'accumuler les preuves qui en établissent la vérité.

R. La conviction que la foi forme dans une ame, est toute différente de celle qui n'est que le fruit du raisonnement. Pleine de douceur et de lumière, la foi produit une entière soumission de l'esprit, et substitue à toutes les disputes l'autorité de la révélation. Mais le don de la foi suppose pour l'ordinaire dans le catéchumène un esprit préparé par la connoissance des preuves de la religion, et par des motifs de crédibilité suffisans pour lui en persuader la vérité.

(394) D. Si la religion étoit rigoureusement démontrée, n'acquiesceroit-on pas à ses dogmes comme aux vérités de la géométrie ?

R. 1.° C'est ce que nous ne voudrions pas trop assurer. N'a-t-on pas vu Bayle s'élever

mœurs publiques et particulières, l'honneur où elle met la vertu, et l'abomination dont elle couvre le vice, l'admiration qu'inspirent tous ceux qui vivent selon ses lois, ont forcé la corruption et l'erreur de déguiser leurs traits naturels, pour se montrer même dans le monde profane.

contre les démonstrations géométriques? Les Sceptiques ne doutoient-ils pas de tout, même du témoignage de leurs yeux? Si telle vérité géométrique obligeoit l'homme à renoncer à ses vices, et à vivre en chrétien, je ne sais si elle resteroit long-temps sans attaque. Pour le commun des hommes, la plupart des vérités géométriques sont plus obscures, et quelques-unes paroissent plus incroyables que les vérités de la foi. 2.° Une vérité de foi et une vérité de géométrie sont des choses si disparates, qu'il faut renoncer à toute comparaison entre les deux. L'une suppose l'obscurité dans son objet, et l'autre l'exclut. L'une est établie sur la parole de Dieu, et l'autre sur les lumières de la raison. Pour croire l'une, il faut la grâce de la foi; et pour l'autre, il ne faut que du sens commun. 3.° Il y a de plus ici une différence bien remarquable prise dans la nature même de Dieu. Il importe peu, pour la liberté de l'homme, qu'il soit forcé de reconnoître que tous les rayons d'un cercle sont égaux; mais il importe qu'il ne soit pas également contraint sur les vérités qui appartiennent aux mœurs; il importe que Dieu, sur son existence, ses attributs et ses lois, reçoive de mon entendement et de ma volonté un hommage libre, et que je puisse, si je le veux, me refuser à sa lumière. C'est pour cela que les preuves, quoiqu'évidentes, que nous avons de l'existence de Dieu, d'une loi naturelle, et de l'immortalité de l'ame, sont combattues par des difficultés qui font oublier aisément la démonstration qu'on en donne, qui détournent

notre attention, et, si bon nous semble, la fixent entièrement sur les objections contraires qui, sur-tout en flattant nos penchans déréglés, en reçoivent à nos yeux une force que ces difficultés n'auroient point par elles-mêmes. C'est pour cela encore que sur ces mêmes objets les preuves qui sont le plus à la portée de tous les hommes sont des preuves morales, qui, par leur nature, s'accordent parfaitement avec la liberté.

(395) D. Il est aisé de croire sur la parole de Dieu; mais le moyen de se convaincre pleinement que Dieu a parlé, et que tel dogme, ou telle maxime sont effectivement sa doctrine?

R. Nous avons prouvé que le christianisme étoit une religion divine; ce qu'elle enseigne est par conséquent l'enseignement de Dieu même.

(396) D. Tous les chrétiens sont-ils en *état* de peser les preuves de leur religion? ne faut-il pas pour cela de longues recherches et une érudition fort étendue?

R. La religion se proportionne à tous les esprits dans ses preuves comme dans ses dogmes. Ces preuves ont de quoi satisfaire le peuple comme les philosophes. Le motif qui attache les simples à leur foi, n'est pas toujours le plus invincible, ni même le plus fort en lui-même, mais il est suffisant pour les persuader; et s'il leur venoit de plus grandes lumières qui fissent naître quelques doutes, ces mêmes lumières suffiroient pour leur faire mieux connoître les raisons qui doivent détruire ces doutes.

(397) D. La certitude de la foi égale, selon les théologiens, la certitude métaphysique : cette certitude métaphysique peut-elle résulter des motifs de crédibilité qui sont les preuves du christianisme ?

R. Quoique la conviction du fidèle égale celle d'un métaphysicien, la conviction opérée par la foi, est, comme nous l'avons déjà dit, d'une nature toute différente. Elle prend sa force et sa consistance dans une grâce particulière, que nous appelons *don et lumière de Dieu*. Les motifs de crédibilité, plus ou moins étudiés et développés selon la mesure des connoissances du catéchumène, sont les moyens occasionnels dont Dieu se sert pour opérer cette ferme persuasion; mais son grand appui, c'est l'onction de la grâce, l'onction de l'Esprit-Saint, l'inclination de la volonté et de l'intelligence, comme dit David, vers la loi du Seigneur (*a*). *Inclina cor meum in testimonia tua.* Psal. 118.

(398) D. Les théologiens ne sont-ils pas embarrassés à désigner l'objet formel de la foi touchant l'existence de la révélation? Quelques-uns ont recours aux motifs de crédibilité, d'autres à la révélation même; dans le premier cas, il n'y a pas de certitude métaphysique, car les motifs de crédibilité ne peuvent la produire; dans le second, il paroît qu'il y a un cercle vicieux.

(*a*) Si le démon peut obscurcir l'intelligence des fidèles au point de leur faire perdre la foi, et celle des infidèles, au point de les aveugler sur ses grands motifs et ses brillantes vérités, quelle ne doit pas être en sens contraire l'action du Saint-Esprit ? Or, tous les théologiens, Luther lui-même, reconnoissent ce pouvoir au démon. Saint Paul a dit : *Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium, ut non fulgeat illis illuminatio Evangelii.* 2. *Cor.* 4.

R. 1.° Quand on veut tout réduire au style de l'école, et soumettre les choses divines aux distinctions de la matière et de la forme, faut-il s'étonner si on rencontre des embarras?.... Nous croyons que Dieu a révélé tel et tel article, parce que la Religion chrétienne qui enseigne ces articles, est dépositaire de la révélation : mais d'où sait-on qu'elle possède ce dépôt? Nous l'avons déjà dit : quand Dieu nous accorde le don de la foi, il nous incline à croire, il nous affranchit des doutes que toutes les disputes et toutes les études humaines ne peuvent guérir; et cette persuasion surnaturelle et divine vaut bien une démonstration scholastique, morale, physique, géométrique ou métaphysique : elle n'est sans doute jamais sans motifs, mais elle prend sa force dans la grâce et le don de la foi, dont les motifs de crédibilité ne sont que l'instrument et l'occasion. (a)

Fides animum invitans, imò et persuadens præ cunctis rationabilibus methodis. S. Basil.

(a) C'est tout ainsi encore que nous *croyons* en Dieu, que nous *croyons* de foi divine son invisible et incompréhensible existence; non parce qu'il l'a révélé, (la notion de son existence étant antérieure à celle de cette révélation), mais parce que le don et la lumière de la foi portent immédiatement sur cette grande vérité, (qui sans doute reçoit un grand jour aussi par la révélation en général ou la religion révélée). Et gardons-nous bien de confondre la *croyance* de Dieu avec sa *connoissance*, celle-ci est aussi mobile et stérile dans les sages du siècle, que l'autre est ferme et féconde dans les chrétiens. Les Socrate, les Solon, etc., *connoissoient* Dieu, mais ils ne *croyoient* pas en lui : de là vient qu'ils ne l'adoroient pas d'un vrai culte, et avec action de grâces, comme dit l'Apôtre; ils voyoient bien que le monde étoit son ouvrage, mais cette vue, qui se réduisoit à une thèse de spéculation, devient sous la lumière de la foi une vérité vive, forte et agissante. *Fide intelligimus apta esse sæcula verbo Dei, ut ex invisibilibus visibilia fierent.* Hébr. XI.

n. 208, 209, 538.

Non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt. Rom. 4.

2.° Pourquoi les motifs de crédibilité ne pourroient-ils point produire une certitude métaphysique? Quel défaut y a-t-il dans ce raisonnement? « Il y a un Dieu, il y a une L. 1, c. 4.
» Religion; un Dieu saint et vrai ne peut ap-
» prouver qu'une seule religion (218 et suiv.):
» or, il est évident qu'il n'y a point de religion
» qui ait des caractères de divinité comme le
» Christianisme; il est donc évident que le
» Christianisme est la seule religion véritable. »
— Qu'y a-t-il à redire à cet autre raisonnement, qui est celui de Richard de S. Victor:
« Il est certain que Dieu ne peut me trom-
» per, il est certain encore que Dieu m'auroit
» trompé, s'il avoit donné à une fausse religion
» les caractères de la vraie; il est donc certain
» qu'une religion ne peut avoir les caractères
» de la religion véritable sans l'être en effet:
» nous avons démontré que ces caractères
» n'étoient que dans le Christianisme; il n'est
» donc pas possible que le Christianisme ne
» soit véritable. » (a)

(399) D. Ce raisonnement, quelque juste qu'il soit, peut-il convaincre un homme incapable de peser les preuves du Christianisme, et d'examiner si cette religion a seule les caractères de la vérité?

R. 1.° Nous l'avons déjà dit, si cet homme a assez de lumière pour former des objections contre l'enseignement de ses pasteurs, il en a assez aussi pour évaluer les réponses qui réfutent ces objections.

(a) *Domine, si error est, à te decepti sumus; hæc enim tot prodigiis et signis in nobis confirmata sunt, ut non nisi per te fieri potuerint.* Rich. Vict.

2.° Y a-t-il un chrétien qui ne puisse être convaincu des articles suivans? Jésus-Christ a été annoncé par les prophètes. Lui et ses Apôtres ont prêché l'Evangile. Ils ont fait des miracles. Ils ont donné ordre à d'autres de prêcher après eux. Les pasteurs de l'Eglise ont succédé à ces prédicateurs. Les philosophes disputeront sans doute sur tout cela; mais l'homme bien instruit peut leur répondre; et le simple fidèle ne connoît pas les philosophes : il reste dans la bonne foi; et la voix de l'Eglise est pour lui beaucoup plus intelligible que toute la critique des savans irréligieux.

(400) D. N'est-il pas nécessaire d'étudier toutes les religions du monde, et d'en connoître la fausseté, pour s'attacher exclusivement au Christianisme?

R. Cette étude faite avec un esprit droit et appliqué, ne peut que servir à faire connoître la vérité; mais elle est aussi peu nécessaire à un chrétien docile et soumis aux lumières de sa foi, qu'il est inutile à un enfant de connoître toutes les mères du monde pour s'attacher à la sienne. Le Sauveur appelle Pierre et André, et ils le suivent sans délibérer. Il renverse Paul, et Paul est changé en un autre homme. L'eunuque de la reine Candace entend expliquer un passage d'Isaïe, et demande le Baptême, etc. Ces gens n'avoient pas eu le temps d'examiner les erreurs de tous les peuples. (a)

(a) Rien n'exprime mieux cette prompte et convaincante impression de la grâce et de la lumière divine, et sa supériorité sur tout autre moyen d'instruction, que ce passage d'un livre très-connu et qui ne sauroit trop l'être

(401) D. Si les infidèles sont attachés à leur croyance comme les chrétiens à la leur, qu'est-ce que la foi ajoute à la persuasion?

R. 1.° Les infidèles éclairés ne peuvent s'attacher à leur foi en aucune façon, ils ne peuvent que la dédaigner; et s'ils ont le cœur droit, rechercher la véritable : c'est une suite nécessaire des preuves du Christianisme.

2.° Les préjugés ne peuvent fonder la même persuasion que des preuves solides. L'effet naturel de la vérité est l'acquiescement de l'esprit et le repos de la conscience. Le doute et la nécessité d'examiner sont l'appanage de l'erreur. La prétendue conviction des infidèles est l'effet de leur stupidité ou de leur insouciance. Tous les argumens qu'on fait sur cette matière, ressemblent à celui-ci : *Il y a des malades qui croient se bien porter; donc personne n'est assuré d'être en parfaite santé.*

3.° La foi du Chrétien est moins l'effet de ses raisonnemens, quelque excellens qu'ils

de tous ceux qui cherchent à connoître les voies intétérieures et l'action de Dieu sur les ames. *Ego sum qui humilem in puncto elevo mentem, ut plures æternæ veritatis capiat rationes, quàm si quis decem annis studuisset in scholis. Ego doceo sine strepitu verborum, sine confusione opinionum, sine fastu honoris, sine pugnatione argumentorum.* Imit. Christ. Lib. 3, c. 43. « Dieu, » dit Fénélon, n'a besoin ni de temps ni de discours » pour se faire entendre et sentir. Il ne dit à Magdeleine » que ce mot *Marie*, et elle ne lui répond que par cet » autre mot *Maître*. C'étoit tout dire. Il apelle sa créature » par son nom, et elle est déjà revenue à lui. Ce mot » ineffable est tout-puissant. Il fait un cœur nouveau » et un nouvel esprit au fond des entrailles. Les hommes » foibles, qui ne voient que les dehors, veulent des pré» parations, des actes arrangés, des résolutions exprimées. » Dieu n'a besoin que d'un instant où il fait tout et voit » ce qu'il fait. » *Œuv. spir.* T. 3, p. 432.

soient, que l'effet de la grâce et de la lumière divine qui constitue le précieux don de la foi. Ce langage est plus que chinois pour l'homme animal; mais il est très-intelligible à l'homme spirituel (*a*). Tant que le philosophe incrédule n'aura pas détruit les preuves du Christianisme, il ne pourra disconvenir que *le don de la Foi* ne soit une chose réelle, puisque la religion dont on lui démontre la vérité, enseigne que ce don existe, et qu'il est le fondement de sa législation. L'infidèle et l'hérétique ont beau prétendre à la possession d'une foi affermie et éclairée par l'esprit de Dieu : toutes les preuves du Christianisme déposent contre cette prétention; quoique la différence de cette foi échappe aux yeux des hommes. Dieu, comme dit l'Apôtre, distingue son ouvrage, de ce qui ne l'est pas, et toutes les illusions de l'apparence ne peuvent ébranler les fondemens d'une vérité réelle. (*b*)

ARTICLE II.

Nécessité de la Foi par rapport au salut.

§. I.

(402) D. Le dogme de la nécessité de la foi

(*a*) *Vosmetipsos tentate, si estis ex fide : ipsi vos probate : an non cognoscitis vosmetipsos, quia Christus Jesus in vobis est, nisi fortè reprobati estis.* 2. Cor. 13. — *Unctio ejus docet vos de omnibus.* 1. Joan. 2. — *Qui credit in filium Dei, habet testimonium Dei in se.* Ibid. 5. — *Quoniàm Deus, qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu.* 2. Cor. 4.

(*a*) *Sed firmum fundamentum Dei stat, habens signaculum hoc : Cognovit Dominus qui sunt ejus.* 2. Tim. 2.

n'oblige-t-il pas les chrétiens à damner impitoyablement les plus grands héros de l'antiquité, et à regarder comme proie de l'enfer, des hommes célèbres parmi nous, qui n'ont jamais eu la foi, ou qui ont trouvé le moyen de s'en défaire?

R. Le chrétien ne prononcera jamais sur le sort de quelque homme en particulier, tandis qu'il est en vie, parce qu'il ignore quelle sera sa fin; ni après sa mort, s'il ignore quelle a été sa fin. Bien loin de damner personne, il souhaite ardemment le salut de tout le monde.

(403) D. N'est-il pas du moins vrai qu'en général le chrétien regarde comme damné un grand nombre d'hommes retranchés du sein de sa religion?

R. 1.° Nous avons montré que Dieu ne pouvoit approuver qu'une seule religion. Nos preuves sont fondées sur la nature de Dieu même et de la religion en général. Ce n'est pas au chrétien, mais à tout homme qui sait raisonner, qu'on doit faire l'objection du grand nombre d'hommes égarés en fait de religion. L. 3. ch. 4. n. 118 et suiv.

2.° Ce n'est pas la nécessité de la foi, ni l'indivisibilité de la vérité, qui est la cause de la réprobation du grand nombre des hommes; ce sont les crimes et la mauvaise vie des hommes qui diminuent le nombre des élus. Tous les théologiens enseignent que ceux qui ignorent la Religion chrétienne, sans qu'il y ait de leur faute, ne seront pas punis de Dieu pour ne l'avoir pas connue. Saint Paul lui-même nous en assure (*a*). Les SS. Pères, sur-tout

(*a*) *Quicumque enim sine lege peccaverunt, sine lege peribunt.* Rom. 2. 12.

saint Augustin et saint Thomas, ont exprimé cette doctrine de la manière la plus précise. (*a*)

(404) D. Puisque sans la foi personne n'est sauvé, n'est-il pas de la providence de Dieu de la donner à tout le monde?

R. 1.° Les déistes, les sectateurs de la religion naturelle, ont la même objection à résoudre. Puisque personne ne sauroit être digne des regards de la Divinité en violant les lois de la nature, pourquoi y a-t-il tant de nations sauvages et anthropophages, qui semblent n'avoir aucune notion d'humanité, de justice, de décence?

Autres reflexions ci-dessous, n. 415.

2.° Il est de la providence de Dieu de ne pas manquer à ceux qui le cherchent par un bon usage de tous les secours naturels et surnaturels (*b*). Le Créateur de nos ames ne les réprouve qu'à regret, et jamais pour n'avoir

(*a*) *Eis quos ad sinistram positurus est, dicet : Ite in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus: nec increpat, quia in eum non crediderunt, sed quia bona opera non fecerunt.* Aug. L. de fide et operib. cap. 15. *Et eos in eam* (damnationem) *ituros veritas dicit, quorum non fidem, sed bona opera defuisse declaravit.* Idem. Ibid. — *Si infidelitas accipiatur secundùm negationem puram, sicut in iis qui nihil audierunt de fide, non habet rationem peccati, sed magis pœnæ, quia talis ignorantia divinorum ex peccato primi parentis consecuta est : qui autem sic sunt infideles, damnantur quidem propter alia peccata quæ sine fide remitti non possunt, non autem propter infidelitatis peccatum.* S. Th. 2. 2. q. 10, art. 1.

(*b*) Il est certain que les infidèles reçoivent des grâces de Jésus-Christ... *Pagani, Judæi, hæretici, etc. nullum omninò accipiunt à Jesu Christo influxum*, est la cinquième proposition condamnée par Alexandre VIII, le 7 Décembre 1690. — Comment les auteurs et les défenseurs de cette proposition si injurieuse à la bonté de Dieu, expliqueront-ils les paroles de l'Evangile? *Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt.* Joan. 1.

pas fait l'impossible; il n'abandonne que celles qui s'abandonnent elles-mêmes (*a*). Si un infidèle correspondoit exactement aux grâces dont Dieu le prévient, Dieu éclaireroit cet homme vertueux par une révélation intérieure, ou susciteroit quelque apôtre pour son instruction (*b*). Ce que les missionnaires nous apprennent de quelques étonnantes vocations à la foi, peut être considéré comme une preuve de fait. (*c*) Et que ne fait-il pas tous les jours parmi les fidèles et infidèles, sans l'intervention des hommes, et sans qu'aucun secrétaire le consigne dans l'histoire? Que de connoissances, que de convictions, d'intimes affections, et adhésions ne donne-t-il pas à chaque heure, pour ainsi dire, aux ames attentives à

Omne quod dat mihi Pater, ad me veniet; et eum qui venit ad me, non ejiciam foràs. Joan. 6.

(*a*) *Diligis enim omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti; nec enim odiens aliquid constituisti, aut fecisti..... Qui amas animas.* Sap. xj.

(*b*) *Hoc pertinet ad divinam Providentiam ut cuilibet provideat de mediis ad salutem, dummodò ex parte ejus non impediatur. Undè si aliquis nutritus in sylvis inter lupos, ductum rationis naturalis sequeretur in appetitu boni et fugâ mali, certissimè est tenendum, quòd ei Deus vel per internam inspirationem revelaret ea quæ sunt ad credendum necessaria, vel aliquem fidei prædicatorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Cornelium.* S. Th. Quæst, 14 de Veritate, a. 1. Ceux qui ont cru voir dans ce passage une teinte de semi-pélagianisme, n'ont pas observé que le saint docteur ne regarde pas le don de la foi comme dû au mérite de l'homme, que l'observation de la loi naturelle n'en est pas même *conditio sine quâ non*, puisqu'il est accordé souvent aux plus grands pécheurs, mais bien *conditio cum quâ semper*, et cela précisément par des raisons prises dans les attributs de Dieu, *qui omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire*. 1. Tim. 2.

(*c*) Tursel. in vitâ Xaverii, L. 5. c. 4. — Maff de reb. Ind. p 361. — Hist. Soc. J. part. 4. L. 6. n. 230. Exemple mémorable d'un Indien chaste, *ibid.* part. 5. L. 9, n. 367. Autres *ibid.* part 5, n. 40, etc.

sa voix et à son ineffable impression! la seule lumière de la foi auroit-elle besoin d'une autre voix? (ci-dessus n. 400). L'Ecriture nous apprend en cent endroits, que ce sont nos crimes qui écartent de nous la lumière de la foi (*a*). Les SS. Pères s'expriment sur cette matière avec toute la clarté possible, et montrent que ce sont les vices et les passions de l'homme, le mauvais usage de la liberté, la corruption des mœurs, la vanité, l'orgueil, l'esprit et l'amour du monde, le mépris des œuvres saintes, etc., qui fondent notre ignorance dans les choses divines, et nous éloignent des voies de l'instruction. (*b*)

(*a*) *Spiritus enim Sanctus disciplinæ effugiet fictum, et auferet se à cogitationibus quæ sunt sine intellectu, et corripietur à superveniente iniquitate.* Sap. 1. — *Per ignorantiam quæ est in ipsis propter cæcitatem cordis ipsorum.* Ephes. 4. — *Dilexerunt homines tenebras magis quàm lucem, erant enim illorum mala opera.* Joan. 4. — *Quomodò vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ à solo Deo est, non quæritis?* Joan. 5. — *Cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt; propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum.* Rom. 1. — *Quòd ei etiam opertum est evangelium nostrum, in iis qui pereunt, est opertum: in quibus Deus hujus sæculi excæcàvit mentes infidelium, ut non fulgeat illis illuminatio Evangelii gloriæ Christi.* 2. Cor. 4. — *Piè agentibus dedit sapientiam.* Eccli. 43. — *Initium sapientiæ timor Domini: intellectus bonus omnibus facientibus eum.* Ps 110. — *Exortum est in tenebris lumen rectis.* Ps. 111. — *Clara est et quæ nam quàm marcescit sapientia, et facilè videtur ab his qui diligunt illam, et invenitur ab his qui quærunt illam.* Sap. 6.

(*b*) *Illud maximè causa incredulitatis est: vita nempè corrupta et gloriæ amor.* Chrys. Hom. 72. in Matth. — *Audiendo præcepta Dei illuminati non sunt, faciendo illuminati sunt... Quisquis ergò vult audita intelligere, festinet ea quæ jàm audire potuit, opere complere. Ecce Dominus non est cognitus, dum loqueretur* (in Emmaüs), *et dignatus est cognosci, dùm pascitur.* Greg. M. Hom. 23. in Evang. — *Quid est quòd Christiani esse non possitis? Christus humiliter venit, et vos superbi estis.* Aug. ad Porph.

(405) D. Où lisons-nous que jamais Dieu ait éclairé au milieu de l'infidélité un homme, qui avoit bien employé les premiers secours de la raison et de la grâce?

R. Les ouvrages de Dieu, sur-tout ceux qu'il opère dans les âmes, ne doivent pas se chercher dans l'histoire; pour un seul qui parvient à notre connoissance, il y en a une multitude qui ne sont connus qu'à lui. L'exemple de Melchisedec, de Job, de Rahab (*a*), des trois Mages, du Centurion Cornelius (*b*), etc., suffit pour nous persuader que la même Providence en a éclairé beaucoup d'autres dont l'Histoire sainte ne nous apprend rien. (*c*) Saint Augustin n'en doutoit pas (*d*), et l'au-

(*a*) *Fide Rahab meretrix non periit cum infidelibus*, Heb. xj.

(*b*) Voyez les Actes des Apôtres, chap. 10. Ce que dit saint Pierre au sujet de la vocation de ce Cornelius, est bien remarquable, et donne une solution complette à la question présente. *In veritate comperi quia non est personarum acceptor Deus : sed in omni gente qui timet eum et operatur justitiam, acceptus est illi.*

(*c*) Quelques auteurs croient que Platon, les Sybilles, etc. ont été de ce nombre. Clément d'Alexandrie, Bossuet et Grotius paroissent favorables à Platon. — Voyez aussi l'His. Ecclésiast. du P. Noël Alex. *Sæc.* 1, *dissert.* 22; *Sæc.* 2, *diss.* 6, *n.* 1. l'article AMALTHÉE, dans le *Dict. hist.* — L'obélisque de sainte Marie Majeure à Rome porte l'inscription suivante : *Chustum Dominum quem Augustus de Virgine nasciturum vivens adoravit, sequi deinceps dominum dici vetuit, adoro.* — Il est peut-être plus sage de ne pas se fatiguer par ces sortes de conjectures, et de respecter les secrets de Dieu, qui connoît la distribution de ses dons et l'usage qui en a été fait. La plupart de ces hommes, qu'on prétend avoir été éclairés par des lumières spéciales, ont vécu dans des désordres ou dans des erreurs inexcusables, qui ont dû combattre toutes les avances d'une providence particulière.

(ci-dessus, n. 108

(*d*) *Cur non credamus in cæteris hàc atque illàc gentibus alios atque alios fuisse (qui Christum utcumque*

torité de l'Ecriture appuie son sentiment (*a*). Elie croyoit que de son temps Dieu n'avoit pas de vrais adorateurs en Israël; mais il fut détrompé, et apprit qu'il y avoit 7000 hommes que la séduction n'avoit pas gagnés (*b*). Bien des personnes s'imaginent que tous les hommes qui périrent par le déluge, furent réprouvés; mais saint Pierre nous apprend qu'aux approches de la mort, plusieurs firent pénitence, et sauvèrent leurs ames au milieu des flots qui absorboient les corps (*c*). On se tromperoit

cognoverunt, uti priùs dixerat.) Aug. Ep. 102. On a prétendu que lorsque le saint docteur parloit ainsi, il étoit imbu de l'erreur des semi-pélagiens, mais il est plus sûr qu'il confirme cette même assertion au livre *des Retract.* ch. 31, en excluant néanmoins tout mérite de l'homme. Il s'en explique encore plus clairement ailleurs. — *Non incongruè creditur, fuisse et in aliis gentibus homines, quibus hoc mysterium* (Incarnationis) *revelatum est... Multi inter gentes pertinuerunt ad civitatem spiritualem Jerusalem.* Aug. Lib. 18. de Civit. Dei. c. 47. — *Intelligas in omni gente aliquos aliquandò ejus* (Christi) *desiderio flagrâsse.. divinitùs illuminati et naturali ratione edocti, intelligebant quantis tenebris totum penè genus humanum involutum erat.* Rich. Vict. Lib. de Incarn. c. 8. — Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, et d'autres anciens écrivains expriment la même persuasion. Le dernier, dans sa *Préparation évangélique* en donne plusieurs preuves de fait.

(*a*) *Ut filios Dei qui erant dispersi, congregaret in unum.* Joan. xj. *Memor ero Rahab et Babylonis scientium me. Ecce alienigenæ, et Tyrus, et populus Æthiopum hi fuerunt illic.* Psal. 86. *Et ipse erit expectatio gentium.* Gen. 49.

(*b*) *An nescitis in Eliâ quid dicit Scriptura, quemadmodùm interpellat Deum adversum Israël? Domine, Prophetas tuos occiderunt, altaria tua suffoderunt, et ego relictus sum solus, et quærunt animam meam: sed quid dicit illi divinum responsum? Reliqui mihi septem millia virorum, qui non curvaverunt genua ante Baal.* Rom. xj.

(*c*) *Et his qui in carcere erant, spiritibus veniens prædicavit, qui increduli fuerant aliquandò, quandò ex-*

également en croyant qu'il n'y a pas d'élus parmi les nations infidèles. — La manière dont Dieu nous parle tous les jours, dont il nous avertit, instruit, touche, émeut jusqu'au fond du cœur, jusqu'à dissoudre, pour ainsi parler avec saint Paul, la substance corporelle, pour animer et vivifier l'esprit, ne peut nous laisser aucun doute sur ce qu'il opère dans sa miséricorde sur les ignorans et les infidèles, quand les jours de salut sont arrivés pour eux (*a*).

Pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs, compagum quoque ac medullarum. Hebr. 4.

(406) D. Pourquoi donc Dieu n'a-t-il pas éclairé les Trajan, les Antonin, les Marc-Aurèle, etc., dont les vertus font l'admiration de tous les siècles?

R. Voici comme il est permis de raisonner sur cette matière : « Ces princes ont connu » un Dieu, maître de l'univers, je n'en puis » douter. S'ils l'ont glorifié et adoré d'une » manière digne de lui, s'ils ont gardé sa loi » dans toutes les occasions où les lumières » naturelles la leur ont fait connoître, Dieu » ne les a pas abandonnés, et ne leur a pas » refusé, du moins dans les derniers momens » de leur vie, la foi nécessaire au salut. S'ils

pectabant Dei patientiam in diebus Noë, cùm fabricaretur arca. I. Pet. 3.

(*a*) N'avons-nous pas vu depuis même l'établissement de l'Eglise, des hommes tout-à-fait séparés de la société humaine, sanctifiés au milieu des déserts par l'adoration de Dieu (Voyez l'art. PAUL, ermite, dans le *Dict. hist*)? Ils avoient à la vérité appris Jésus-Christ avant de s'isoler de la sorte, mais il est également vrai, que pendant une très-longue vie, ils n'ont reçu aucune lumière, que par l'action immédiate de Dieu, qu'ils n'ont eu autre instructeur, autre instituteur que lui : or celui qui sans aucun moyen extérieur, donne cette longue suite de grâces, peut sans doute aussi donner la première. *Ci-des.*, n. 400, 401.

» ont vécu dans l'oubli de Dieu, si des crimes
» publics ou secrets les ont rendus l'objet de
» sa colère, peu importe ce que les hommes
» aient pensé de leur vertu et de leur probité;
» ils sont réprouvés : mais ce n'est point pour
» ne pas avoir eu la foi au moins implicite
» dans le Rédempteur (435), sans laquelle nul
» homme ne peut être sauvé, qu'ils ont été
» condamnés à des supplices éternels, c'est
» pour avoir mal vécu, insulté les lumières
» de la raison, n'avoir fait qu'un foible usage
» des excellentes qualités dont Dieu les avoit
» doués. »

(407) D. De quels crimes voudriez-vous qu'un Solon, qu'un Socrate, qu'un Antonin, qu'un Caton, qu'un Trajan, qu'un Marc-Aurèle, etc., se fussent rendus coupables?

R. Que les princes et les philosophes que vous citez, aient commis des crimes, ce n'est pas de quoi le chrétien s'embarrasse. Le raisonnement que je viens de faire, subsiste vis-à-vis d'eux dans toute son étendue. Mais il seroit aisé de faire voir que ces prétendus sages ne l'étoient pas toujours, et que l'enthousiasme avec lequel l'antiquité nous a transmis leur mémoire, n'a pu couvrir toutes les tâches de leur vie (*a*). Les éloges outrés que

(*a*) S'il s'agit précisément de quelques actes de vertu, on peut, sans offenser la vérité, en reconnoître parmi les infidèles, ou même parmi les incrédules; mais si l'on veut une ame constamment et solidement vertueuse; une vie immuablement dirigée sur des principes sages, justes, irréprochables; une conduite ferme et inflexible, au-dessus de la crainte comme au-dessus de l'espérance, ennemie des crimes secrets comme des excès connus, des pensées condamnables comme des actions honteuses; c'est en vain qu'on se flatte de faire cette découverte hors de

nos beaux-esprits en font, ne peuvent être fondés que sur l'ignorance ou la mauvaise foi. Solon, Socrate, Trajan ont été accusés des plus monstrueuses infamies par des auteurs très-instruits de leur vie privée. Trajan a uni l'injustice à la cruauté, en ordonnant la mort des chrétiens dont il avoit reconnu l'innocence. Marc-Aurèle en a fait de même; et la réalité de leur persécution a été cent fois démontrée contre les philosophes leurs apologistes. Le pieux Antonin ne leur fit d'abord guère plus de quartier, quoiqu'il s'adoucît ensuite. Ces deux derniers se déshonorèrent par la lâcheté avec laquelle ils souffrirent les infamies de leurs épouses, les deux Faustines, ils eurent même l'extravagante impiété de leur élever des autels et des temples. Le grave Caton faisoit commerce de la prostitution de ses esclaves; il sortoit du théâtre pour ne pas empêcher par sa présence des scènes scandaleuses, et par-là il nous démontre la vanité et l'illusion de sa vertu.... Ne compte-t-on pour rien l'oubli du vrai Dieu que tous ces sages ne pouvoient méconnoître, et qu'ils abandonnèrent pour adorer les pierres, les métaux et les quadrupèdes?... Pour bien juger des éloges que les historiens ont faits de ces personnages, il faut bien connoître les mœurs générales des Grecs et des Romains, et apprécier l'estime de ces nations sur l'état où la vertu se trouvoit chez elles (*a*). Il est sur-tout déraison- Ci-dessus, n. 210. 370.

la vraie Religion, conformément à ces paroles de la sagesse éternelle de Dieu: « C'est sur moi qu'est fondée l'es» pérance des vertus » *In me spes omnis vitæ et virtutis*. Eccli. 24.

(*a*) Voyez l'*Apologie de la Religion*, ch. xj. § 3, 4.

Ci-dessus, p. 232. nable de s'en tenir à ce que les écrivains de Rome ont dit de leurs Empereurs. On n'a tant exalté les vertus de Trajan, de Marc-Aurèle, d'Antonin, etc., que parce que ces princes ont paru dans une longue suite de monstres qui n'en avoient aucune. A côté d'un Néron, d'un Caligula, d'un Domitien, etc., un demi-honnête homme paroissoit un prodige, dont tous les panégyristes sembloient ne pouvoir exprimer les rares qualités.

(408) D. Vu le désir de tous les hommes de connoître la vraie foi, n'est-il pas étonnant qu'il y en ait tant qui ne la connoissent pas?

R. Le nombre des amateurs sincères de la vérité est très-petit. Le préjugé, l'entêtement, les passions, différens intérêts, etc., vont en quelque sorte au-devant des lumières, des bonnes pensées, des inquiétudes salutaires, pour les écarter du cœur et les empêcher d'y prendre place (*a*). Ceux qui ont vécu parmi les hérétiques et les infidèles connoissent, par expérience, combien ils sont peu inquiets sur la nature de la religion qu'ils professent. Pleins de zèle et de défiance en ce qui regarde le plus vil de leurs intérêts temporels, ils dédai-

On ne fait pas tort à ces prétendus héros, en les désignant en général par ces vers de Virgile :

Hic petit excidiis urbem miserosque Penates,
Ut gemmâ bibat, et Sarrano dormiat ostro.
Condit opes alias defossoque incubat auro...
.... Gaudent perfusi sanguine fratrum. 2. Georg.

Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem.
Imposuit, leges fixit pretio atque refixit.
Hic thalamum invasit natæ, vetitosque hymenæos.
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti. vj. Æneid.

(*a*) *Totâ die expandi manus ad populum non credentem et contradicentem.* Rom. 10.

gnent d'écouter tout ce qu'on leur dit sur la religion. Nous en avons plusieurs exemples frappans dans les saintes écritures. Le Sauveur du monde dit à Pilate qu'il est venu annoncer la vérité aux hommes. Pilate demande : qu'est-ce que la vérité ? et craignant d'être instruit, il sort sans attendre de réponse (*a*). Saint Paul presse le roi Agrippa, et le convainc par les prophéties de la vérité du christianisme : ce prince rompt aussitôt l'assemblée, et cela parce qu'il se trouve touché et porté à la profession d'une religion qu'il ne veut pas embrasser (*b*). Le proconsul Félix entend parler saint Paul de la justice, de la chasteté et du jugement de Dieu : sa vie licencieuse le fait trembler; il congédie aussitôt l'orateur, et finit la conférence (*c*). Le même Apôtre annonce la résurrection des morts aux sages de l'Aréopage : les uns s'en moquent, les autres remettent leur instruction sur cette importante affaire à une autre occasion, qui ne se présenta pas (*d*). Ce sont sur-tout les savans du siècle, les grands du monde qui dédaignent d'entendre parler de

(*a*) *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati : omnis qui est ex veritate, audit vocem meam. Dicit ei Pilatus : Quid est veritas? et cùm hoc dixisset, iterùm exivit ad Judæos.* Joan 18.

(*b*) *Credis, Rex Agrippa, Prophetis? Scio quia credis Agrippa autem ad Paulum : In modico suades me Christianum fieri... et exsurrexit Rex, et Præses, et Berenice.* Act. 26.

(c) *Disputante autem illo de justitiâ et castitate et judicio futuro, tremefactus Fèlix respondit : Quod nùnc attinet vade.* Act. 24.

(*d*) *Cùm audissent resurrectionem mortuorum, quidam quidem irridebant, quidam verò dixerunt : Audièmus te de hoc iterùm. Sic Paulus exivit.* Act. 17.

religion. Ils regardent les questions les plus importantes comme des disputes frivoles qui n'aboutissent à rien, et où il est indifférent de nier ou d'affirmer. Gallion traitoit les matières de religion, comme une affaire de mots (*a*) ; nos philosophes ne disent-ils pas tous les jours la même chose? Festus décidoit que c'étoit une dispute sur un fait absolument indifférent (*b*). Les Stoïciens et les Epicuriens disoient que Paul n'enseignoit que du verbiage (*c*). Et ne voyons-nous pas la même disposition d'esprit dans un très-grand nombre de catholiques, qui assurément ne seroient jamais parvenus à la foi, s'ils n'avoient pas eu le bonheur d'être élevés dans son sein, pour avoir ensuite le malheur de la perdre, ou de se la rendre inutile en la tenant, comme dit l'Apôtre, captive dans l'injustice (*d*)? Hélas! parmi nous-mêmes, malgré notre attachement à la religion, malgré notre foi et nos espérances, combien petit est le nombre de ceux qui mettent dans le service de Dieu cette sincérité, cette droiture, cette ardeur, cette constance que seules peuvent mériter ses regards (*e*)? Que d'infidélités ne commettons-nous

(*a*) *Si verò sunt quæstionis de verbo et nominibus, et lege vestrâ, vos ipsi videritis.* Act. 18.

(*b*) *Quæstiones verò quasdam de suâ superstitione habebant adversùs eum, et de quodam Jesu defuncto, quem affirmabat Paulus vivere.* Act. 25.

(*c*) *Quid vult semini-verbius hic dicere.* Act. 17.

(*d*) *Qui veritatem Dei in injustitiâ detinent.* Rom. 1.

(*e*) Voyez là-dessus l'excellent livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'on peut appeler une théologie expérimentale et pleine de leçons de fait. *Quidam solùm suam devotionem portant in libris, quidam in imaginibus, quidam in signis exterioribus et figuris. Quidam habent me in ore, sed modicum est in corde.* Lib. 3, 4.

pas tous les jours! que d'inspirations, que de grâces négligées! que de pieux mouvemens étouffés dans leur naissance! Après cela nous serons surpris du peu d'impression que fait l'esprit de Dieu sur les infidèles, les barbares et les sauvages?

(409) D. Dieu a-t-il pu créer l'homme avec indifférence, pour une chose si essentiellement requise à sa félicité éternelle?

R. 1.° Dieu a créé l'homme sage, prudent et attaché à ses vrais intérêts. C'est la corruption originelle qui engendre cette fatale indifférence. 2.° Malgré les effets du péché originel, cette indifférence n'existe que dans ceux qui, par des actes volontaires et multipliés, ont tellement renforcé l'aveugle amour des biens terrestres, qu'ils ont oublié les biens éternels. Nous voyons des Chrétiens n'avoir de l'indifférence que pour les possessions et les plaisirs de ce monde. 3.° Les grâces et les lumières de Dieu ne nous manquent point pour dissiper cette indifférence; mais une ame courbée sous le joug des passions et avilie par de grands crimes, refuse de faire usage de ces précieux secours. — Les hommes ne sont-ils pas également indifférens à l'égard de Dieu, de la loi naturelle, de la vie à venir? Ne vivent-ils pas dans l'oubli de la mort, des dangers qui environnent la vie, de la vicissitude des choses humaines, etc.? En infère-t-on que tout cela n'existe pas plus que la nécessité de professer la vraie religion? Ne sait-on pas que les idées les plus naturelles, les impressions les plus fortes, le plus profondément gravées dans le cœur de l'homme s'altèrent et

s'effacent par une faim excessive des biens périssables, et l'usage des plaisirs sensuels (a)? « Les enfans des hommes, dit le prophète, » ont le cœur appesanti vers la terre; ils sont » entraînés par l'amour de la vanité et la re- » cherche du mensonge. » (b)

(410) D. Ce que nous regardons dans les infidèles comme indifférence et insensibilité, n'est-il pas souvent pour eux un devoir de religion? Toute religion n'ordonne-t-elle pas à ses sectateurs de ne point douter de la vérité de ses dogmes, et de ne pas prêter l'oreille à ce qui pourroit ébranler la croyance qu'ils lui doivent?

R. L'expérience et une longue demeure parmi différentes sectes suffisent pour convaincre un esprit attentif, que cet attachement religieux aux erreurs, où l'on est né, est assez rare; et que l'intérêt, l'habitude, l'ambition, la crainte de faire un éclat, de se brouiller avec ses amis, ses protecteurs, ses parens, etc. sont presque les seuls liens qui entretiennent les préjugés de l'enfance. Voyez avec quelle avidité les hérétiques de tous les temps ont recueilli les livres qui ins-

(a) Vérité d'expérience si bien exprimée dans la parabole de l'invitation aux noces (Luc. 10.) et divers passages de l'Ecriture. *Terrena inhabitatio deprimit sensum*. Sap. 9. — *Et à sollicitudinibus et divitiis suffocantur*. Luc. 8. — *Non potestis Deo servire et mammonæ*. Matt. 6.

(b) *Filii hominum usquequò gravi corde? Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium*. Ps. 4. — Les païens ont reconnu cette vérité, le plus sage de leurs poètes a dit:

Pauci quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus.
Æneid. VI. 129.

pirent la tolérance et l'indifférence des cultes ; et concluez qu'ils cherchent plutôt à se défaire de toute religion qu'à connoître la véritable. — Ceux même qui s'occupent réellement de la recherche de la vérité, ne le font pas avec la franchise et le courage nécessaires, avec la sincère et la vigoureuse résolution de l'embrasser, dès qu'elle se sera clairement montrée, à tout prix et à tout risque. C'est l'observation ingénue de Jean Thayer, Ministre anglican, qui, dans l'intéressante relation de sa conversion, convient de la résistance intérieure qu'il eut long-temps à combattre, dans le temps même qu'il prétendoit ne vouloir que s'instruire et se convaincre (*a*). — L'obligation de croire fermement n'est qu'un préjugé dans ceux qui sont dans l'erreur ; ils ont au contraire une forte obligation de douter, et ce doute salutaire ne manqueroit pas de naître, s'ils ne négligeoient aucun moyen de découvrir la vérité. Enfin la défense de douter, quelle qu'on la suppose, n'empêche pas qu'on n'étudie la nature et les motifs de sa créance, et qu'en cas qu'on en trouve les dogmes révoltans et les preuves insuffisantes, on ne cherche des lumières ultérieures (*b*).

(*a*) *Relation de la conversion de M. Jean Thayer, autrefois ministre protestant à Boston, en Amérique septentrionale, et converti à la Religion catholique, à Rome, le 25 de Mai* 1783, *écrite par lui-même.* Paris, 1788. 1 vol. in-12. Liège, 1789. — Journ. hist. et litér. 1. Fév. 1789, p. 161, 174.

(*b*) « La vérité (dit un homme qui avoit tout ce qu'il » falloit pour l'aimer et l'embrasser) ne connoît ni l'artifice ni l'imposture. C'est une beauté touchante qui » réunit la majesté des grâces et les charmes de l'aimable

(411) D. Ne voyons-nous pas des nations entières absolument exclues du salut ? Les Ammonites et les Moabites ne devoient jamais entrer dans l'église de Dieu (*a*). Les Américains sont restés quatre mille ans sans connoître la vraie foi. Les Juifs ne sont-ils pas devenus une espèce de prodige, par une opiniâtreté inconcevable qui rend leur conversion moralement impossible ? N'y a-t-il pas des Sauvages tellement abrutis, que bien loin de pouvoir s'élever à la connoissance d'une religion révélée, ils ne connoissent ni Dieu, ni loi naturelle ?

R. Les Moabites et les Ammonites n'ont été exclus que de la synagogue et de la société de religion avec les Juifs, laquelle n'étoit pas nécessaire au salut. En faisant de la postérité d'Abraham son héritage et sa possession particulière, Dieu, comme nous l'avons déjà

» candeur. Elle ne seroit plus la fille du ciel, si ses traits
» n'étoient augustes, doux, bienfaisans comme ceux de
» la raison éternelle dont elle est l'image. Elle veut que
» l'homme qui cherche à la connoître, règle ses vœux et
» son émulation sur la noble simplicité de ses attraits.
» Une volonté sincère est d'accord avec ses propres pen-
» chans, une raison sans détour, et par la justesse de ses
» pensées au-dessus de toute vaine subtilité, un cœur dans
» la préparation de ses désirs préférant à tout autre plai-
» sir la douceur des impressions célestes; un esprit im-
» partial sur la diversité des systêmes, et ne prétendant
» découvrir dans toutes ses recherches que ce qu'il doit
» connoître, abjurer, croire, haïr, aimer, telles doivent
» être, ô homme! les dispositions de ton ame dans l'étude
» de la science de Dieu. Ne seroit-ce donc que par un at-
» tachement secret à l'erreur que tu te mettrois en devoir
» de rechercher la vérité. »

(*a*) *Ammonites et Moabites etiàm post decimam generationem, non intrabunt Ecclesiam Dei in æternum.* Deut. 23, 3.

dit (405), n'a pas cessé d'avoir des adorateurs dans d'autres nations (*a*). — Plusieurs savans pensent que l'Amérique n'est habitée que depuis 1000 ou 2000 ans. Ses grands déserts et le petit nombre de ses habitans autorisent cette opinion, dont l'auteur des *Recherches philosophiques* ne paroît pas avoir assez pesé les motifs. M. de Buffon, qui croit que la nature en Amérique est encore dans son enfance (*b*), acquiescera sans peine à cette assertion. Il est plus sage de croire qu'on ne peut déterminer le temps de la population de l'Amérique. D'ailleurs on a de fortes conjectures que l'Evangile y a été prêché avant Colomb (*c*).

(*a*) *Benedixit Dominus exercituum, dicens : Benedictus populus meus Ægypti, et opus manuum mearum, Assyrio : Hæreditas autem mea Israël.* Isai. 19.

(*b*) M. Paw (*Rech. philos. sur les Améric.*), nous dit au contraire, que dans l'Amérique, la nature est épuisée et défaillante. Le même degré d'échauffement dans les imaginations philosophiques produit souvent des assertions contradictoires. La nature en Amérique n'est ni en enfance ni en décrépitude; elle est aussi vaillante et aussi robuste que par-tout ailleurs, s'il faut s'en rapporter à la relation unanime des hommes qui ont vu de leurs yeux cette partie de la terre, si féconde en riches et magnifiques spectacles; où les fleuves sont des mers; où les arbres se perdent dans les nues; où les montagnes présentent au voyageur, à mesure qu'il monte ou qu'il descend, toutes les températures de l'air, depuis les ardeurs de la zône torride jusqu'aux frimats de la zône glaciale; où le soleil échauffant la terre avec une influence distinguée, donne aux oiseaux de plus riches couleurs, aux fruits plus de parfum, aux poissons même plus d'activité; où la terre prodigue à la fois ses plus admirables et ses plus funestes productions; ses plus imposantes beautés et ses plus effrayantes horreurs.

(*c*) Le P. Kircher (*Mund. subt. part.* 2, *p.* 44, *alià édit.* 47,) fait mention d'une image de la Vierge pétrifiée au Pérou; quelque système de pétrification qu'on embrasse, la régularité de cette image persuade que le Christianisme y a été connu plusieurs siècles avant sa dé-

On sait que l'idolâtrie n'a pénétré que tard dans un grand nombre de régions où le culte du vrai Dieu s'est long-temps maintenu. Ces 4000 ans sont donc un compte arbitraire; et quand le calcul seroit juste, les américains ne feroient pas une difficulté à part. La religion primitive a été un présent fait par le ciel à tous les hommes; elle ne s'est perdue que chez ceux qui ne se sont pas mis en peine de la conserver. Si parmi les américains il s'en est trouvé dans le cas dont nous avons parlé (404), Dieu ne les a pas abandonnés. — Les Juifs répandus par toute la Chrétienté ont par-tout occasion de s'instruire, et d'abandonner leurs erreurs : malgré l'endurcissement d'un grand nombre, plusieurs se rendent dociles à la grâce; et la race d'Abraham n'a point été exclue de l'héritage promis à ce patriarche (*a*). — Nous avons montré
L. 1, c. 3, 2. 4. n. 93. ailleurs que les sauvages n'étoient pas aussi stupides qu'on les fait, et que quelque stupides qu'ils puissent être, cela ne concluoit ni
L. 3, c. 1. n. 205. contre la croyance d'un Dieu ni contre la nécessité d'une religion. Dieu en ce cas agiroit avec eux comme avec les enfans et les

couverte par les Espagnols. D'autres figures annoncent la même chose. On a trouvé des restes bien sensibles de la Religion chrétienne au Paraguay, *Lett. édif. T.* 25, *p.* 132.

(*a*) *Dico ergò; numquid Deus repulit populum suum? Absit... Nam et ego Israëlita sum ex semine Abraham, de*
Luc. 6. *Tribu Benjamin. Non repulit Deus plebem suam quam præcivit.* Rom. xj. — *At dices : Nil dederat populo Judæorum, undè poterat melior fieri ut quid ab eo, qui nihil accepit, exigitur? Non mediocris ista est mna quam mulier Evanglica quià non invenit, lucernam accendit, lumine quærit admoto, gratulatur inventam.* Amb. L. 8. in Luc.

imbécilles, et n'exigeroit point le fruit des lumières qu'il ne leur a pas données. Combien de ces sauvages, qu'on plaint de n'avoir pas le moyen de s'instruire, ne sont pas dans ce cas? *Numquid non audierunt?* Les sauvages du Canada, p. ex. et tant d'autres qui par la haine d'une morale pure ont assassiné leurs apôtres, ou les ont retenus chez eux pendant des années sans aucun fruit! *Vœ tibi Corozaïn!* C'est leur corruption qui les dégrade et les endurcit. La foi qui leur a été prêchée, devient un témoignage contre eux. *Pulverem pedum excutite in testimonium contra illos.* Matth. xi.

§. II.

(412) D. La multitude de peuples infidèles qui habitent la terre, ne doit-elle pas faire conclure que le royaume du démon est plus étendu que celui de Jésus-Christ? Et cette conséquence injurieuse au Fils de Dieu, peut-elle être déduite d'un principe véritable?

R. 1.° Cette fameuse objection de Bayle, que nos incrédules répètent avec tant de complaisance, ne regarde pas plus les défenseurs du christianisme, que les défenseurs de la loi naturelle, si généralement violée.

2.° Ce n'est là qu'un misérable sophisme d'un homme qui a mis sa gloire à tout embrouiller par des équivoques et des hors-propos. Qu'entend Bayle par l'empire du démon? Cet empire peut-il entrer en concurrence avec l'empire de Jésus-Christ, à qui le démon et les damnés sont soumis aussi bien que les anges et les justes? Les élus et les ré-

prouvés, les vivans et les morts, les rois et les bergers sont cités à son tribunal; quel moyen Bayle leur donne-t-il pour s'arracher à sa puissance? Les scélérats, que la justice du prince abandonne au bourreau, font-ils un empire à part (a)? Les expressions peu réfléchies de quelques prédicateurs ont pu donner occasion à cette saillie de Bayle. Il est visible qu'ils n'ont prétendu autre chose, sinon de gémir sur la dépravation du cœur humain, qui préfère l'erreur à la vérité, les vengeances du Sauveur à ses récompenses, sa colère à son amitié, comme les Juifs lui préférèrent Barabbas : mais son empire est très-indépendant de cette préférence; et, quand tous les hommes préféreroient la créature au Créateur, comme parle saint Paul, son empire n'en seroit pas moins glorieux dans tous les siècles (b). Est-il plus avantageux à Dieu de rendre ses amis heureux que d'envoyer le malheur à ses ennemis; de récompenser la vertu, que de punir le vice (c)? A-t-il besoin de nos hommages et de nos adorations (d)? « Dieu, dit le plus fameux élève de Bayle,

(a) *Qui voluntatem Dei negligunt, non ideò tamen eam vincunt, sed ipsi sibi damnationem accersunt.* August.

(b) *Servierunt creaturæ potiùs quàm Creatori, qui est benedictus in sæcula.* Rom. 1.

(c) *Ego in interitu vestro ridebo.* Prov. 1, 26.

(d) *Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniàm bonorum meorum non eges.* Psal. 15. — *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Joan. 15. — *Cùm feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : servi inutiles sumus.* Luc. 17. — *Nec manibus humanis colitur indigens aliquo : cùm ipse det omnibus vitam et inspirationem et omnia.* Act. 17. — *Talis glorificatio ipsum non auxit, sed nobis profuit.* Aug. Tract. 49. in Joan.

» n'a nul besoin de nos sacrifices ni de nos Dict. phil.
» prières; mais nous avons besoin de lui en art. *Catéch. chinois.*
» faire : son culte n'est pas établi pour lui, Entr. 4.
» mais pour nous. » — « La multitude des ré-
» prouvés, dit un autre philosophe, n'étonne
» que parce que nous ignorons la grandeur
» de Dieu » : parce que nous ignorons la justice éclairée et rigoureuse avec laquelle il distribue les couronnes. Il eût pu, sans doute, en consultant précisément sa puissance, faire un ciel pour les hommes à *mœurs douces*, pour les *ames sensibles*, pour les *vertueux* commodes; et ce ciel se fût bientôt rempli ! mais il en a jugé autrement dans le conseil de sa souveraine dignité et de sa souveraine sagesse. Il a voulu des soldats qui eussent porté les armes pour lui et (Observ. analog. 108, 114, 409, 418, 440.) soutenu de rudes attaques; il a voulu des ames fortes, épurées dans le feu des combats et des tribulations, des ames appartenant tout entières à lui par leur fidélité à la grande et admirable loi : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur et de toutes vos forces;* en un mot, des ames dignes de lui et de la magnificence de ses récompenses. Tout l'esprit de l'Evangile respire cette grande vérité, elle y est exprimée sous toutes les formes, ainsi que dans les *Actes* et les épîtres des Apôtres. Elle est d'ailleurs si particulièrement conforme aux attributs de Dieu et à son ineffable possession. Les païens l'ont reconnu, (*Virtus recludens immeritis mori, cœlum, negatâ tentat iter viâ.* Hor.) excluant du ciel tout ce qui n'avoit pas le courage de lutter contre les grands obstacles. Un oracle de la philosophie moderne (J. J. Rousseau) a dit : *Il n'y a pas de vertu sans force, et le chemin du vice est la lâcheté.*

Tout cela ainsi supposé, par la nature de l'homme comme par celle de l'élection, le nombre des élus a dû être moindre que celui des réprouvés.

(413) D. La proposition de Bayle n'eût-elle pas été plus vraie, s'il eût dit que la grâce de Jésus-Christ étoit moins répandue que la séduction du démon.

Cette proposition, peut-être moins blâmable que l'autre, est néanmoins d'une fausseté palpable. La grâce de Jésus-Christ est offerte à tous les hommes (a), le démon ne soumet personne qui n'ait la grâce nécessaire pour le vaincre lui-même ; il ne triomphe pas de la grâce, mais bien de ceux qui refusent de se servir de la grâce. La grâce est hors d'atteinte dans les réprouvés comme dans les élus, et glorifie dans les uns et dans les autres l'Auteur de toute sainteté et de toute justice (b). — Le démon est lui-même un instrument de triomphe pour la grâce, en ce qu'elle mène les élus au salut, à travers ses embûches et ses efforts ; c'est pour éprouver leurs vertus, illustrer leurs combats, brillanter leur couronne que Dieu laisse aux démons exercer leur malveillance parmi nous (c). Le péché ori-

(a) *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Joan. 1.

(b) *Christi bonus odor sumus in iis qui salvi fiunt, et in iis qui pereunt.* 2. Cor. 2.

(c) On ne peut exprimer cette réflexion avec plus de vérité et d'élégance, que Lactance, *de Opificio Dei*, cap. 19. *Constituit homini Deus adversarium, nequissimum et fallacissimum spiritum, cum quo in hâc terrestri vitâ sine ullâ securitatis requie dimicaret. Nam ut victoria constare sine certamine non potest, sic nec virtus quidem ipsa sine hoste ; ita quoniàm virtutem dedit homini,*

ginel ayant affoibli nos lumières et nos forces, et les passions nous entraînant à notre perte, notre damnation n'est pas glorieuse au démon, mais le triomphe de la grâce égale les difficultés qu'elle rencontre (a). — La volonté de Jésus-Christ touchant notre salut n'est qu'une volonté conditionnelle : celle du démon touchant notre perte est absolue, et néanmoins souvent sans effet. Tout cela démontre que la séduction et la grâce ne sont pas susceptibles de parallèle.

(414) D. Ne peut-on pas mesurer l'empire de la grâce sur l'étendue de la vraie religion, qui est très-petite? De 1600 millions d'hommes qu'il y a sur la terre, selon quelques savans, y en a-t-il beaucoup plus de 60 millions dans l'Eglise catholique?

R. 1.° Je viens de montrer que Bayle mesuroit mal, et qu'il se servoit de fausses mesures pour déterminer des étendues qui n'ont point de terme. La grâce de Jésus-Christ ne manque à personne ; si les infidèles en étoient exclus, le monde seroit encore païen.

statuit ei è contra inimicum, ne virtus torpens naturam suam perderet. Noluit enim Deus hominem ad immortalem illam beatitudinem delicato itinere pervenire. — Les autres raisons pour lesquelles Dieu n'enchaîne pas tout le pouvoir du démon, sont 1.° La gloire de son nom qui seul lui commande et fait éclater sa souveraine puissance *dans le ciel, la terre et l'enfer* (Phil. 2.) 2.° La distinction de la vraie église de toutes les autres, puisqu'elle a seule l'empire sur les démons, qui redoutent ses ministres, ses prières et ses exorcismes. 3.° La terreur salutaire des pécheurs qui par-là sont convaincus de l'existence de l'enfer et de la justice d'un Dieu offensé. 4.° Afin que le dogme de la spiritualité et de l'immortalité des ames soit appuyé de l'existence constatée des esprits et de leurs opérations.

n. 114, 409, 412, 443.

(a) *Non sicut delictum ita et donum.* Rom. 5.

2.° Il est très-faux que la vraie religion soit peu répandue. Nous avons fait voir que le Mahométisme ne pouvoit être comparé dans son étendue, non-seulement au Christianisme en
L. 3, c. 3. art. 3. § 3. n. 353. général, mais à la seule église catholique : nous ajouterons que dans les pays hérétiques, tous les enfans baptisés, dont l'esprit n'est point encore assez développé pour juger de la secte où ils sont nés ; que tous les Chrétiens, invinciblement égarés par de faux docteurs, et croyant de bonne foi professer la vérité, sont effectivement, par la disposition de leur cœur, enfans de la vraie église : comme les sept mille adorateurs qui restèrent au vrai Dieu après le schisme de Samarie (*a*). Si quelques Théologiens diminuent le nombre des Hérétiques matériels, c'est qu'ils supposent les moyens de s'instruire plus répandus, et l'attachement à l'erreur plus généralement volontaire ; par-là la providence est également justifiée. — Quels sont ces savans qui donnent à la terre 1600 millions d'habitans? Riccioli

(*a*) On ne comprend sans doute pas dans ce nombre les hérétiques éclairés, ni même ceux qui, sans avoir de grandes lumières, ne sont pas sans raison de douter, ni sans moyen de s'instruire ; beaucoup moins les ministres, qui ne sauroient être attachés de bonne foi à des sectes dont ils connoissent l'inconséquence. Ces messieurs sont, pour l'ordinaire, tolérans ou déistes. Plusieurs reconnoissent dans leur cœur la vérité de la religion catholique ; mais asservis au respect humain et à des prétentions temporelles, ils n'ont pas le courage de la professer : ils sont dans le cas de ce berger mercenaire qui ne pouvoit ni aimer ni quitter le service où il étoit engagé : il voyoit les dieux d'un côté, et l'intérêt de l'autre :

Quid facerem? Neque servitio me exire licebat,
Nec tam præsentes alibi cognoscere Divos.

V. Eclog. 1.

roit qu'il y en a 1000 millions. Vossius 500 millions; et quoique ce dernier se trompe visiblement dans le dénombrement de l'Europe, il compense cette erreur par la grande population qu'il accorde aux autres parties du monde. Les journalistes de Trévoux croient que le nombre de 720 millions est le plus rapproché du vrai. — La France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et les Pays-Bas contiennent plus de 60 millions de catholiques (*a*). Restent ceux de Hongrie, de Pologne, d'Angleterre, de Hollande, de Syrie, de la Palestine, de la Grèce, de tout l'empire Ottoman, de la Perse, des Indes, de la Chine (*b*), du Tonquin, de la Cochinchine (*c*), de toute l'Amérique, de tant d'autres plages de la terre, où ils sont établis sans être par-tout en fort grand nombre, mais où ils subsistent comme autant de preuves de l'universalité de leur foi (*d*)?

Espr. des Journalistes de Trév. T. 1, p. 469.

Recueil de différens Traités de la population, à Paris, 1771.

(*a*) Nous parlons ici selon les calculs les plus approuvés. Si la population de ces provinces ne va pas jusque-là, celle des autres n'atteint pas non plus le nombre d'habitans qu'on leur suppose; et la proportion subsiste malgré les erreurs générales des tables.

(*b*) Depuis l'an 1766, les églises sont ouvertes à Pékin, et le service divin s'y fit librement; une persécution survenue depuis, et la suppression des secours que les missionnaires recevoient de France, ont affligé cette chrétienté, sans qu'elle eût cessé d'être nombreuse et fervente.

(*c*) Depuis 1774 les chrétiens de ce royaume jouissent d'une pleine liberté, en vertu d'un édit solennel publié par ordre du roi Be-Siuh.

(*d*) En vain dira-t-on que la religion catholique diminue aujourd'hui par-tout; c'est là une suite générale de l'affoiblissement de la foi en Jésus-Christ, si clairement annoncé dans l'évangile, affoiblissement tout autrement sensible dans les autres communions, entraînées vers

(415) D. N'étoit-il pas conforme à la sagesse et à la justice de Dieu de répandre la seule vraie religion dans toute la terre, et d'ôter par ce moyen toute occasion de séduction et d'erreur?

R. L'idée que l'écriture nous donne de la foi et de Dieu même, est celle d'un trésor enfoui qu'on découvre à force de le chercher (*a*). — Les sectes ennemies de la vraie foi sont nécessaires à l'épreuve des croyans et au triomphe de la vérité (*b*); elles embrassent les extrémités, et par-là font mieux connoître le vrai, qui occupe toujours un juste milieu (*c*).

l'incrédulité par l'inconséquence de leurs principes autant que par la pente du siècle; de manière que l'église catholique garde toujours sa prépondérance et sa supériorité respective, dans son étendue et dans le nombre de ses enfans.

(*a*) *Fecitque... quærere Deum, si fortè attrectent eum vel inveniant.* Act. 17. — *Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit et vendit universa quæ habet et emit agrum illum.* Matth. 13.

(*b*) *Oportet et hæreses esse, ut et qui probati sunt, manifesti fiant in vobis.* 1. Cor. 11. — M. Nicole disoit que Dieu avoit répandu à dessein certaines ténèbres sur la religion chrétienne, afin d'aveugler les esprits superbes. Tertullien pensoit à-peu-près de même : *Nec periclitor dicere : Ipsas quoque Scripturas sic esse ex voluntate Dei dispositas, ut hæreticis materiam subministrarent.* Præscrip. c. 39, conformément à la doctrine de saint Pierre parlant des épîtres de saint Paul et des livres saints en général : *In quibus sunt quædam difficilia intellectu; quæ indocti et instabiles depravant, sicut et cœteras scripturas ad suam ipsorum perniciem.* 2. Pet. 3. On trouve la même observation dans le Psaume 91, dont l'auteur considère la profondeur des conseils de Dieu, comme l'écueil de l'orgueil et de la folie des hommes : *Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ; vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelligit hæc.*

(*c*) Voyez un sermon du P. Bourdaloue, II dimanche

— L'unité de religion est incompatible avec l'orgueil, la légèreté, l'indocilité de l'homme, et avec les passions de son cœur. Quand elle existeroit aujourd'hui, en tous lieux parfaitement la même, elle ne tarderoit point à ressentir des atteintes que lui porteroient la méchanceté, la corruption, l'ignorance et l'inconstance de la nature humaine. Dans les régions où elle a fleuri avec éclat pendant des siècles; on l'a vue tristement remplacée par une multitude de sectes, aussi opposées entre elles qu'ennemies de l'ancienne croyance. — La religion chrétienne est assez répandue dans le monde, pour être connue dans tous les pays: et c'est sans doute dans le dessein de la faire connoître, que Dieu a fait de Rome, capitale du monde, la Jérusalem du christianisme et le centre de l'église universelle (*a*). Cette ville qui, par sa célébrité et par l'étendue de sa puissance, avoit propagé ses superstitions dans toute la terre (*b*), étoit par-là

du Carême, *sur la sagesse et la douceur de la loi chrétienne*, au commencement du premier point.

(*a*) *Petrus Princeps Apostolici ordinis ad arcem Romani destinatur imperii, ut lux veritatis efficaciùs se ab ipso capite per totum mundi corpus effunderet.* Leo. M. Serm. 1. de Petro et Paulo.

(*b*) *Tibi Evangelium Christi, Roma, resplenduit, et quæ eras magistra erroris, facta es discipula veritatis.. ut caput orbis effecta latiùs præsideres Religione divinâ quàm dominatione terrenâ. Quamvis enim multis aucta victoriis jus imperii tui terrenâ marique protuleris; minus tamen est, quod tibi bellicus labor subdidit, quàm quod pax Christiana subjecit.* Id. ibid. — « Rome chrétienne, dit un philosophe, ne doit rien à la politique: » si elle a étendu sa puissance dans les régions enveloppées des plus épaisses ténèbres, si elle a soumis à ses lois les peuples qui échappèrent aux armes et ne reconnurent jamais l'empire des plus célèbres conquérans;

même plus propre à répandre les lumières de la foi dans toutes les provinces qui respec-
L. 4. c. 3, art. 3, § 1. toient son grand nom. Le christianisme a été prêché dès son commencement à tous les peuples du monde.

§. III.

(416) D. Ne vaut-il pas mieux répondre à toutes ces difficultés, en disant que Dieu a prédestiné le grand nombre des hommes à l'aveuglement et à la damnation?

R. C'est un blasphême de Calvin, qui va détruire toute idée de Dieu. Boulanger en fait l'ame de la religion chrétienne et la base de l'ancien et du nouveau Testament : c'est ainsi
Christ. dév. qu'il *dévoile le Christianisme*, en attribuant à cette religion sainte ce qu'elle a toujours détesté. Bayle dit qu'il n'y a du mystère que dans la prédestination de Calvin, et que c'est par là qu'elle triomphe des catholiques, puisque, suivant la doctrine de l'Apôtre, la prédestination est un mystère profond. Malheureux ceux qui trouvent ce mystère dans des systêmes aussi absurdes que désolans; qui

» si des hordes sauvages, qui n'ont jamais prononcé les » noms d'Alexandre et de César, ont écouté la voix de » ses pontifes avec respect, et en ont reçu les instructions » comme des oracles; si, dévouée à la paix, Rome a fait » des conquêtes que lui eût enviées Rome consacrée à la » guerre; ces prodiges ne furent pas l'ouvrage des passions humaines; les passions humaines ne servirent qu'à » les rendre plus éclatans, puisqu'elles se liguèrent pour » opposer de plus grands obstacles à l'exécution des pro» jets qu'elles avoient tant d'intérêt à traverser. » *Disc. sur l'hist. le gouvern.* etc. par le C. d'Albon.

font de Dieu un tyran et dès-lors un être de raison! (*a*)

(417) D. Les catholiques ne disputent-ils pas eux-mêmes sur la prédestination à la grâce de la foi, et sur la prédestination à la gloire?

R. Il est vrai qu'on dispute beaucoup sur cette matière, et qu'il y a différens systêmes tolérés dans l'église; mais tous les catholiques s'accordent à dire, suivant la doctrine de l'apôtre, «que Dieu veut que tous les hommes » soient sauvés et parviennent à la connoissance » de la vérité. » D'où il suit que Dieu ne refuse pas la grâce de la foi aux infidèles qui se rendent dociles à l'impression des lumières et des mouvemens surnaturels qu'il fait naître dans leurs ames; et qu'il ne refuse pas la gloire destinée aux œuvres de la foi, aux fidèles qui vivent dans l'innocence et dans la pratique de ses commandemens (*b*). Tels sont

1 Tim. 2.

Ci-dessus n. 404.

(*a*) Quelque raisonnable que soit la doctrine catholique sur la prédestination, elle n'est pas exempte de mystère. Pourquoi Dieu, pouvant prédestiner tous les hommes, ne l'a-t-il pas fait? Pourquoi le nombre des élus est-il respectivement petit? Pourquoi Dieu appelle-t-il à lui de grands pécheurs, tandis qu'il permit la chute d'anciens serviteurs? Pourquoi laisse-t-il au règne de l'iniquité, du scandale et de la séduction tant de force et d'étendue? Pourquoi des nations entières sont-elles si éloignées des lumières et des secours de la vraie foi? Après tout ce que la saine théologie et les plus sages méditations sur l'homme et la providence (409, 412, 413) nous apprennent pour expliquer ce mystère, il en reste encore assez pour s'écrier avec saint Paul: *O profond abîme de la science et de la sagesse de Dieu!* Mais dans le systême de Calvin et de Bayle, il faut s'écrier: *O absurdité! O extravagance impie et sacrilège.*

Rom. xi.

(*b*) *Gratiam et gloriam dabit Dominus. Non privabit bonis eos qui ambulant in innocentiâ. Domine Deus virtutum, beatus homo qui sperat in te.* Psal. 33.

les points sur lesquels les théologiens orthodoxes sont d'accord; et cela doit suffire pour nous convaincre que le dogme de l'église, sur la prédestination à la foi et au salut, n'est ni cruel, ni monstrueux. Les ouvrages de Dieu sont essentiellement au-dessus des lumières de la raison (*a*); mais nous savons qu'il est bon et ne punit qu'à regret; qu'il est juste, et qu'il ne fera tort à personne (*b*). Concilier sa

(*a*) La foi, dit saint Grégoire, Pape, perdroit son mérite et son prix, si ses enseignemens pouvoient être le résultat de la raison; les œuvres de Dieu seroient au-dessous de notre admiration, si nous pouvions en expliquer le secret. *Fides non habet meritum, cui humana ratio præbet experimentum. Divina operatio si ratione comprehenditur, non est admirabilis.* Greg. M. Hom. 26. in Evang. — Les saintes lettres comparent les opérations de Dieu à la course d'un vaisseau en mer, dont les vestiges sont imperceptibles, lequel ne laisse aucune trace après lui qui en fasse connoître la direction et la manœuvre. *In mari via tua et semitæ tuæ in aquis multis, et vestigia tua non cognoscentur.* Psal. 76.

(*b*) Un passage du 4.e livre d'Esdras, ouvrage très-ancien et très-respectable, quoique non canonique, exprime admirablement cette vérité, et nous avertit de ne pas songer à la multitude des réprouvés, sans bien nous persuader qu'aucun d'eux n'a été rejeté, qu'il n'ait rejeté lui-même le Seigneur et sa loi, abusé de la liberté et repoussé les moyens d'arriver à la vie qui lui étoit préparée. *Noli adjicere inquirendo multitudine eorum qui pereunt: nam et ipsi accipientes libertatem spreverunt Altissimum, et legem ejus contempserunt, et vias ejus dereliquerunt. Et scientes quoniàm moriuntur, conquinaverunt nomen ejus qui fecit eos et ingrati fuerunt ei qui præparavit eis vitam.* IV. Esd. 8. Il faut remarquer ici les paroles: *Et quidem scientes quoniàm moriuntur.* Cette connoissance de la mort, qui appartient exclusivement à l'homme (n. 174), est un moyen, et un moyen bien puissant de s'élever vers les choses éternelles, de s'en instruire et de se les assurer. — Sages et touchantes réflexions dans l'*Imit. de Jésus-Christ*, *L.* 3. *chap.* 58.... Un grand théologien répondoit à toutes les difficultés que la matière présente fait naître, par ces paroles de l'Ecriture,

bonté et sa justice avec tout ce qui arrive sur la terre, c'est ce que je n'ai pas la témérité d'entreprendre, puisque j'ignore les motifs qui président à ses décrets éternels; et quand, malgré ma foiblesse et mon ignorance, je vois néanmoins quelques raisons qui ont pu y influer, je me persuade qu'il y en a bien d'autres plus graves et plus respectables dans les trésors de la science et de la sagesse de Dieu, dont la profondeur étoit pour saint Paul la solution de toutes les difficultés que l'affaire du salut des hommes, de leur réprobation, de leur vocation à la vraie foi présentoit à son grand génie (*a*).

Justus es, Domine; et rectum judicium tuum, ou bien par celles-ci : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.* Il disoit que ces deux passages valoient mieux que de longues dissertations, et qu'ils avoient enseveli tous ses doutes.

(*a*) *Conclusit enim Deus omnia incredulitate, ut omnium misereatur. O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei : quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus! quis enim cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit? aut quis prior dedit illi, et retribuetur ei? Quoniàm ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia. Ipsi gloria in sæcula. Amen.* Rom. XI.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE
DES CHAPITRES ET ARTICLES.

LIVRE TROISIÈME.

LA RELIGION.

LIVRE QUATRIÈME.

LE CHRISTIANISME.

FIN DE LA TABLE.

